

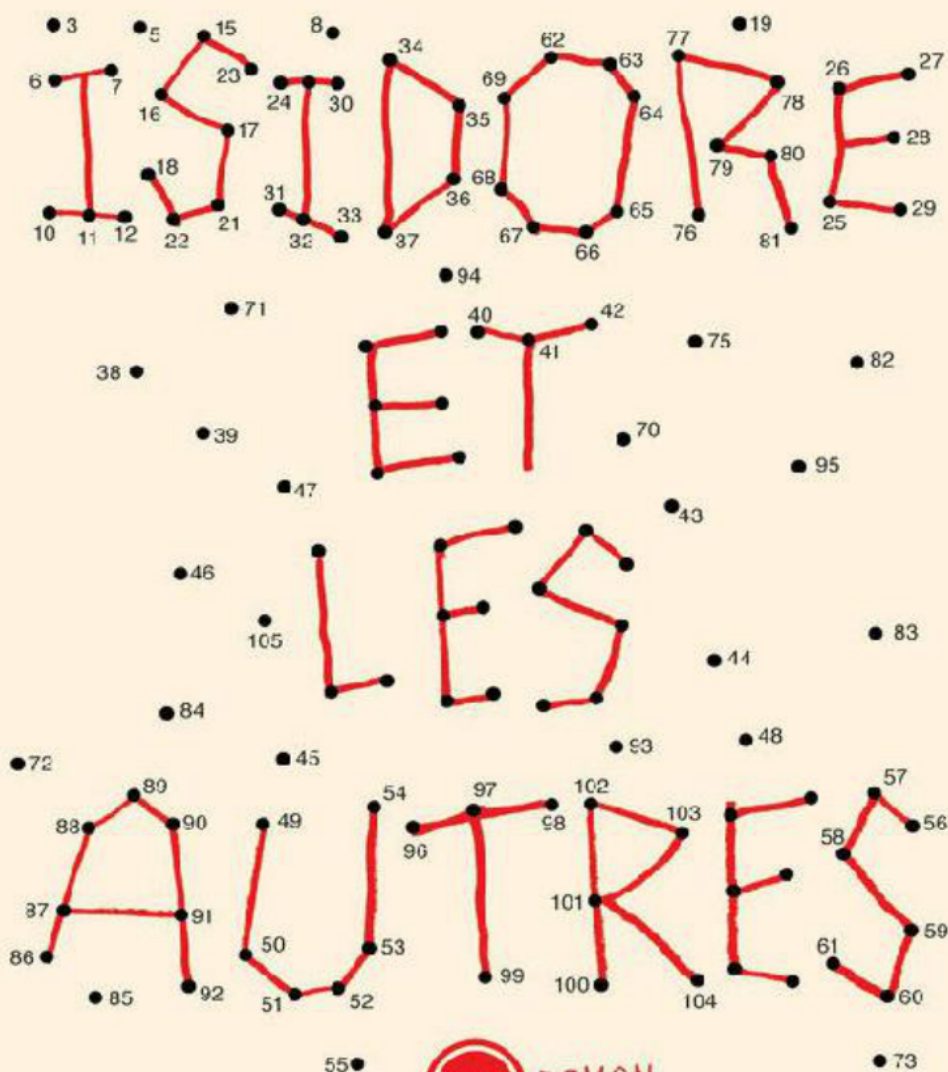
Isidore et les autres

Camille Bordas

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

CAMILLE BORDAS



ROMAN

CAMILLE BORDAS

ISIDORE ET LES AUTRES

« Camille Bordas est la fille spirituelle de J. D. Salinger.

»

Zadie Smith

Difficile à onze ans de trouver sa place dans une famille de surdoués, surtout lorsqu'on se contente d'être « normal ». Entouré de cinq frères et sœurs qui dissertent à table des mérites comparés de Deleuze et d'Aristote, Isidore recherche d'abord l'affection de son meilleur ami, monument de douceur : son canapé.

Dans sa famille, seul Isidore est capable d'exprimer des émotions, de poser les questions que les autres n'osent pas formuler. Et lorsqu'un drame survient, il est le seul capable d'écouter et de réconforter. À moins qu'épris d'ailleurs, il ne réussisse enfin une énième fugue qui lui ouvrirait un monde de liberté et de légèreté.

Dans *Isidore et les autres*, écrit initialement en anglais par l'auteure, Camille Bordas brosse avec humour le portrait sensible d'un jeune garçon qui s'affranchit de son enfance sous le regard d'adultes encore plus désorientés que lui. Une fresque familiale tendre et émouvante, un portrait d'adolescent plein de finesse, une voix littéraire qui s'affirme plus que jamais.



Camille Bordas vit à Chicago. Elle a publié deux romans en français aux éditions Joëlle Losfeld. Ses nouvelles en anglais ont paru dans le *New Yorker*. *Isidore et les autres*, son troisième roman, a déjà été publié dans dix pays.

**ISIDORE
ET LES AUTRES**

Initialement publié en anglais sous le titre :

How to Behave in a Crowd

© Camille Bordas, 2017

© Tim Duggan Books, 2017

**ISIDORE
ET LES AUTRES**

CAMILLE BORDAS

éditions inculte

Pour Marie Cordoba

Il y avait une tache d'un marron plus foncé sur notre canapé en velours marron clair. Quand je la balayais de la main, elle s'estompait. Si je plissais les yeux, je pouvais même oublier qu'elle était là, mais il suffisait que je la balaye dans l'autre sens pour la voir réapparaître, encore plus foncée que dans mes souvenirs, comme si je venais de la nourrir.

Chacun avait son explication sur l'origine de la tache. Simone disait que c'était moi qui avais pissé sur le canapé quand j'étais tout petit, après m'être échappé du carcan de serviettes dans lequel notre mère nous enveloppait après le bain. « T'as foncé sur le canapé, tu t'es mis debout là sur l'accoudoir, t'as attrapé ton micro zob et visé pile le milieu du coussin, racontait Simone. Je m'en souviens, et Jérémie et Aurore aussi t'ont vu faire. On a jamais compris ce qui t'avait poussé à faire ça, Dory. T'étais déterminé. »

Mais cette histoire ne me ressemblait pas. D'abord, elle impliquait beaucoup trop de décisions de ma part, qui étaient toutes des infractions aux ordres maternels (courir à poil et pieds nus sur le carrelage glacé du salon, attraper mon pénis en public, pisser sur le canapé). Les mots choisis par Simone ne collaient pas non plus : « foncé », « visé pile », « déterminé ». Son histoire était la moins crédible de toutes. D'ailleurs, ni Aurore ni Jérémie ne la confirmaient.

D'autres versions incriminaient chacun de mes frères et sœurs à tour de rôle : tache de café (Bérénice), de vernis à ongles (Aurore), de foutre (Jérémie), de sauce tomate (Léonard), de peinture (Simone). Toutes ces histoires s'accordaient sur un point : c'est notre mère qui avait aggravé la situation en voulant nettoyer la tache initiale avec le mauvais produit. Mais selon une autre version, il n'y avait jamais eu de tache à nettoyer, en fait : notre mère avait simplement voulu donner un coup de propre au canapé et l'avait marqué à jamais d'un seul et malheureux coup de spray.

La tache du canapé me mettait mal à l'aise. Je me disais que j'étais le seul à remarquer les choses, à me sentir concerné par ce qui m'entourait. « Pourquoi cette tache te dérange tant que ça ? » me demandait ma mère, et moi, ce que je n'arrivais pas à comprendre, c'est pourquoi j'étais le seul que ça dérangeait.

J'aimais ma famille, je crois. Je n'en connaissais pas d'autre, c'est vrai, et du coup, je ne pouvais pas trop comparer, mais il me semblait que c'étaient des gens bien, corrects. Même s'ils étaient souvent perdus dans leurs pensées. Chacun dans sa bulle. Ils ne prêtaient pas vraiment attention aux autres, à personne en dehors de la famille, même pas à moi, parfois.

Toutes les versions s'accordaient sur un autre point : cela faisait au moins neuf ans que la tache était là. Je me disais que c'était quand même long, neuf ans, pour garder un canapé taché. On était pas pauvres.

*

Je savais qu'on était pas pauvres parce qu'on allait à la plage tous les étés, et j'avais appris à l'école que ça n'était pas donné à tout le monde, d'aller à la plage. Il y avait eu une campagne nationale de sensibilisation à la cause des enfants qui ne partaient jamais en vacances. Notre maîtresse, Mlle Faux, nous avait montré des vidéos d'enfants qui voyaient la mer pour la toute première fois grâce à l'argent récolté l'année précédente par l'association La Mer à Voir. Avant de la voir, certains gamins étaient persuadés que la mer n'existait pas, que c'était juste un mot de conte de fées, comme « baguette magique » ou « château ». Certains d'entre eux étaient plus vieux que moi. Je me souviens d'une fille (elle s'appelait Juliette, d'après les sous-titres) qui avait l'air bien plus contente de voir son petit frère voir la mer pour la première fois que de la découvrir elle-même. Elle le lâchait pas des yeux, elle guettait toutes ses réactions. C'est à peine si elle jetait un œil à la mer de temps en temps. Ça m'avait vachement ému. Après les vidéos, Mlle Faux avait posé sur son bureau une sorte de boîte de conserve avec le logo de La Mer à Voir et nous avait encouragés à y mettre ce qu'on pouvait, même 5 ou 10 centimes. Il était important, avait-elle dit, que nous comprenions que le plus petit sacrifice de notre part pouvait apporter un grand changement dans la vie de quelqu'un d'autre. Deux garçons de ma classe avaient menti en disant que leurs parents ne leur donnaient jamais d'argent de poche, et que du coup, ils ne pouvaient malheureusement pas participer, mais à la récré, je les avais entendus parler de tous les bonbons qu'ils allaient acheter à quatre heures, et dire je vois pas pourquoi je paierais des vacances aux pauvres, et que ceux d'entre nous qui filaient du fric étions des pigeons, des losers, qui tombaient dans le piège de la culpabilité comme une merde dans un chiotte. J'avais mis tout mon argent de poche du mois dans la boîte. J'avais bien attendu que Mlle Faux me voie faire, qu'elle sache combien je filais, mais soit elle n'avait pas fait gaffe, soit elle avait pensé que ma générosité ne méritait pas un commentaire.

*

À la maison, j'étais toujours le premier à table. Mes frères et sœurs descendaient l'escalier au compte-gouttes, c'était pénible. Notre mère devait insister, soir après soir. J'avais pas le droit de commencer à manger tant qu'ils étaient pas tous autour de la table.

« Le père ne rentrera pas ce soir », elle m'a dit une fois, alors qu'on attendait les autres.

J'ai cru qu'elle voulait dire qu'il était mort, mais il avait juste raté sa correspondance à l'étranger, où il était pour une conférence. Elle l'appelait « le père » pour lui donner de l'importance. On le voyait très peu.

Maman mangeait dans des assiettes bleues, parce qu'elle avait lu quelque

part que la vaisselle bleue coupait l'appétit, et elle disait toujours qu'elle avait deux kilos à perdre. Ce soir-là, elle avait fait du poisson blanc, et le poisson blanc, on pouvait en manger autant qu'on voulait sans prendre un gramme, d'après elle, mais elle s'était quand même mis une assiette bleue.

« Le père ne rentrera pas ce soir », elle a répété à Simone, puis Jérémie, puis Léonard, au fur et à mesure qu'ils se pointaient.

Ils n'ont pas demandé de détails.

C'était difficile de faire descendre Aurore pour les repas, et même de la croiser dans la maison ces derniers temps. Elle travaillait dans sa chambre en permanence. Comme mon autre grande sœur, Bérénice, elle faisait une *thèse*. Chacune écrivait sa thèse dans une ville et sur un sujet différents. Bérénice vivait à Paris. Elle non plus, on la voyait pas souvent.

« Quelqu'un peut monter voir si Aurore compte nous honorer de sa présence ce soir ? » a demandé ma mère, et c'est moi qu'elle regardait.

« Aurore ? J'ai demandé à travers la porte de sa chambre.

– C'est une question de vie ou de mort ?

– On va manger, on t'attend.

– C'est pas la peine. Je peux pas faire de pause là.

– Tu veux que je te monte une assiette ?

– T'es un ange, Dory. »

Ce soir-là, avant d'aller au lit, j'ai vu qu'Aurore n'avait pas touché au poisson blanc ni aux patates que j'avais laissés sur un plateau devant sa porte. Les patates étaient devenues violet-gris. J'en ai mangé deux. J'avais même pas faim.

Parfois, à table, maman mettait une assiette bleue à ma place, aussi.

*

Tous les mois d'août, Bérénice descendait de Paris pour passer les vacances avec nous. On se tassait tous les huit dans le minivan, on étalait les valises à nos pieds et on en mettait entre les sièges (le van n'avait pas de coffre). On s'en servait comme accoudoirs et repose-pieds. On avait trois heures de route à faire jusqu'à la plage, et mes parents mettaient Nostalgie ou Radio Trafic à fond. C'était assez répétitif, mais ma mère aimait bien, parce que même si on était pas forcément fan des chansons, au moins, on les connaissait tous, et c'était sympa, elle disait, ça rapprochait les générations. C'est pas comme si on reprenait les chansons en chœur, mais bon.

Je sais pas trop pourquoi on allait à cette plage-là tous les étés. Je crois pas que l'un de nous ait eu pour elle une affection particulière. Aucune de mes sœurs ne quittait l'appartement (le même chaque année) avant dix-sept heures – elles avaient la peau très claire et craignaient le soleil – et quand elles finissaient par sortir, c'était pour continuer à faire ce qu'elles avaient fait toute la journée entre quatre murs, c'est-à-dire lire, ou, quand leurs yeux

commençaient à fatiguer, parler entre elles de ce qu'elles avaient lu. Léonard observait les gens du coin et les touristes et prenait des notes toute la journée. Jérémie creusait des trous dans le sable pour s'y allonger. Les trous étaient de plus en plus profonds chaque année. Au bout d'un moment, il était devenu impossible pour lui de s'en extirper sans aide extérieure, mais ça n'avait pas eu l'air de le déranger. Il savait que quelqu'un finirait bien par s'inquiéter de lui. Il aimait bien se coucher sur le dos au fond du trou et regarder le ciel défiler au-dessus du rectangle qu'il s'était découpé dans le sable, et quand ma mère lui faisait remarquer qu'à son avis, s'il s'allongeait sur la plage avec nous au niveau de la mer, il verrait encore plus de ciel, Jérémie disait oui, bien sûr, mais ajoutait qu'il lui faudrait aussi voir plein d'inconnus en maillot de bain, et que ça, c'était au-dessus de ses forces.

Le père et moi étions les seuls à aller dans l'eau. Il allait nager loin, et moi, je restais près du rivage à me jeter contre les vagues, en attendant qu'il revienne. On partageait presque quelque chose, dans ces moments-là, même si j'avais peur d'aller aussi loin que lui.

J'étais pas sûr de bien comprendre ce que faisait le père dans la vie, mais ce que je sais, c'est qu'il le faisait loin de nous. En Allemagne, en Chine, en Espagne. Une sorte d'ingénieur, je crois. Quand les profs à l'école nous demandaient la profession des parents, je disais que mon père voyageait, et ils avaient l'air de trouver ma réponse acceptable. Comme tous les gamins, j' imagine, dont le père n'a pas un métier cool, j'espérais secrètement que le mien était espion. Ça devait bien arriver, de temps en temps, que ce genre de petit fantasme s'avère exact, et il me semblait que mes chances étaient plus élevées que celles des autres gamins, parce qu'au moins mon père passait beaucoup de temps à l'étranger, ce qui permettait éventuellement de caser quelques missions secrètes, alors que les autres pères avaient zéro chance d'être des espions vu qu'ils travaillaient tous dans notre petite ville, où il ne se passait jamais rien.

Le père passait pas beaucoup de temps avec nous, mais quand on le voyait, le week-end ou en été, on aurait dit qu'il avait hâte de repartir. Chaque jour qu'on passait à la mer, il nageait un peu plus loin vers l'horizon. Je dis pas ça pour dramatiser, hein : il portait bien une sorte de montre étanche au poignet qui mesurait son poulx et la distance parcourue, et tous les matins, il nous annonçait un nouveau record.

Mes frères et sœurs aimaient nager à la piscine municipale (ils étaient tous bons nageurs, avec le corps qui allait avec, fin et musclé), mais l'idée de nager dans la mer les dégoûtait profondément. Ma mère, elle, ne savait carrément pas nager, et ça m'inquiétait pas mal. Je voulais qu'elle apprenne. « Qu'est-ce que tu ferais si je me noyais, là ? je lui demandais. Tu me regarderais mourir sans rien faire ? » Elle répondait que si je me noyais, probablement qu'un de mes frères ou sœurs se jetterait à l'eau pour me sauver. Elle allait toujours très vite sur le « probablement », mais elle n'oubliait absolument jamais de le dire.

Simone détestait les vacances d'été encore plus que mes autres frères et

sœurs. Eux, ils étaient déjà à la fac. L'endroit où ils passaient leurs journées ne changeait pas grand-chose : ils avaient toujours des « recherches » en cours, des trucs auxquels réfléchir. Mais Simone avait encore besoin qu'on lui dise quoi faire, qu'on lui donne des devoirs. Elle était d'avis que les vacances, quelles qu'elles soient, étaient une perte de temps. Elle avait déjà sauté un certain nombre de classes (à 12 ans et demi – j'en avais 11 cet été-là – elle entrait déjà en seconde), mais elle aurait enchaîné tout le reste du cursus scolaire sans faire de pause si on lui avait laissé le choix. Elle devenait toujours bizarrement nostalgique, cela dit, quand on faisait les valises pour rentrer à la maison. En temps normal, ça ne la gênait pas d'être au milieu, mais elle exigeait toujours d'être assise à côté d'une fenêtre quand on rentrait de vacances. Elle disait que regarder la mer et le rivage disparaître par la fenêtre était un bon moyen de rester en phase avec sa mélancolie, et que d'être en phase avec leur mélancolie était ce qui distinguait les grands artistes. « Donc les voyages en voiture font les grands artistes ? » je lui avais demandé, pour être sûr d'avoir bien compris ce qu'elle voulait dire. « Les voyages *retour* », elle avait précisé.

L'été après avoir appris que plein d'enfants ne voyaient jamais la mer, j'ai essayé de moins m'ennuyer, de regarder la plage avec un œil neuf, d'être impressionné par les vagues et tout. Mais j'ai trouvé ça dur de m'émerveiller, sans encouragement extérieur. Je me suis demandé s'il était indispensable que quelqu'un nous regarde en train d'être subjugué pour être vraiment subjugué, et si ça n'était pas pour ça que Juliette, dans la vidéo de *La Mer à Voir*, avait fixé le regard sur son frère au moment où il découvrait l'océan plutôt que sur l'océan lui-même : pour être sûre qu'il comprenne l'importance d'apprécier le paysage. J'ai regardé Simone être mélancolique tout le trajet, mais elle avait pas vraiment l'air d'avoir besoin d'un public.

*

Mes parents n'avaient pas l'air très amoureux, et je pensais que c'était de ma faute. J'imagine que c'est ce qui arrive quand on est le seul à remarquer quelque chose : on s'en croit responsable. Ils s'embrassaient jamais vraiment, juste un smack sec sur les lèvres de temps en temps, les matins où le père partait pour plusieurs jours. Ils avaient l'air de surtout échanger des informations pratiques concernant des rendez-vous, les impôts, parfois nous. Je me disais qu'ils attendaient sans doute que je sois assez grand pour divorcer.

*

Il m'est arrivé de passer une semaine entière sans voir Aurore. Nos chambres se faisaient face, mais elle quittait rarement la sienne. Quand il le fallait vraiment, pour des dîners de famille que ma mère déclarait obligatoires (= un de nos anniversaires), elle semblait mal à l'aise, ne pas savoir ce qu'elle

faisait là. Je ne dirai pas grand-chose de notre maison, parce que je suis vraiment nul en visualisation dans l'espace, et encore plus en description. J'ai jamais vraiment compris quelle chambre était au-dessus de la cuisine, par exemple. Je dessine mal, aussi, ce qui est sans doute lié. Mais en gros, on avait une grande cuisine et un salon au rez-de-chaussée, et quatre chambres à l'étage. J'en partageais une avec Simone. Mes parents avaient celle d'à côté, et celles d'Aurore et des garçons étaient en face.

La chambre d'Aurore me manquait. Quand j'étais plus petit, et qu'elle écrivait des dissertations moins importantes, Aurore me laissait jouer sous son bureau pendant qu'elle travaillait. Je pouvais y rester des heures. Son bureau formait une sorte de cabane, il n'avait pas de pieds mais trois pans de bois aggloméré qui faisaient office de murs. Le quatrième côté ouvrait sur Aurore, qui travaillait toujours les jambes repliées en demi-lotus sur sa chaise. J'avais vue sur ses genoux, et tout l'espace sous le bureau rien que pour moi. Elle me demandait jamais ce que je trafiquais là-dessous, elle avait un respect total pour mon intimité. J'étais tellement calme que souvent elle oubliait carrément que j'étais là, elle étirait ses jambes pour faire circuler le sang et je criais « Hé oh ! », et elle les repliait illico en s'excusant.

La plupart du temps, je ne faisais rien sous son bureau. J'avais commencé une fresque en Crayola, sur un des pans de bois, mais j'y travaillais pas souvent. C'était dur de voir ce que je dessinais, il faisait sombre. Un jour, je me suis mis à y coller quelques crottes de nez, pour faire un jeu de textures. Je savais que c'était pas bien, mais ça m'amusait quand même.

Le jour où Aurore a décidé que j'étais trop grand pour squatter sous son bureau, ça m'a fait de la peine, je dois dire. Je l'ai suppliée de me laisser y passer un dernier après-midi (je voulais au moins racler les crottes de nez de ma fresque, faire le ménage). Après mon dernier après-midi sous son bureau, Aurore a bien vu que j'étais triste. Elle m'a dit « Un de ces jours, j'achèterai un grand bureau pour nous deux », mais elle n'en a plus jamais reparlé après ça.

*

J'étais persuadé que si je fuguais, ça ferait plaisir à ma mère. Elle se plaignait tout le temps qu'on n'était pas assez aventureux. Ça ne faisait ni chaud ni froid à mes frères et sœurs, qui étaient indifférents aux opinions d'autrui en règle générale, mais moi, je prenais ça à cœur. J'étais le dernier des six et je ne voulais pas qu'on m'attribue les bizarreries des autres. Je voulais être unique. Moi-même. Différent. En même temps, je n'avais pas trop le choix (j'étais moins beau et moins intelligent que les autres). Mais je n'avais pas non plus d'idée précise de ce que je devais être. Alors, je me disais que je pouvais au moins essayer d'être ce que ma mère voulait et donner sa chance à l'aventure.

Ce qu'était une aventure, cela dit, n'était pas très clair. On avait proposé à

Jérémie, le plus jeune de mes deux frères, de faire une tournée européenne avec un orchestre philharmonique : ça, d'après ma mère, ça aurait été une belle aventure. Jérémie avait refusé l'offre : il préférait que le violoncelle reste un hobby. Par contre, quand Léonard (mon autre frère) avait supplié mes parents de l'envoyer en pensionnat, ma mère n'avait pas eu l'air de voir ça comme une aventure, alors même que Léonard insistait pour lui vendre cette idée. Il avait dit que le pensionnat, c'était même l'aventure *ultime*, en fait, que Flaubert avait écrit quelque part que quiconque avait connu le pensionnat dans sa jeunesse savait tout ce qu'il y avait à savoir sur la société, et que Bourdieu confirmait sans réserve, et que Flaubert et Bourdieu étaient les deux hommes les plus intelligents que le monde ait connus. J'avais 4 ans le jour où Léonard avait tenu ce petit discours, et je m'en souviens très bien parce qu'à l'époque, je n'avais pas encore vraiment conscience de l'existence d'autres gens en dehors de notre famille, alors entendre qu'il existait non seulement d'autres noms que le nôtre (comme Flaubert et Bourdieu), mais qu'ils appartenaient en plus à des gens que Léonard disait plus intelligents que mes parents, et voir que personne autour de la table n'objectait à cela (y compris mes parents eux-mêmes), ça m'avait fait paniquer, je m'étais mis à pleurer. Ma mère avait sauté sur l'occasion pour sceller son refus : « Tu vois, Léonard, tu fais pleurer ton petit frère. Dory ne veut pas que tu t'en ailles. »

Presque huit ans plus tard, je ne savais toujours pas exactement ce qu'était une aventure, ni si Léonard m'en voulait encore d'avoir pleuré ce jour-là. Il venait d'obtenir son Master mention très bien, mais dès que l'occasion se présentait, il ne manquait jamais de rappeler à notre mère qu'il aurait été meilleur sociologue si on ne l'avait pas privé de l'expérience du pensionnat.

Dans les films que j'avais vus, l'aventure, ça semblait surtout se passer en dehors de la maison ou de l'école. En gros, il y avait deux options : si on partait tout seul, on rencontrait des gens et on apprenait des trucs, alors que si on partait en groupe, il y avait au moins un mort. Donc j'ai décidé de partir tout seul (faut dire aussi que j'avais pas vraiment d'amis). J'ai fugué de nuit, avec le vélo de Simone. Mon plan, c'était d'aller vivre en Italie, parce que ça avait l'air agréable, le soleil, les pâtes... J'avais pas pensé que ça allait être compliqué, de traverser les Alpes à vélo. De toute façon, je ne suis pas allé jusque-là. À deux kilomètres de la maison, j'ai fatigué, et je me suis dit que c'était peut-être plus sage de faire seulement à vélo les six kilomètres qui me séparaient de la gare puis de prendre un train pour le Sud.

Le temps que j'arrive à la gare, il était deux heures du matin, et tout était désert. Il y avait juste quelques clochards dans les coins, et deux voyageurs en short et chaussures de rando. Ils venaient chacun d'un pays différent et essayaient d'utiliser leur guide de conversation en français pour arriver à se parler. Pas de train prévu avant 4 h 55. Je me suis installé sur un banc en face du tableau des départs, là où toutes les lignes commençaient ou finissaient, selon comment on voyait les choses. J'avais devant moi des rails noirs et

brillants à perte de vue, mais pas un seul train. Je me suis demandé où les trains passaient la nuit.

« Qu'est-ce que t'as là-dedans ? » a hurlé un clochard, sans bouger de son coin.

Il pointait mon sac à dos du doigt.

« Des pois chiches, j'ai crié. Du miel. Du thon en boîte. Des slips. »

Je voulais lui faire une liste exhaustive. Je crois que le thon en boîte lui a fait envie, parce qu'il s'est levé et s'est approché de moi quand il m'a entendu dire que j'en avais.

« Du savon – je baissais la voix au fur et à mesure qu'il approchait – une lampe torche. De l'Orangina.

– De l'*Orangina* ? »

Ça a eu l'air de le dégoûter.

« C'est tout ce qu'y avait, j'ai répondu, m'excusant presque.

– Attends que ta mère vienne de faire les courses la prochaine fois que tu fugues, gamin. »

Il s'est assis à côté de moi. Il sentait pas aussi mauvais que certains clochards que j'avais pu croiser. Il sentait le carton mouillé.

« Donc t'as pas d'arme là-dedans », il a conclu, quand j'ai fini ma liste. « Il va te falloir une arme si tu comptes vadrouiller tout seul comme ça. Tu peux pas juste te balader les mains dans les poches. T'es un petit garçon quand même. Y a des tarés partout. Il arrive des trucs ignobles aux petits garçons tout mignons dans ton genre.

– Je suis pas vraiment mignon », j'ai dit.

Je cherchais pas à ce qu'il me contredise, je me demandais vraiment si le fait d'être un peu gros n'agirait pas comme protection contre un tueur-pédophile potentiel. Le clochard m'a regardé de plus près.

« T'es bien assez mignon pour un psychopathe, va.

– Ils préfèrent pas les petites filles plutôt ?

– Oh, tous les goûts sont dans la nature, comme on dit. Et eux, ils trucident tout ce qui leur tombe sous la main : femmes, animaux, n'importe quel gosse en fait, garçon ou fille, au fond ils s'en foutent. Tant que ça saigne et que ça crie. »

Il grattait furieusement une verrue sur le haut de sa main.

« Faudrait que vous mettiez du chatterton là-dessus, et que vous arrêtiez de gratter, je lui ai conseillé. Vous couvrez la verrue de chatterton, un nouveau morceau chaque matin, et ça va l'étouffer, elle finira par disparaître. »

Le clochard m'a regardé. Il a répété le mot « chatterton » et s'est mis à rigoler, et je sais pas si c'est moi qu'il trouvait drôle ou s'il venait de se souvenir d'une blague qu'on lui avait racontée sur le chatterton.

« Ça marche vraiment, j'ai insisté. Mes frères et sœurs, ils nagent beaucoup, ils ont tous eu des verrues aux pieds à cause de la piscine, et ma mère a vraiment tout essayé : y a rien de plus efficace que le chatterton.

– C'est vraiment ignoble. Les piscines publiques, c'est dégueulasse.

– On met tous des tongs maintenant, quand on y va. »

J'ai dit ça pour pas qu'il pense que j'étais moi-même dégueulasse.

« C'est bien beau les tongs, mais ça aide pas contre les mycoses. L'espèce de bain de pieds qu'ils te font prendre avant d'entrer dans la piscine ? Le pédiluve ? Ignoble. La tong peut rien contre tous les champignons du pédiluve.

– Les gens disent que si, que ça protège.

– *Les gens*. Y en a aussi qui disent que leur glace préférée, c'est la glace à la fraise. »

Il avait pas tort. C'est vrai que les gens disaient quand même beaucoup de conneries. Il avait l'air de savoir pas mal de trucs, alors je lui ai demandé s'il savait où les trains passaient la nuit.

« Y a un dépôt là-bas, vers le stade. J'y suis allé une fois ou deux, dormir dans des wagons vides.

– Ça a l'air cool.

– Je préfère dormir à la belle étoile, en fait. C'est pas terrible comme endroit, le dépôt. Je me le réserve pour les nuits où il fait vraiment trop froid. »

Je me suis trouvé idiot d'avoir dit que passer la nuit au dépôt avait l'air cool, c'était vraiment con comme remarque, mais le clochard a pas eu l'air de m'en vouloir. Il savait bien que j'avais encore beaucoup de choses à apprendre.

Il m'a demandé si j'avais dit au revoir à quelqu'un avant de fuguer. Je lui ai dit que non, bien sûr que non, ça aurait ruiné tout l'effet.

« Comment ça, ruiné l'effet ?

– Ben si j'avais dit au revoir à Simone, par exemple, ma sœur, elle aurait cafté à ma mère direct, et elle m'aurait empêché de fuguer.

– Ouais, évidemment, je te dis pas de dire au revoir à un membre de ta famille ! Mais faut bien dire au revoir à quelqu'un quand même, quelqu'un qui pourra expliquer à la police que c'était ton choix de partir, tu comprends ? Histoire que ta mère flippe pas encore plus en se disant que t'as été enlevé ou trucidé ou je ne sais quoi. T'as pas une petite copine ? »

J'y ai réfléchi. J'aimais bien la Juliette de la vidéo La Mer à Voir mais on ne se connaissait pas. Sara Catalano était mignonne. Je pensais souvent à elle avant de m'endormir. Peut-être bien que j'étais amoureux. Elle était bien trop populaire pour que j'ose lui parler à l'école mais bon, je savais où elle habitait, je pouvais peut-être sonner à sa porte et lui dire au revoir. De penser à ce que j'allais dire à Sara, ça m'a fait me rendre compte que j'étais soulagé d'avoir oublié un truc important avant de fuguer, et d'être obligé de rentrer à la maison pour réparer mon erreur. J'allais pouvoir dormir bien confortablement dans mon lit avant ça. Le clochard avait l'air de savoir de quoi il parlait. Cela dit, il y avait peut-être un hic dans son raisonnement.

« Mais si je dis au revoir à quelqu'un et que du coup, personne s'inquiète de mon sort, qu'est-ce qu'il se passera si pendant que je fugue, on m'enlève,

ou on me séquestre ? Personne viendra me chercher s'ils croient que je suis heureux quelque part à vivre mes aventures.

– Ah mais c'est comme ça, tu peux pas avoir le beurre et l'argent du beurre. »

J'avais jamais vraiment compris cette expression, et le clochard a dû le sentir.

« Les Américains, ils disent : tu peux pas avoir un gâteau et le manger. Si tu le manges, ben tu l'as plus, et si tu veux l'avoir, ben tu peux le garder dans ton frigo, mais tu le manges pas.

– Je vois pas bien ce que vient faire le gâteau dans tout ça.

– Le gâteau, ça représente ta liberté. Le manger, ce serait accepter que des gens s'inquiètent pour toi. C'est impossible d'avoir les deux. D'être libre *et* de savoir que quelqu'un s'inquiète de ton sort. »

Il a levé le bras d'un air triste et je me suis dit qu'il allait me montrer quelque chose, mais il l'a laissé retomber lourdement sur sa cuisse droite.

« Tout le reste, il a poursuivi, jamais pouvoir savoir ce qui va t'arriver, si tu te feras violer ou tuer, ou si les gens te laisseront vivre ta vie tranquille, ben c'est comme de pas savoir, avant de le goûter, si le gâteau sera bon ou pas. »

Il avait vraiment l'air d'en connaître un rayon. Je me suis demandé s'il m'était déjà arrivé de pas aimer un gâteau. Je savais bien qu'il parlait de gâteaux métaphoriques, je suis pas idiot, mais je devais avoir faim, sans doute. Ce que j'avais dans mon sac me disait rien du tout.

« Tu vas rentrer chez toi alors ? » m'a demandé le clochard après une minute ou deux de silence.

Je regardais dans le vide en pensant à la bouffe, mais le son de sa voix m'a fait sursauter et mes yeux se sont posés sur le premier truc qu'ils ont vu, un panneau avec une pub pour Carte d'Or, plus précisément pour la glace à la fraise de Carte d'Or. Élu meilleur parfum par VOUS, disait la pub.

« Je crois bien, oui. Vous m'avez convaincu que j'étais pas encore prêt.

– Sage décision. Rentre chez toi, trouve-toi une arme, et dis au revoir à quelqu'un.

– OK, j'ai dit. Ça marche. »

Je me suis levé pour lui serrer la main.

« Dis-moi, une fois que tu seras rentré, t'auras plus besoin de tes boîtes de conserve, pas vrai ? »

Je lui ai tout laissé.

*

Daphné Marlotte a toujours été la doyenne de notre petite ville, mais ce printemps-là, elle est devenue la doyenne des Français. Quand on l'a croisée sur le chemin des courses, ma mère l'a félicitée. On la croisait souvent, Daphné, sur le chemin des courses. Elle habitait à deux rues de chez nous, et elle se déplaçait si lentement qu'il n'était pas rare de la voir une fois en allant

au marché, puis une deuxième fois au retour, à 500 mètres à peine de là où on l'avait laissée.

Daphné faisait peur à pas mal de gamins, mais pas à moi. Certains la trouvaient hideuse et pensaient que c'était une sorcière, mais moi je savais bien qu'elle avait aucun superpouvoir. Elle tenait juste bon plus longtemps que les autres, ni plus ni moins.

« J'ai lu votre portrait dans le journal ce matin, lui a dit ma mère. Je ne savais pas que vous aviez été mariée *cinq* fois ! Quelle horreur ! »

Ça a fait rigoler Daphné, mais rire a eu l'air de lui faire mal, alors elle a rétrogradé en sourire.

« C'est sûr que j'ai toujours été un peu lente à la comprenette, a dit Daphné. Quand le cinquième est mort, je me suis dit, "tu sais Daphné, peut-être que t'es pas faite pour la vie de couple". » Elle s'est interrompue pour lécher ses lèvres (elle avait tout le temps la bouche sèche). « Et puis surtout, faut pas se mentir, ça devient difficile... y en a pas tant que ça sur le marché, des célibataires de plus de 100 ans. Et je me vois mal sortir avec quelqu'un de plus jeune... il me faut un homme avec autant d'expérience que moi.

– L'article listait quand même pas mal d'hommes très âgés, a dit ma mère. Il a l'air d'y en avoir beaucoup au Brésil.

– Ça a l'air pas mal, le Brésil », a dit Daphné.

J'avais lu l'article moi aussi. Je savais que Daphné n'avait jamais quitté la France.

Elle est restée pensive un moment, et du coup, je me suis mis à visualiser les choses dont on venait de parler (des Brésiliens centenaires), chose que je ne faisais que quand il y avait un gros blanc dans la conversation.

« Ah mais j'oubliais ! » nous a dit Daphné, interrompant sa propre rêverie. « Regardez ce que j'ai trouvé ! »

Chaque fois qu'on la croisait quand elle revenait du marché, Daphné tenait à nous montrer ce qu'elle avait acheté. « Regardez ce que j'ai trouvé ! » elle disait, comme si elle venait de dénicher quelque chose d'extraordinaire. Elle a ouvert le haut de son caddie, et ma mère et moi nous sommes penchés dessus pour voir.

« Des carottes, a dit Daphné, des patates, deux-trois navets. »

Elle avait les doigts tout crochus, ça partait dans tous les sens. Ça faisait peur aux enfants, et c'est pour ça qu'ils disaient que Daphné était une sorcière, mais moi je savais bien que ça n'était que de l'arthrite. Ça avait l'air rigolo plus que douloureux. Parfois, je m'imaginais en train de glisser des bagues autour des doigts tordus de Daphné pour m'amuser, ça m'évoquait une sorte de labyrinthe, tous ces virages, mais je me rendais compte assez vite que c'était bizarre, comme idée de jeu. Daphné a écarté les légumes pour qu'on puisse voir le morceau de paleron qu'elle venait d'acheter pour son pot-au-feu.

« Je laisse ça cuire tellement longtemps que ça fond dans la bouche. C'est tout ce que j'arrive à manger maintenant, comme viande. J'ai de plus en plus

de mal à mâcher.

– Ça va être délicieux, a dit ma mère.

– Même le pot-au-feu, en fait, ça devient compliqué. Je garde la viande en bouche quelques secondes, je la laisse là le temps d'extraire le jus, et puis je recrache.

– Vraiment délicieux. Je vais peut-être nous faire un pot-au-feu aussi, tiens. T'en penses quoi Dory ? »

Ma mère faisait parfois croire à Daphné que l'exploration de son caddie lui donnait des idées de repas, l'inspirait, mais en vrai, elle n'achetait jamais les mêmes trucs qu'elle. Elle s'en tenait toujours à sa liste de courses. Cuisiner pour cinq enfants tous les soirs ne laisse pas de place à l'improvisation, elle disait. Elle pensait ses menus pour la semaine des jours et des jours à l'avance.

« Oh, et regardez ça ! » a dit Daphné, tout excitée (elle gardait toujours le meilleur pour la fin), « Regardez-moi ces oranges ! On me les a données *gratuitement* aujourd'hui, vous y croyez à ça ? À cause de l'article dans le journal... tout le monde l'a vu ! »

Les oranges gratuites lui avaient vraiment fait plaisir. Personnellement, je comprends pas trop pourquoi les gens aiment les oranges, et encore moins que les vieux en parlent comme ils parleraient de friandises. Elle m'en a donné une. J'arrivais pas à croire qu'elle puisse imaginer que ça m'intéressait.

« Merci beaucoup Mme Marlotte, je lui ai dit. Il paraît qu'il y a plein de bonnes vitamines là-dedans.

– Oui, enfin les oranges, c'est surtout délicieux. »

Elle aurait pu parler d'oranges toute la matinée, mais ma mère a réussi à s'en défaire en la félicitant encore une fois d'être la doyenne du pays. (« Troisième plus vieille personne d'Europe ! » a dit Daphné.) L'enthousiasme de ma mère pour le grand âge de Daphné s'est évanoui dès qu'on a tourné au coin de la rue.

« La pauvre », elle a dit, en allumant une cigarette. « Elle est vraiment seule au monde. Ces oranges gratuites, c'est son seul petit plaisir. Tu imagines ? La qualité de ses journées dépend de la gentillesse d'un commerçant... Tu savais toi que ses trois fils sont *tous* revenus s'installer en ville l'un après l'autre pour s'occuper d'elle et qu'ils sont *tous* morts de vieillesse avant elle ? C'était dans l'article.

– C'est triste, j'ai dit.

– C'est horrible, tu veux dire. Élever tous ces enfants et finir toute seule quand même !

– Toi t'en as eu six, ça devrait aller. Il y en a bien un de nous qui survivra pour s'occuper de papa et toi.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Vous nous survivrez tous, tous les six, et bien au-delà. Peut-être même pour toujours. »

Ça ne m'inquiétait pas trop à l'époque, la mort, mais c'était quand même réconfortant d'entendre ma mère dire qu'il y avait une petite chance qu'on ne

meure jamais.

« Quant à savoir qui s'occupera du père et moi quand on sera aussi vieux que Daphné et qu'on pourra plus mâcher notre viande ni suivre un programme télé, je dois dire que j'ai du mal à imaginer tes frères et sœurs dans le rôle. Sans vouloir les critiquer hein... ils sont quand même pas très serviables. Pas trop sensibles non plus. Vraiment tout l'opposé de toi. »

Je savais bien que ma mère me voyait comme ça. Qu'elle me trouvait gentil, et doué pour lire les sentiments des gens et tout ça. Ce que j'avais du mal à comprendre, c'est pourquoi elle semblait si convaincue que c'était une bonne chose. Elle disait même que c'était un « talent ». En fait, j'avais juste une bonne mémoire pour tous ces trucs qui n'intéressaient pas du tout le reste de ma famille – le nom des gens, celui de leurs enfants et petits-enfants, les différentes relations et maladies qu'ils avaient eues. Souvent ma mère ne remettait pas la personne qui lui parlait et c'est toujours moi qui venais à la rescousse pour faire la conversation. Je ne suis pas sûr que de me souvenir des détails de la vie des gens veuille vraiment dire que tout ça m'intéressait, mais bon. Peut-être que si.

Ma mère a pointé sa cigarette vers moi, comme pour prolonger son index.

« Ne va pas répéter à tes frères et sœurs ce que je viens de te dire, hein ? Que je pense qu'ils sont insensibles.

– Bien sûr que non », j'ai dit, même si j'étais à peu près sûr que ça leur ferait ni chaud ni froid.

*

La deuxième fois que j'ai essayé de fuguer... je suis pas sûr qu'elle compte. J'ai bien quitté la maison à un moment où j'aurais dû y rester, mais comme la première fois, personne n'a rien remarqué, et je n'ai pas rencontré de nouveau personnage. J'ai été un peu découragé d'emblée.

J'avais décidé de suivre les conseils du clochard et d'emballer de la meilleure bouffe, un couteau de cuisine pour l'autodéfense, et d'aller dire au revoir à quelqu'un qui ne ferait pas partie de la cellule familiale. C'est pourquoi, alors que je m'apprêtais à quitter la ville pour toujours, je suis allé frapper à la porte de Sara Catalano. C'est son père qui a ouvert.

« Est-ce que Sara est là ?

– Et t'es qui toi ?

– On est dans la même classe. Isidore. »

J'ai menti en disant qu'il me semblait que Sara avait peut-être accidentellement pris mon livre de maths après notre dernier cours. Ça n'aurait jamais pu arriver. On n'avait jamais été à côté en classe.

« T'aurais pu appeler pour demander », a dit M. Catalano.

Il avait l'air un peu excédé, mais il est quand même allé la chercher.

J'étais à peu près sûr que Sara ignorait tout de mes sentiments pour elle (après tout, nous ne nous étions jamais parlé). Ce que je n'avais pas anticipé,

c'est la possibilité qu'elle ne voie absolument pas qui j'étais. Elle a eu l'air de me croire quand je lui ai dit qu'on était en classe ensemble. J'ai enchaîné direct, déroulé tout mon discours sur mes sentiments pour elle, ma décision irrévocable de partir, un discours que j'avais passé trois soirs à écrire et deux à apprendre par cœur. J'ai un peu accéléré sur la fin parce que son attention commençait à faiblir. Une fois mon speech terminé, j'ai dû annoncer que j'avais fini pour qu'elle me regarde. Rétrospectivement, je ne veux pas y croire, mais il me semble bien que je l'ai remerciée de m'avoir écouté. Après quoi, elle m'a dit « Bonne journée et bonne chance », et elle a refermé la porte.

Je suis rentré à la maison. Tout le week-end, je me suis torturé en me disant que j'avais vraiment eu l'air d'un débile. Qu'allait penser Sara quand elle me verrait à l'école le lundi alors que je lui avais dit que je partais ?

Mais elle a pas eu l'air trop surprise de me voir à l'école la semaine suivante. Comme si mon discours n'avait pas existé. Notre relation n'a pas changé d'un pouce après ça.

*

J'étais tranquillement en train de brosser la tache du canapé de sorte qu'on la voie le moins possible. J'avais tellement brossé ce petit pan de velours au fil des ans que c'était devenu le truc le plus doux que j'aie jamais touché (pourtant j'avais fait des guillis sur les bourrelets des bras d'un petit bébé une fois, et quelques poissons m'avaient frôlé les jambes dans la mer). Léonard a balayé la tache dans l'autre sens, juste pour m'embêter.

« Tu te prends pour Goldfinger ou quoi ? »

Il s'est assis pile sur la tache, entre Jérémie et moi.

« Ouais, arrête de caresser le canapé, Dory, a dit Simone. C'est obscène. »

Jérémie leur a dit de me laisser tranquille, que j'avais peut-être un trouble compulsif ou quelque chose dans le genre.

Moi, j'ai rien dit. En quelques secondes ils avaient réussi à me donner honte d'une activité que je pratiquais depuis la nuit des temps. Je pensais que personne n'avait jamais vraiment remarqué mon brossage de tache, mais en fait, ils avaient tous un truc à dire à ce propos, une blague à faire, un diagnostic à poser. Peut-être même qu'ils en parlaient entre eux quand j'étais pas là. J'ai croisé les bras haut sur ma poitrine, mains sous les aisselles.

On regardait cette série d'espionnage où la femme espion a des sentiments pour l'homme espion mais les garde pour elle, et vice-versa, parce qu'ils bossent ensemble et qu'une histoire d'amour mettrait en péril leur tandem, déstabiliserait leur relation de travail, et qu'ils sont tous les deux très doués et très pros. Mais leur professionnalisme fait qu'ils se sentent tous les deux très seuls quand les missions se terminent, quand vient la nuit. J'avais remarqué qu'il y avait beaucoup de séries comme ça, où la question du professionnalisme était centrale, primait sur le bonheur, où les personnages

qui travaillaient ensemble ne pouvaient pas tomber amoureux (c'étaient les mêmes scénarios dans les séries policières et politiques ; dans les séries médicales par contre, ça ne semblait pas poser de problèmes : tout le monde couchait avec tout le monde et arrivait quand même à sauver des vies). Ma mère m'avait expliqué que si toutes les séries qu'on regardait étaient à ce point obsédées par la question du professionnalisme, c'était parce qu'elles étaient américaines, et que les Américains avaient une culture particulière, différente de la nôtre, où l'environnement professionnel primait sur tout le reste.

« *Je vais nous faire un feu* », a dit l'espionne télé à l'espion télé. Dans cet épisode, ils s'étaient retrouvés perdus en forêt quelque part en Europe de l'Est, et la nuit s'apprêtait à tomber.

« Et moi, je vais te mettre le feu à la chatte », a dit Léonard, en imitant la voix de l'acteur-espion au moment où son visage apparaissait en gros plan, admiratif et attendri par la capacité de l'actrice-espionne à faire un feu à partir d'un morceau de bois et quelques brindilles.

On a tous rigolé, mais pas trop longtemps, parce qu'on aimait pas rater les vrais dialogues.

Mes frères et sœurs adoraient doubler ce genre de plan où les acteurs ne disaient rien mais jouaient « avec les yeux ». Ils adoraient dire des obscénités sur les plans « regard pénétrant » ou « silence lourd de sens ». J'aimais bien quand ils faisaient ça, non seulement parce que leur vulgarité me faisait rire, mais aussi parce que j'intégrais les dialogues qu'ils inventaient à l'histoire et que ça rendait tous les personnages beaucoup plus humains. Comme si l'espion, dans cette scène, malgré sa classe et son amour sincère, ne pouvait s'empêcher de penser « Je vais te mettre le feu à la chatte » et avait honte de penser ça alors même que l'espionne travaillait à leur survie, s'en voulait d'avoir une fois de plus laissé percer sa nature véritable. Les doublages bidon de mes frères et sœurs faisaient pour moi partie intégrante de l'intrigue, autant que les explosions et les retournements de situation. Ils faisaient aussi des commentaires sur la garde-robe et le physique de certains personnages (« Avec les oreilles qu'il a, Ralph doit complexer pas mal, tu crois pas ? ») que j'intégrais à leur histoire. J'aimais bien regarder la télé avec eux. Enfin, mis à part leur sale habitude de toujours faire des pronostics sur l'intrigue.

« Bon, vous en pensez quoi ? » a demandé Léonard. L'espionne et l'espion s'étaient endormis tout habillés près du feu, et on avait maintenant à l'écran le grand méchant et son épouse dînant aux chandelles. « Il tue sa femme, ou c'est la mafia qui s'en charge ?

– Moi je dis il la tue, a dit Jérémie, il l'empoisonne.

– Moi je dis qu'il l'étrangle, a proposé Léonard.

– Quoi qu'il en soit, elle meurt dans les cinq minutes », a dit Simone.

Le problème des prédictions de mes frères et sœurs, c'est qu'elles s'avéraient toujours justes, dans les grandes lignes. Ça ruinait tout l'effet. Moi, je ne voyais jamais rien venir. Je ne pronostiquais jamais rien. Une fois,

Simone m'avait forcé à faire une prédiction, et j'avais dit « Oh, je sais pas... je suis pas vraiment en fait », mais en réalité, je suivais tout, je faisais bien attention aux détails de l'intrigue depuis des semaines, des mois, et malgré ça, j'étais toujours incapable de dire qui *devait* mourir, ce qui *devait* arriver, et quand, et pourquoi.

« Pourquoi est-ce qu'elle devrait mourir dans cet épisode en particulier ? » j'ai demandé.

D'habitude, je posais pas de questions, mais comme les scènes avec la femme du méchant m'intéressaient pas des masses, je me suis dit que je pouvais y aller.

« Parce que pour l'intrigue, a expliqué Simone, elle est plus intéressante morte que vivante.

– Et il n'y a qu'une seule intrigue possible ?

– Plus ou moins, oui.

– C'est toujours les mêmes histoires, a dit Jérémie. Depuis Aristote.

– Depuis *La Poétique* d'Aristote », a précisé Simone.

Léonard a éternué dans ses mains et regardé de près ce qui y avait atterri, comme toujours, et pendant bien trop longtemps. Personne ne lui avait jamais fait de remarque là-dessus.

À l'écran, le méchant et sa femme piquaient les haricots verts avec leur fourchette et les mangeaient un par un, ce qui m'a semblé complètement irréaliste.

« Aristote a écrit sur ce qui est censé arriver aux femmes de méchants ?

– Pas exactement, m'a répondu Jérémie. Mais y a des règles. Tu peux toujours transposer. »

Quelques minutes plus tard, la femme du méchant est bel et bien morte, de la main de son époux, juste avant le générique de fin. Le méchant l'a étouffée sous un oreiller, dans leur lit, alors qu'elle s'attendait plutôt à ce qu'ils batifolent.

« Elle est vraiment naze cette série », a dit Léonard en éteignant la télé.

Sur ce, il est parti s'enfermer aux toilettes avec un livre sur l'Angleterre au Moyen Âge. Simone est montée dans notre chambre, pour lire j'imagine quelque chose de tout aussi rebutant. Le cul de Léonard avait laissé une marque sur le canapé, la tache bien au milieu, plus visible que jamais. J'attendais que Jérémie quitte lui aussi la pièce pour pouvoir la broser dans le sens qui l'aurait fait disparaître. Après leurs remarques sur mon comportement obscène/obsessif/maladif, j'avais gardé les bras croisés pendant tout l'épisode. Je n'allais pas pouvoir résister beaucoup plus longtemps. Mais Jérémie n'avait pas l'air pressé de se lever. Jérémie était plus contemplatif que les autres. Il aimait bien lire et tout, lui aussi, et réfléchir seul dans son coin, mais de son point de vue, tout ça n'avait pas le même caractère d'urgence. Il était capable de regarder dans le vide pendant des heures sans se flageller rapport au temps qu'il avait perdu à ne rien faire.

« Izzie ? Je crois que je vais rester là un petit moment », il m'a dit.

Jérémie était le seul à m'appeler Izzie, qui était le surnom que je m'étais choisi mais que personne d'autre n'avait relevé, trop habitués à Dory. « Te sens pas obligé de te retenir parce que je suis là.

– Me retenir de quoi ? j'ai demandé.

– De faire ce que tu fais au canapé. Ça ne me pose pas de problème. »

J'ai dit que ça allait.

*

Quand j'étais plus petit, je pensais que les acteurs étaient les gens les plus intelligents du monde. J'étais persuadé qu'ils parlaient toutes les langues et se doublaient eux-mêmes dans tous les pays où leurs films étaient diffusés. Je croyais qu'ils passaient leur vie à voyager de capitale en capitale pour rejouer, dans une nouvelle langue, ce qu'ils avaient déjà joué dans plein d'autres. Ils devaient au moins parler douze langues (douze, c'est le nombre de langues dont j'étais sûr qu'elles existaient), et donc être des vrais génies, vu que tout le monde disait de mon père qu'il était très intelligent parce qu'il en parlait quatre.

Par contre, j'ai jamais cru que les acteurs vivaient dans la télé, comme j'ai entendu dire que beaucoup d'enfants s'imaginaient, et comme Simone avait essayé de m'en convaincre. Elle détestait avoir à expliquer aux autres ce qu'ils avaient raté, et du coup, pour m'obliger à être devant le poste dès le générique, elle disait : « Dépêche, Dory ! Les acteurs dans la télé vont pas t'attendre pour commencer ! » Mais sa logique ne tenait pas debout. Si les acteurs étaient bel et bien dans notre télé, cela voulait dire qu'ils ne pouvaient pas être dans une autre télé en même temps, et du coup, ils ne pouvaient jouer que pour un foyer à la fois, et je représentais un huitième de notre foyer, un sixième même, vu que mes parents ne regardaient pas la télé, et souvent la moitié de leur public total, vu qu'il y avait des séries que je ne regardais qu'avec Simone : évidemment qu'ils allaient m'attendre pour commencer.

*

Dans notre rue il y avait une boucherie, une entreprise de pompes funèbres et un menuisier qui faisait des placards sur mesure. Je n'étais jamais entré que chez le boucher. J'y allais tous les samedis avec ma mère. Le père rentrait en général le week-end, et elle lui achetait un steak bien épais.

Longtemps, j'ai cru que ma mère et le boucher avaient une liaison. Elle partait dans les aigus et avait le rire facile quand c'était lui qui la servait et pas sa femme. Il faisait des blagues sur la viande et elle rigolait. Une fois, j'ai trouvé ça insupportable, elle a vraiment ri trop fort à une vanne du boucher que j'ai pas bien comprise mais dont je savais qu'elle était un peu salace (ça avait à voir avec le fait qu'il allait bien serrer son rôti). C'est pas tant le rire de ma mère qui m'a mis mal à l'aise, mais en plus, je me suis rendu compte

qu'elle avait du rouge à lèvres sur les dents, et j'imagine que le boucher a remarqué lui aussi, et j'ai eu super honte pour elle. Elle portait pas de maquillage d'habitude, juste le samedi, et j'étais persuadé que c'était pour draguer le boucher, alors que j'aurais tout aussi bien pu penser qu'elle se faisait belle pour le père. Je suis sorti du magasin pour aller bouder sur le trottoir. Je me disais que ma mère allait me suivre, voir ce que j'avais, mais elle a pas dû s'inquiéter plus que ça parce qu'elle a pris son temps à la caisse. En attendant, j'ai jeté un œil à la vitrine des pompes funèbres. Entre les *Toujours dans nos cœurs* et *De Profundis* décoratifs, il y avait une pierre tombale sur le thème des mots croisés. On y avait gravé des adjectifs sympas pour décrire la personne décédée, ses particularités.



« Tu penses pas que le mot *cool* est un peu maladroit ici ? a dit ma mère. Mal placé ? »

Je ne l'avais pas entendue sortir du magasin.

« Ouais, j'ai dit. C'est pas idéal.

– *Pas idéal*, elle a répété. Voilà un autre truc qu'ils auraient pu écrire sur sa pierre tombale. »

Je n'ai même pas souri. Je lui en voulais toujours de flirter avec le boucher.

« C'est quand même bien sinistre leur choix de mots », a dit ma mère, en inspectant la pierre de tombale de plus près.

« T'as du rouge à lèvres sur les dents », j'ai dit.

Elle s'est allumée une cigarette, a tiré deux bouffées, puis s'est frotté les dents avec l'index comme si se frotter les dents faisait partie de l'acte même de fumer.

« Me crache pas ta fumée au visage », je lui ai dit.

Elle était pourtant pas en train de me cracher sa fumée au visage. Et même si ça avait été le cas, ça ne m'aurait pas gêné. J'aimais bien l'odeur. D'habitude, je ne lui reprochais pas de fumer – Simone s'en chargeait très bien. Ma mère disait toujours qu'elle avait besoin de fumer, et je la croyais sur parole. Quand Simone se plaignait, ma mère faisait porter la responsabilité de son addiction à l'école de journalisme qu'elle avait fréquentée. « C'est la première chose qu'on nous a apprise. Les profs nous disaient qu'on devait fumer et bien tenir l'alcool, que c'est comme ça qu'on obtiendrait les infos, en allant fumer et boire avec nos sources. » Simone lui opposait que c'était bien beau, mais qu'elle était devenue comptable, finalement (« pour un canard local », ajoutait-elle, au cas où ma mère n'aurait pas été suffisamment blessée). Ma mère répondait toujours, « Certes, mais ça n'était pas le plan, au départ ». Personne ne lui demandait jamais ce qu'avait été le plan de départ. J'en avais envie, mais je me disais que ça la rendrait sans doute triste d'en parler.

« Ça y est ? » m'a demandé ma mère, en me montrant toutes ses dents. « La tache est partie ? »

Je m'en suis voulu qu'elle ait jeté sa cigarette à peine fumée à cause de moi.

Je lui ai dit que tout était parti.

*

Quand le père ne rentrait pas le dimanche, ma mère allait à l'église. Elle n'était pas croyante, mais disait que ça la rassurait, de temps en temps, d'être entourée de cathos. Elle ne se l'expliquait pas, mais c'était comme ça. Un jour, elle m'a emmené avec elle. Elle m'a fait promettre de rien dire aux autres, pas même au père, parce qu'ils ne comprendraient pas. Simone en particulier avait une dent contre la religion. Ça la rendait furieuse, par exemple, qu'on puisse penser qu'on était catholiques. Et ça arrivait souvent, que les gens se méprennent, vu qu'on était nombreux. Ma mère disait que c'était normal que les gens puissent croire qu'on était catholiques, parce qu'on répondait quand même à certains clichés, mais Simone rétorquait que si les gens voulaient vraiment vivre de clichés, ils pouvaient au moins se dire qu'on était juifs, vu qu'on était super intelligents. J'étais bien content qu'elle m'inclue dans le tas, mais c'était peut-être plus rhétorique qu'autre chose.

Ça m'a un peu angoissé de promettre à ma mère de pas parler de la messe

aux autres. Je me suis dit que j'allais peut-être assister à un truc vraiment horrible. Les gens vous font toujours promettre de rien dire avant que vous sachiez exactement à quoi vous vous engagez, je trouve ça un peu facile. Cela dit, la messe m'a pas fait d'effet particulier. J'ai pas trop compris ce que disait le prêtre mais bon, je comprenais pas grand-chose, de façon générale, c'était pareil à l'école, et je suis sûr que Simone et les autres auraient compris ce qui avait été dit, eux, contrairement à ce que ma mère m'avait fait croire. Ce que j'ai bien aimé, par contre, c'est que tout le monde à l'église avait l'air plutôt sympa et triste. Ça m'a changé de l'école, où c'est exactement le contraire. J'ai toujours pensé que j'étais le plus triste de ma classe (enfin, deuxième derrière Denise Galet), et voir que toute cette tristesse pouvait devenir un trait normal à l'âge adulte, ça m'a donné espoir.

Après le service, ma mère est allée discuter avec Daphné Marlotte et un petit groupe de gens qu'elle appelait tous par leur prénom.

« Et voilà Isidore », elle leur a dit.

Toutes les bonnes femmes du groupe se sont récriées d'admiration.

« C'est votre petit dernier, c'est ça ? Votre petit prince ?

– Ce sont tous mes petits princes et mes petites princesses », a répondu ma mère.

Et tout le monde a acquiescé.

« Combien vous en avez déjà ? En plus de celui-là ?

– Cinq autres. Deux autres garçons et trois filles. Tous par césarienne. » Elle précisait toujours. « Par césarienne. » Je ne savais pas trop quoi en penser. « Dory, c'est celui qui est le plus ancré dans la réalité », a continué ma mère, et elle m'a souri. « Mon plus sociable aussi. C'est le seul qui veut bien sortir avec moi dans la rue, qui n'a pas honte de sa vieille mère.

– Pas *encore* ! » a dit un des mecs.

Et tout le monde a rigolé.

Ma mère me tenait par les épaules, et petit à petit, elle m'a tiré vers elle, jusqu'à ce que je sois bien contre elle, comme les otages dans les films avec lesquels les méchants se protègent quand ils entament une retraite. Je ne crois pas que ma mère aimait les gens autant qu'elle le disait.

*

Le père nous parlait rarement, ou du moins, il *me* parlait rarement. De temps en temps, pendant le dîner, si Simone ou un des autres nous avait fait tout un speech sur la façon dont ils envisageaient leur avenir, il me demandait à moi ce que je voulais faire dans la vie. Je paniquais toujours un peu quand il demandait. Je bégayais quelque chose comme quoi je savais pas encore trop, fallait voir. J'étais persuadé qu'une fois que j'aurais décidé ce que j'allais faire dans la vie, je ne pourrais plus changer d'avis, je devrais m'y tenir, que si je donnais la mauvaise réponse, ça pourrait déterminer et gâcher dès maintenant le reste de mon existence.

Un jour, j'ai voulu être sérieux et étudier la question à fond. Je voulais décider une fois pour toutes de ma vocation, pour savoir quoi répondre la prochaine fois que le père poserait la question de mon avenir. J'ai trouvé au CDI un livre qui listait toutes les professions existantes. C'était bien marqué « toutes les professions » sur la couverture, mais il y avait quand même un petit astérisque qui prévenait en petites lettres et au dos du livre qu'on inventait régulièrement de nouveaux métiers, et que par ailleurs, il arrivait que d'autres disparaissent, mais que le lecteur se rassure, les professions listées dans le présent livre avaient bien vingt ans d'existence devant elles. Le livre datait déjà de quatre ans. Il listait 443 métiers (j'ai compté) par ordre alphabétique. Au fur et à mesure que je lisais, j'ai essayé de deviner quelles professions allaient expirer. La cartographie, ça m'avait l'air mal barré comme entreprise. L'anthropologie aussi. Je me disais que lieux et peuples existaient en nombre limité, et qu'une fois que quelqu'un avait étudié un terrain particulier pour en dresser la carte, ou passé un certain temps avec une tribu pour écrire un livre dessus, eh bien ça y était, il n'y avait plus rien à ajouter, le job était fait et on pouvait rayer un élément de la liste des peuples et des terrains à étudier, et que la liste devait être extrêmement courte de nos jours, si tant est qu'il y reste encore quelque chose.

Chaque profession apparaissait en italiques et était suivie par une description de ce qu'elle impliquait, combien d'années d'étude, etc. Je me suis dit que les descriptions les plus longues correspondaient sans doute aux métiers les plus compliqués et impressionnants, alors je les ai sautées.

Je voulais trouver quelque chose de raisonnable, pas trop extravagant, une voie que mes frères et sœurs ne me décourageraient pas immédiatement de suivre. D'un autre côté, un choix de métier trop modeste m'attirerait leurs moqueries. Ils méprisaient les commerciaux et les politiciens, par exemple, et les métiers trop utiles, ou focalisés sur des trucs mignons (fleurs, papeterie, bébés). Je pensais lire tout le livre en une heure ou deux, mais arrivé à la lettre D, j'en ai eu marre et je suis rentré. Prendre une décision ne paraissait plus si urgent. J'étais encore jeune après tout. Je pouvais largement attendre que sorte le livre avec les nouvelles professions.

*

Le seul truc pour lequel j'étais un peu doué, c'était l'apnée. Je pouvais retenir ma respiration assez longtemps. D'ailleurs, la seule et unique fois où j'avais eu un avant-goût de ce que pouvait bien être le frisson de la performance sportive, c'était quand j'avais fait toute la longueur sous l'eau en cours de natation. Ça avait impressionné tout le monde. Quand j'étais remonté à la surface à l'autre bout de la piscine, personne n'avait rien dit. Silence total. Ils avaient tous eu à reprendre leur respiration à mi-chemin. Bien que je n'aie sauvé la vie de personne ni fait quoi que ce soit d'important, et bien que j'aie toujours détesté les types qui bombent le torse, j'avais rejoint la classe en me

sentant héroïque ce jour-là, en tongs (je laissais une paire à chaque bout de la piscine), et j'avais compris avant même d'arriver au petit bassin que si j'avais été doué d'un réel talent quelconque, j'aurais sans doute été un vrai salopard.

Cela dit, la semaine suivante, quand on avait recommencé les exercices d'apnée en cours de sport, mes petits camarades avaient trouvé l'explication de ma performance hors-norme : j'étais un peu gros, après tout, donc je devais avoir des poumons plus gros que la normale, et un plus gros trou de balle, d'ailleurs, tant qu'on y était, et des pieds énormes, qui faisaient presque office de palmes... tout était plus gros chez moi, en fait, mis à part le seul truc important, non, ils n'allaient pas me faire de fleur de ce côté-là. D'après eux, le truc en question devait en fait être particulièrement ridicule, vu la grosseur du reste.

Je n'étais pas habitué à ce qu'on me prête ce genre d'attention. À ce qu'on me prête attention tout court. Les semaines suivantes, j'avais fait semblant d'avoir à reprendre mon souffle bien avant d'en avoir besoin.

*

À ma troisième tentative de fugue, j'ai dit au revoir à personne, j'ai juste laissé un petit mot. À peine arrivé au coin de la rue à vélo, je me suis rendu compte que j'avais oublié mon casque et j'ai fait demi-tour pour aller le chercher. La sécurité avant tout. Je n'avais que deux cents mètres à faire, mais je me suis senti vulnérable tout du long. Je me disais que j'allais tomber et mourir, et que si je mourais dans un accident, ma mère lancerait une campagne de sécurité routière à mon nom, ou pire, au nom de « Dory ». Évidemment, il ne m'est rien arrivé. Je suis rentré en un seul morceau, mais j'étais soudain trop fatigué et stressé pour repartir sur-le-champ. J'ai déchiré le petit mot que j'avais laissé sur la table de nuit de Simone et je me suis endormi tout habillé.

*

Un samedi matin, ma mère m'a envoyé faire les courses tout seul. Il fallait qu'elle reste à la maison parce qu'elle attendait un coup de fil, mais les magasins allaient fermer. J'ai commencé par le boucher, parce que je le détestais et que je voulais en être débarrassé. La vieille Daphné était là, derrière une bonne femme qui commandait des côtes de veau d'un ton très autoritaire, j'ai trouvé. Daphné devait aussi penser que l'attitude de l'autre cliente n'était pas géniale, parce qu'elle s'est tournée vers moi en secouant la tête : désapprobation totale.

« Et avec ceci, ce sera tout ? a demandé le boucher à la cliente.

– Si vous n'oubliez pas les haricots à la graisse de canard cette fois, oui, ce sera tout.

– Encore une fois, je suis vraiment désolé. Tenez, je vous mets une boîte en plus, cadeau de la maison !

– C’est la moindre des choses. »

L’atmosphère s’est détendue à la seconde où la cliente a quitté le magasin.

« Faudrait qu’elle pète un coup celle-là, a dit le boucher, mais elle doit avoir le cul cousu.

– T’étais censé t’ouvrir les veines sur-le-champ ? a dit Daphné. À cause de ses haricots ? »

Le boucher a souri. C’est vrai que la cliente avait été cassante et malpolie mais bon, je partais toujours du principe que les gens avaient de bonnes raisons d’être de mauvaise humeur quand ils l’étaient, et j’avais hésité à me ranger du côté du boucher. Voir que Daphné était de son avis, ça m’a fait réfléchir. C’était la plus vieille personne du pays après tout, elle devait en connaître un rayon sur les gens, être meilleure juge que moi.

« On fait les courses tout seul comme un grand aujourd’hui ? m’a demandé le boucher.

– Oui monsieur.

– Qu’est-ce que je te sers ? »

J’ai jeté un œil à Daphné.

« Tu peux y aller mon grand. Je fais pas la queue, elle a dit. Je suis juste là pour me rincer l’œil. »

De fait, elle regardait de très près un rôti de porc enveloppé de lard. Quand j’ai dit au boucher que c’était précisément ça que je voulais, Daphné m’a dit que j’avais fait un excellent choix, et elle s’est déplacée d’une vingtaine de centimètres sur sa gauche pour contempler un autre morceau de viande, mains croisées derrière le dos, comme au musée.

« Hé Daphné, a dit le boucher alors qu’il emballait mon rôti. Tu connais la blague du soixante-huit ? »

Daphné s’est tournée vers lui et a réajusté ses lunettes.

« Attends, attends, je réajuste mes lunettes, je t’entendrai mieux.

– Alors, c’est l’histoire d’un mec, il est au lit avec sa femme et il lui dit, *hé chérie, tu me fais un soixante-huit ?* Et sa femme lui dit, *je veux bien, mais c’est quoi un soixante-huit ?* Et le mec dit : *tu me fais une pipe, je t’en dois une !* »

Daphné a ri un bon coup, et j’ai compris que ma mère n’était pas la seule à qui le boucher racontait des blagues salaces ; il le faisait dès qu’il trouvait une oreille complaisante. Daphné a eu peur que ça me choque et elle l’a dit au boucher.

« Mais non », il lui a répondu, puis il m’a regardé. « T’as compris la blague, petit ?

– Pas vraiment non.

– Tu vois ? » il a dit à Daphné.

Je savais ce qu’était un soixante-neuf (en théorie), mais il m’a fallu quand même attendre quelques mois pour comprendre toute la blague du soixante-huit. De façon générale, j’avais du mal à comprendre les blagues de cul. J’en saisisais le caractère sexuel, tout comme je saisisais le caractère raciste des

blagues racistes, mais je comprenais rarement le contenu lui-même. Dans notre coin, les blagues racistes, elles visaient surtout les Arabes, et je me disais que c'était peut-être parce que je ne connaissais personnellement aucun Arabe que je ne comprenais pas les blagues en question, mais c'était peut-être raciste de ma part de penser ça, de penser qu'il y avait quelque chose à comprendre aux blagues racistes. Peut-être que tous les gosses sont racistes, en fait, comme un effet secondaire à leur envie que tout s'explique.

« Ta mère t'a dit que tu pourrais garder la monnaie après les courses ? » m'a demandé Daphné.

J'ai dit que oui. Qu'elle m'avait dit que ce serait mon salaire. Elle a demandé à voir ma liste et je la lui ai montrée. Elle l'a étudiée comme s'il s'agissait d'un document complexe, ou d'un problème de maths.

« Bon. Je te conseille de laisser tomber le primeur. Personne se plaindra de ne pas manger de choux de Bruxelles. Dis à ta mère qu'il n'y en avait plus, ou qu'ils avaient une sale tronche. Ça te fera quelques euros en plus dans la poche. »

Le boucher a demandé s'il me fallait autre chose, et j'ai dit non, juste le rôti de porc. Il s'est alors tourné vers Daphné.

« Tu lui dis comment cuire ça, Daphné ?

– Il pèse combien ton rôti ?

– Un bon kilo et demi.

– Une heure, une heure dix à 180 degrés », a dit Daphné. Elle avait fermé les yeux.

Le boucher s'est tourné vers moi en acquiesçant profondément, impressionné.

« Elle a vraiment une super mémoire », il m'a dit.

*

Un soir, c'est revenu sur le tapis. « Et toi, Dory ? Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand ? » et la réponse m'est apparue clairement : je serai prof d'allemand. C'était dimanche, et le père venait de passer deux heures à aider Simone avec son explication de texte en allemand. C'était son rôle, dans notre éducation, de nous aider en allemand. Il avait aidé tous mes frères et sœurs l'un après l'autre, non pas qu'ils aient été mauvais en allemand, bien sûr que non, mais bon, ils aimaient bien vérifier auprès du père qu'ils n'avaient pas fait de fautes. Et lui, il aimait bien leur donner un coup de main. Mais comme à part en allemand, il ne pouvait pas vraiment les aider, il faisait un peu de zèle, discutait leurs choix de mots un peu trop en détail à leur goût. Si on faisait tous allemand LV2, c'était juste parce que le père le parlait couramment et en était fier. Il voulait nous faire croire que c'était une belle langue, une langue importante (celle d'Hölderlin et d'autres inconnus au bataillon du même genre) mais je crois que vraiment, ce qu'il aimait dans

l'allemand, c'est qu'il le comprenait, et que c'était un peu plus impressionnant que de parler l'anglais ou l'espagnol (qu'il connaissait aussi), vu que tout le monde, d'après lui, parlait anglais et espagnol. Prof d'allemand, c'était la réponse, la vocation parfaite. Un futur envisageable. Respectable.

J'avais encore jamais pris un seul cours d'allemand (j'allais commencer à la rentrée suivante) mais j'avais bon espoir, j'allais y arriver, m'accrocher, et j'avais hâte de discuter des subtilités de la langue allemande avec le père le dimanche après-midi, comme tous les autres avant moi.

« Je sais moi, ce qu'il fera dans la vie ! » a dit Simone avant que je puisse les informer de ma vocation de dernière minute. « Dory sera mon biographe ! » Elle ne blaguait même pas. « Les gens se battront pour écrire ma biographie un jour, mais toi, tu écriras la seule biographie autorisée, je le jure, on peut faire un pacte dès maintenant. »

Le père a trouvé que c'était une excellente idée.

*

Simone non plus n'y voyait pas très clair sur son avenir, mais disons en gros qu'elle avait en tête de changer le monde sans en faire tout un foin. Aucun de mes frères et sœurs ne comptait prendre part à la société (ils voulaient tous être ermites et réfléchir), mais notre père, c'était différent. Les guerres, les épidémies, les élections, tout ça l'affectait profondément, comme s'il pensait qu'on avait le pouvoir d'y changer quoi que ce soit. Simone savait bien qu'il n'y avait rien à faire, que le monde était horrible, mais comme ça l'affectait de voir le père triste et qu'elle voulait lui faire plaisir, elle envisageait de se pencher un jour cinq minutes sur la question et de trouver la solution à tous les problèmes de la planète, de la sauver, comme ça, en passant, tout en écrivant ses romans ou je ne sais quoi, juste pour que le père arrête de déprimer devant les infos.

C'est arrivé une fois et une fois seulement que le père ne déprime pas en regardant la télé : le soir où Jacques Chirac a annoncé en direct qu'il allait dissoudre l'Assemblée nationale. Ça, ça l'a fait rire un moment. Une bonne semaine, et puis encore après ça, de temps en temps, quand il y repensait. Moi je ne comprenais pas trop pourquoi c'était drôle, mais comme le père ne riait pas souvent, je riais quand même avec lui.

Le père, au fond, était un idéaliste. Il disait que dans un monde parfait, il n'y aurait que des bouddhistes. « Et des kinés », il ajoutait, les jours où il avait mal au dos. Il votait toujours pour d'autres idéalistes, des gens qui n'avaient aucune chance, et il était quand même déçu quand ils perdaient, quand il voyait les scores. Léonard lui avait demandé un jour pourquoi il ne voterait pas pour un des partis qui gagnaient à tous les coups, pour changer, juste pour voir ce que ça faisait de pas être du côté des perdants. C'était une blague, bien sûr, mais le père l'avait mal pris, et pendant des semaines il avait à peine adressé la parole à Léonard. Maman nous avait expliqué que le père craignait

d'avoir échoué à nous inculquer le sens moral. Je n'arrivais pas à comprendre si le sens moral était un sixième sens, un don essentiel dont on manquerait toute notre vie, ou si c'était juste un truc sans intérêt. Ça avait l'air important pour le père, mais souvent, il focalisait quand même sur des détails.

*

La seule fois où j'ai vu mes frères et sœurs réagir à un sujet d'actualité, c'est quand le gouvernement a envisagé d'interdire les devoirs à la maison pour les écoliers, voire les collégiens.

« Comme si tout le monde était pas déjà assez débile comme ça, a dit Simone.

– Mais le taux de suicide monte en flèche chez les adolescents, a répondu ma mère.

– Ça n'a rien à voir avec la charge de travail. Les gamins veulent crever parce que personne ne les aime, c'est tout, et tu peux pas légiférer contre ça. »

Devoirs ou pas, je m'en fichais un peu je dois dire, mais quand j'ai tenté de fuguer pour la quatrième fois et que Simone m'a surpris en pleine action, sac sur le dos, casque sur la tête, main sur la poignée de la porte d'entrée, j'ai paniqué, et je lui ai fait croire que je comptais fuguer en signe de protestation contre l'interdiction des devoirs. Elle m'a dit que j'étais idiot, et de retourner me coucher. J'ai cru qu'elle avait marché, qu'elle avait gobé mon mensonge minable, mais elle ne m'a pas chambré à ce propos le lendemain, et n'a rien câté aux autres pour se moquer de moi.

*

Simone était allongée sur la moquette de notre chambre et respirait bruyamment par le nez. Elle appelait ça la respiration yogique, bien qu'elle n'ait jamais pris un cours de yoga de sa vie. Son ventre était tout tendu et gonflé, et c'est à peine s'il dégonflait quand Simone expirait. Elle appuyait dessus avec la paume de ses mains (elle appelait ça « malaxer la douleur »). Elle avait sa mine de condamnée des jours de règles.

« Ça a pas l'air d'aller », je lui ai dit.

Elle a regardé dans ma direction. Le simple fait de tourner la tête avait l'air de la faire souffrir. Simone était bonne comédienne. Elle arrivait à contrôler les mouvements de ses yeux et pouvait comme vous fixer sans donner l'impression de vous voir. Elle vous faisait les yeux mous. Si je n'avais pas vu son tampax usagé flotter dans les toilettes cinq minutes plus tôt, j'aurais pu croire qu'elle était mourante.

« Tu veux que je te monte la bouillotte ?

– C'est gentil, Dory.

– M'appelle pas Dory.

– T'es trop gentil.

– Je sais.
– Je suis sérieuse. T’es beaucoup trop gentil. Tu trouveras jamais de copine. »

Elle a roté, l’air de rien, comme si ça faisait partie de la respiration yogique.

« Note bien, pour ma biographie. Note que j’ai toujours été une super grande sœur, toujours prête à te donner de bons conseils pour que tu trouves une copine potable. »

On a entendu notre mère rentrer des courses, un frou-frou de sacs plastique. Elle est entrée dans notre chambre sans frapper.

« Simone, regarde ce que j’ai trouvé au supermarché, pour Rose... tu crois que ça va lui plaire ? »

Elle a sorti de sa gangue de papier bulle un mug à l’effigie de Brad Pitt. Simone a replié ses deux avant-bras sur son visage et s’est mise à crier.

« Tu m’avais pas dit que Rose était fan de Brad Pitt ? » a demandé ma mère, qui tout d’un coup n’était plus si sûre d’elle. « Allez, mais regarde, tu penses pas que ça lui plaira ? À Rose ? »

– Mais arrête de répéter son prénom à tout-va ! » a dit Simone, toujours cachée derrière ses bras.

Rose, on la connaissait pas encore. C’était la correspondante de Simone. Au début de l’année scolaire, sa prof de français avait lancé le projet de faire correspondre sa classe avec une autre classe du bout de la France, pour leur enseigner les bases du genre épistolaire. Simone, bien qu’elle ne l’ait encore jamais rencontrée, détestait déjà sa correspondante. Elle détestait aussi sa prof de français, d’ailleurs. Elle disait que les « projets pédagogiques » de ce type, c’étaient des béquilles pour les incapables. Elle disait que dans le temps (elle disait souvent « dans le temps », en parlait comme d’un passé où elle avait vécu avant de se retrouver chez nous), on étudiait *Les Liaisons dangereuses* et que ça suffisait bien comme ça pour le genre épistolaire, qu’elle appréciait de surcroît bien moins que les autres.

« Je m’en fous complètement que ça lui plaise ou non.

– Mais j’ai acheté ça pour qu’elle se sente un peu chez elle quand elle viendra ici. Tu trouves pas que c’est une bonne idée ? »

J’ai oublié de dire que le *point culminant* (comme l’avait qualifié le papier que Simone avait dû faire signer par mes parents) du projet pédagogique consistait à organiser une rencontre de tous les correspondants au printemps. Rose devait venir passer une semaine chez nous le mois suivant, et Simone une semaine chez elle, début juin. Personne à la maison n’avait particulièrement hâte de rencontrer Rose, mis à part ma mère. Elle avait déjà commencé à planifier menus et activités pour son séjour.

Simone a déplié ses bras et regardé la tasse dédaigneusement.

« C’est vraiment hideux. Et je ne tiens pas particulièrement à ce qu’elle se sente chez elle ici. Si elle se sent trop bien, elle continuera de m’écrire même après la fin de l’année scolaire. C’est pas le but.

– Et pourquoi pas ? Ce serait vraiment si terrible que ça ? »

Simone n'a même pas répondu.

« Je ne comprends pas pourquoi tu es toujours si négative, Simone. Je ne comprends pas pourquoi tu as décidé de partir du principe que Rose et toi ne pourriez pas passer un bon moment ensemble. Tu ne la connais même pas.

– Je n'ai rien décidé du tout. Je n'ai simplement aucun désir de rencontrer cette personne. Nos désirs sont incontrôlables.

– Bien sûr que si, ils le sont. »

Ma mère était très calme au moment d'affirmer que nos désirs étaient contrôlables. Ma mère était toujours très calme. Elle avait décidé un beau jour qu'elle savait ce qui était le mieux pour chacun de ses six enfants et n'en démordrait jamais. Sa vie était dédiée à nous rendre heureux et sociables, à nous faire comprendre que ces deux adjectifs allaient ensemble, et voir que mes cinq frères et sœurs n'étaient si manifestement ni l'un ni l'autre ne la décourageait absolument jamais. Elle a regardé la tasse Brad Pitt un petit moment. Simone respirait fort.

« Et toi Dory, tu en penses quoi de cette tasse ? m'a demandé ma mère.

– Bof...

– Bon. Ben j'irai la rendre au magasin alors, si tout le monde la déteste.

– Fais donc ça, oui, a dit Simone, et par pitié, ne lui achète rien d'autre. Cette fille ne mérite pas le moindre cadeau. Notre correspondance ne m'a rien appris. Rien du tout. Elle a déjà de la chance que j'aie continué à lui répondre, c'est le seul cadeau que je lui ferai jamais.

– Je suis sûre que vous avez plus de choses en commun que tu ne le crois.

– Elle est illettrée.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Elle t'a bien écrit une dizaine de lettres, au moins !

– Parlons-en, de ses lettres ! Bourrées de fautes. Pendant une ligne, on a l'impression que ça y est, elle a compris et intégré une règle grammaticale de base, mais à la phrase d'après, ça part en quenouille, elle fait l'erreur qu'elle venait d'éviter... C'est la pire espèce, je te jure, les gens qui ne se relisent pas. Qui comptent sur le hasard. La pire espèce.

– Et donc parce qu'elle fait une faute de temps en temps, votre amitié est vouée à l'échec ?

– Évidemment ! »

Ma mère s'est mise à remballer Brad Pitt dans le papier bulle. Elle a soupiré.

« Parfois, j'ai l'impression d'avoir élevé une portée de petits misanthropes intolérants. Toujours dans vos bouquins. Vous n'en levez le nez que pour critiquer le reste de l'humanité. » Elle s'est alors tournée vers moi, comme je m'y attendais, pour dire : « Sauf toi Dory, bien sûr. »

Simone n'aimait pas qu'on la traite d'intolérante. C'était son petit point faible et son paradoxe : toujours la larme à l'œil au moment de citer le premier article de la Déclaration des droits de l'homme (et elle trouvait des occasions de le faire), et toujours la première à établir des classements de ses

camarades de classe au mérite, à l'intelligence et à la culture (elle était première en tout).

« Et qu'est-ce que tu voudrais que je fasse, maman ? Je veux bien que les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits, mais s'ils décident de grandir sans ouvrir un bouquin, rien ne m'oblige à subir leur conversation.

– Je ne veux pas que tu *fasses* quoi que ce soit, ma chérie. J'aimerais juste, de façon générale, que tu *sois* plus ouverte, et je dis ça pour ton bien, que tu sortes un peu de ta tanière, que tu rencontres des gens...

– Des gens ? a dit Simone, indignée. Mais j'en connais déjà plein ! »

Ma mère ne s'est pas laissée déstabiliser. Elle a vu, sur la moquette, la plaquette de Nurofen Flash, médicament que prenait Simone pendant ses règles.

« Je vois que tu es indisposée. On reparlera de tout ça plus tard. »

*

Simone m'a donné à lire quelques-unes des lettres que Rose lui avait écrites, et son propre brouillon de réponse à la première. Soi-disant que ça me servirait pour écrire sa biographie, mais je crois qu'en vrai, elle s'était émue du fait que ma mère l'ait traitée d'intolérante, et voulait confirmation de ma part que Rose n'était pas, objectivement, une lumière.

Cher Simone Mazal,

J'espère que tu vas bien.

Je suis très contente de te rencontrer et que nos classes vont faire cet échange. Je ne connaît pas ta région mais ma maman est allé en vacance une fois en Ardeche et elle m'a dis que ça n'étais pas loin de chez toi et que c'était une très belle région. Moi, je me présente : je m'appelle Rose (comme dans « Titanic », j'ai de la chance car c'est mon film préféré !!!), par contre je n'aime pas trop le rose, j'aime le bleu comme couleur préférée. J'ai un chat Ficelle et deux frères Raphaël et Roméo. Mon acteur préféré, c'est Léo, évidemment ! Tu l'aimes aussi ? J'ai beaucoup de posters de lui.

La prof Madame Duchesne nous a expliqué que quand on avais un correspondant on devait lui raconter un peu ce qu'on faisait dans nos journées et lui dire ce qu'on aimait comme musique et comme nourriture, et aussi qu'on devait s'intéresser à son correspondant et lui poser des questions sur sa vie, alors je vais te posé des questions. Pourra-tu y répondre dans ta prochaine lettre ? Merci.

Questions :

1/ quel est ta couleur préférée ?

2/ a tu des frère et sœurs ? si oui, combien ? est se qu'ils sont sympas ?

3/ tu as un animal de compagnie ?

4/ quelle genre de musique écoutes-tu ?

PS : ma meilleure copine c'est Laëtitia, elle est correspondante avec Alice dans ta classe, tu aime bien Alice ? Ma deuxième meilleure copine est Marie, elle est correspondante avec Virginie.

Bien à toi,
Rose Metzger

Chère Rose.

C'est très intéressant que tu parles de Titanic car il a été diffusé le mois dernier sur la 2 (j'imagine que tu l'as revu à cette occasion). Je ne l'avais moi-même jamais vu, et je me suis justement fait les quelques réflexions suivantes que j'aimerais partager avec toi : penses-tu que nous sommes censés croire, en tant que spectateurs, que les tableaux de maître que Kate Winslet déballe dans sa cabine (Picasso, Monet) sont les tableaux originaux ? James Cameron suggère-t-il que le MoMA de New York et le musée d'Orsay ne posséderaient que des copies de ces tableaux ? Ou ne fait-il que s'abstraire de la réalité (après tout, le film est une fiction) en suggérant que Kate Winslet possédait la seule et unique version des Demoiselles d'Avignon et qu'elle a sombré dans l'Atlantique ? Je pense pour ma part que Cameron a simplement voulu signifier que son héroïne avait des goûts en peinture extrêmement audacieux pour l'époque et qu'il a décidé de faire fi de la réalité historique en ne la faisant collectionner que des tableaux mondialement reconnus aujourd'hui, qui n'ont bien entendu pas coulé avec le Titanic puisqu'ils nous sont parvenus. Je trouve cela un peu facile de sa part. Il aurait mieux fait, d'après moi, de mettre dans son film des tableaux d'artistes plus obscurs. Ça aurait été plus fort. Cela n'en aurait rendu le personnage de Kate Winslet que plus intéressant. Par ailleurs, j'ai trouvé bien trop caricatural le personnage du futur mari, mais ça n'est qu'un avis personnel. Je ne dénigre en aucun cas tes goûts cinématographiques.

Pour ma part, j'aime beaucoup Les Lumières de la ville, de Charlie Chaplin, et Les Sept Samouraïs, de Kurosawa. J'imagine que tu ne les as pas vus.

Aussi, je voulais te dire que l'Ardèche n'est pas du tout proche de la région dans laquelle je vis. Enfin, tout dépend bien sûr de ce qu'on prend comme point de référence pour déterminer le proche et le lointain, mais disons que si on se limite à l'échelle de la France métropolitaine, l'Ardèche est plutôt loin de chez moi. Elle est de fait plus proche de chez moi que de chez toi, je te l'accorde, mais à vol d'oiseau, elle est aussi loin de ma ville que ma ville l'est de la tienne, par exemple. Je sens que je ne suis pas très claire et je pense que l'idéal serait que je t'envoie une carte de France, que je joins donc à cette lettre. J'y ai entouré en rouge ta ville, la mienne et l'Ardèche, afin que tu puisses situer tous ces endroits les uns par rapport aux autres. En vert, les

zones montagneuses, en bleu, les villes importantes d'un point de vue économique, en violet, nos cinq fleuves, en jaune, quelques-uns des villages français classés au patrimoine mondial de l'Unesco. Mes choix d'entourer une ville plutôt qu'une autre peuvent te sembler arbitraires, certes, mais je pense que pour toi qui n'as pas l'air d'être très calée en géographie, cette carte est dans l'ensemble un bon point de départ pour te donner une idée de l'organisation générale de notre pays. Je te conseille donc de la mémoriser une fois pour toutes.

Cordialement,
Simone

Chere Simone,

J'espère que tu vas bien.

Je ne sais pas vraiment comment répondre a ta lettre car tu ne me pose aucune question. Je ne comprends pas trop non plus ce que tu veux dire, sur « Titanic ». Merci pour la carte de la France, je l'ai accroché au dessus de mon bureau. Ma maman est désolé d'avoir confondu l'Ardeche avec une autre région de France, mais du cout, elle ne se souviens plus laquelle.

Pour Titanic, je ne vois pas ce que tu veut dire.

Je n'ai jamais vu les lumières de la ville, et je n'ai jamais vu les sept samourais non plus (est-ce que c'est un film de violence ? je n'aime pas la violence) mais je vais demandé à mon papa d'allé au videoclub et voir si ils ont les films.

Aujourd'hui, je suis contente car j'ai eu 20/20 à mon controle de biologie, et je suis contente parce que plus tard je voudrait être docteur et il faut des bonnes notes en biologie.

Mon papa est docteur aussi, il était tres content aussi. Qu'est-ce que tu veut être toi, plus tard ?

Quelle est la profession de tes parents ?

Tu peux aussi répondre aux questions de ma précédente lettre si tu le souaites ! Il n'est pas trop tard !

Merci de me poser des questions dans ta prochaine lettre.

Cordialement,
Rose

*

Un jour, Simone a décidé que prendre des notes ne serait pas suffisant pour

écrire sa biographie. Elle a voulu qu'on commence à faire des interviews.

« L'observation, c'est très bien, mais il faut aussi parler du passé. On ne peut pas faire l'impasse sur les treize premières années de ma vie. Il va falloir les revisiter.

– Quelles questions tu voudrais que je te pose ?

– Tu m'as pris pour Staline ou quoi ? »

Je ne savais pas trop qui était Staline à l'époque, même si Léonard et Simone y faisaient référence de temps en temps. Comme souvent, plutôt que de répondre au pif à une question que je n'avais pas comprise, j'ai fait semblant de ne pas l'avoir entendue.

« C'est *toi* qui choisis les questions, a dit Simone. Après tout, on a grandi ensemble, tu étais aux premières loges pendant la plus grande partie de mes treize ans sur Terre. Je suis sûre que tu as un point de vue unique sur ma vie, une perspective intéressante.

– C'est un compliment ?

– Je l'envisageais pas comme ça mais enfin oui, si tu veux. »

Le lendemain, Simone a emprunté le dictaphone de Jérémie. Il nous a aussi prêté deux petites cassettes en disant qu'on pouvait les effacer (il venait de télécharger sur son ordinateur les enregistrements d'oiseaux qu'elles contenaient). Simone a testé le dictaphone puis l'a posé sur la table de nuit qu'on était censés partager (elle était juste entre nos deux lits) mais qu'elle avait toujours monopolisée.

« Je suis prête. On y va quand tu veux. »

Sur la cassette, on m'entend déplier la feuille où j'avais écrit mes questions pour Simone.

« Tu te souviens du jour où maman voulait te couper les cheveux hyper courts parce que tu avais des poux – t'étais au CP je crois –, et que t'as voulu sauver autant de poux que possible ? Tu voulais pas qu'ils meurent, alors tu as frotté ta tête contre la mienne pour qu'ils viennent vivre chez moi.

– Attends mais c'est quoi comme question ça ?

– Je crois bien que c'est mon premier souvenir avec toi.

– Ouais, bon. On est pas en train d'écrire un livre sur toi il me semble, non ? Question suivante.

– Est-ce que tu as toujours été la plus intelligente de ta classe ?

– Absolument. Même en maternelle. J'utilisais déjà la perspective pour dessiner les maisons.

– Quel est ton premier souvenir ?

– J'avais pas fini de répondre à la question d'avant, Dory.

– Ah bon ?

– Ben non, il faut me laisser un peu de temps, le temps de me remémorer les choses.

– Ah OK.

– Donc. Reprenons. Oui. J'ai toujours été tête de classe, et dans toutes les matières. Même aujourd'hui, je suis pas particulièrement douée pour

l'allemand, mais je suis quand même première, et de loin. Les gens m'envient, en général, mais il y a un gros désavantage, je trouve, à être plus intelligente que les autres, et je vais te dire ce que c'est, parce que je pense que ça va jouer pas mal dans la formation de mon avenir : c'est la solitude. Tu vois, c'est pas parce que je suis douée pour tout que ça veut nécessairement dire que je *veux* être la meilleure, et les gens ont tendance à croire que si, à tout mélanger. En vrai, j'aimerais bien avoir de la concurrence de temps en temps, ce serait plus sain. Avoir des gens à respecter, à admirer, qui ne soient pas juste Aurore ou Bérénice ou les garçons, mais quelqu'un de mon âge. Mais bon... Quand tu es premier en tout, faut pas trop la ramener, on y croirait pas si j'expliquais que je voulais vraiment de la concurrence. Ça sonnerait faux, fallacieux. Faut rester humble dans ces cas-là, faire même comme si t'avais un peu honte d'être intelligent. Je me dis que ça doit être pareil quand t'es très heureux. J'ai jamais vraiment été très heureuse mais bon, j'imagine que c'est un peu la même chose. Faut pas trop la ramener. Rester un peu en retrait.

– Tu as déjà pensé à rater un contrôle exprès ?

– Pourquoi je ferais un truc pareil ?

– Pour que les autres voient qu'il t'arrive de faire des erreurs, que tu es un peu comme eux, au fond.

– Je vois pas pourquoi ce serait à moi de m'abaisser à être comme eux et pas à eux de s'élever pour être un peu plus comme moi.

– Ben parce que c'est pas si facile que ça d'être intelligent.

– Bien sûr que si, c'est facile. Il suffit de réfléchir avant de parler. De pas dire quatre-vingt-dix pour cent de ce que tu as envie de dire.

– Tu fais ça toi ? Tu te retiens ?

– Pas en ce moment non. Pas avec toi. »

Quelques secondes de silence sur la bande.

« Tu dis que ça te ferait du bien d'avoir de la concurrence, mais vu que tu n'en as jamais vraiment eu, comment est-ce que tu peux savoir que ça te plairait ?

– Ça c'est une bonne question, Dory. »

Un autre silence, là.

« Et donc ? C'est quoi la réponse ?

– Je sais pas. Laisse-moi réfléchir. »

Un autre silence.

« Y a cette fille dans mon cours d'arts plastiques qui est super bonne en peinture. Moi je suis bonne en dessin, bien meilleure qu'elle, c'est pour ça que je suis tête de classe mais bon, elle peint mieux que moi, elle a une meilleure technique. Eh ben je suis pas du tout jalouse d'elle, par exemple. »

Encore un silence.

« C'est même tout l'inverse, en fait.

– Et pourquoi t'essayes pas d'être copine avec elle ?

– Je saurais pas vraiment quoi lui dire.

– Dis-lui juste que tu aimes bien ce qu'elle fait, ses peintures.

– Je sais pas trop dire des choses sympas, en fait. Quand j’ai envie de dire un truc sympa, je sais pas comment être honnête sans avoir l’air condescendant. Hé, pourquoi tu prends des notes là ? Ce truc enregistre tout ce qu’on dit, non ?

– C’est toi qui t’en es occupée.

– En plus, je suis sûre qu’elle me trouve prétentieuse. Tout le monde me trouve prétentieuse.

– Moi aussi je te trouve un peu prétentieuse, parfois.

– Oui mais ça c’est normal. C’est parce que de temps en temps, effectivement, je te prends un peu de haut. Mais je le fais exprès. Au lycée, je fais vraiment attention à jamais faire ça, mais même en faisant hyper gaffe, je me retrouve quand même avec tout un tas d’abrutis qui me traitent de prétentieuse. S’ils connaissent le mot, évidemment. Tu sais ce qui me met hors de moi, Dory ?

– Quand les gens emploient des mots sans savoir ce qu’ils veulent dire ?

– Exactement. Les abus de langage. La paresse dans l’usage des mots. Les gens utilisent le mot “prétentieux” à tort et à travers. Ils croient que quelqu’un de prétentieux, c’est quelqu’un qui parle de choses que les autres ne comprennent ou ne connaissent pas. Mais ça veut pas dire ça, être prétentieux. La prétention, c’est une forme de mensonge. C’est vouloir impressionner les autres avec des connaissances que tu n’as pas encore complètement intégrées, ou vouloir te faire mousser, te donner plus d’importance que tu n’as. Mais me traiter de prétentieuse parce que je *sais* certaines choses, c’est aberrant, c’est honteux, même, un vrai abus de langage pour le coup. C’est comme tous ces connards qui emploient le mot “symbole” à tout bout de champ. Ou “problématique” à la place de “problème”. C’est quoi le problème avec le mot “problème” ? C’est plus assez classe ? Moi, si je ne suis pas sûre et certaine de la définition d’un mot, je ne l’emploie pas, point. Pas avant de vérifier l’usage dans un dictionnaire. Autrement, ce serait *prétentieux*, tu me suis ? Les gens qui me traitent de prétentieuse, c’est eux les vrais prétentieux, vu qu’ils emploient mal le mot. Non mais j’te jure... je suis censée me mettre à mal employer tous les mots que je connais juste pour entrer dans le moule ? Faire tout comme eux ? Pourquoi tu prends des notes, Dory ? Ce truc enregistre tout ce qu’on dit.

– Je prends des notes sur ton langage corporel. Pour faire les descriptions. »
Un nouveau silence.

« Et puis même les gens qui te parlent d’un truc comme s’il allait de soi que tu étais familier du concept alors même qu’ils ne l’ont eux-mêmes découvert que ce matin-là... même eux, ils ne sont pas prétentieux. Ils te font la politesse de partir du principe que tu vois de quoi ils parlent, et ils se moqueront pas de toi s’il s’avère qu’en fait tu vois pas du tout de quoi il s’agit, ils t’expliqueront. Il se peut qu’ils te jaugent, hein, bien sûr, qu’ils essayent de voir à quel point t’es calé intellectuellement, mais bon, ça c’est autre chose. C’est humain. Tu prends vraiment beaucoup de notes, tu crois

qu'on devrait filmer nos entretiens ?

– Pourquoi t'es prétentieuse avec moi ?

– Quoi ?

– T'as dit que tu faisais exprès de me prendre de haut parfois. Pourquoi ?

– Pour t'impressionner. C'est le seul but de la prétention.

– Pourquoi tu veux m'impressionner ?

– Je suis ta grande sœur. T'es censé m'admirer un peu.

– Mais c'est déjà le cas.

– Oui, bon, ben ce serait bien que ça dure comme ça encore un petit peu.

– Et après ?

– Après, à un moment donné, tu cesseras d'être impressionnable, et j'aurai accompli ma mission.

– J'ai une mission, moi ? Auprès de toi ?

– Je t'ai déjà dit qu'on écrivait pas un livre sur toi là.

– Non mais comme ça, en off ? »

Simone a stoppé l'enregistrement à ce moment-là, et on entend quelques parasites sur la bande, puis un piaillage d'oiseau. Et l'interview reprend.

« Quel est ton premier souvenir ?

– J'en ai plein. Sois plus précis.

– Ton premier souvenir d'un truc marrant.

– La quinte de pets de mémé à l'enterrement de pépé. Elle arrivait pas du tout à les retenir.

– Mais je m'en souviens aussi... ça peut pas être ton premier souvenir.

– On sait tous que tu as une mémoire hors du commun. Et peut-être aussi que tu te souviens pas vraiment de la quinte de pets mais qu'on en a tellement parlé que tu *crois* t'en souvenir.

– Et ton premier souvenir d'un truc triste ?

– Sans doute le même en fait. La quinte de pets. Ah, et aussi quand le père a engagé un magicien pour mes 5 ans. C'était horrible.

– Le magicien t'a fait de la peine ?

– Non. Ce qui m'a fait de la peine, c'est que papa pense que ça me ferait plaisir.

– Qui tu préfères : Bérénice, Aurore, Léonard, Jérémie, ou moi ?

– Bérénice.

– Le père ou maman ?

– Je sais pas. »

*

Je n'étais pas bête, enfin je crois pas. Je comprenais ce que racontaient mes profs en général, c'est pas ça qui posait problème, c'est que je pensais qu'ils ne nous disaient pas tout, qu'il y avait toujours un piège. Je pensais sans doute que le monde était plus compliqué qu'il ne l'est réellement. Par exemple, je croyais que le décalage horaire marchait par minutes. Le jour où la maîtresse

nous avait expliqué les fuseaux horaires à l'école, elle nous avait montré une carte d'Europe en disant qu'il était une heure plus tôt au Portugal qu'en Espagne. J'avais bien regardé la carte, et je m'étais dit que du coup, il devait être à peu près trente-cinq minutes de moins à Madrid qu'à Barcelone.

*

Cette manie de voir des pièges partout remontait peut-être au jour où j'avais chanté « Au clair de la lune » très très fort à la maternelle. La maîtresse m'avait tiré l'oreille et demandé d'arrêter immédiatement parce que je dérangeais tout le monde. Ça faisait très mal, et je m'étais mis à pleurer, mais j'avais continué à chanter malgré tout, et plus je chantais, plus la maîtresse tirait fort et plus je pleurais, mais j'avais chanté quand même, jusqu'à la fin du dernier couplet que je connaissais. J'étais convaincu qu'en me tirant l'oreille, elle me testait, qu'elle voulait juste vérifier que j'avais bien compris l'expression « Il faut toujours finir ce qu'on a commencé » qu'elle nous avait apprise juste avant, mais en fait non. Quand j'ai eu fini de chanter, en pleurs mais fier de moi d'avoir tenu le coup, elle nous avait expliqué que l'expression « Il faut toujours finir ce qu'on a commencé » ne s'appliquait en fait qu'aux légumes et aux devoirs et aux tâches ménagères. Il aurait donc été plus juste de dire « Il faut toujours finir tous les trucs chiants qu'on a commencés », mais je voyais bien que ça n'avait pas le même rythme, la même solennité que l'expression originale.

*

Rose est arrivée un mardi. L'activité que ma mère avait prévue ce jour-là, c'était piscine. Elle nous y a tous déposés (tous sauf Aurore, évidemment) avant d'aller faire ses courses. Pendant tout le trajet en voiture, Simone n'a pas adressé la parole à Rose. Elle a regardé par la fenêtre tout du long. Rose posait plein de questions, sur tout et n'importe quoi, et c'est moi qui répondais à la place de Simone.

« Tu aimes la natation synchronisée, Simone ?

– Je crois pas qu'elle aime trop ça, non.

– Et mon bracelet ? Tu l'aimes bien ? C'est moi qui l'ai fait.

– Simone n'aime pas vraiment les bijoux. Ni les perles en plastique.

– Je peux lui en faire un avec autre chose si elle préfère, genre des coquillages.

– Non mais elle porte jamais vraiment de bijoux en fait. »

Jérémie et Léonard faisaient eux aussi comme si Rose n'existait pas.

Une fois arrivés à la piscine, ils ont tous foncé vers la ligne des nageurs rapides et je suis resté avec Rose dans la partie chaotique de la piscine avec les gamins et les vieux. Rose voulait qu'on aille se faire masser les cuisses par les hydrojets (je savais pas que ça s'appelait comme ça). Elle m'a dit que les hydrojets, c'était son truc préféré, à la piscine, et que la meilleure façon de

savoir où ils étaient, c'était de repérer les vieilles immobiles avec les coudes posés sur le rebord du bassin. Les vieilles aussi adoraient les hydrojets, m'a expliqué Rose. On a repéré les vieilles et attendu qu'elles aient fini leur massage. Pour passer le temps, Rose a voulu qu'on joue à deviner qui était en train (ou venait) de pisser dans la piscine. J'avais jamais fait pipi dans la piscine, du coup j'ai gardé les yeux rivés sur la surface de l'eau, voir si elle changeait de couleur autour des autres gamins. Rose m'a expliqué que c'est la tête des gens qu'il fallait regarder, pas l'eau, que c'étaient leurs visages qui trahiraient les pisseurs.

« Mais je croyais que l'eau changeait de couleur quand quelqu'un pissait dedans. C'est Simone qui m'a dit ça. Qu'elle devenait verte.

– Pourquoi l'eau deviendrait verte ?

– Bleu + jaune.

– Elle est drôle ta sœur, a dit Rose. Et jolie aussi. Je m'attendais pas à ce qu'elle soit jolie.

– Pourquoi pas ? »

Je n'avais pas vraiment d'opinion sur le physique de mes sœurs. Je ne m'étais jamais trop demandé si elles étaient jolies ou pas. Tout le monde disait toujours qu'elles étaient bien belles et du coup, non seulement je me disais qu'elles devaient l'être, mais je voyais pas non plus pourquoi ça surprendrait qui que ce soit.

« Comme elle a l'air hyper intelligente dans ses lettres, je me disais qu'elle devait avoir un physique de base. Voire moche. »

Deux gamins de 3-4 ans en brassards orange sont passés devant nous à ce moment-là, avec une lenteur d'autant plus remarquable que leurs pieds battaient l'eau très très vite. Ils discutaient du nombre d'enfants morts qu'il devait y avoir au fond du grand bassin. Quelqu'un leur avait expliqué que tous les enfants qui allaient dans le grand bassin sans la supervision d'un adulte se noyaient, donc il devait y avoir beaucoup de cadavres. « Moi je dis cinq mille ! » a dit un des gamins. « Cinq mille millions ! » a dit l'autre. Ils faisaient comme s'ils n'arrêtaient pas d'avaloir de l'eau de piscine par accident et qu'il leur fallait la recracher en permanence, mais en vrai, ils avaient l'air d'aimer ça, ils la lapaient presque.

« Et tes frères sont pas mal non plus », a dit Rose.

J'ai jeté un œil à la ligne des nageurs rapides juste au moment où Léonard crachait dans ses lunettes de piscine.

Les vieilles ont fini par se lasser des hydrojets. Je voulais dire à Rose que j'étais fort en apnée, peut-être même lui faire une démonstration, mais je me suis ravisé, ça faisait crâneur. Une fois calés devant les hydrojets, on a plus trop discuté. À un moment, Rose s'est tournée vers moi avec un grand sourire et m'a demandé :

« Dis, elle est devenue verte l'eau autour de moi ? »

Le mercredi, on est allés au cinéma. Ma mère a laissé Rose choisir le film, une

comédie sur des adolescents qui vont à une fête. À la surprise générale, Aurore a décidé de se joindre à nous. Elle a dit qu'elle avait besoin d'air, mais sitôt le générique de fin entamé, elle nous a fait promettre de ne plus jamais la laisser sortir de sa chambre à l'avenir si c'était pour voir un film aussi merdique. Rose a bien aimé le film, et moi pas trop mais bon, j'étais content qu'au moins quelqu'un ait apprécié, donc je n'étais pas aussi énervé que les autres. Sur le chemin du retour, on a vu un gosse piquer une crise parce que sa mère refusait de l'emmener au McDo. Sa mère le tirait par le bras, et tout le reste du gosse traînait par terre parce qu'il refusait de marcher tant que sa mère ne céderait pas sur le McDo. On est passés devant eux sans rien dire, comme on nous avait appris à faire (pareil pour les disputes de couple et les accidents de voiture), et une fois le gamin capricieux bien dépassé, ma mère s'est tournée vers nous pour nous dire fièrement ce qu'elle nous disait toujours dans ces cas-là : « Aucun de vous six ne m'a jamais fait un coup pareil. »

Jeudi, le car qui emmenait la classe de Simone et celle de Rose au musée a eu un petit accident. Seule Rose a été blessée. La fenêtre à côté d'elle a explosé quand le chauffeur a mal engagé son tournant dans une rue trop étroite. On a dû lui faire deux points de suture au front.

« Et toi, t'as rien, t'es sûre ? » a demandé ma mère à Simone quand elle est allée les récupérer.

Et Simone a dit que bien sûr que non elle n'avait rien, elle s'était assise dans le bus aussi loin que possible de Rose.

Donc au final : pas d'activité le jeudi. On a juste regardé un peu la télé et Rose s'est endormie à côté de moi sur le canapé en velours marron.

Vendredi après l'école, Rose et moi avons fait des cookies pour toute la famille. Je crois bien que Simone ne lui avait toujours pas adressé la parole, mais ça n'avait pas l'air de trop déranger Rose. Elle s'était fait d'autres copines.

À l'heure du dîner, alors qu'on attendait les autres à table comme d'habitude, Rose a demandé à ma mère pourquoi elle mangeait toujours dans des assiettes bleues, et si c'était pour perdre du poids, parce que vraiment, d'après elle, ma mère n'avait pas un gramme en trop.

« C'est vraiment gentil », lui a dit ma mère.

Elle lui a demandé comment elle savait que les assiettes bleues coupaient l'appétit, et Rose lui a expliqué qu'ils servaient les repas dans de la vaisselle bleue dans les camps d'amaigrissement, et ma mère lui a demandé si elle était déjà allée en camp d'amaigrissement et Rose a dit qu'elle non, mais que ses deux frères oui.

« Intéressant », a dit ma mère.

Puis elle m'a dit d'aller demander à Aurore de dîner avec nous ce soir parce qu'elle tenait vraiment à nous avoir tous autour de la table. Une fois tous

réunis, ma mère a dit « Le père ne rentrera pas ce soir », et cette fois, c'était parce qu'il était mort. Il avait eu une crise cardiaque dans l'après-midi. Simone a dit qu'elle n'y croyait pas, mais elle avait l'air d'y croire, en fait. Jérémie Léonard Aurore et moi, on a rien dit du tout.

« Je suis tellement désolée, a dit Rose. Tellement, tellement désolée... »

Et elle s'est mise à pleurer, bien avant aucun d'entre nous. Elle pleurait énormément, et ma mère a dû se lever pour la consoler, la prendre dans ses bras, tandis que nous, ses propres enfants, les enfants du père que Rose n'avait jamais rencontré, on a fait que regarder les steaks d'espadon d'un œil vide, steaks d'espadon que ma mère avait placés au centre de la table et dont nous déclarerions plus tard qu'ils avaient été le plat préféré de notre père, même si on ne le saurait jamais vraiment, vu que tout ce que cuisinait ma mère recevait de sa part les mêmes éloges.

*

Bérénice est arrivée tôt le lendemain matin. Elle m'a appelé Isidore en me voyant descendre les escaliers, un usage de mon nom complet qui confirmait le sérieux de la situation. Elle était assise à la table de la cuisine avec ma mère, tous ses doigts entrecroisés devant elle sur la nappe, on aurait dit qu'elle priait. À part mon nom, elle a rien dit d'autre. Je lui ai passé les bras autour du cou et elle a posé sa tête sur mon épaule, mais ses mains sont restées croisées sur la table.

J'ai demandé où était Rose.

« Elle est chez la prof de Simone pour le reste du séjour, a répondu ma mère.

– Quand est-ce qu'elle est partie ? »

Ma mère m'a regardé comme si je lui demandais des détails sur un passé lointain. J'espérais que Rose n'était pas trop traumatisée, mais je me suis dit que ça ne se faisait pas de partager ce genre de réflexion. J'avais envie de manger les cookies qu'on avait faits ensemble, mais ça non plus ça ne se faisait pas, me semblait-il. Personne n'avait rien pu avaler la veille, et je me disais que peut-être qu'on ne mangerait plus jamais.

Les autres sont descendus et se sont servi du lait et des cookies et ont embrassé Bérénice comme je venais de le faire, sans qu'elle se lève. Personne n'a rien dit pendant un bon moment, et puis Aurore a fini par demander à Bérénice comment avançait sa thèse. Bérénice a répondu que ça avançait pas mal, et que d'ailleurs, on l'avait contactée pour savoir si elle était d'accord pour en publier un chapitre dans une revue universitaire, quelque chose qu'elle avait lu à un colloque le mois précédent. On l'a tous félicitée.

*

En général, j'étais celui qui passait le moins de temps dans la salle de bains, mais le matin de l'enterrement du père, je me suis regardé tout nu dans le

miroir un bon moment, et Léonard a fini par s'impatienter et toquer à la porte.

« Ça va Dory ? Tout va bien ?

– Bof, j'ai répondu. Je suis gros. »

Je l'ai entendu rigoler, mais pas un rire franc, juste un rire un peu triste.

« T'es pas gros, Dory. Ça fondra dès que tu grandiras un peu. »

La deuxième partie de sa phrase contredisait la première et confirmait mon surpoids. Les semaines suivantes, j'ai très peu mangé, et tout le monde a mis ça sur le dos du deuil.

*

Après la mort du père, sans vraiment le décider ni se concerter, on a tous dormi ensemble quelques jours, dans la même chambre. Ça s'est fait comme ça. On a traîné des matelas dans la chambre des garçons, parce que c'était la plus grande. On y a stocké des bouteilles d'eau, des livres, nos lampes de chevet, des vêtements de rechange qu'on roulait en boule au pied de nos lits. J'y repense avec un peu de nostalgie, à ces nuits-là. Je dormais énormément, et mieux que je n'avais jamais dormi. C'est les jours qui ont immédiatement suivi la mort du père que j'ai appris à faire la grasse matinée, que j'ai compris que les journées n'avaient pas à être aussi longues qu'elles l'avaient toujours été. On quittait à peine la chambre. Bérénice travaillait à son article, les autres lisaient, ou dormaient, ou mangeaient au lit. Moi, je dormais surtout, et quand je me réveillais, je les regardais tous, et je me sentais bien, en sécurité, puis je me rendormais encore.

Je ne veux pas donner l'impression que la mort de mon père ne m'a pas affecté. Évidemment qu'elle m'a affecté, énormément même, mais tout le monde sait bien que la mort c'est horrible, une tragédie, et on ne parle jamais des côtés positifs qu'il y a à perdre quelqu'un qu'on aime, à savoir que pendant quelques jours après au moins, on dort vraiment bien. Comme après un gros effort. Pas de moutons à compter, pas de problème de température (trop chaud sous la couverture, trop froid sans), pas de cauchemars. Pas de rêves quels qu'ils soient, d'ailleurs. Juste un sommeil blanc et lourd.

Quand Bérénice est rentrée à Paris par contre, notre alliance du sommeil a cédé. Aurore a ramené son matelas dans sa propre chambre, et Simone a décidé qu'il était temps pour elle et moi d'en faire autant.

Il est devenu plus compliqué de s'endormir, pour moi comme pour les autres. Après l'extinction des feux, j'entendais une porte ou une autre s'ouvrir, quelqu'un se lever pour aller pisser toutes les vingt minutes, un frère, une sœur, ma mère, chacun son tour, un vrai ballet. C'est aussi parce qu'on s'était mis à boire des tisanes après le dîner, alors on a arrêté les tisanes et ça a réglé le problème. J'entendais toujours ma mère se relever la nuit, par contre. Elle ne quittait pas sa chambre, mais je l'entendais se lever, allumer sa lumière, et retourner se coucher. Au bout de quelques nuits, je suis allé voir ce qu'elle trafiquait. Normalement, on avait pas le droit de toquer à sa porte la nuit. Elle

nous avait toujours dit qu'après vingt-deux heures, elle n'était plus notre mère. Après vingt-deux heures, elle avait besoin de passer du temps seule, avec elle-même, pour lire et « recharger sa batterie de mère de famille ». Si on ne lui laissait pas le temps de recharger sa batterie tranquille la nuit, elle disait, eh bien elle ne pourrait même pas être notre mère en journée, alors il fallait faire gaffe. Plus jeune (5 ou 6 ans), j'étais entré dans sa chambre après vingt-deux heures avec ce qui m'avait semblé être une bonne excuse (Simone refusait d'éteindre sa liseuse et ça m'empêchait de dormir), mais ma mère avait juste pointé son radio-réveil du doigt : 22 : 56, je m'en souviens. J'étais reparti dans ma chambre sans rien dire. On avait tous dû apprendre à gérer nos insomnies tout seuls, à attendre le petit déjeuner pour lui décrire nos cauchemars. On avait tous appris à lui laisser son intimité post-vingt-deux heures, parce qu'on voulait tous qu'elle reste notre mère. Mais cette nuit-là, vers une heure du matin, j'ai frappé à sa porte et elle m'a dit d'entrer. Elle avait la radio allumée sur sa table de nuit, à un volume très bas.

« J'ai besoin que quelqu'un me parle pour m'endormir », elle m'a expliqué.

Je savais qu'elle appelait le père ou que le père l'appelait tard le soir, quand il ne rentrait pas, mais je ne savais pas qu'ils avaient de vraies conversations nocturnes.

« On peut parler un petit moment si tu veux », j'ai proposé.

Je me suis assis à côté d'elle sur le lit, et on a chuchoté, parce que tout le monde dormait. Elle m'a dit « Dis-moi un truc sur toi que j'ignore », et je lui ai dit que je voulais être prof d'allemand. On en a parlé un peu, sans faire référence au père, ce qui était vraiment une prouesse vu que dans notre entourage, il avait toujours été le seul à voir l'intérêt de la langue allemande. Le placard en face du lit était entrouvert, et j'avais vue sur ses vêtements, ses vestes et chemises accrochées à leurs cintres. Je savais bien que les vestes et chemises n'avaient pas de vie intérieure, de sentiments, mais elles avaient quand même l'air de comprendre que le père ne reviendrait pas et qu'elles ne seraient plus jamais portées. Elles avaient presque l'air d'avoir honte de ne pas avoir disparu avec lui, d'être juste là à nous rappeler son absence. Elles avaient l'air résignées aussi, résignées à leur sort, à leur mise à la poubelle imminente, dès que ma mère serait prête. Ma mère m'a demandé de lui raconter un beau souvenir, et j'ai parlé des lucioles et de nos vacances deux ans plus tôt. J'étais le seul à parler en fait. Chaque fois que je laissais un blanc pour que ma mère le remplisse avec un souvenir à elle, ou une réaction à ce que je venais de dire, elle disait juste « Vas-y, continue Dory, j'écoute », mais ses yeux se fermaient dès que je me remettais à parler et je crois pas que ce que je racontais l'ait vraiment intéressée, et j'ai continué comme ça, jusqu'à laisser un blanc qu'elle n'a jamais rempli.

De retour à l'école, Denise Galet m'a présenté ses condoléances, mais j'ai eu l'impression qu'elle était surtout jalouse. Je n'aimais pas particulièrement Denise, mais vu que c'était le cas de tout le monde, je me retrouvais souvent à côté d'elle en classe. Elle a posé plein de questions sur l'enterrement, elle voulait des détails du genre cercueil ouvert ou fermé, et je lui ai dit tout ce qu'elle voulait savoir. C'est surtout ce qui arrivait au corps qui l'intéressait. Denise était dark, on le savait tous. Elle parlait de son dégoût de la vie et des gens dès qu'elle en avait l'occasion. Elle et le suicide par contre, c'était un peu comme moi et les fugues : ça ratait à tous les coups. Elle avait essayé de s'ouvrir les veines l'hiver précédent, mais elle avait pas coupé assez profond pour que ça marche. Quelques semaines après, elle avait pris les somnifères de sa mère et avalé une vingtaine de cachets, mais comme c'était des placebos, personne n'a vraiment pu savoir si ç'avait été une vraie tentative ou un appel au secours. Elle allait chez le psy tous les jours. Elle prenait des antidépresseurs et d'autres trucs devant un psychiatre, elle avait pas le droit d'emmener les plaquettes chez elle. À la récré, elle s'asseyait sur un banc et nourrissait les pigeons bien que ce soit interdit. Il m'était jamais venu à l'esprit que je pouvais faire quelque chose pour elle, pour l'aider un tant soit peu à ne pas détester la vie. Pour moi, Denise appartenait à une autre espèce, elle était loin, perdue, et il ne pouvait pas y avoir de vraie communication entre nous.

« Je voulais venir à l'enterrement, elle m'a dit, mais mes parents m'ont pas laissée.

– C'est gentil.

– Je voulais voir comment ça se passe. Je suis jamais allée à un enterrement.

– C'était mon quatrième. »

Denise a eu l'air impressionnée et m'a demandé :

« Grands-parents ?

– Et aussi un oncle. »

Je lui ai expliqué que la famille du mort devait choisir des vêtements dans lesquels l'enterrer, faire des discours s'ils le sentaient, s'habiller en noir ou gris, et qu'il fallait veiller à ne pas être irrespectueux, pas question d'aller à un enterrement avec un journal ou un en-cas, par exemple. Denise m'a dit qu'elle savait déjà tout ça, que c'était la base. Elle voulait en savoir plus sur le corps, surtout.

« C'est qui qui l'habille ?

– Je sais pas.

– Qui le met dans le cercueil ?

– Je sais pas.
– Y a des odeurs ou pas ?
– Comment ça ?
– Je veux dire, le corps, il dégage des odeurs ? Dans l'église ou ailleurs ?
– On a juste fait une cérémonie au cimetière pour mon père. Donc c'était à l'air libre.

– Mais les autres enterrements ou t'es allé ? Y avait des odeurs ? »

La question des odeurs semblait être de la plus haute importance pour Denise. C'était la première fois que quelqu'un me posait une question en ayant vraiment l'air de s'intéresser à la réponse. J'ai fait semblant d'y réfléchir.

« Ouais, y a quand même une vraie odeur », j'ai dit.

Je suis quasiment sûr que Denise a retenu son souffle après ça. Elle qui avait toujours la bouche un peu entrouverte à cause de ses dents du haut qui avançaient pas mal, elle a serré les lèvres l'une contre l'autre. Après ça, elle n'a pas retenté de se suicider pendant deux ans.

*

La lettre de Rose est arrivée une semaine après la mort du père. Elle m'était adressée à moi et pas à Simone. Rose espérait que j'allais bien avant d'admettre immédiatement qu'elle se doutait bien que ça n'allait pas du tout, vu que mon père était décédé, mais qu'elle ne savait pas commencer une lettre autrement que par les mots « J'espère que tu vas bien ». Elle disait penser à moi, à toute la famille, de leur transmettre toutes ses condoléances et pensées positives. Je n'ai rien transmis du tout, évidemment. Je savais que tout le monde s'en tamponnerait.

« C'est une lettre d'amour ? » a demandé Simone avant de savoir de qui ça venait. Elle a regardé le dos de l'enveloppe avec l'adresse de Rose et froncé les sourcils. « Tu peux quand même sauter mieux que ça. »

C'était la première fois que j'entendais le verbe « sauter » employé dans ce sens-là, mais j'ai tout de suite compris ce qu'elle voulait dire. Je me répète, mais Simone, à seulement 13 ans maintenant, finissait sa seconde. Je savais que l'amour ne présentait pour elle encore aucun intérêt et qu'elle ne comprenait pas pourquoi les gens de sa classe tenaient tant que ça à former des couples, mais elle avait bien assimilé le champ lexical. Si je savais que l'amour ne l'intéressait pas, c'est parce que j'étais hyper attentif à ses désirs d'indépendance, je les attendais impatiemment (j'espérais qu'elle réclamerait sa propre chambre et que du coup, j'aurais la mienne aussi, qu'on déménagerait dans une maison plus grande). Elle avait eu ses premières règles six mois plus tôt, et je guettais le moindre changement dans ses humeurs, l'énergie avec laquelle elle se rongait les ongles, je comptais ses soupirs et tout. J'essayais de passer le plus de temps possible dans notre chambre pour que ma présence lui tape sur les nerfs. Je voulais ma propre chambre pour

pouvoir penser aux filles sans être interrompu. Et puis si on déménageait, je me disais qu'on en profiterait aussi peut-être pour se débarrasser du canapé taché. Mais Simone n'avait pas l'air pressée d'avoir sa chambre à elle. Pire, elle avait même l'air d'apprécier ma compagnie. Parfois, avant d'aller se coucher, elle préparait les vêtements qu'elle porterait le lendemain et me demandait mon avis. Quand elle avait un exposé à faire en classe, elle répétait devant moi, et elle me demandait de poser des questions, de façon à être préparée à dialoguer avec un public lambda mal informé, elle disait. Je lui étais utile. Je me demandais même si elle ne faisait pas la même chose que moi, si elle ne traquait pas mon propre désir d'indépendance, mais pour au contraire essayer de le retarder autant que possible. Peut-être que l'idée que nos chemins se séparent lui faisait peur.

« C'est pas une lettre d'amour », je lui ai dit.

Ce qui, bien sûr, était la vérité. Rose, comme moi, n'avait sauté aucune classe, et avait donc l'âge normal d'une élève qui commencerait la première après les vacances d'été. À 16 ans, il était clair qu'elle n'avait aucune envie de sortir avec un garçon de 11 (bientôt 12) ans qui n'avait même pas sa propre chambre. « C'est juste une lettre sympa.

– Si tu le dis », a concédé Simone, après m'avoir fixé du regard une bonne poignée de secondes. « C'est pas mes oignons de toute façon. »

Ça ne lui ressemblait vraiment pas d'admettre que ma vie privée ne la concernait pas. Ça a renforcé ma crainte d'être sous observation rapprochée. Au moindre signe d'un début d'adolescence de ma part, Simone lâchait un peu de lest, elle gagnait du temps.

Rose m'a écrit quelques lettres après ça, et Simone n'a jamais plus posé de question. Pas plus qu'elle n'a écrit à Rose. Quand est arrivé le tour de sa classe d'aller rendre visite à celle de Rose, elle n'a simplement pas fait sa valise, et est restée à la maison à lire toute la semaine.

*

À chacun de mes anniversaires, je mettais à jour mon testament. Mon premier testament datait de quatre ans. Je l'avais rédigé pour mon huitième anniversaire, après avoir découvert l'existence du concept de testament dans les films américains. D'après les films américains, c'était obligatoire, apparemment, d'écrire un testament. Quand quelqu'un mourait, on découvrait son testament, et toutes sortes de tensions dramatiques pouvaient surgir d'un testament non mis à jour. C'est pourquoi je relisais le mien au moins une fois par an, pour vérifier que tout était en ordre, et, si nécessaire, faire quelques modifications. Par contre, si je cassais un truc que j'avais prévu de léguer à quelqu'un, je n'attendais pas mon anniversaire pour sortir le testament du classeur et rayer l'objet en question de la liste.

Le jour de mes 12 ans, j'ai enlevé le père de ma liste d'héritiers,

évidemment. J'ai réassigné à d'autres membres de la famille ce que j'avais prévu de lui léguer (ma lampe de bureau, mon pot à crayons). Comme chaque année, j'ai ajouté mes nouvelles acquisitions (essentiellement les cadeaux que j'avais reçus ce jour-là) et dessiné de nouvelles flèches :

Lampe de bureau > Bérénice

Coupe-papier > Aurore

Pot à crayons > Léonard

Montre Flik Flak > Jérémie (il n'aimerait sans doute pas, mais je voyais pas quoi lui donner d'autre, et je voulais que le testament soit à peu près équitable)

etc.

J'avais l'impression de ne rien posséder de vraiment intéressant, et je me disais que mes frères et sœurs n'apprécieraient sans doute pas la plupart de mes trucs, qu'ils les trouveraient trop gamins ou pas à leur goût (sans parler de tout ce qui leur avait d'abord appartenu et qu'ils m'avaient refilé). Du coup, le paragraphe le plus long de mon testament était dédié aux affaires dont je voulais faire don à différentes associations caritatives (« à moins, je précisais, qu'un membre de ma famille ne désire garder un objet en particulier sur cette liste pour des raisons sentimentales »).

De mon côté, j'enviais pas mal de choses à mes frères et sœurs (le vélo de Léonard, le sac à dos en cuir d'Aurore, la hi-fi de Jérémie), et comme j'étais certain qu'eux aussi tenaient leur testament à jour, j'étais curieux de savoir ce qu'ils comptaient me léguer. Je ne voulais pas qu'ils meurent, bien entendu, c'est juste que c'est sympa d'écrire un testament détaillé, ça montre aux gens à qui vous léguiez des choses que vous avez pensé à eux, spécifiquement, et je me demandais comment mes frères et sœurs pensaient à moi, comment ils me voyaient. Mais bon. Quand le père est mort, j'ai vite compris qu'il n'y avait pas de testament. J'étais le seul à être déçu apparemment, alors j'ai rien dit. J'ai compris que les autres n'avaient sans doute pas de testament non plus, et du coup, je me suis dit que j'allais peut-être déchirer le mien, ou au moins arrêter de le mettre à jour. Mais mon anniversaire est arrivé et j'ai maintenu la tradition. Peu importait, au fond, ce que pouvaient bien faire mes frères et sœurs, ou ce que le père n'avait pas fait. Si je mourais, je voulais quand même qu'ils sachent que j'avais pensé à eux.

*

Cette année-là (l'année où elle est devenue la doyenne des Français), la ville a fait de l'anniversaire de Daphné un événement national. Le maire a décoré les rues de banderoles « 111 ans, ça se fête ! » et « Joyeux anniversaire Daphné ! ». La fête des vendanges a été repoussée d'une semaine de façon à ce qu'on puisse se réunir à la salle polyvalente le jour même des 111 ans de

Daphné. Le secrétaire d'État aux Personnes âgées était attendu. Il y avait une sorte d'effervescence dans les rues, mais aussi une certaine tension : les gens n'osaient pas trop le dire, mais ils avaient peur que Daphné casse sa pipe avant sa fête d'anniversaire. Un peu comme ils avaient peur, tous les ans, qu'il pleuve pour le bal du 14 juillet.

Quand on allait faire le marché, tout le monde ne parlait que de ça. Tout le monde prévoyait d'assister à l'événement, même si dans l'ensemble, les gens n'avaient pas l'air d'en avoir grand-chose à faire, de Daphné, n'avaient même pas su à quel point elle était vieille avant de la voir dans le journal. Ma mère disait qu'ils voulaient juste aller à la fête pour dire j'y étais, pour avoir des potins, pour faire semblant de pas aimer qu'on prenne leur photo alors qu'ils chercheraient avidement leur tronche le lendemain dans le canard local. Elle ne pensait pas que l'anniversaire de Daphné serait une bonne occasion pour une sortie familiale. Elle savait que mes frères et sœurs trouveraient la fête fausse et les gens hypocrites, et elle ne voulait pas les forcer. Comme ils avaient ni amis ni amoureux, ni vraiment d'endroit où aller après les cours (à part l'orchestre pour Jérémie), ma mère imposait des sorties de temps en temps, pour qu'ils voient d'autres gens, mais elle ne voulait pas non plus les forcer à faire des trucs qui se prêteraient trop facilement à la critique. Le but, c'était quand même qu'ils apprennent à aimer sortir.

« Mais c'est pas ça qui rend une fête intéressante, justement ? a demandé Léonard. L'hypocrisie des participants ? »

Notre mère a tâché de dissimuler sa surprise et répondu de façon très diplomate.

« Il me semble qu'une fête réussie est une fête où tout le monde s'amuse.

– Oui, c'est exactement ça, a renchéri Léonard. Il suffit d'avoir un petit groupe avec qui se moquer des autres.

– Tant que tu te trouves un petit groupe avec lequel t'amuser, a dit ma mère. C'est tout ce que je demande.

– Oh pas la peine de chercher bien loin, pas besoin d'un nouveau groupe. Simone et Jérémie feront l'affaire. »

On est donc allés à l'anniversaire de Daphné tous ensemble, à part Aurore. C'était l'occasion rêvée de tenter une autre fugue, toute la ville réunie au même endroit pour se bourrer la gueule, mais comme je voulais moi aussi assister à la fête, je n'ai pas saisi l'opportunité. C'était quand même pas souvent qu'il se passait quelque chose en ville. Je n'avais jamais vu un secrétaire d'État, par exemple.

La salle polyvalente était décorée d'une frise présentant les événements historiques majeurs qui avaient eu lieu depuis la naissance de Daphné. Juste au-dessus de la frise chronologique, on avait collé des photos de Daphné qui avaient été prises, grosso modo, l'année indiquée, pour qu'on puisse voir à quoi elle ressemblait au moment où tel ou tel événement historique s'était produit. Ces événements dont elle avait été *témoin*, disait un petit panneau au début de la frise, comme si Daphné avait bel et bien voyagé sur le premier vol

commercial, ou séjourné dans les camps de concentration. Daphné était si vieille que la frise faisait tout le tour de la salle et couvrait tous les murs, de la droite à la gauche de la scène en passant par le mur du fond. J'ai tout de suite repéré Sara Catalano. Elle semblait toujours ne pas savoir qui j'étais, mais ça devait être un jeu de sa part, parce que les gens savaient qui j'étais, maintenant. Je me disais qu'elle me trouvait sans doute plus intéressant maintenant que mon père était mort, mais que comme c'était un peu honteux de l'admettre, elle espérait que je ferais le premier pas. Elle était devant une portion de la frise où Daphné était déjà vieille comme tout mais qui correspondait aux années où notre génération à nous venait de naître.

« Salut Sara.

– C'était quoi exactement, le mur de Berlin ? » elle m'a demandé.

Elle pointait du doigt une photo qui représentait, j'imagine (je n'ai pas regardé), le mur de Berlin. Si Sara et moi finissions ensemble, je ne pourrais jamais avouer à mes frères et sœurs que sa première question pour moi avait été de savoir ce qu'était le mur de Berlin. Même si je n'étais moi-même pas vraiment sûr de ce que c'était. À moi, ils me trouveraient toujours des excuses.

« C'était un grand mur entre les communistes et les capitalistes. »

Ma réponse a eu l'air de la satisfaire. Du moins, elle a hoché la tête comme si j'avais tout expliqué d'un coup.

« On était dans la même classe l'année dernière », je lui ai dit, pour relancer la conversation, et aussi parce qu'à ma connaissance, c'était la seule chose que Sara et moi avions en commun.

« Je sais, a dit Sara. Ton père est mort avant les vacances d'été.

– Exact. »

Je voulais avoir l'air désolé de circonstance, et en même temps, j'étais content qu'elle voie qui j'étais.

« Je le connaissais, ton père. Il est venu au cabinet il y a quelques années. Je faisais souvent mes devoirs dans la salle d'attente à l'époque. Ma mère lui a réparé les dents de devant. »

Depuis qu'il était mort, j'avais vraiment essayé d'oublier cette période de la vie de mon père où il avait perdu ses dents de devant. Un soir, il était rentré du travail avec la bouche édentée, en disant qu'il était tombé. Ça m'avait paru tellement bidon comme excuse que mon espoir qu'il soit en réalité un espion en avait été renforcé. Il ne pouvait tout simplement pas nous dire dans quelle bataille pour la paix mondiale il avait perdu ses dents. Secret-défense. J'avais été emballé par ce que je pensais être la confirmation du métier caché de mon père, tellement heureux, mais assez vite, je me suis dit qu'il mettait quand même un peu trop longtemps à faire réparer ses dents. Quelques jours avec un trou béant sous la gencive, certes, pourquoi pas. Peut-être qu'il fallait qu'il ait l'air un peu ridicule, que ça faisait partie de sa couverture d'homme normal, mais bon... des semaines ? Ça me paraissait improbable que son chef, que le chef des espions soit d'accord pour qu'il parte en mission avec cette tête-là (à

moins qu'avoir l'air d'un SDF fasse partie de sa couverture ?). Bref. Il avait fini par prendre rendez-vous avec la mère de Sara au bout d'un mois pour qu'elle lui mette des implants, mais même là, il avait fallu que ce soit ma mère qui insiste. Pour leur anniversaire de mariage, elle voulait, avait-elle dit, aller au restaurant avec un homme qui ressemblerait au moins vaguement à celui qu'elle avait épousé.

J'ai demandé à Sara si elle avait parlé au père ce jour-là, dans la salle d'attente du cabinet de sa mère.

« Il m'a juste demandé quel genre de devoirs j'avais. Il était plutôt sympa. Il faisait un peu peur sans ses dents, il avait l'air un peu bête, mais bon, au moins c'était clair qu'il avait besoin d'un dentiste. Y a des gens qui viennent voir ma mère juste pour qu'elle leur mette les doigts dans la bouche. Des vrais pervers. Les hommes sont dégueulasses. »

Elle a fait un pas sur sa droite et regardé une photo sous-titrée "Guerre du Golfe", puis la photo de Daphné qui correspondait à cette époque. J'espérais qu'elle ne me demanderait pas ce qu'était la guerre du Golfe. Ou même juste ce qu'était le Golfe.

« Il a dû croire que j'étais dans la même classe que ta sœur, parce qu'il m'a surtout parlé d'elle en fait, comme elle était intelligente et tout. Simone ? C'est ça son nom ?

– C'est ça. »

J'avais espéré qu'ils aient parlé de moi, qu'ils aient tous les deux dit beaucoup de bien de moi.

La salle s'était remplie pendant qu'on discutait, et j'ai vu arriver Denise Galet, flanquée de ses deux parents. Je lui ai souri, même si je savais qu'elle ne sourirait pas en retour. Elle ne souriait jamais, mais je me suis quand même dit que ça valait le coup d'essayer.

J'étais content de parler à Sara et d'être vu avec elle en public, mais je ne pouvais m'empêcher de me demander ce que mes frères et sœurs en penseraient. J'ai balayé la pièce du regard et les ai repérés. Simone et les garçons me regardaient parler avec Sara. Léonard m'a encouragé d'un pouce levé.

« C'est la première fois que quelqu'un que je connais meurt », a dit Sara. Elle avait l'air un peu outré, comme si je devais m'excuser de la mort prématurée de mon père.

« Tu veux qu'on aille dans un endroit plus tranquille ? » j'ai demandé, sans aucun endroit précis en tête.

« T'essayes de profiter de la situation ou quoi ?

– Pardon ?

– Je m'ouvre un peu à toi et tout de suite c'est, *allons dans un endroit plus tranquille*. Quel pervers !

– Désolé, j'ai cru qu'on avait une vraie conversation et comme ça commence à être bondé ici... »

Sara ne m'a pas laissé finir ma phrase. Dans une démarche théâtrale, elle a

tourné les talons et s'est éloignée de moi autant qu'elle le pouvait sans avoir à quitter la pièce. Je ne voulais pas le faire mais, comme par réflexe, j'ai tourné la tête vers là où étaient Simone et mes frères. Ils ont fait semblant de regarder ailleurs.

Si je ne voulais plus penser à cette période où mon père avait perdu ses dents, c'est parce que je pouvais trop facilement recourir aux souvenirs de son visage édenté quand il fallait pleurer et que les larmes ne venaient pas. On attendait pas de moi que je pleure, c'est moi qui me disais qu'il fallait. Je m'étais dit que je devais pleurer à l'enterrement, et au moins une fois par jour le mois suivant, c'était le minimum pour lui rendre hommage. J'avais commencé à chercher des moments pour le faire, par exemple quand Simone prenait sa douche et que j'avais la chambre pour moi tout seul. Je voulais penser aux choses qui me manquaient le plus, comme sa voix, ou à des trucs importants du genre que je n'aurais jamais la possibilité de faire quelque chose qui le rende fier de moi. Mais même si tout ça me rendait triste, c'était pas assez pour faire couler les larmes, et j'étais forcé d'avoir recours à des images moins glorieuses, des souvenirs de lui où il avait l'air un peu bête. Comme quand il lui avait manqué les dents de devant, ou quand il avait marché dans une merde de chien, qu'il s'en était pas rendu compte, et que j'avais pas osé lui dire. Ça marchait à tous les coups, de me concentrer sur ces moments de faiblesse. Les chutes du Niagara. Et même si je me sentais mieux après avoir pleuré, un peu comme si j'avais rempli mon devoir, je savais que c'était pas très sympa pour lui, que c'était même peut-être le contraire d'honorer sa mémoire. C'est pour ça que j'avais pris la décision récemment de repousser ces images de prêt-à-pleurer quand elles surgissaient dans ma tête, et c'est ce que j'ai fait ce jour-là, quand Sara m'a parlé de mon père-sans-dents. C'est ce que j'ai fait avec application depuis. Je l'ai fait si sérieusement, d'ailleurs, que quand j'ai commencé à écrire ce passage sur les dents de mon père tout à l'heure, je me suis demandé si j'avais pas réussi, à force de la repousser, à effacer de ma mémoire pour toujours cette image-là de lui. Mais non, l'image est revenue en quelques secondes, avec la même force qu'avant, avant même que j'aie eu le temps de me demander si j'étais heureux ou horriblement triste d'avoir réussi à m'en débarrasser.

Je suis resté collé à ma mère le reste de la soirée. Les gens suivaient la frise chronologique qui montrait en parallèle l'histoire de la vie de Daphné et celle du monde en faisant des commentaires sur ce qui s'était passé dans leur propre vie à telle ou telle époque. On était debout à côté de la date de naissance de Daphné, à la fin du XIX^e siècle. D'après ma mère, qui ne se sentait pas très à l'aise dans la foule, c'était le meilleur endroit pour avoir un peu d'espace, vu que personne n'avait de souvenirs ou grand-chose à dire sur la fin du XIX^e siècle et que, s'ils n'avaient pas d'anecdote à partager, les gens étaient enclins à passer leur chemin. Parfois, quelqu'un s'arrêtait quelques

secondes pour dire qu'à cette époque ils n'avaient pas de téléphones, ou pas d'eau chaude, ou d'autres trucs de ce genre, mais c'était à peu près tout. J'ai vu que Simone, appuyée contre le mur d'en face, faisait semblant d'être perdue dans ses pensées, alors que je savais très bien qu'elle essayait d'écouter la conversation entre sa prof de français, Mme Fondu, et un mec que j'imaginai être M. Fondu. Simone avait l'air de passablement s'ennuyer. Elle pouvait pas s'empêcher d'écouter les conversations des gens quand elle en avait l'opportunité, mais dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas elle était déçue. « Les gens savent vraiment pas raconter les histoires », elle disait souvent, comme s'ils avaient eu pour mission, sans le savoir, de la divertir et qu'ils avaient échoué. Simone a donné aux Fondu deux ou trois minutes supplémentaires pour dire quelque chose d'intéressant puis elle a laissé tomber. « Les gens savent vraiment pas raconter les histoires », elle nous a dit en nous rejoignant ma mère et moi. « Aucun sens du rythme. »

On se tenait entre un coin de la scène et une porte dissimulée dans le mur latéral. J'ai fixé la scène jusqu'à ce que le maire fasse son entrée et dise de toutes les façons possibles à quel point il était honoré de recevoir le secrétaire d'État aux Personnes âgées. Ce dernier a remercié le maire mais il n'a pas dit être honoré. Il avait surtout l'air pressé de partir. Il a fait un discours pour dire qu'il était bien sûr difficile de vieillir mais qu'en France, on avait de la chance, que de façon générale, nos vieux bénéficiaient d'une meilleure santé que les vieux d'autres pays, et qu'ils disposaient aussi de plus d'argent et avaient un plus grand pouvoir d'achat, ce qui leur permettait d'être des membres à part entière de notre société. Après son discours, Daphné a fait son entrée sur scène en fauteuil roulant. Elle pouvait encore marcher pourtant, mais sans doute trop lentement au goût du public. Elle s'est levée et le maire a baissé le micro pour le mettre à sa hauteur. Daphné a remercié toutes les classes et les professeurs de l'école élémentaire La Peupleraie qui avaient réalisé cette adorable frise chronologique de sa vie. Le secrétaire d'État avait déjà filé discrètement par la sortie à côté de laquelle nous nous trouvions. Une voiture, avec le moteur en marche, l'attendait sur le parking.

Le prof d'histoire qui interviewait sur scène Daphné faisait de son mieux pour manifester son émerveillement face à cette chronologie de sa vie sans lui rappeler que la mort serait la prochaine grande étape pour elle. Il ne parlait que du passé. Il lui a posé quelques questions sur les changements que la ville avait connus au fil des décennies. Sur ses programmes de télé favoris de tous les temps, et il a vraiment insisté sur le fait que « de tous les temps » n'était pas une exagération vu que Daphné était née avant la télé. Mais malgré ses efforts, il ne pouvait pas filtrer les questions du public et la première était plutôt directe.

« Est-ce que vous avez peur de la mort ? »

L'interviewer s'est tendu, a plissé les yeux et a même mis sa main en visière pour essayer de voir qui avait osé poser une question si déplacée.

« Bien sûr que j'ai peur », a dit Daphné.

Tout le monde devait espérer une réponse différente parce que le public s'est figé et a arrêté de loucher sur le buffet pour se concentrer sur elle.

« La peur de la mort est la seule chose qui ne vous abandonne pas au fur et à mesure que vous vieillissez », elle a insisté. Elle passait sa langue sur ses lèvres toutes les cinq secondes environ. « Je dirais même que ça ne fait qu'empirer. La mort est de plus en plus effrayante. Je suis tellement plus diminuée aujourd'hui que ne serait-ce que l'an dernier... cette dégradation physique... c'est comme une bande-annonce pour la fin de vie, vous voyez ? Et le film a pas l'air terrible ! »

Il y a eu quelques rires un peu forcés, mais le couple à côté de nous était furieux. « Mais pourquoi elle dit des trucs pareils ? » a demandé l'homme à sa femme, comme si c'était elle qui avait écrit les réponses de Daphné.

« Est-ce que vous vous souvenez de votre mère ? » a demandé quelqu'un d'autre dans le public.

Daphné a répondu que c'était une bonne question vu que ça faisait presque cent ans que sa mère était morte, puis elle a ajouté :

« Mais je ne suis pas encore sénile. Bien sûr que je me souviens de ma mère. Je pense à elle tous les jours, comme chacun de nous devrait penser à sa mère tous les jours, qu'elle soit morte ou vivante. »

L'interviewer a cru que Daphné avait fini de parler de sa mère morte et enterrée depuis longtemps et il se préparait à prendre une autre question, mais Daphné a continué :

« C'était une femme très timide, ma mère, très modeste, à tel point que c'était douloureux pour moi. Elle parlait toujours de nous comme si nous étions insignifiants. Elle a toujours pensé qu'elle n'avait droit à rien. Même en pleines bouffées délirantes, elle croyait qu'elle était persécutée par des prêtres et des vicaires, et je me souviens avoir souvent pensé, "Pauvre femme, pauvre femme"... même au summum de sa paranoïa, elle ne se considérait pas assez importante pour être persécutée par des évêques ou des cardinaux. C'était toujours le bas clergé. Rien que le bas clergé. Les seuls à la tourmenter étaient des prêtres et des vicaires. Des vicaires et des nonnes. Rien que le bas clergé. Le bas clergé la harcelait. Le bas clergé par-ci, le bas clergé par-là. Pourquoi toujours le bas clergé ? Pourquoi pas le pape ? Et à défaut du pape, pourquoi pas un évêque ? Pourquoi pas un cardinal ? Pourquoi toujours le bas clergé ? »

J'ai cru que Daphné allait répéter *le bas clergé* jusqu'à la fin des temps, mais elle a soudain semblé se souvenir où elle était. Elle nous a alors remerciés d'être venus à sa fête d'anniversaire et a déclaré qu'il était temps de boire et de danser.

*

Cette année-là, Denise et moi n'étions pas dans la même classe, sans doute parce que j'avais choisi allemand deuxième langue et qu'elle avait pris chinois.

« Mes parents sont convaincus que dans le futur, ça sera plus utile de savoir parler chinois », elle m'a dit le jour de la rentrée. Elle a dit *futur* comme un mot étranger, comme si elle était pas sûre de la prononciation, ou qu'il existe vraiment. Le surnom de Denise était « Sunshine », je sais pas si elle était au courant.

« Ils ont probablement raison, j'ai dit. Moi j'ai juste pris allemand parce que je veux être prof d'allemand.

– Ah bon ?

– Mais à part à être prof d'allemand, je suis pas certain que savoir parler allemand serve à quelque chose.

– C'est vraiment pas banal comme ambition.

– Et toi, qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? »

Elle savait que je savais que plus tard, elle voulait être morte. Elle était libre d'inventer n'importe quoi, du coup.

« J'aimerais bien avoir une librairie à Paris, elle a dit.

– Juste ça ? Ça te rendrait heureuse ?

– Qui a parlé d'être heureux ?

– Je sais pas... t'es tellement intelligente. Je me disais que tu voudrais être docteur ou un truc dans le genre.

– Les docteurs ne connaissent rien à rien. »

Un des pions nous a interrompus pour dire à Denise qu'il était interdit de nourrir les pigeons dans l'enceinte du collège. Une douzaine de pigeons voletait à ses pieds, autour de son goûter de dix heures qu'elle avait émietté (j'y avais aussi ajouté un peu du mien).

« J'ai une autorisation spéciale, a répondu Denise.

– On ne donne pas d'autorisations spéciales ici, a dit le pion. Tout le monde à la même enseigne.

– C'est tacite, a dit Denise.

– Ça n'existe pas, une autorisation tacite. "Tacite" s'emploie uniquement pour les accords.

– Disons alors que le principal et moi avons un *accord* tacite, a dit Denise. Et vous vous trompez sur "tacite". C'est un mot beaucoup plus flexible que vous ne le pensez. »

Le pion a tapé du pied pour faire dégager les pigeons, puis il est parti interdire à d'autres élèves de faire d'autres trucs.

« Tu t'entendrais bien avec ma sœur Simone, j'ai dit à Denise.

– Je ne m'entends bien avec personne.

– Elle non plus. »

Les pigeons sont revenus. Un couple de moineaux s'est joint au festin et a fait preuve d'une plus grande audace. Ils n'hésitaient pas à venir chercher les miettes qui étaient tombées juste à côté de nos pieds.

« Elle est pas déjà au lycée, ta sœur ?

– Si, mais elle a juste un an de plus que nous.

– Ça craint pour toi. »

J'ai regardé ma montre, puis à nouveau les oiseaux et aussi toute la cour. J'avais jamais vraiment compris le concept de récré, son intérêt, sa raison d'être, pourquoi c'était si long. Je passais la récré seul, en général, dans une cage d'escalier isolée, à faire semblant de finir un devoir à la dernière minute au cas où quelqu'un me verrait, qu'il pense pas que j'étais juste là à regarder dans le vide, mais ça ne pouvait pas marcher le jour de la rentrée. C'est pour ça que j'étais allé m'asseoir avec Denise, sous son peuplier.

« Regarde les nouveaux », elle a dit. On était pas beaucoup plus vieux qu'eux, Denise et moi, mais elle regardait les petits de sixième comme si elle avait déjà toute une vie derrière elle. « Il est venu avec des revues pornos et un sac de billes, celui-là. Il savait pas à quel type de récré s'attendre. »

On a cherché les nouvelles versions de nos anciens délégués de classe dans le nouveau groupe de gamins. Les nouvelles versions des trous du cul aussi, des futurs tyrans et souffre-douleur. C'était difficile. Les premiers jours au collège, les gosses ont tendance à faire profil bas. On ne se l'est pas dit avec Denise, mais je pense qu'on cherchait aussi les nouvelles versions de nous-mêmes. J'ai pas trouvé de nouvelle Denise. J'ai traqué les traits caractéristiques, regard las, dégainé bizarre, un pull en trop, une tristesse sèche, comme si toutes les larmes qu'elle contenait avaient coulé depuis longtemps. Denise était de loin la personne la plus triste que je connaissais, mais en même temps, elle avait l'air physiquement incapable de pleurer, alors que je pouvais imaginer sans problème n'importe quel autre gamin de la cour se mettre à chialer en moins d'une minute, même les plus costauds. Il suffirait de trouver les bons mots. Mais ça devait être parce que Denise était plus désespérée que triste, en fait. Ceux qui n'attendent plus rien de la vie n'ont pas de raison de pleurer.

Pour trouver la nouvelle version de moi, j'ai cherché à repérer le gamin dont personne ne remarquerait l'absence s'il disparaissait de la cour tout d'un coup. Ça peut sembler un peu mélodramatique dit comme ça, mais c'est vrai que je me disais souvent que ma disparition subite ne changerait absolument rien à la vie de l'école. J'ai jamais fait partie d'un groupe, par exemple, ou même eu envie d'en intégrer un (c'est quand t'essayes et que t'échoues que tu risques gros, de passer d'inconnu au bataillon à étiqueté loser). Ça me posait aucun problème. Tant que tu fais partie d'aucun groupe, on te laisse tranquille, ça vaut pas vraiment le coup de t'embêter. On peut te chercher des noises à l'occasion, si tu empiètes sur le terrain d'un autre par accident, sans le savoir, mais dans ces cas-là il suffit de te retirer sans discuter et tu redeviens invisible. Au final, tout le monde sait bien qu'il n'y a aucune gloire à se moquer des moins que rien. Enfin bref. J'ai pas trouvé de nouvelle version d'Izzie chez les nouveaux arrivants. Mais c'est vrai aussi qu'ils sont durs à repérer, par définition, les gamins qui passent inaperçus. Même entre nous on a du mal à se reconnaître, c'est pas comme si en tant que gamins invisibles, on avait le don de repérer d'autres gamins invisibles, le sixième sens du loser. Et puis quand bien même on pourrait se reconnaître entre nous, on aurait

certainement pas envie de traîner ensemble et disparaître encore plus profond. Y a que quelqu'un comme Denise que ma transparence pouvait intriguer. Ça devait l'intéresser de voir si cette forme-là de néant pouvait l'aspirer.

*

Comme je n'avais jamais grand-chose à raconter, plutôt que de parler de moi, je me suis mis à faire la lecture à ma mère le soir, pour l'aider à s'endormir. Je n'étais pas vraiment un grand lecteur avant ça, je ne lisais que ce qui était obligatoire à l'école, mais j'ai commencé à lire un peu de tout à ma mère, des romans, de la poésie, des biographies. À la veille des contrôles, je lui lisais même des chapitres de mes manuels d'histoire-géo aussi, ou des listes de vocabulaire d'allemand. Quand Bérénice a publié son premier article, ma mère a voulu que je lui lise ça. Je l'ai même lu plusieurs fois parce que je voulais être sûr de bien tout comprendre. Ma mère aussi disait qu'elle voulait comprendre, mais nuit après nuit, elle s'endormait à mi-chemin.

« On reprend là où on en était ? » je demandais.

Mais elle voulait toujours revenir à l'introduction, pour bien être sûre de manquer aucune étape du raisonnement de Bérénice.

Parmi les mots-clés listés en tête de l'article il y avait *humorisme* et j'avais cru qu'il s'agissait d'une forme d'humour du Siècle d'or espagnol (la spécialité de Bérénice), mais c'était pas du tout le cas. L'humorisme était en fait une ancienne doctrine médicale, un truc bizarre en quoi les médecins de l'époque avaient cru.

Un soir, ma mère a compris que si on reprenait toujours au début de l'article, elle n'en connaîtrait jamais la fin, alors plutôt que de recommencer à l'intro, j'ai résumé ce que je lui avais déjà lu :

« Avant, les médecins pensaient que le corps humain était constitué de quatre fluides différents : le sang, la bile noire, la bile jaune et le flegme. Ils croyaient que tout être humain naissait avec des quantités variables de chacun de ces fluides, et que c'était le fluide qu'ils avaient en excédent qui déterminait leur tempérament.

– Ça je m'en souviens, a dit ma mère.

– Un médecin espagnol du Siècle d'or, Juan Huarte, a même émis l'hypothèse que le fluide excédentaire d'un individu, combiné avec son type d'intelligence spécifique, déterminait à quoi il serait bon dans la vie et à quel type de profession il devait se destiner.

– Redis-moi quels sont les types d'intelligence déjà ?

– Y en a que trois : le raisonnement, la mémoire et l'imagination, et tu peux être vraiment bon que dans un domaine apparemment.

– Moi je sais quel est ton type d'intelligence, Dory. »

Tout le monde avait toujours complimenté ma bonne mémoire, mais une bonne mémoire me semblait être de loin la moins utile des trois compétences relevées par le médecin espagnol du Siècle d'or.

« Faudra que je demande à Bérénice si elle sait quelles professions le médecin espagnol conseillait aux personnes qui avaient une bonne mémoire, j'ai dit.

– Je suis sûre que la mémoire est la forme d'intelligence la plus utile quand on veut devenir prof d'allemand », a dit ma mère, pour me donner de l'espoir.

J'avais lu le début de l'article de Bérénice tellement de fois, avec les descriptions des associations entre chaque fluide et chaque caractère, que j'avais fini par me dire que j'aurais fait un bon médecin dans l'Espagne du Siècle d'or. Ça n'avait pas l'air bien compliqué de diagnostiquer les gens à l'époque. Par exemple, il était clair que Simone avait un excès de bile jaune : elle était ambitieuse et colérique. Léonard était vraiment un sanguin. Cela me faisait de la peine de l'admettre, mais j'étais un flegmatique, évidemment. Flegme et mémoire, la plus barbante de toutes les combinaisons fluide/intelligence possibles. Bile noire et mélancolie, ça avait quand même plus d'allure. Certains mélancoliques avaient un type de bile noire particulier que le médecin espagnol appelait bile « brûlée » et qui, d'après lui, les rendait particulièrement intelligents, si intelligents même qu'ils étaient les seuls à pouvoir être bons à deux choses au lieu d'une seule. « Ceux dont la bile noire a été brûlée, citait Bérénice, possèdent à la fois un excellent entendement et une très bonne imagination. [...] Et même si la mémoire leur fait défaut, leur imagination fait office de mémoire et de réminiscence. » Je me disais que ça devait être vraiment chouette d'avoir une imagination si puissante qu'elle pouvait finir par vous tenir lieu de passé.

« Mais si l'imagination remplaçait ta mémoire, a dit ma mère, tu nous oublierais complètement ! Tu t'inventerais une famille plus intéressante, et tu nous laisserais tomber. »

J'ai essayé deux minutes d'imaginer une famille plus intéressante, voire juste une famille différente. J'ai essayé de remplacer Simone par Rose, par exemple, pour voir si ça pouvait marcher, mais le visage de Rose, dont je gardais pourtant un souvenir bien précis, devenait le visage de Simone chaque fois que je pensais au mot *sœur*.

« Heureusement que j'ai aucune imagination alors », j'ai dit.

Dans la liste des mots-clés de l'article de Bérénice il y avait aussi : *Juan Huarte, Cervantès, Don Quichotte, ingenium, homéopathie, Siècle d'or et mélancolie*.

*

Mon prof d'allemand s'appelait M. Coffin. On devait l'appeler Herr Coffin. Il nous parlait toujours en allemand, jamais un mot de français, et c'est pour ça que les premiers mots que j'ai appris sont *Ruhe bitte* et *zum Beispiel*. Je me souviens que juste après, y avait eu : *Dichtung, leiden, allein et Augenblick*. Il faut dire qu'avec M. Coffin on étudiait surtout des poèmes et des poètes.

À la bibliothèque du collège il y avait pas des masses de livres en allemand, juste quelques albums jeunesse et deux Kafka en édition bilingue. Je les ai tous empruntés pour les lire à ma mère le soir. Au début je prenais toujours deux livres : celui que j'étais en train de lire à ma mère en français et celui en allemand que j'avais emprunté et que je lisais une fois qu'elle s'était endormie. Mais un soir, elle m'a demandé pourquoi je lui faisais jamais la lecture en allemand. Quand je lui ai dit que c'était parce qu'elle comprenait pas un mot d'allemand elle m'a répondu que ça n'avait absolument aucune importance.

*

Bérénice a soutenu sa thèse à Paris, au dernier étage de son université (un bâtiment époustouflant, d'après ma mère), dans une salle tout en baies vitrées. La soutenance a duré si longtemps que j'ai eu le temps de voir le soleil passer de la fenêtre est à la fenêtre ouest.

Après la soutenance, on est allés au Monte Viterbo, un restaurant italien choisi par Bérénice. On n'allait pas souvent au restau en famille. C'était réservé pour les occasions particulières du genre pause sur l'autoroute ou banquets post-enterrements. Ma mère était contre les familles qui mangent au restaurant. Elle disait que les restaurants, c'était pour des sorties entre amis, en amoureux ou, en cas d'absolue nécessité, pour des repas d'affaires. Mais on était à Paris pour la nuit (on avait pris un train Corail tôt le matin) et Bérénice n'avait pas vraiment de cuisine dans sa chambre de bonne, et encore moins de place pour qu'on puisse tous manger chez elle, alors ma mère s'était résignée.

Pendant les semaines qui avaient précédé la soutenance, ma mère nous avait bombardés de questions pour savoir ce qui ferait plaisir à Bérénice, d'après nous, pour son grand jour. « Une édition originale », avait suggéré Aurore, mais Bérénice n'appréciait pas plus que ça les choses de valeur. « Un beau stylo-plume », mais tout le monde savait que Bérénice préférait les Bic jetables. Vêtements, maquillage, bijoux ne l'intéressaient pas plus. « Un voyage à Madrid ? », mais elle n'avait ni copain ni copines pour l'accompagner et elle aurait juste profité de l'occasion pour s'enfermer à la bibliothèque et travailler davantage. Finalement, elle avait décidé d'appeler Bérénice et de lui demander directement. Ce que voulait Bérénice, apparemment, c'était qu'on se réunisse tous pour « passer un bon moment ». Ma mère lui avait demandé de réfléchir à un très bon restaurant. « Quelque chose de vraiment élégant, de somptueux », je l'avais entendue dire au téléphone. « Peu importe le prix. » Bérénice avait appelé le lendemain pour dire qu'on irait au Monte Viterbo, et ce nom avait eu l'air d'inspirer ma mère. Elle imaginait une villa romaine au soleil couchant, des serveurs élégants portant des plateaux de légumes gorgés de soleil, des jambons tendres et du vin blanc bien frais. Elle m'avait emmené faire du shopping : une nouvelle

robe pour elle et une chemise pour moi. Quand la vendeuse lui avait demandé si la robe était pour une occasion particulière, elle avait répondu que c'était pour la soutenance de thèse de sa fille, et je m'étais dit que ça allait déconcerter la vendeuse plus qu'autre chose, mais elle ne s'était pas démontée. « Et savez-vous déjà ce que portera votre fille ? » elle avait demandé. Elle voulait s'assurer que les tenues de ma mère et de Bérénice seraient bien assorties. C'était son boulot.

Ma mère a dû être franchement déçue quand on est arrivés à Monte Viterbo. Le restaurant était aux trois quarts vide. Ils avaient dû s'étonner qu'on fasse une réservation. On était tous beaucoup trop bien habillés, la nappe était en papier et aucun plat du menu ne coûtait plus de 19,80 euros (l'osso buco).

« Tu as entendu dire du bien de cet endroit, ma chérie ? » a demandé ma mère.

– J'y ai souvent vu des profs à leur pause déjeuner, a répondu Bérénice.

– C'est une bonne adresse de quartier alors. Une cuisine familiale », a dit ma mère, et son propre discours a eu l'air de la rassurer.

« T'as beaucoup maigri, Dory. »

C'est bien l'impression que j'avais, mais Bérénice était la première à le remarquer.

« J'ai adoré ton article, je lui ai dit.

– Vraiment ? »

Bérénice a semblé soulagée, comme si elle avait attendu toute la journée que je lui donne mon avis sur son article.

« Mais il y a des parties de ta thèse que je suis pas bien sûr d'avoir comprises », j'ai tempéré. J'avais aussi lu l'intégralité des 490 pages de la thèse de Bérénice à notre mère.

« T'aurais pas dû t'infliger ça. On a plus intéressant à faire à ton âge, non ? »

Elle a souri pour changer de sujet et a commandé du vin.

« Comment est votre osso buco ? » a demandé ma mère au serveur, un homme rondouillard et en sueur qui portait une salopette.

J'avais envie que Bérénice me demande ce que j'avais aimé dans son article. Comme ça j'aurais pu lui montrer que je l'avais vraiment compris (enfin, en partie), mais elle devait avoir eu sa dose de Siècle d'or espagnol pour la journée.

« Prends-toi une pizza pepperoni, Dory. À ton âge tu ne devrais pas perdre du poids. Essaie plutôt de prendre quelques centimètres.

– C'est vrai qu'il a perdu pas mal, a dit Léonard. Qu'est-ce qui se passe, Dory ? Tu t'es trouvé une petite copine ?

– Fous-lui la paix », a dit Jérémie.

On a commandé. Tout le monde a parlé de ce qu'il avait envie de visiter à Paris le lendemain, avant le train de retour. Je n'avais pas d'envie précise. Je faisais confiance à Léonard et Jérémie pour organiser un parcours sympa. Ça faisait six ans que Bérénice habitait la capitale mais elle n'avait aucune

suggestion et semblait même ignorer complètement où se trouvaient les endroits et monuments que Léonard suggérait. Il a arrêté assez rapidement de lui demander des adresses.

Quand on ne lui parlait pas, Bérénice avait l'air aussi angoissée et tendue qu'avant sa soutenance, mais dès que quelqu'un prononçait son nom elle lui lançait un regard rayonnant. Elle avait toujours été comme ça, et je m'étais toujours dit qu'un de ses deux visages devait être faux, mais j'avais arrêté de me demander lequel.

« Moi, ce que j'ai vraiment envie de voir, a dit Simone, c'est chez Bérénice. Je suis sûre que, plus tard, ce sera indiqué dans les guides de Paris.

– C'est même pas un studio, juste une chambre de bonne, a répondu Bérénice.

– Ta *puttanesca* est bien meilleure, maman.

– J'ai l'impression que le serveur veut ton 06, Béré, a dit Aurore.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Il arrête pas de t'appeler la *bella donna*, comme si Simone et maman et moi on était des cageots.

– Il a un accent horrible, a dit Simone. Je suis sûre qu'il a jamais mis les pieds en Italie. Il a même jamais dû voir un *film* en italien.

– Pff, il dit ça, juste parce que maman lui a dit que c'était un grand jour pour moi.

– Je ne lui ai rien dit du tout.

– De toute façon, pour que tu comprennes que quelqu'un s'intéresse à toi, il faut qu'il note son numéro de téléphone sur la paume de ta main, a dit Aurore.

– Au feutre indélébile », a ajouté Simone.

On était assis à une table ronde. Quand elles avaient les cheveux lâchés, comme c'était le cas ce soir, mes trois sœurs se ressemblaient vraiment beaucoup. Comme si ma mère n'avait eu qu'un seul moule pour faire des filles. Je me disais que c'était pas possible de faire un compliment à l'une sans qu'il vaille aussi pour les deux autres. Nous les garçons, on était tous différents. Taille, teint, couleur de cheveux. Un vrai bordel. Quand on était tous ensemble comme ça, je me disais qu'on devait nous prendre pour les copains un peu nazes de nos sœurs.

Le lendemain, on a visité la chambre de bonne de Bérénice à tour de rôle. C'était tellement petit qu'on pouvait pas faire autrement. On a tous attendu notre tour dans le couloir. Comme j'étais le dernier, j'ai observé ma mère et mes frères et sœurs entrer pleins d'espoir et sortir déprimés de la pièce à trois minutes d'intervalle. Ils avaient l'air de reprendre leur souffle en sortant. Les plafonds étaient bas et Jérémie s'est retrouvé avec une toile d'araignée dans les cheveux. Simone a eu envie de pisser mais quand elle a vu que les toilettes étaient au fond du couloir et qu'elles étaient communes à tous les locataires de l'étage, elle a décrété que ça pouvait attendre.

Je suis entré derrière Bérénice. On aurait tous pu tenir dans la chambre en

fait, si elle n'avait pas construit un labyrinthe avec des piles de livres et des tas de feuilles de papier qui délimitaient des passages obligés. Depuis l'entrée on pouvait soit accéder au bureau et au lit, soit à la cuisine : il fallait choisir. Si on voulait aller du lit à la cuisine, il fallait revenir sur le pas de la porte. Cuisine était un bien grand mot d'ailleurs. Un évier et une plaque électrique. Des piles de livres faisaient office de tables basses. Il y avait des sachets de thé usagés un peu partout, des bouts de coton tachés de rouge et un flacon de vernis à ongles sur une pile de livres près du lit.

« J'ai essayé d'en mettre pour la soutenance, a dit Bérénice en désignant du menton le flacon de vernis. C'était un carnage.

– Tu aurais dû te payer une manucure.

– Et parler de cuticules avec une inconnue ? Non merci.

– Je suis sûr qu'elles aiment aussi qu'on leur parle d'autre chose, j'ai dit.

– Ouais. T'as sans doute raison. »

Je n'ai fait aucun commentaire sur sa chambre, j'étais sûr que ma mère et les autres avaient posé toutes les questions de circonstance et dit tout ce qu'il y avait à dire.

« Bientôt j'aurai un vrai poste à temps plein, m'a dit Bérénice au bout d'une ou deux minutes. J'aurai un vrai salaire et tout. Un vrai appartement.

– J'aime bien celui-là.

– Te sens pas obligé de dire ça. »

Mais j'aimais vraiment sa chambre. C'était la première fois que je venais à Paris et je dois dire que ça ne m'avait pas fait un effet fou, mais je me suis quand même dit que si je faisais une nouvelle tentative de fugue, c'est là que j'irais, et que je me cacherais dans une de ces chambres de bonne où j'avais l'impression qu'on pouvait vivre sans éveiller aucune attention.

Quand on est sortis de la chambre, Simone a demandé à Bérénice s'il y avait un bus qui allait directement à Montmartre. Bérénice n'en avait évidemment aucune idée.

*

À Noël, ma mère nous a fait un cadeau collectif, le type de cadeau qu'elle appelait aussi des « cadeaux pour la maison ». C'est le nom qu'elle donnait aux appareils ménagers et autres trucs qui en fait nous appartenaient à tous. Je crois que ça remontait à l'époque où le père lui avait offert une machine à coudre pour son anniversaire et qu'elle avait dit que ça ne comptait pas, une machine à coudre, que ça n'était pas vraiment un cadeau pour elle mais un cadeau pour la maison. Après ça, elle avait toujours reçu des livres ou des bijoux pour son anniversaire.

Le cadeau était un ordinateur. On en avait déjà deux à la maison, mais l'un était à Aurore et l'autre à Jérémie, et ni Aurore ni Jérémie n'avaient jamais trop appris à partager. Ça m'était égal. Je n'étais même pas sûr de savoir vraiment à quoi ça servait, un ordinateur.

« Ce sera l'ordinateur de la maison, a annoncé ma mère. Il va rester dans le salon, et vous pourrez l'utiliser l'après-midi. Vous aurez chacun droit à une demi-heure d'internet par jour, soit pour vous amuser, soit pour votre édification ou recherches personnelles. Si vous estimez avoir besoin de plus de temps sur internet, vous devrez me faire une demande bien motivée. Par ailleurs, vous aurez tous le droit d'accéder aux logiciels de traitement de texte une heure par jour ou plus si vous vous arrangez entre vous, pour taper vos mémoires, vos romans, que sais-je. J'ai aussi acheté un registre pour que vous inscriviez les horaires de votre choix. »

Simone a demandé illico si je pouvais lui filer mon heure quotidienne sur Word.

« Je te file un quart d'heure de mon temps sur internet, elle m'a dit.

– Je m'en fous un peu, d'internet », j'ai répondu.

Simone a fini par gagner sa négociation sans trop de difficulté.

Mes trois quarts d'heure d'internet sont arrivés. J'ai inscrit mon nom (en fait, j'ai écrit « Izzie »), la date et l'heure sur le registre. Je ne savais pas quoi chercher. Je voulais être sûr que ma première recherche sur internet porte sur quelque chose d'important, mais toutes les choses importantes qui me venaient à l'esprit étaient plutôt personnelles, donc je voulais être sûr aussi de pouvoir effacer mes traces pour que personne ne sache exactement ce qui me passait par la tête. J'ai décidé de chercher quelque chose de neutre du coup, au cas où je ne trouve pas de moyen de l'effacer. Mais un sujet neutre, c'est pas évident à trouver. En cherchant, je fixais l'écran lumineux, et les petits filaments noirs que je voyais de temps en temps flotter dans mes yeux sont apparus, alors j'ai tapé

petits filaments noirs flottant dans les yeux

J'ai cliqué sur le premier résultat, mais en fait ça ne m'intéressait pas vraiment de savoir ce qu'étaient ces petites particules (les gens appelaient ça des « corps flottants » et ça m'a un peu dégoûté) alors j'ai juste lu un paragraphe (en gros, quasi tout le monde a des corps flottants, c'est inoffensif, bien qu'ils puissent être anxiogènes pour certaines personnes et virer à l'obsession) et j'ai cliqué sur l'historique de recherches. Simone avait cherché plusieurs biographies (Deleuze, Kierkegaard, Kurt Cobain), et Léonard des choses dont j'avais encore moins entendu parler (bataille de Caporetto, conditionnement opérant). Ma recherche sur les petits filaments noirs flottant dans les yeux était en tête de liste, et tout ce que j'ai eu à faire c'est d'aller sur la partie gauche de la page et de cliquer sur « effacer » pour la faire disparaître. Puis j'ai tapé

une crise cardiaque est-elle forcément très douloureuse
qu'est-ce qu'on ressent quand on a un infarctus

Et j'ai trouvé un lien vers les infarctus célèbres (Louis Amstrong, Charles Darwin, William Faulkner, Francis Scott Fitzgerald, Lucky Luciano, Augusto Pinochet, pape Jean-Paul I, Elvis Presley, Peter Sellers, Orson Welles)

Puis j'ai cherché :

combien de fois par semaine un garçon doit-il se doucher
à quel âge un garçon peut-il demander qu'on lui fasse une pipe
isidore mazal (aucun résultat)

berenice mazal (liens vers son article, annonces de sa soutenance de thèse)
jeremie mazal (deux photos de son dernier concert au conservatoire,
Jérémie au violoncelle)

aurore mazal (mentions de sa participation à un colloque intitulé :
L'Oraison funèbre de Périclès : inférences politiques sous-jacentes de Thucydide)

leonard mazal (quelqu'un avec le même nom avait été arrêté en mars
dernier pour avoir compté les cartes dans un casino de la côte)

simone mazal (mentions de la victoire de Simone, trois ans de suite dans un
concours local d'orthographe)

denise galet (rien)
humorisme

J'ai effacé toutes les recherches, sauf la dernière.

*

Juste après le Nouvel An, Simone a décrété qu'il était plus que temps qu'on se remette au travail.

« On n'a pas été très assidus ces derniers mois », elle a dit, comme si ç'avait surtout été de ma faute. « Ma biographie va pas s'écrire toute seule. »

Elle m'a aussi dit qu'il fallait vraiment que j'aie toujours un petit calepin sur moi, au cas où elle dirait quelque chose d'intéressant. On ne pouvait jamais savoir à l'avance quand allait se produire ce qu'elle appelait des « moments révélateurs ». D'ailleurs, les moments révélateurs eux-mêmes n'apparaîtraient pas forcément comme révélateurs au moment où ils se produiraient. Leur pertinence ne serait souvent avérée qu'après coup, sur le long terme, dans la vision d'ensemble de sa vie.

« Donc en gros, il faut que je prenne note de tous tes faits et gestes », j'ai résumé.

Simone y a réfléchi.

« Dans le doute, oui, c'est sûr qu'on est jamais trop prudent. Il vaut mieux avoir trop de notes que pas assez. C'est la base. »

Vu que j'avais pas préparé de questions à l'avance, Simone a dit que je pouvais juste l'écouter réfléchir à voix haute et poser les questions comme

elles me venaient. Elle s'est lancée.

« Le Nouvel An, c'est vraiment le jour férié que je déteste le plus. Y a jamais rien de bien à la télé.

– Tu détestes la télé.

– Je déteste la télé quand elle ne propose que du divertissement vulgaire, les émissions plumes dans le cul et confettis où on demande à des gens au QI négatif de décompter de dix à zéro. Sinon, non, j'aime bien la télé. Je trouve que c'est plutôt instructif.

– Tu sais toujours à l'avance tout ce qui va arriver dans tous les films et les séries qu'on regarde, comment tu peux trouver ça instructif ?

– Ça ne veut pas dire que je ne prends pas de plaisir à les regarder. C'est bien de savoir à l'avance ce qui va se produire. Si tu veux savoir ce que j'en pense – et c'est bien le but de ces interviews, savoir ce que je pense – je trouve qu'on donne trop d'importance à l'élément de surprise. C'est surfait. Quand tu seras plus grand, tu apprécieras la répétition, tu verras. Au moins dans certains cas.

– J'ai qu'un an et demi de moins que toi.

– J'aime bien m'exercer à ça, aux prédictions d'intrigue, voir si j'arrive à trouver tout ce qui va arriver dans les films dans le bon ordre. C'est réconfortant. C'est comme une répétition, une révision.

– Une révision de quoi ?

– Des règles de la fiction.

– D'Aristote ?

– Absolument.

– Pourquoi tu as besoin de les répéter ?

– Parce qu'elles régissent aussi la vie des gens, des vrais gens, pas juste des personnages de fiction. Pas seulement les règles d'Aristote, mais aussi toutes les règles secondaires d'Hollywood. Les gens vivent leur vie comme une fiction, tu as dû remarquer. Je suis sûre que moi aussi, d'une certaine façon, je fais ça. Et toi, c'est sûr que tu te crois dans un film. T'aurais jamais pensé à fuguer, par exemple, si t'avais pas vu plein de films avec des fugues.

– J'ai jamais pensé à fuguer.

– C'est ça Dory, c'est ça. J'ai lu ton petit mot d'adieu la dernière fois. Mais bref. Tout ce que je dis, c'est que c'est normal. Tu ressens le besoin de faire quelque chose d'interdit pour que les gens te remarquent. Pour je ne sais quelle raison, tu as l'impression que ce n'est pas déjà le cas. Ton comportement est parfaitement compréhensible.

– Ah oui ?

– Tu fais un personnage très cohérent.

– Et c'est une bonne chose ?

– Dans la vie réelle, je sais pas, mais vu que tu sembles t'intéresser à des choses qui dépassent le cadre de la vie ordinaire, alors oui, la cohérence du personnage, c'est hyper important. C'est le premier pas pour prédire l'intrigue d'un film.

– Comment tu prédis l'intrigue à partir d'un personnage ?

– Ben tu vois, dans les films, tout ce qui est tension dramatique, coups de théâtre... tout ça, c'est là pour que le public apprenne à bien connaître les personnages, comprenne leurs réactions dans telle ou telle situation. Une fois que t'as compris comment tel personnage réagit à telle situation, tu peux prédire comment il réagira à une autre, c'est quasi mécanique. C'est comme ça que tu finis par pouvoir déduire ce qu'ils vont faire. La cohérence d'un personnage, c'est un élément de l'intrigue à part entière, donc bien l'analyser, c'est l'étape numéro un d'une prédiction d'intrigue correcte.

– Mais parfois, tu sais comment tout le film va se dérouler sans même avoir eu le temps de découvrir les personnages.

– Ça c'est une spécificité d'Hollywood. Les scénarios d'Hollywood utilisent des mouvements télégraphiques. C'est ce qu'on appelle les grosses ficelles. Je sais pas trop comment t'expliquer ce truc des grosses ficelles. Tu commences vraiment à les voir quand tu as lu ou entendu assez d'histoires. Les grosses ficelles, tu les vois au fur et à mesure que tu te cultives. Comme t'as pas encore beaucoup de culture, tu peux pas encore bien repérer les grosses ficelles, tu es encore trop axé sur les détails. C'est pour ça que tu as du mal à prédire les intrigues. Y a pas de honte à ça. »

Silence. Puis j'ai repris.

« Qu'est-ce que tu fais à la récré ?

– Pourquoi tu me demandes ça ?

– Tu m'as dit de te poser les questions comme elles me venaient.

– Je lis, en général.

– Dans la cour ?

– Non, je reste en classe si on ne change pas de salle après la récré, et sinon je vais m'asseoir dans le couloir de la salle du prochain cours.

– Et personne se moque de toi ?

– Bien sûr que si.

– Mais tu le fais quand même ?

– Que veux-tu que je fasse d'autre ? Faudrait que je descende dans la cour me faire des amis ? Me faire des amis par le biais d'une prise de position ou d'une autre dans un conflit sans intérêt ? Découvrir leurs personnalités au fil des jours ?

– J'ai une personnalité moi, tu crois ?

– Pardon ?

– Parfois, je me dis que j'en ai pas. Que tout le monde en a une sauf moi. Que les autres sont plus réels que moi.

– Tu nous fais une déprime, Dory ? Qu'est-ce que tu fais, toi, pendant la récré ?

– On est pas en train d'écrire ma biographie, là.

– Dory, je crois que tu déprimes. Ça m'inquiète.

– Pourquoi est-ce que tu préfères Bérénice ?

– C'est d'autant plus inquiétant que la testostérone est censée être un

antidépresseur naturel. Tes niveaux de testostérone devraient exploser ces temps-ci. Si c'est pas déjà le cas, ça devrait vraiment plus tarder. Ton cerveau ne devrait avoir aucune place pour la tristesse. T'es peut-être carencé ? Est-ce que t'as déjà du poil sous les bras ? Je suis même pas au courant.

– J'ai 12 ans.

– Oui, bien sûr, t'as raison. Peut-être que la testostérone ne se fait pas encore sentir. On ne devrait pas s'inquiéter.

– Je m'inquiète pas.

– Et au fait, la personnalité c'est vraiment surfait comme concept. C'est presque une blague, ce mot. C'est pas grave de croire que tu n'en as aucune. Le pire, ce serait d'essayer de t'en construire une. C'est comme ça que les gens deviennent faux. C'est pour ça que je pense l'inverse de toi, tu vois ? Que même si je n'ai pas de personnalité, c'est moi qui suis réelle, et tous les autres qui sont faux, avec leurs personnalités fabriquées de A à Z.

– Mais tu as une personnalité hors norme.

– Sois pas méchant.

– Tu te fiches de ce que les gens disent de toi, tu restes droite dans tes bottes.

– C'est pas de la personnalité, ça. C'est reconnaître et être en accord avec ses préférences personnelles. Aimer les livres plus que la récréation et agir en conséquence.

– Et pourquoi tu préfères Bérénice ?

– Je préfère Bérénice ?

– C'est ce que tu m'as dit l'autre fois.

– Ah.

– T'as changé d'avis ?

– Non non, pas du tout. Je la préfère parce qu'elle est brillante.

– Vous êtes tous brillants.

– Oui, mais c'est elle qui a ouvert la voie... Parfois je me demande si on n'a pas fait que suivre son exemple, si on aurait sauté des classes si elle n'en avait pas sauté quatre, des choses comme ça. Elle a mis la barre très haut pour nous tous.

– Moi j'ai jamais sauté de classe.

– Oui, bon, toi, tu as toujours été un peu lent. Enfin je veux dire qu'il t'a toujours fallu plus de temps pour apprendre. On a tous parlé très tôt, par exemple, mais toi, t'as pas dit un mot avant d'avoir 3 ans, maman commençait à flipper. Mais le jour où t'as commencé à parler par contre, c'était plus qu'un pauvre mot esseulé, t'as fait une phrase complète, direct, je crois que c'était "Fais attention sur l'échelle, papa", ou quelque chose comme ça. On était tous hyper soulagés.

– T'es en train de dire que d'ici à ce que j'aille à la fac, je serai aussi intelligent que vous tous à la fin du lycée, mais à un âge normal ? C'est ça ?

– Je suis juste en train de te dire que t'es pas idiot.

– J'ai jamais dit que j'étais idiot.

– Mais tu le penses. Et ça me fait culpabiliser, parfois. Je me dis que c’est de ma faute si tu te sens bête, parce que je te néglige, je te laisse à la traîne. Je suis plus près d’entrer en prépa que toi au lycée, alors qu’on a qu’un an et demi d’écart.

– J’en fais pas une affaire personnelle, tu sais.

– Je suis quasi sûre d’avoir été un accident », a dit Simone, sans émotion particulière mais après un long silence. « Maman ne l’admettra jamais parce qu’elle pense que ça me blesserait, mais j’y ai pas mal pensé et c’est la seule explication. J’ai sept ans de moins que Jérémie. Ils ont tous un an ou deux d’écart, et moi j’arrive comme ça, sept ans après le dernier ? Sûr que c’était pas prévu. Et toi, je pense que maman a voulu avoir un autre bébé juste après moi pour que je sois pas complètement isolée en fin de parcours, pour que j’aie de la compagnie. Les autres étaient beaucoup plus vieux, maman a dû penser qu’on s’entendrait pas... je veux dire, quand j’étais petite, je croyais que *Bérénice* était ma mère, tu te rends compte ? Même aujourd’hui, j’ai l’impression parfois que toi et moi on est les neveux des autres plus que leurs frère et sœur. Des petites mascottes.

– Je vois très bien ce que tu veux dire.

– Et toute ma vie, j’ai travaillé à réduire la différence entre eux et moi plutôt que de construire une vraie relation d’égal à égal avec toi. Je cherche toujours l’approbation des filles et aussi de Léonard et Jérémie, j’essaie de les impressionner, mais toi, je ne suis même pas sympa avec toi, je te demande jamais à quoi tu penses, par exemple. Je tiens pour acquis que de toute façon tu vas m’aimer. Et je ne fais rien pour être digne de ta sympathie.

– C’est pour ça que tu m’as demandé d’écrire ta biographie ?

– Je sais pas. Je me dis que c’est un moyen de passer du temps ensemble.

– On partage une chambre. Tu trouves pas qu’on passe déjà assez de temps ensemble ?

– Mais on n’est pas proches. Je suis pas proche des autres non plus, mais bon, au moins je sais à peu près ce qu’ils ont dans la tête. Ce qu’ils lisent. À quoi ils pensent. Mais j’ai aucune idée de ce qui se passe dans ta tête. Qu’est-ce qui t’intéresse toi, Dory ?

– Qu’est-ce que tu veux savoir au juste ?

– Là, maintenant, rien de particulier. C’était une question rhétorique. Je réfléchis à notre relation à voix haute, pour la biographie.

– Ah oui, bien sûr.

– Je pense que si les lecteurs comprennent assez tôt qu’on est pas hyper proches, ils se diront que même s’il est écrit par mon petit frère, le livre est aussi objectif que possible.

– Qu’est-ce qui te rendra célèbre, tu crois ?

– C’est encore difficile à dire. C’est pour ça que ces enregistrements sont si intéressants. Ce seront des documents précieux quand viendra le moment d’analyser mes jeunes années, mes années de formation intellectuelle. Je suis sûre qu’en les réécoutant, on aura l’impression que tout était écrit, que tout

allait conduire à la Simone que je serai devenue, mais pour l'instant, il faut accepter une part de mystère. »

Simone a marqué une pause, là, et sur le magnétophone, on l'entend faire craquer ses doigts les uns après les autres, puis tous en même temps.

« Mais je pense que je serai célèbre dans plusieurs domaines.

– Tu crois qu'on sera plus proches quand on sera grands ?

– J'espère que oui. »

Ça me fait de la peine de l'admettre, mais quand je retranscrivais les interviews de Simone sur l'ordinateur, il m'arrivait de souhaiter que le père ait eu des liaisons extraconjugales, des enfants qui me ressembleraient davantage et qui un jour, partiraient à ma recherche. Ce genre d'espoir honteux faisait sans doute partie de la cohérence de mon personnage.

*

On a passé le reste des vacances de Noël à regarder la chaîne d'arts martiaux. Au début, on y est juste restés collés parce qu'il n'y avait pas de pub, mais assez rapidement, mes frères et sœurs se sont mis à aimer le Viet Vo Dao, l'art martial vietnamien. On ne savait jamais vraiment quand la chaîne diffuserait les compétitions de Viet Vo Dao. On a jamais trouvé la grille de programmation. C'était toujours une agréable surprise, du coup, quand y avait Viet Vo Dao à la télé. D'autant plus qu'on n'était pas censés avoir cette chaîne, on était pas abonnés au câble-satellite. Ça devait être une erreur de la compagnie du câble, ou une offre promotionnelle limitée. Chaque fois que Léonard allumait la télé, il y avait une peur non dite que quelqu'un se soit rendu compte de l'anomalie, ou que l'offre promo soit terminée, et que la chaîne ait disparu.

« Faut en profiter tant que ça dure », disait Léonard.

Personnellement, je comprenais pas trop les règles du Viet Vo Dao. Ni celles des autres arts martiaux qu'on regardait en attendant le Viet Vo Dao, d'ailleurs. De façon générale, regarder le sport à la télé me déprimait. Pas seulement parce que j'étais nul en sport et que je ne comprenais pas trop l'intérêt en soi, mais parce que ça me semblait si inutile d'être sportif que de voir des gens y consacrer leur vie, je trouvais ça triste et tragique. Je pensais que ces sportifs regretteraient plus tard d'avoir tout sacrifié au sport et qu'en attendant, nous, le public, on profitait de ce qu'ils n'en avaient pas encore pris conscience pour nous distraire. On utilisait leurs années perdues comme divertissement. C'était cruel.

Je crois pas que mes frères et sœurs non plus aient vraiment compris les règles du Viet Vo Dao. Les seuls commentaires qu'ils faisaient portaient sur les visages des combattants ou sur ce qu'ils imaginaient être leur vie. Comme ils le faisaient pour les personnages de séries télé, ils leur inventaient des dialogues et un passé, mais je ne trouvais pas ça aussi amusant qu'avec la fiction.

« Éjaculation faciale ! » Léonard hurlait chaque fois qu'un combattant enroulait ses jambes autour du cou de son adversaire (prise classique de Viet Vo Dao : les « ciseaux acrobatiques ») mais je ne trouvais pas ça particulièrement drôle. Mes frères et sœurs encourageaient toujours le combattant qui avait l'air le plus inapte à la vie réelle, mais il était parfois difficile de savoir lequel c'était.

Je regrettais la série d'espionnage. Je voulais m'entraîner à prédire l'intrigue maintenant que Simone m'avait expliqué par où commencer. Mais elle passait plus à la télé.

*

Le jour anniversaire de la mort du père, personne n'en a parlé. À part Rose, dont la lettre est arrivée le jour même.

Cher Isidor,

J'espère que tu vas bien. J'ai penser à toi aujourd'hui parce la date du premier anniversaire de la mort de ton père approche. Je me souviendrais toute ma vie de ce soir où j'étais assise avec vous tous pour dîner et après la mort de votre père. Je ne l'ai jamais rencontré mais j'aurai aimé, parce que lui et ta mère ont construit une petite famille vraiment sympa, et donc je pense que s'était un brave homme. J'espère te revoir un jour. Je t'envoie ces pétales de rose séchés pour la tombe de ton père. S'il te plait disperse les sur sa tonbe de même que tous mes respects.

Rose

J'ai attendu le week-end pour aller sur la tombe du père. J'ai dit à personne que j'y allais. Je me disais qu'ils avaient tous oublié, ou qu'ils s'étaient pas rendu compte de la date, et je voulais pas être le rabat-joie de service. Quand je suis arrivé, la tombe du père était couverte de trucs que je pouvais attribuer à chacun de mes frères et sœurs (un petit bonsaï = Léonard ; un bouquet de fleurs sauvages = Simone ; une bougie = Aurore ; des petits cailloux blancs de notre jardin = Jérémie ; l'orchidée devait être de la part de ma mère). Ils avaient tous dû venir là chacun leur tour sans rien dire aux autres.

*

Pour ma cinquième tentative de fugue, j'étais dans un train pour Paris avant même l'heure de début des cours. J'avais regardé les horaires de train sur internet, effacé ma recherche, inventé un bobard comme quoi je devais aller plus tôt au collège pour aider Herr Coffin à mettre un exposé sur l'ordinateur

(je sais pas comment ma mère a pu croire que je pouvais être d'une quelconque utilité en la matière, ou ce qu'elle pensait qu'un prof d'allemand voulait présenter sur écran, mais bon, c'est passé) et mis quelques vêtements à la place de mes livres de cours dans mon sac à dos. C'était la première fois que j'essayais de fuguer le matin. Je n'avais jamais considéré la fugue comme une activité matinale potentielle avant qu'une bande d'oiseaux s'installe dans notre cerisier deux semaines plus tôt, ce qui a eu pour effet de rallonger nos journées. Leur arrivée s'est faite d'un coup : un matin, tout était silencieux, et le lendemain, Simone et moi étions réveillés à cinq heures pétantes par des centaines et des centaines de pépiements et de gazouillis superposés, comme des altercations de politiques sur la chaîne parlementaire. Au début Simone a trouvé ça mignon, mais au bout de quelques jours, elle en a eu marre de se réveiller à cinq heures du matin. Un matin au petit déjeuner, elle a éclaté :

« Mais qu'est-ce qu'ils ont de si important à se dire le matin ces connards d'oiseaux ?

– Ils accueillent le soleil levant ! » a dit ma mère.

Ma mère était ravie de l'arrivée des oiseaux. Elle la prenait comme un signe positif. Une motivation à se lever tôt.

« Je comprends pas pourquoi les oiseaux te mettent de si bonne humeur, a dit Simone.

– Parce qu'au lieu d'essayer de me rendormir une fois que les oiseaux m'ont réveillée, je fais comme eux, je commence ma journée. Quand vous émergez, j'ai déjà pris ma douche, lu le journal d'hier, fait tourner une lessive, préparé le dîner... »

Elle a illustré son propos en allant touiller quelque chose dans la marmite qu'elle avait sur le feu (bœuf-carottes, d'après l'odeur).

« Et le soir, je n'ai plus qu'à réchauffer tout ça. Si je voulais, je pourrais même lire le journal du jour, tiens.

– Les odeurs d'oignon dès le petit déj, c'est contre-nature, a dit Simone.

– Ma pauvre chérie.

– Les oiseaux t'ont rendue encore plus positive qu'avant, maman. Ça va commencer à faire trop.

– Ces heures en plus sont une bénédiction. C'est comme une petite journée à l'intérieur de la journée.

– On peut savoir de quoi vous parlez ? » a demandé Aurore.

Les oiseaux n'affectaient pas le sommeil d'Aurore et des garçons. Leurs chambres donnaient sur la rue, alors que celle que je partageais avec Simone et celle de ma mère donnaient sur le jardin, et l'arbre était juste à nos fenêtres (en été, il suffisait de tendre le bras par la fenêtre pour attraper une poignée de cerises).

« On se demandait ce qu'un groupe d'oiseaux avait à dire de si important à cinq heures du matin mais perdait tout caractère d'urgence au bout de dix minutes.

– C'est une devinette ? a demandé Aurore.

– Peut-être qu'ils veulent juste s'assurer que tout le monde a survécu à la nuit ? j'ai suggéré. Un peu comme s'ils faisaient l'appel ?

– Hypothèse tout à fait intéressante, mon chéri », a dit ma mère.

Personne n'avait l'air de partager son avis.

« Le monde n'est pas entièrement modelé sur les règles de la vie scolaire », a dit Simone.

Le lendemain, comme ma mère, je me suis levé avec les oiseaux. Sauf que j'avais rien de particulier à faire. Je me suis tellement ennuyé que j'ai pris deux douches. J'ai regardé la télé, ce que je ne faisais jamais le matin d'habitude, à moins d'être malade. J'ai brossé la tache du canapé. Pour la première fois de ma vie, j'ai regardé les infos de six heures du matin. Le présentateur avait un mug de café sur la table et il sirotait ça tranquillement. Il avait l'air de se tamponner des nouvelles du jour, de s'en tamponner à tel point que je me suis dit qu'il devait penser que personne le regardait à part moi. Je n'avais pas allumé la lumière du salon et le rectangle bleu de la télé se reflétait sur la baie vitrée derrière le canapé. Il faisait encore nuit noire, et le reflet de la télé fonctionnait comme un deuxième poste. Vers sept heures et quart la lumière a commencé à rentrer, le reflet à perdre de sa précision. Les autres sont descendus et se sont assis à la table du petit déjeuner sans dire un mot. J'ai regardé deux épisodes d'un dessin animé où les objets de la maison, fourchettes et chaises, etc., prenaient vie la nuit, pendant que les humains dormaient. Je n'ai vu aucun effet positif à m'être levé aussi tôt que je l'avais fait.

La grande différence entre ce matin-là et n'importe quel autre s'est révélée au moment où j'ai quitté la maison : pour une fois, j'étais bien réveillé sur le chemin de l'école. Je voyais mieux que d'habitude, avec plus d'acuité. Ça m'était déjà arrivé une ou deux fois, pendant quelques secondes, et toujours en hiver, de voir avec autant de détail (je pensais que c'était le froid qui faisait ça). Les contours des gens et des objets étaient plus nets, les gens plus séparés des objets que d'habitude, les couleurs étaient plus vives. J'ai compris que les premières heures de la journée n'étaient pas complètement inutiles au moment où je me suis retrouvé devant le portail du collège et que j'ai eu envie de fuguer direct, où j'ai senti que j'avais l'énergie pour le faire – en général l'envie de fuguer était plus forte au moment de la récréation, ou la nuit. Comme je n'avais rien préparé pour fuguer, je suis rentré dans la cour du collège comme un con, mais le soir même, j'ai volé tout l'argent de poche de Simone. Elle en avait amassé pas mal vu qu'elle ne dépensait jamais rien. Tout ce qu'elle voulait dans la vie, c'était des livres, et peu importe combien il nous en fallait, mes parents nous avaient toujours dit que les livres, c'était eux qui les achetaient, que l'argent de poche, c'était fait pour autre chose, pour s'amuser par exemple. J'avais toujours trouvé cette règle injuste (moi qui ne demandais jamais de livres en dehors de ceux pour l'école, je ne recevais jamais une pièce ou deux d'argent de poche en plus pour autant), et aussi

complètement stupide, vu que ma mère se plaignait tout le temps de ce que mes frères et sœurs passaient trop de temps dans les bouquins : c'est elle qui n'arrêtait pas de les alimenter en romans et philosophies à disséquer. Bref. Simone ne dépensait jamais rien. Elle entassait son fric pour plus tard. Je donne peut-être l'impression d'essayer de justifier mon acte, mais c'est vrai qu'après tout, Simone elle-même m'avait dit où elle cachait son pognon, au cas où elle mourrait, parce qu'elle voulait qu'il me revienne. Le fait qu'elle ait senti le besoin de me dire ça m'a plus ou moins confirmé qu'elle n'avait pas écrit de testament. Bien sûr elle n'était pas morte, donc l'argent, techniquement, ne me revenait pas. Mais j'étais en train de planifier ma disparition, après tout. D'une certaine façon, on serait bientôt morts l'un pour l'autre. Enfin bon. Je sais que c'est un peu exagéré. Quoi qu'il en soit, le lendemain, j'ai acheté un billet pour Paris avec l'argent de Simone, et j'étais dans l'immeuble de Bérénice avant même l'heure de la cantine.

Bérénice était censée avoir quitté sa chambre de bonne pour un vrai appartement à côté de l'université où elle enseignait. Quand on était allés la voir, elle avait expliqué que presque toutes les chambres de l'étage étaient inoccupées et je m'étais dit que ce serait l'endroit idéal pour démarrer ma fugue, un étage pour moi tout seul, toilettes facilement accessibles, une bonne planque pour réfléchir tranquillement aux étapes suivantes. Si quelqu'un me demandait ce que je faisais là, j'aurais juste à dire « J'attends ma sœur », et le temps pour eux de vérifier, je serais déjà loin.

Tout mon plan s'est avéré inutile vu qu'en fait, Bérénice avait menti, elle n'avait pas du tout démenagé. Quand j'ai poussé la porte de ce que je croyais être son ancienne chambre, je l'ai surprise dans son lit, à poil avec un vieux. Le type ressemblait à tous les autres vieux de son jury de thèse. Le jour de la soutenance, j'avais appris à les différencier les uns des autres en associant chacun de leurs noms à la couleur de leurs vestons, mais le mec était tout nu là, je ne pouvais donc pas mettre un nom dessus. Je n'avais jamais vu d'homme tout nu. Et des femmes, seulement en photo. Je sais pas s'ils avaient déjà couché ou s'ils s'apprêtaient à le faire. Bérénice s'est couverte avec le drap illico et a dit au vieux de rentrer chez lui, qu'elle l'appellerait. Elle a pas eu l'air trop surprise de me voir, bizarrement. Le vieux s'est levé et il était plus grand que ce que j'imaginais, même si je m'étais pas rendu compte que j'avais eu le temps d'imaginer quoi que ce soit sur sa taille en quelques secondes. Disons qu'on ne voit pas souvent de vieux de plus d'un mètre quatre-vingts. Je crois que les gens grands ont moins d'espérance de vie. Lui il faisait pas loin d'un mètre quatre-vingt-cinq, je dirais ; il devait pas mal se baisser pour pas se cogner la tête contre le plafond. Comme c'était un peu gênant de le voir s'habiller, j'ai attendu dans le couloir. Je me dis que si Bérénice et lui avaient discuté, j'aurais entendu, vu comme les murs étaient fins. Là, c'était silence total. Une minute plus tard, le vieux est sorti et a fait comme si on ne venait pas de se voir.

« Tiens, bonjour jeune homme, il a dit. Vous devez être le frère de

Bérénice ; vous avez les mêmes pommettes.

– Et vous, vous devez être son directeur de thèse », j'ai dit.

Je pensais que c'était bien élevé d'essayer au moins de le situer, mais il s'est tendu.

« Bérénice n'est plus mon étudiante », il a dit.

Quand je suis revenu dans la chambre, Bérénice était tout habillée, carrément en col roulé ; elle avait fait le lit et ouvert le vélux. Le robinet coulait tranquillement sur une pile d'assiettes sales dans l'évier, comme si l'eau à elle seule avait pu avoir raison des croûtes de sauce et des taches de thé sans que Bérénice ait à intervenir. Elle remettait des livres sur les étagères à l'autre bout de la pièce.

« Je suis vraiment désolée que tu aies dû voir ça », elle m'a dit. Je suis sûr qu'elle avait un détail particulier en tête.

« T'inquiète pas », j'ai dit, surpris et content qu'elle s'excuse plutôt que de me demander ce que je faisais là. « J'ai déjà entendu parler de sexe, tu sais.

– T'aurais pas dû.

– J'ai 12 ans et demi quand même. »

Elle n'a pas eu l'air de penser que c'était un bon âge pour avoir déjà entendu parler de sexe. Elle a soufflé sur une bouteille de parfum pour la dépoussiérer avant de vaporiser la pièce.

« Tu veux un café ? » elle a dit.

Elle me demandait toujours pas ce que je faisais à Paris.

« Je veux bien.

– Allons en terrasse alors, elle a dit en coupant l'eau du robinet. La vaisselle n'est pas encore finie. »

On a marché jusqu'au café le plus proche et on s'est installés sur des chaises et un trottoir étroits.

« Dis surtout pas à maman que j'ai pas encore déménagé. Elle pense que j'ai un joli petit studio dans le cinquième. »

Bérénice a commandé un café en précisant comment elle le voulait. J'ai demandé la même chose sans vraiment savoir à quoi m'attendre. J'avais jamais pris de café.

« Et t'as pas de travail non plus ?

– Non, pas pour l'instant, elle a dit. Du moins rien qui corresponde à ce que j'ai raconté à maman. »

Les cafés sont arrivés et Bérénice a bu le sien en silence. Elle tenait la soucoupe à hauteur de sa poitrine et elle arrêta pas de prendre de petites gorgées puis de reposer la tasse sur la soucoupe, le regard dans le vide.

« J'aime pas être prof », elle a dit, au bout d'un moment. « Enseigner. J'aime pas les gens en fait, je crois. Surtout les jeunes.

– T'as pas besoin de les aimer pour leur faire cours, j'ai dit. Je pense pas qu'un seul de mes profs m'app...

– J'ai plus ou moins insulté une de mes étudiantes, Bérénice m'a interrompu. J'ai été renvoyée. »

J'ai rien trouvé à répondre.

« Mais ça va, c'est pas trop grave. C'est juste que je suis vraiment pas sûre d'être faite pour l'enseignement. »

Son téléphone a sonné. Elle l'a regardé jusqu'à ce qu'il arrête de faire du bruit puis l'a remis dans sa poche. Elle a continué :

« J'arrive pas à faire semblant de m'intéresser à l'avenir de mes étudiants, tu vois ? J'ai déjà tellement de mal à m'intéresser au mien ces derniers temps... »

Elle avait les larmes aux yeux, mais elle n'a pas pleuré. J'avais eu l'espoir avant ça de reprendre ma fugue après le café, mais j'ai compris à ce moment-là que je devrais m'occuper de Bérénice et rentrer sagement à la maison.

« Tu travailles sur un nouvel article ? je lui ai demandé. J'ai beaucoup aimé celui que tu as écrit sur l'humorisme, tu sais.

– T'es vraiment un ange », m'a dit Bérénice. Ses yeux avaient un peu dégonflé.

« Ça m'a donné envie de vivre au XVI^e siècle, j'ai dit.

– Ah bon ? Pourquoi ?

– À cause de ce docteur dont tu parlais qui pensait qu'en t'examinant, il pouvait déterminer ce que tu devais faire dans la vie, à quoi tu serais bon... Je sais pas... La vie avait l'air plus facile à cette époque.

– Tu veux dire, plus facile parce qu'on te laissait pas le choix ? »

Son téléphone a sonné une deuxième fois. Elle l'a pas regardé, mais elle a attendu que la sonnerie s'arrête pour continuer à parler.

« T'as peut-être raison dans le fond. C'est sûr que je serais pas contre un diagnostic. J'aimerais bien entendre ce qu'il pense de mon choix de carrière, le docteur Huarte, savoir si je suis sur la bonne voie. »

Bérénice pensait peut-être que j'avais fait tout ce chemin juste pour voir comment elle allait.

Le serveur nous a demandé si on comptait déjeuner d'un air qui voulait dire *Si la réponse est non, partez immédiatement*, et Bérénice a payé.

« On a qu'à aller faire un tour », elle a dit, sans même me demander si j'avais faim.

Elle avait pas de destination en tête mais elle s'est mise à marcher si vite qu'il est devenu impossible de discuter. Dans la rue, personne n'avait l'air content. On a passé quelques engueulades. Aux feux rouges, beaucoup de femmes avaient l'air d'être en pleine dépression, ou juste perdues dans leurs pensées. J'ai profité d'une pause à un de ces feux pour demander à Bérénice pourquoi elle avait insulté une de ses étudiantes.

« Elle disait n'importe quoi. Elle voulait que j'approuve sa théorie selon laquelle Don Quichotte était impuissant, et que c'était pour ça qu'il était si mélancolique et voyait des moulins à vent géants. Pour elle, les moulins symbolisaient des pénis en érection. Je ne pouvais pas décemment lui dire qu'elle avait raison.

– De quoi tu l'as traitée ?

– J’ai pas vraiment dit de gros mot en fait... j’ai juste dit que c’était pas parce qu’aucun mec n’avait jamais bandé pour elle qu’on devait soumettre tous les grands classiques à de nouvelles lectures. Un truc du genre. Peut-être que j’ai parlé de nouvelles *interprétations*, plutôt que lectures.

– Ouais. Enfin j’imagine que le problème principal ne portait pas sur ce choix de mot-là.

– C’est sûr. Mais bon. J’ai trouvé ça drôle sur le coup, Bérénice a dit.

– Je trouve ça drôle aussi, j’ai dit, pour lui faire plaisir.

– Mais personne n’a ri. Alors je me suis rendu compte que j’étais en cours, et non seulement que j’étais en cours, mais que c’était moi le prof.

– Je suis sûr que Simone et les garçons vont trouver ça drôle. »

Le feu est passé au rouge mais Bérénice n’a pas bougé. Elle s’est tournée vers moi et m’a fait promettre de ne dire à personne et sous aucun prétexte qu’elle avait été virée, et de ne pas parler non plus de son appartement inexistant.

« Maman ne supporterait pas l’idée que je puisse encore habiter dans cette chambre, mais moi je l’aime bien. C’est tellement petit... j’ai presque l’impression de vivre avec quelqu’un, tellement c’est petit. La nuit, j’entends un voisin se lever pour aller aux toilettes sur le palier, le matin, j’en entends un autre prendre sa douche... c’est comme à la maison, tu vois ? »

On a continué à marcher, peut-être une heure, jusqu’à ce que Bérénice s’arrête à côté d’une station de métro pour regarder un panneau avec un plan de la ville et du quartier. Elle avait aucune idée de là où on était.

« Laisse-moi voir », j’ai dit.

On avait traversé plusieurs arrondissements. J’étais en train de calculer le chemin le plus court pour rentrer chez ma sœur quand j’ai vu que quelqu’un avait écrit au feutre argenté sur le bord du panneau le message suivant : « STOP à la solitude ». L’auteur avait manqué de place sur la droite, et la deuxième moitié du mot « solitude » était écrite en lettres très serrées et de plus en plus petites. Juste en dessous du message il y avait un numéro de téléphone.

« Encore une initiative isolée », a commenté Bérénice.

Elle était épuisée quand on est rentrés chez elle. Elle s’est allongée et j’ai fait la vaisselle et préparé des coquillettes au beurre pendant qu’elle se reposait. Quand je lui ai apporté son assiette de pâtes elle était déjà à moitié endormie et a marmonné que j’aurais pas dû faire la vaisselle ni lui faire à manger.

« Trop tard, j’ai dit. C’est prêt. »

Je voulais lui demander de l’argent pour remplacer celui de Simone. J’avais assez pour le train, mais il me resterait que cinq ou six billets à remettre dans la cachette de Simone, et je lui en devais plutôt une quinzaine.

« J’aimerais bien rentrer à la maison avec toi, a dit Bérénice, d’une toute petite voix. Vous me manquez. Tu te souviens quand on a tous dormi dans la même chambre ?

- Mais tu vas bientôt venir, non ? Pour la soutenance de thèse d’Aurore ?
- Évidemment. »

On parlait en chuchotant. Les coquillettes refroidissaient sur la table de nuit. Ni Bérénice ni moi n’allions les manger. J’ai attendu que sa respiration devienne régulière pour lui remonter la couverture jusqu’au menton. En me levant pour partir, j’ai vu que le vieux de tout à l’heure avait laissé tomber son portefeuille au pied du lit. Au début, j’ai pensé prendre juste l’argent dont j’avais besoin, mais je me suis souvenu qu’il n’avait pas été très sympa avec moi et j’ai décidé de tout garder.

*

« Où t’étais vendredi ? m’a demandé Denise. Je t’ai pas vu dans la cour, et t’étais pas ici non plus. »

Ici, c’était la cage d’escalier au bout d’un couloir isolé où je passais quasiment toutes les récréations. L’escalier ne menait nulle part et personne ne traînait jamais dans le coin à part moi, et Denise venait aussi quand il faisait trop froid ou trop chaud dehors. Je m’asseyais sur la dernière marche et elle sur la première. En général, on ne parlait pas.

« J’étais à Paris », je lui ai dit.

Je savais qu’elle ne le répéterait pas. À part moi, elle n’avait personne à qui répéter les choses.

« Pour voir ta sœur ?

– Entre autres. »

Denise s’est levée de la marche où elle aimait bien s’asseoir, en a monté deux, mais est restée debout.

« T’as vérifié si la porte était fermée à clé aujourd’hui ? »

L’escalier qui ne menait nulle part ne menait pas nulle part, en fait. Je sais pas si ça existe vraiment, un truc qui ne mènerait nulle part. Bref, l’escalier menait à une porte rouge qui était toujours fermée à clé (je vérifiais à chaque récréation).

« Toujours fermée, j’ai dit à Denise.

– Tu crois qu’y a quoi derrière ? elle m’a demandé.

– Aucune idée. J’aime bien me dire que c’est l’appartement secret du principal. Ou alors que c’est un appartement où le principal envoie vivre les enfants qui ont des problèmes à la maison. Il leur dit de rester là un moment, tu vois, le temps que les choses se tassent. Ou peut-être que c’est un appartement où il cache des sans-papiers ? Et que ça doit rester secret parce que sinon tous les enfants feraient semblant d’avoir des problèmes à la maison, ou de pas avoir de papiers, juste pour rester dans l’appartement secret, parce que je me dis que ça doit être tout confort là-dedans, lit deux places, grande télé, mini-frigo, personne pour les déranger.

– Ouais, enfin, il faudrait quand même qu’ils aillent à l’école, ce qui reste le plus chiant.

– Peut-être qu'ils seraient pas obligés d'aller en cours. Peut-être qu'ils seraient juste là à glander dans leur appart, à nous entendre crier pendant la récré et à se dire qu'ils ont vraiment de la chance d'avoir des problèmes à la maison. »

Je me suis imaginé dans l'appartement secret, caché en plein milieu de l'école. J'ai revérifié que la porte était bien fermée à clé.

« Moi je pense que c'est le placard à balais, a dit Denise. Le placard de l'homme de ménage.

– Tu l'as déjà vu sortir un balai de là ?

– Et toi ? T'y as déjà vu entrer des sans-papiers ?

– Peut-être que c'est l'appartement de l'homme de ménage en fait, j'ai dit.

– Pourquoi tu tiens tant que ça à ce que ce soit un appartement ? Ça serait vraiment pourri comme logement. Depuis la cour, on voit bien qu'y a aucune fenêtre qui correspond à cette partie de l'immeuble, et un appartement sans fenêtres, c'est horrible.

– Mais peut-être que la porte donne sur d'autres escaliers et que ces escaliers mènent au dernier étage du collège, et là non plus personne sait ce qu'il y a. Ça manque pas de fenêtres en tout cas, au dernier étage. Peut-être que c'est un genre de penthouse ? »

Denise a réfléchi à cette possibilité.

« Ouais, ça se pourrait, elle a dit.

– En plus, ce serait pas très pratique d'avoir un placard à balais tout en haut d'un escalier. Pas hyper logique.

– J'ai jamais mis les pieds dans un appartement, a dit Denise. Tout le monde a une maison dans le coin. C'est d'un chiant.

– Chez qui t'es allée déjà ?

– Qui a dit que j'étais jamais allée chez qui que ce soit ?

– Je sais pas, tu viens de dire que t'étais jamais allée dans un appart, ça semblait vouloir dire que t'étais allée dans plusieurs maisons par contre, et je me demandais chez qui.

– On m'invite jamais nulle part, tu sais. Je me plains pas, hein, c'est comme ça, c'est tout.

– Moi non plus on m'invite jamais, j'ai dit.

– Sara Catalano a dit qu'une fois t'étais allé chez elle.

– Sara t'a parlé de moi ?

– Sara me parlerait jamais. Elle préférerait crever. Mais je l'ai entendue dire à ses copines que t'étais allé chez elle une fois. Que t'étais amoureux d'elle ou un truc du genre.

– Qu'est-ce qu'elle a dit d'autre ?

– Rien. Juste ça. »

Je suis sûr que Denise mentait. Une fille ne parlait jamais à ses copines d'un garçon qui s'intéressait à elle sans donner plus d'explications sur ce que ça lui faisait.

« C'était y a bien un an tout ça, j'ai dit. Je suis plus vraiment amoureux de

Sara maintenant. »

Denise avait pas l'air convaincue.

« Ah bon ? J'étais persuadée que c'était toi qui avais laissé des cadeaux devant sa porte ce week-end. Et des fleurs. Elle a parlé de ça toute la matinée pendant les interclasses. Comme quoi elle avait trouvé du Chanel n° 5 sur le pas de sa porte, un foulard en soie, et un bouquet de fleurs des champs qui venaient du parc. Tout ça à son nom de la part d'un admirateur anonyme.

– Anonyme, ça peut être n'importe qui », j'ai dit.

J'avais dépensé presque tout l'argent volé à l'amant de Bérénice pour acheter ces cadeaux.

« En plus, j'ai pas d'argent. T'as une idée des prix chez Chanel ?

– Moi non, mais je parie que toi tu sais *exactement* combien coûtent 50 millilitres de numéro 5.

– J'ai plein de sœurs, tu sais ? Y a des magazines féminins qui traînent partout à la maison. Je connais les prix. »

Il n'y avait jamais eu un seul magazine féminin à la maison, mais j'en avais vu quelques-uns à la bibliothèque municipale : un clochard qui venait là tous les jours en avait souvent une pile posée devant lui sur la table, et un jour il m'avait fait tout un speech sur la presse féminine. *Elle* et *Vogue* te disaient à la fois ce que les femmes voulaient réellement (foulards en soie et Chanel) et ce qu'elles croyaient vouloir (exprimer leur avis sur la politique, s'indigner de la situation faite aux femmes partout dans le monde). « C'est bien simple, il m'avait dit, les femmes veulent être belles. Celles qui ne le sont pas sont prêtes à tout pour se *sentir* belles. Et celles pour qui c'est sans espoir aiment regarder les photos de belles femmes pour pouvoir critiquer la société qui transforme les femmes en objets. Ils gagnent sur tous les tableaux avec leurs articles. » Il m'avait aussi expliqué que le principal attrait des magazines féminins, c'était les échantillons gratuits collés aux pubs pour du parfum. Grâce à ça, il pouvait se parfumer gratos avant un rendez-vous galant.

« Eh ben si les cadeaux ne venaient pas de toi, a dit Denise, ça te fera rien d'apprendre que Sara a trouvé que c'était des trucs de vieille et qu'elle les a refilés à sa mère.

– Elle peut bien les donner à son chien, je m'en fous, j'ai menti.

– Son chien est mort.

– Ah bon ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Ne change pas de sujet.

– Elle aimait vachement son chien.

– Si tu veux mon avis, je crois pas que le chien soit mort. Je crois que ses parents l'ont abandonné au bord de la route avant Noël parce qu'ils ont trouvé personne pour s'en occuper pendant qu'ils étaient au ski et Sara a trop honte de l'avouer.

– Mais c'est horrible, j'ai dit.

– Les gens font souvent ça, tu sais ? Ils font souvent ça à leur chien alors que ce serait plutôt aux chiens de faire ça avec eux.

– Sauf que les gens trouveraient le moyen de rentrer chez eux, donc ça marcherait pas, j’ai dit.

– T’as pas un peu tendance à tout prendre au pied de la lettre ?

– Tu trouves ?

– Ou c’est peut-être moi qui parle de façon trop métaphorique. J’aime même pas ça, les chiens. »

La cloche a sonné la fin de la récréation mais Denise n’a pas filé en classe comme d’habitude. Elle a attendu que je la rejoigne sur sa marche. Elle a jeté un œil à la porte en haut de l’escalier et m’a dit : « Tu crois pas que si c’était vraiment un appartement pour ados à problèmes, on aurait déjà dû me le proposer ? »

J’ai regardé la porte à mon tour.

« Peut-être qu’on te l’a proposé, mais que vu que c’est un appartement secret, t’as pas le droit d’en parler.

– À toi, je le dirais », a dit Denise.

*

Un coup de fil de la secrétaire du principal avait fini par prévenir ma mère de mon absence non justifiée du vendredi. Elle m’attendait, les bras croisés, sur le canapé. J’étais sûr qu’elle faisait semblant d’être fâchée : ça faisait des années qu’elle attendait de sortir à l’un de nous tout le discours qu’elle avait dû préparer avant de nous connaître sur l’importance de l’école, « Pense un peu à ton futur », etc. Elle avait le sentiment que mes frères et sœurs l’avaient privée de cet aspect-là de son rôle de mère. Une fois, elle avait reconnu être jalouse des autres parents. Les autres mères à la sortie de l’école se plaignaient de ce que leurs enfants ne travaillaient pas assez, passaient beaucoup trop de temps à jouer dans le parc avec leurs copains, qu’ils étaient toujours là à négocier quelques minutes en plus, à grappiller sur la permission de dix-huit heures. À sa connaissance, ma mère était la seule à avoir le problème inverse. Elle ne voulait pas non plus qu’on devienne malpolis ou idiots, mais bon, ça lui aurait fait plaisir, juste une fois dans sa vie, de recevoir un coup de fil du directeur qui lui aurait signalé qu’un de nous s’était battu, ou avait insulté un autre gamin (à condition, bien entendu, qu’il l’ait mérité).

« Pourquoi tu as séché les cours vendredi ? » elle m’a demandé. Elle avait du mal à contenir son excitation.

« Chagrin d’amour », j’ai dit.

Évidemment, personne n’aurait jamais répondu « chagrin d’amour » comme ça du tac au tac si ç’avait été la vraie excuse, mais bon, ma mère a gobé le mensonge. Elle a froncé la bouche et les sourcils. Ça l’a contrariée que quelqu’un me brise le cœur. Ou peut-être que ça l’a contrariée que je la prive, une fois de plus, de la possibilité de dérouler son speech sur l’importance de prendre son éducation au sérieux, etc.

« Chagrin d’amour ? elle a dit. On peut savoir qui est la petite pimbêche ?

– J’ai pas trop envie d’en parler. »

Ça l’a inquiétée. Elle s’est levée pour me regarder en face et moi je me suis mis à regarder le bout de mes chaussures. Si nos yeux restaient comme ça sans se croiser, je n’aurais pas à inventer des détails et mentir encore plus.

« Mais ça va mieux maintenant, elle a dit, sur un ton mi-affirmatif mi-interrogatif. Tu t’en es remis. »

J’ai hoché la tête.

« Je m’excuse d’avoir séché, j’ai dit. Je le ferai plus.

– Tu peux me parler de tes chagrins d’amour quand tu veux, tu sais ?

– Je sais. »

Au fond de moi je savais que je lui en parlerais jamais. Alors j’ai ajouté :

« Toi aussi tu peux m’en parler quand tu veux. »

Je sais pas ce qui m’a pris de lui dire ça. Déjà que l’idée de lui raconter mes histoires de cœur m’avait un peu dégoûté, j’avais du mal à voir comment je pourrais être son confident.

« Pourquoi est-ce que je voudrais parler de mes chagrins d’amour avec toi, Dory ? De quels chagrins d’amour, d’abord ?

– Papa ? » j’ai tenté.

Comme on ne parlait jamais du père (pas plus du fait qu’il était mort que du fait qu’il avait un jour existé) le simple usage du mot *papa* m’a fait bizarre. J’avais l’impression de l’avoir peut-être mal employé.

« Ça n’est pas un chagrin d’amour, ça, mon chéri. C’est un deuil. »

Elle a semblé aussi mal à l’aise avec le mot *deuil* que je l’avais été avec *papa*. Pour l’instant on tâtait le terrain, rien de plus. On testait juste les mots pour s’assurer qu’on était tous les deux prêts à entendre *deuil* et *papa*, avant d’aller plus loin. Ça n’était que des noms de code pour l’instant, on pouvait encore faire volte-face et changer de sujet sans trop de conséquences si l’un de nous n’était pas encore prêt à parler de *papa* et de *deuil* pour de vrai.

« Tu voudras un nouveau copain, un jour ? »

Je n’avais pas vraiment envie d’avoir cette conversation, mais je me disais que je serais content après coup de l’avoir eue.

« Je suis trop vieille pour avoir des copains, Dory. Les copains, les petites copines, c’est pour les jeunes. »

J’étais pas certain de l’âge de ma mère, alors j’ai pas insisté.

« Et un nouveau mari ?

– C’est pareil, en fait. Pour que l’histoire dure, un mari doit rencontrer sa femme quand elle est jeune. Quand les problèmes arrivent, les engueulades, les grossesses, les prises de poids, etc., il doit pouvoir se raccrocher à ses souvenirs d’une femme plus jolie, plus fun.

– Mais t’es encore jolie, toi, j’ai dit, même si de ça non plus j’étais pas vraiment sûr.

– Ce qui construit une histoire d’amour, ce qui fait que ça marche, c’est les souvenirs communs. Et construire des souvenirs communs, ça prend du temps. Beaucoup de temps. Je ne pense pas avoir l’énergie de recommencer à

mon âge. Je ne crois pas avoir le courage de repartir de zéro. » Elle avait l'air d'avoir préparé ce discours-là aussi. « Le mot "amour", les gens aiment bien parce que c'est festif, ça sonne bien, c'est comme "champagne" : rien que de dire le mot, t'entends sauter le bouchon. Mais en vrai, "amour", quand les gens parlent d'amour, disent "je l'aime", ils parlent d'attachements, de liens, d'enclumes même, parfois... des mots moins glamours, il faut bien le reconnaître. Et quand ils disent qu'on n'aime qu'une fois, c'est pas par romantisme un peu cucul, c'est juste une observation pratique : dans la vie, on n'a pas le temps d'apprendre à connaître réellement et de... s'attacher à plus d'une personne.

– C'est beaucoup de pression, j'ai répondu.

– Quoi donc ?

– Si t'as le temps d'aimer vraiment qu'une personne dans ta vie, c'est la pression. Qu'est-ce qui se passe si tu commences par choisir la mauvaise personne et que tu perds des années avec elle ?

– Eh ben t'es dans la merde », a répondu ma mère.

Je me suis assis et me suis mis à brosser frénétiquement la tache sur le canapé, ce que je m'étais retenu de faire en présence d'autrui depuis des mois.

« T'en fais pas trop, mon bébé, a dit ma mère en s'asseyant sur l'accoudoir à côté de moi. Tu as le temps. Tu apprendras à reconnaître la fille qu'il te faut. »

Je ne m'en faisais pas pour les filles. C'est juste que je ne voulais pas être le dernier à vivre ici avec ma mère. Aurore avait presque fini sa thèse. Elle déménagerait sans doute à la rentrée prochaine. Léonard soutiendrait probablement l'an prochain. Jérémie était sur le point de terminer son master et il ne restait que quelques mois de lycée à Simone, qui rêvait d'aller en prépa à Paris. Bientôt, ils seraient tous partis, et moi je serais coincé ici, incapable de quitter la maison et de laisser ma mère toute seule.

« Tu vas même pas essayer de retomber amoureuse ? j'ai demandé. Ça a l'air difficile l'amour véritable mais bon, ça t'intéresserait pas un compagnonnage ?

– Un *compagnonnage* ? » a dit ma mère, avant de répéter le mot encore deux fois en mettant l'accent sur *pa* la première et sur *nage* la deuxième. Puis elle a enchaîné :

« Où est-ce qu'un gamin apprend un mot pareil de nos jours ? Compagnonnage ! Elle est bien bonne. Faudrait peut-être que je poste une annonce sur internet aussi, voir si je peux me trouver un veuf sympathique qui aime jardiner ? »

Je n'avais pas pensé à ça.

« Ce serait quoi le problème ? j'ai demandé.

– Pour commencer, il faudrait que je me tape toute l'histoire de sa femme décédée, en version romantique Hollywood, évidemment, comme elle était belle, et spirituelle, et quelle bonne mère elle faisait.

– T’aurais qu’à parler du père du coup.
– Aucun homme ne veut entendre parler des ex de sa femme.
– Et les femmes, elles, elles veulent ?
– Bien sûr que non. Mais elles font avec, elles supportent, alors les mecs croient que ça passe.

– Et qu’est-ce que tu penserais du boucher ? (Le boucher avait divorcé l’année dernière.) Ça fait un moment que tu le connais, vous avez déjà quelques souvenirs communs... ce serait pas partir de zéro. »

Ça me coûtait de suggérer le boucher. Je veux bien reconnaître qu’il s’était comporté dignement depuis la mort du père, il avait mis la pédale douce sur les blagues de cul, mais même comme ça, je me disais qu’il collait pas trop avec notre famille. De toute façon, la seule réaction de ma mère quand j’ai suggéré le boucher a été de faire non de la tête jusqu’à ce que je change de sujet. Elle n’allait pas m’aider à trouver une solution à sa solitude. La mort du père lui avait fourni une excuse irréfutable pour se passer des hommes.

« Peut-être que tu vises trop haut, j’ai dit. Peut-être que tu devrais juste commencer par construire un ou deux bons souvenirs avec des gens nouveaux, rien de romantique. Et voir où ça mène.

– Les souvenirs qu’on se fait quand on commence à vieillir, ils sont moins vifs, tu sais, plus mats que brillants. Ça devient presque des pense-bêtes en fait, des petites notes que tu prends. Et puis il y a comme un voile, tu vois ?

– Un voile de quoi ?

– Je sais pas... un voile », elle a répété, en passant la main devant son visage pour illustrer le mot *voile*. « Tu verras. »

On est restés assis en silence un moment. De temps en temps, je brossais la tache du canapé, mais sans conviction. Je savais pas si la conversation était terminée ou non. Ce que je savais par contre, c’est que si on laissait passer trop de temps sans relancer les mots importants qu’on avait prononcés un peu avant, ils reprendraient vite tout leur poids, on ne les redirait pas avant longtemps. Je cherchais des choses importantes à dire sur le père avant que le temps pour parler de lui soit écoulé, mais tout ce que j’avais à dire, c’est qu’il me manquait, et c’était une déclaration aussi évidente qu’inutile – il n’y avait rien à répondre à ça.

*

Avant ma sixième tentative, j’ai cherché sur internet un plan du quartier de Rose et l’ai imprimé. Il n’y avait pas de train direct pour chez elle, alors j’ai dû prendre le même train du matin que j’avais pris pour Paris la fois d’avant, puis une correspondance pour chez Rose. Il y avait eu plusieurs attentats et alertes à la bombe ces derniers temps en Europe, et j’ai remarqué qu’on avait changé les poubelles dans les gares. C’était plus des containers opaques, mais des cercles métalliques d’où pendaient des sacs plastique transparents, l’idée étant que si quelqu’un posait une bombe dans une poubelle, un passant la

verrait et alerterait les autorités. Des voix enregistrées nous encourageaient à être « attentifs ensemble ». J'ai bien regardé tous les sacs transparents en chemin, mais je me suis rendu compte que je savais pas trop à quoi ressemblait une bombe, en fait, que je serais peut-être même pas capable d'en remarquer une si je la voyais. À en croire la série d'espionnage, il y en avait de toutes les tailles, et on pouvait les cacher n'importe où.

J'ai attendu plus de deux heures devant chez Rose qu'elle rentre du lycée. Elle n'a pas eu l'air surprise de me voir, même si je ne l'avais pas prévenue de ma visite et que je n'avais jamais répondu à ses lettres. Elle m'a juste demandé :

« Ça fait longtemps que t'es là ?

– Un certain temps, oui.

– T'as fugué ? »

J'ai dit oui. Elle a ouvert la porte de son pavillon et m'a fait passer devant elle. Il n'y avait personne à la maison. Ça sentait les bonbons aux fruits, un parfum de banane artificiel.

« C'est quoi ton plan ? elle m'a demandé en jetant son manteau, ses bottes et son sac aux quatre coins du salon. T'as besoin de passer combien de nuits ici ?

– Je sais pas », j'ai dit. J'avais même pas pensé que je pouvais passer la nuit chez elle. « J'y ai pas vraiment réfléchi.

– Ça fait combien de temps que t'es parti ?

– Juste depuis ce matin. C'est ma première étape. »

Le salon ressemblait à une salle d'attente. Il y avait plusieurs tables basses avec des magazines. Des soucoupes en verre remplies de bonbons emballés individuellement. On avait jamais eu de magazines à la maison. C'est sans doute pour ça qu'on avait pas de table basse, d'ailleurs. On avait pas non plus de photos de famille accrochées au mur comme chez les parents de Rose. Ma mère avait décrété que les photos de famille ne servaient à rien à part générer de la tristesse quand les gens mouraient.

« Tu veux voir ma chambre ? »

On a monté l'escalier jusqu'à une porte qui disait ROSE en lettres de bois noires. Elle m'a tout de suite proposé de coucher avec elle.

« Peut-être plus tard ? » j'ai dit.

Je savais bien qu'on pouvait coucher avec quelqu'un sans forcément être amoureux, mais c'était pas comme ça que je voulais que ça se passe pour moi. Pour ma première fois, du moins. Rose n'en a pas fait une affaire. Elle m'a dit de venir m'asseoir à côté d'elle sur son lit.

« N'aie pas peur, hein, je vais pas te violer.

– Je sais bien. »

Elle a allumé un bâton d'encens en s'excusant par avance pour l'odeur.

« Mon copain fume. Du coup je fais brûler de l'encens quand il vient, pour masquer l'odeur de clope. Mes parents deviendraient ouf s'ils pensaient que je fume. Moi j'ai aucune envie de fumer en fait. Mais vu que ce serait louche

d'allumer de l'encens que quand Kevin est là, je suis un peu obligée d'en faire brûler tout le temps maintenant. C'est relou. Parce que ça chlingue vraiment ce truc.

– C'est vrai que c'est assez fort », j'ai dit.

Elle a secoué le bâton d'encens pour que le bout prenne bien. La porte de sa chambre s'est à peine entrebâillée et un chat est entré sans nous prêter la moindre attention. Je l'ai regardé sauter sur le rebord de la fenêtre sans un bruit, s'enrouler en spirale autour de lui-même et s'endormir aussi sec. La facilité, la grâce avec laquelle il a fait tout ça, ça m'a fait prendre conscience de mon corps, à quel point j'y étais mal à l'aise.

« T'as déjà fugué, toi ? » j'ai demandé à Rose, tout en essayant de m'installer plus confortablement sur le lit.

« Ouais, une fois, mais bon, c'était avec un garçon, alors je sais pas si ça compte. C'est lui qui s'est occupé de tout.

– Où est-ce que vous êtes allés ?

– Il m'a emmenée chez sa grand-mère, à la campagne. C'était pas mal comme coin.

– C'est vrai que je sais pas si ça compte comme fugue, si tu te retrouves chez un membre de la famille.

– Sauf que c'est moi qui fuguais, pas lui, a dit Rose d'un ton légèrement irrité. Sa grand-mère, elle fait pas partie de ma famille à moi.

– Pourquoi t'as fugué ?

– Mes parents m'avaient privée de sortie. Je voulais juste leur donner une leçon.

– Quelle leçon ?

– Que je fais ce que je veux. Que ça ne les regarde pas. »

J'ai pas enchaîné. J'avais d'abord pensé que la fugue de Rose ne comptait pas, aucune prise de risque, mais vu que son but avait été d'établir son indépendance auprès de ses parents, et vu qu'elle avait un petit copain qui avait l'air de squatter régulièrement chez elle, je me suis dit qu'elle avait atteint l'objectif recherché de la fugue en fait, et que donc la fugue comptait bel et bien. Plus que mes fugues n'avaient jamais compté, en tout cas.

« Et toi, pourquoi tu fugues ? elle m'a demandé. Ta famille est tellement relax, je vois vraiment pas pourquoi tu voudrais partir. Je parie que t'as jamais été privé de sortie. Je me trompe ?

– Ils sont pas particulièrement relax en fait. C'est juste qu'ils sont toujours occupés à autre chose, du coup ça laisse pas mal de liberté.

– C'est la famille idéale quoi. Si ça se trouve, ils ont même pas remarqué que t'étais parti.

– Je crois que ça va pas tarder. »

J'ai regardé ma montre. D'ici quatre-cinq heures, ma mère s'apercevrait qu'il lui manquait un gosse. Même si je faisais demi-tour tout de suite, et à supposer que les horaires des trains s'enchaînent parfaitement, je ne pourrais physiquement pas être rentré dans les temps pour dîner. Je franchissais enfin

la première étape des trois qui, d'après moi, caractérisaient une fugue (1/ Partir ; 2/ Ne pas rentrer à la maison avant que quelqu'un ne s'en soit rendu compte ; 3/ Continuer). Je n'en retirais pas vraiment de fierté ni de sensation de réussite. Ça faisait plutôt comme si quelque chose venait de se dégonfler dans ma poitrine, un gros ballon, et je savais pas dire si c'était agréable ou terrifiant.

Les parents de Rose sont rentrés en même temps. On n'avait pas eu le temps de s'accorder sur un mensonge pour expliquer ma présence chez eux, mais Rose m'a pris par le bras pour descendre les escaliers et faire les présentations. Elle aimait bien improviser. Elle voulait être actrice maintenant, d'ailleurs, plus médecin.

« Papa, maman, j'ai complètement zappé de vous prévenir : voilà Tom, mon correspondant cette année, il va passer quelques jours à la maison. »

Les parents de Rose m'ont regardé par-dessus leur magazine puis se sont regardés entre eux pour voir si l'autre croyait ou non à la déclaration de leur fille. Apparemment, ils ont décidé que c'était crédible.

« Je pensais pas qu'ils seraient si pressés de réitérer le fiasco de l'année dernière, a dit le père de Rose en venant me serrer la main. Quelle connerie quand même, ces correspondants. Ça leur a pas suffi de te coller la folle de l'année dernière ? Ils se sont dit, "Tiens, on va lui filer un garçon cette fois, voir si ça marche mieux ?" Ils sont vraiment cinglés tes profs.

– Simone était pas folle, a répondu Rose. Elle a perdu son père en plein milieu de l'échange. Elle n'est pas venue ici parce qu'elle était *en deuil*.

– Ma chérie, cette pauvre fille était tarée bien avant que son père claque. Tu te rappelles le film qu'on a loué à cause d'elle ? Parce qu'elle t'avait dit qu'il était très bien ? Avec le petit garçon hideux avec ses yeux globuleux ? Et ses tambours ? Et ses cris, putain, ses cris stridents. Mon Dieu mais quelle merde ! Quelle bouse ! Avoir gâché une soirée home-cinéma pour voir ce navet, franchement, je m'en remettrai jamais. Cette gamine était vraiment dérangée. »

Le père de Rose continuait de broyer ma main tout en disant du mal de Simone. J'ai serré la sienne un peu plus fort pour lui rappeler que j'étais là. Ça n'a pas eu l'effet escompté (qu'il me lâche) mais au moins ça a interrompu sa critique de Simone. Il m'a regardé.

« Et toi mon grand, c'est quoi tes films préférés ?

– *Star Wars* ? j'ai dit. *Les Affranchis* ? »

Il a lâché ma main et m'a tapé sur l'épaule.

« Voilà ! il a dit. C'est mieux, ça. Beaucoup mieux. »

C'est Simone qui m'avait fait découvrir ces films-là aussi.

« Il n'est pas un peu petit pour être au lycée ? » a demandé la mère de Rose.

Comme personne n'a relevé sa remarque, elle s'est adressée directement à moi :

« Mon pauvre, on doit souvent se moquer de toi, non ? »

Je me suis contenté de lui sourire.

« Et, où est-ce que tu habites, Tom ?

– À Paris, j’ai menti.

– Mazette, a dit la mère, sans arriver complètement à dissimuler son dédain. Tu vas voir, on n’est pas à Paris ici, on mange pour de vrai, des vraies portions. Je vais te cuisiner quelque chose qui va te faire grandir en une nuit.

– Merci, Mme Metzger, j’ai dit. Je devrais peut-être appeler ma mère avant dîner, d’ailleurs, pour lui dire que je suis bien arrivé. »

Elle m’a donné le téléphone sans fil et je suis monté avec dans la chambre de Rose. Rose m’a emboîté le pas.

« Tu vas vraiment appeler ta mère, là ? Tu vas lui dire qu’on t’a enlevé ou un truc du genre ? Essayer d’en tirer une rançon ?

– Tu pourrais me rendre un service et te faire passer pour la mère d’un de mes camarades de classe ?

– Pourquoi ?

– Je veux pas qu’elle s’inquiète trop. Je vais lui dire que je passe la nuit chez un copain, et si jamais elle demande à parler à sa mère, je te passe le téléphone, OK ? Tu sais faire une voix d’adulte ?

– Ouais bien sûr mais bon, c’est quoi le plan après ça ? Tu vas rentrer chez toi ? Ou tu vas juste appeler ta mère tous les soirs de ta vie pour lui dire que tu rentreras pas dîner ?

– Je sais pas. »

Rose a soupiré et a regardé son chat.

« T’es sûr que tu veux pas baiser ? elle a demandé.

– On peut appeler ma mère d’abord ?

– OK. Comme tu veux. »

J’ai composé notre numéro. Pendant que ça sonnait, Rose m’a chuchoté :

« Et c’est quoi le nom du copain dont je suis censée être la mère ? Et je dis quoi si ta mère demande où on habite ? »

J’ai noté l’adresse de Denise sur un bout de papier que j’ai tendu à Rose. Je savais que ma mère connaissait pas les parents de Denise.

« C’est moi », j’ai dit quand ma mère a décroché. « C’est Izzie. (Je n’avais pas encore renoncé à ce qu’on m’appelle Izzie.) Est-ce que je peux rester chez mon copain Denis cette nuit ? On a une tonne de devoirs pour demain et il a proposé de m’aider en physique.

– C’est qui ce Denis ? a demandé ma mère. Je le connais pas.

– Mais si, je t’ai déjà parlé de lui.

– Je m’en souviendrais, non, tu crois pas ? Je te demande toujours si t’as des copains et tu dis toujours non.

– Oh, tu me connais, j’ai dit. J’ai toujours un peu tendance à dramatiser.

– Je dirais pas ça, non. T’es plutôt du genre flegmatique. »

Ma mère a marqué une petite pause là, pour réfléchir.

« Mais peut-être que la puberté est en train de te transformer du tout au tout. Peut-être que tu vas devenir quelqu’un de complètement différent.

– Ça serait pas du luxe.

– Oh, dis pas n'importe quoi, Dory. Tu es parfait comme tu es. »

Rose ne tenait pas en place, elle regardait le papier où j'avais noté l'adresse de Denise (Denis Galet, 7, chemin des Morilles), puis le plafond, et à nouveau le papier, répétant le nom et l'adresse comme s'il s'était agi d'un monologue extrêmement difficile à mémoriser.

« Donne-moi le numéro de téléphone des parents de Denis, a dit ma mère. Tu veux bien ?

– Pour quoi faire ?

– Je sais pas, au cas où.

– Attends, je vais demander à sa mère.

– Mieux encore, passe-la-moi, tiens, je veux m'assurer que c'est pas une psychopathe.

– OK, j'ai dit, je te la passe. On se voit demain. »

J'ai mis la main sur le micro du téléphone et chuchoté à Rose de noter son numéro de téléphone, ce qu'elle a fait. J'ai remplacé l'indicatif de sa région par celui de la mienne, et elle a compris que c'est ce numéro qu'elle devrait donner à ma mère si jamais elle demandait. Je lui ai tendu le téléphone. Rose s'est éclairci la voix.

« Bonjour, ma chère », elle a dit à ma mère.

Elle a pris la même voix que les personnages féminins de soap-opera genre *Les Feux de l'amour* qui ne font rien de la journée à part boire des verres et demander à leurs amants de quitter leurs femmes.

« Mais pensez-vous ! C'est un plaisir et un honneur d'avoir Isidore à la maison », a dit Rose.

Il n'y avait pas de haut-parleur pour que je puisse écouter ce que disait ma mère.

« Mmh mmh.

– ...

– Oui, oui, vraiment. Mon Denis est tellement content !

– ...

– Ah ah.

– ...

– Ah ah ah.

– ...

– Bien sûr, ma chère. »

Et elle a donné à ma mère l'adresse et le numéro de téléphone sans la moindre hésitation.

Après avoir raccroché, Rose a commencé à se déshabiller et elle est allée fermer la porte de sa chambre à clé. Le bruit de la clé dans la serrure a semblé éveiller l'attention du chat alors même que l'intégralité de la conversation téléphonique l'avait laissé complètement indifférent.

« Ta mère a l'air d'aller. Ça a vraiment l'air de lui faire plaisir de savoir que tu as un bon copain. Elle a un nouveau mec, elle ? »

J'ai répondu que non et qu'elle n'avait pas l'air d'en vouloir un.

Je pensais que Rose trouverait ça triste, et que je pourrais m'en plaindre un peu, qu'elle essaierait de me consoler, mais pas du tout. Elle a dit que ma mère était sans doute la mieux placée pour savoir ce qui lui ferait du bien ou non.

« Et tes frères, ils deviennent quoi ? Toujours aussi canons ? »

– Mouais. Je dirais qu'ils changent pas trop quoi. Mais je leur parle jamais vraiment, donc c'est difficile à dire. Ils te parlent, toi, tes frères ?

– Ouais, enfin, si j'ai envie. »

Elle m'a demandé si je comptais faire ça tout habillé. Elle portait plus que sous-vêtements et chaussettes. J'avais du mal à croire que ses nichons étaient là, à portée de main.

« T'es sûre que tu veux qu'on couche ensemble ? »

Rose m'a regardé droit dans les yeux. Ça ne m'était pas arrivé souvent, d'être regardé droit dans les yeux. Mes frères et sœurs regardaient toujours ailleurs quand on parlait, autour de moi disons, et j'avais tendance à faire pareil.

« T'es bien puceau, non ? »

J'ai confirmé.

« Bon ben c'est quoi le problème, alors ? »

– Y a pas de problème, j'ai dit. Je me demande juste pourquoi tu voudrais coucher avec moi. Je pourrais être ton petit frère.

– Mes frères sont gros et moches.

– T'es vierge toi ? » j'ai demandé.

Je me disais que peut-être elle était vierge et qu'elle voulait s'entraîner avec moi avant de commencer à coucher avec Kevin.

« Bien sûr que non, elle a dit. Je me disais juste que je pouvais te donner un coup de main. Te débarrasser de l'obsession d'être puceau, histoire que tu puisses commencer à penser à des trucs plus importants que le sexe.

– Je pense pas non plus au sexe en permanence, tu sais.

– C'est ça, c'est ça. »

Je mentais pas pourtant. C'est vrai que je pensais beaucoup au sexe hein, faut pas se mentir, mais je pensais aussi pas mal à la mort, et au fait qu'il était impossible de savoir si tout le monde pensait au sexe et à la mort autant que moi. Et c'est à ça que je pensais le plus en fait, pour être honnête, à l'impossibilité de savoir si j'étais normal ou pas.

La mère de Rose a frappé à la porte pour nous prévenir que le dîner était prêt.

« Mais il est même pas vingt heures », a protesté Rose à travers la porte.

« Je sais bien, a répondu sa mère, mais tes frères ont faim. »

Les frères de Rose étaient taillés sur le même modèle. On aurait dit des poids de Roberval. Ils étaient pas aussi gros que Rose me l'avait laissé entendre, mais leur tête était si petite que rien n'y faisait, même s'ils perdaient du gras, ils auraient toujours l'air difformes. On a dîné en regardant les infos

locales sur France 3. Une joggeuse avait été poignardée dans le coin. On avait retrouvé son corps dans un bois.

« Mais dans quel monde on vit ! a dit la mère de Rose. On peut même plus aller courir sans craindre pour sa vie.

– Ah parce que tu crois que c'était mieux avant ? » a répondu le père de Rose.

Son agressivité ne cadrerait pas avec le décor : les plateaux télé en bambou qu'on avait chacun posé en pont au-dessus de nos cuisses, le repas équilibré, la corbeille à pain en osier sur la table basse.

« Tu crois que, dans le temps, on pouvait aller courir sans risquer d'être poignardé ? il a insisté.

– C'était une façon de parler, a répondu la mère.

– Eh ben figure-toi que dans le temps, les gens se faisaient poignarder aussi, le père a dit en pointant sa fourchette en direction de sa femme. Et on pouvait aussi se faire couper en morceaux d'ailleurs, et écarteler, et brûler vif, et pour un oui pour un non. Faut arrêter là, les gens. Toujours à se lamenter que c'était mieux avant. C'était mieux avant, mon cul oui ! J'aimerais bien les y voir, tous, vivre au Moyen Âge. J'aimerais bien recueillir leurs impressions, tiens.

– Je disais juste que c'était difficile de se sentir en sécurité dans le monde d'aujourd'hui.

– Tu fais même pas de jogging, en plus. Si tu courais, bon, on aurait une tout autre conversation. »

Rose semblait se foutre royalement de la discussion entre ses parents, elle regardait fixement la télé, comme si le reportage sur l'approche de Noël l'intéressait vraiment, mais vu le volume sonore de ses parents, je vois pas comment elle pouvait entendre ce que disaient les journalistes. Je l'ai bien regardée. Je voulais essayer de tomber amoureux d'elle. Les gens disent souvent que c'est des petits détails qui font qu'ils sont tombés amoureux, alors je voulais trouver des détails intéressants sur le visage de Rose, mais j'y arrivais pas, tout ce que je voyais, c'était un nez, deux yeux, une bouche et un menton. J'ai regardé attentivement les lobes de ses oreilles, ses sourcils. Rien ne faisait tilt.

Quelques minutes plus tard, alors que personne ne disait plus rien et regardait sagement les infos, un des frères de Rose a déclaré sans préambule qu'il lui semblait que les Juifs devraient être autorisés à aller au paradis s'ils le souhaitent.

« Si on a mené une vie pieuse et généreuse, ça ne devrait pas compter qu'on ait été baptisé ou non. Le paradis devrait être accessible à tous.

– On est pas très calés en religion ici », m'a chuchoté la mère de Rose en s'excusant presque. « On a dû mettre les garçons au catéchisme parce qu'ils posaient trop de questions. J'espère que ça va bientôt leur passer. »

Puis le petit frère de Rose a poursuivi son raisonnement.

« C'est pas juste, par exemple, que Schindler ait pas pu aller au paradis,

après tout ce qu'il a fait pour sauver les gens des camps. Et c'est pas juste non plus que les enfants juifs qu'il a pas pu sauver n'aient pas pu y aller non plus.

– Schindler est probablement allé au paradis, mon chéri.

– Ah bon ? Il était pas juif ?

– Ben non, il travaillait pour les nazis. »

Le frère a eu l'air complètement déconcerté par cette information. Il a regardé ses pommes de terre rissolées pendant un moment puis a approché son plateau de la table basse pour s'en resservir une plâtrée.

« Peut-être que tu n'as pas bien compris le film », a conclu la mère de Rose.

« Quoi qu'il en soit », a repris le frère, la bouche pleine, « c'est pas juste quoi. C'est tout ce que je voulais dire. »

On a regardé le film qui passait après le journal. C'était l'histoire d'un couple qui semblait heureux au début, puis se rendait compte qu'en fait, il ne l'était pas vraiment, se séparait, puis finissait par se retrouver et être heureux pour de bon. Personne n'a fait de commentaire pendant le film, ni même après. Dans ma tête, j'ai pu prédire presque toute l'intrigue.

Rose avait un de ces lits gigognes dont j'avais vu la pub à la télé : on ouvrait le tiroir sous le lit et il en sortait un deuxième lit. Je l'attendais en slip entre son bureau et le tiroir où j'allais dormir. Elle était allée se brosser les dents. La carte de France que Simone lui avait envoyée était punaisée sur son mur.

« C'est ma sœur qui t'a envoyé cette carte, non ? » j'ai demandé quand elle est revenue dans la chambre, histoire de faire la conversation.

« Ouais, c'est vachement utile. J'y ajoute des trucs de temps en temps. »

Tout ce qu'elle avait ajouté à la carte, c'était des gommettes rouges à l'emplacement de Disneyland et du Futuroscope.

« Je crois qu'on devrait coucher ensemble, j'ai dit. Je suis prêt, mais j'ai peur que ce soit pas terrible pour toi, parce que je ne suis pas encore amoureux de toi. »

Rose a commencé à se déshabiller.

« Non mais moi non plus je suis pas amoureuse de toi, hein, elle a dit, en sortant son bras droit de la manche droite de son tee-shirt. Et tu dois te dire que je passe mon temps à tromper mon copain avec d'autres mecs, mais pas du tout. Je l'aime et tout, même s'il fume. »

Elle avait pas encore fini d'enlever son tee-shirt, mais son épaule et son bras droits étaient nus, son nichon droit dans le bonnet du soutien-gorge.

« Ça va peut-être te paraître bizarre, mais je suis super sensible à la misère humaine, a dit Rose. Y a plein de gens qui ont juste l'air d'avoir besoin d'un gros câlin, tu vois ? Ou que quelqu'un se dévoue pour les baiser, leur donner un peu d'amour. En général c'est des gens moches et gros et même désagréables, mais juste parce qu'ils ont jamais baisé en fait. Ils sont habitués à ce que les gens soient dégoûtés par leur présence, mais moi ils me dégoûtent pas, ils me font juste de la peine. Ça me fait de la peine de pas pouvoir les aider. Enfin, je pourrais les aider en couchant avec, en leur donnant un peu

d'affection, mais bon, je suis pas mère Teresa non plus. Je veux un mec canon, des enfants mignons et du fric, je veux pas d'un mec gros et moche juste pour faire ma B.A., mais bon. Je suis quand même hyper sensible à leur souffrance.

– T'es en train de me dire que je suis un de ces gros types à l'air triste et que tu veux me rendre service ?

– Mais non, toi t'es encore mignon. Mais t'as une tendance triste un peu. Y a un risque que tu deviennes un gros gars solitaire, alors je me dis que je peux peut-être rendre service maintenant, pour empêcher que ça arrive. »

Elle avait fini d'enlever son tee-shirt pendant son petit discours, et elle venait de dégrafer son soutif. Je croyais qu'avant de faire l'amour, le soutif était ce que la femme enlevait en dernier, mais Rose portait encore son jean et ses chaussettes. Elle a enlevé tout ça aussi. Elle m'a dit que si je me mettais sur le dos et elle au-dessus de moi, ce serait plus facile parce que comme ça elle pourrait me guider, que c'était pas évident la première fois, et donc bon, on a fait l'amour dans cette position-là. C'était vraiment agréable pendant l'acte, le peu de temps que ça a duré, mais les effets positifs se sont vite dissipés après coup, et j'ai pas ressenti de changement intérieur majeur. C'était un peu comme la première fois où, petit, j'avais enfin réussi à attendre jusqu'à minuit pour voir l'heure passer de 23 : 59 à 00 : 00 sur le réveil. J'étais tout excité, j'ai retenu mon souffle sans même m'en rendre compte en attendant le grand moment où le jour d'avant se transformait en un jour nouveau, mais le réveil est passé à 00 : 01 et rien n'avait changé.

« Ça t'a plu ? » a demandé Rose.

J'ai répondu que oui, c'était vachement bien. Elle avait un grain de beauté sur le sein gauche, sur le côté, mais ça n'a pas marché comme un détail qui me ferait tomber amoureux.

« Tu devrais rester dans mon lit cette nuit, elle a dit, alors que j'étais en train de remettre mon tee-shirt. Les câlins et tout, ça fait pas officiellement partie du sexe, mais je trouve quand même ça important de s'endormir enlacés. »

J'ai dit OK, et Rose a disposé mes bras autour de son corps comme elle voulait.

Au bout d'une minute on a entendu le chat miauler dans le couloir et Rose s'est levée pour lui ouvrir la porte de la chambre avant qu'il réveille ses parents. Le chat a déboulé dans la chambre comme si les flics étaient à ses trousses et qu'il avait besoin d'une planque, sauf que ce qui le poursuivait semblait en fait lui être attaché.

« Qu'est-ce qu'il a ? » j'ai demandé. Rose s'est mise à rire aussi silencieusement que possible.

« Il a avalé un de mes cheveux ! Regarde ! »

J'ai regardé les cheveux de Rose, très longs, très lisses, très bruns, puis le cul du chat.

« Quand il chie, ses petites crottes s'enroulent autour du cheveu, va savoir

pourquoi ! Elles s'enchaînent à la queue leu leu, mais comme j'ai les cheveux vachement longs, il a pas assez à chier pour aller au bout du cheveu, alors il est obligé de traîner ça derrière lui ! Sa guirlande de merdes ! Il est suivi par sa propre merde ! »

Le chat paniquait totalement. Je savais pas que la merde de chat était si sèche. Les petites boules marron alignées, ça m'a fait penser aux perles en terre cuite des colliers qu'on fabriquait à l'école pour la fête des mères.

« Faudrait peut-être lui filer un coup de main, non ? j'ai dit.

– Ça va pas, non ! C'est dégueu ce truc. Je veux bien en rire mais je m'en approche pas.

– Et donc il va se traîner sa guirlande de merde toute la nuit ? »

Rose ne pouvait pas s'arrêter de rire.

« J'adore tellement quand ça arrive. Je suis trop contente que t'aies pu voir ça. »

J'étais pas aussi excité que Rose par la guirlande de merde, mais elle avait l'air vraiment heureuse, et le bonheur pur et simple n'était pas un truc que j'avais l'habitude de voir. C'est pas tant que ma famille était malheureuse, mais disons que je soupçonnais que les moments de bonheur que mes frères et sœurs vivaient à l'occasion ne pouvaient pas être partagés, ou alors qu'ils ne voulaient pas les partager, parce qu'ils estimaient que le bonheur était une émotion privée, quelque chose qu'on devait vivre seul. Regarder le chat essayer d'échapper à sa propre merde et écouter Rose expliquer combien elle aimait ce spectacle, ça m'a fait penser qu'on avait atteint un degré d'intimité plus grand que quand on avait fait l'amour. Je me suis dit que j'arriverais peut-être à tomber amoureux d'elle après tout. Puis elle a décidé qu'on était trop excités pour nous recoucher direct et qu'il fallait qu'on se raconte des blagues. Elle avait envie de continuer à rire. Je lui ai raconté celle du 69 que le boucher avait racontée à Daphné et elle l'a beaucoup aimée.

« Faut que je la raconte à Kevin demain. Il va adorer. »

C'était son tour de raconter une blague maintenant, et j'étais assez content de l'écouter en fait, parce que je connaissais quasiment aucune blague. Elle s'est lancée :

« Tu sais pourquoi la France a remplacé les poubelles opaques par des sacs-poubelle transparents ? »

Je savais bien que c'était pour des raisons de sécurité nationale mais vu que c'était pas drôle comme réponse, je me suis dit que ça devait pas être la bonne.

« Je donne ma langue au chat, j'ai dit.

– C'est pour que les Arabes puissent faire du lèche-vitrines ! » a dit Rose, et elle a ri encore plus fort à sa propre blague qu'à la mienne.

Je dois avouer que j'ai pas vraiment saisi la blague. Je me suis dit que si ç'avait été une blague sur les SDF, j'aurais pu comprendre, mais je voyais pas le lien avec les Arabes. Je me suis dit que c'était peut-être parce que j'ignorais encore trop de choses sur la culture arabe.

« Pourquoi c'est drôle ? » j'ai demandé, même si je savais qu'il n'y aurait pas de réponse satisfaisante et que j'étais juste en train de gâcher le moment.

*

Même pas une semaine après avoir perdu ma virginité, on m'a appris que j'avais besoin de bagues. Aurore était la seule de nous six à en avoir porté et j'espérais pouvoir y échapper. Les fils métalliques arrêtaient pas de se planter et d'arracher l'intérieur de mes joues. Je me réveillais tous les matins avec un goût de sang dans la bouche.

« Elles sont mal ajustées », j'ai dit à l'orthodontiste à ma première visite de contrôle.

Il m'a répondu que rien dans la vie n'était jamais vraiment bien ajusté, que rien ne s'alignait jamais parfaitement, tombait pile-poil, etc. Ça sentait la leçon de vie à plein nez. J'avais remarqué récemment qu'on pouvait plus rien dire aux adultes (nous, les ados) sans qu'ils en fassent tout un plat, sans qu'ils en tirent une signification extraordinaire qui nous apprendrait quelque chose sur le sens de la vie. Ils se sentaient obligés de dispenser leur sagesse. Par exemple, un garçon de ma classe qui avait juste demandé au prof « Ça va tomber au contrôle ? » avait été invité à méditer sur l'incertitude inhérente à toute chose de la vie (« Je ne sais pas, Jules, est-ce qu'un astéroïde géant va heurter la terre et nous rayer de la carte comme ça s'est passé avec les dinosaures ? »). Un autre qui demandait quelle était l'utilité des fonctions mathématiques dans la vie de tous les jours s'était vu offrir en guise de réponse des parallèles avec d'autres choses inutiles dont les gens acceptaient pourtant la légitimité sans se poser trop de questions (comme le mariage et le football, par exemple). Moi, ça ne me posait pas de problème, ce type de franchise (mes frères et sœurs m'y avaient habitué), mais je voyais bien que certains gamins de ma classe avaient du mal à s'y faire. Ils n'osaient plus trop parler. Ils comprenaient que tout ce qui sortirait de leur bouche ne serait qu'une opportunité pour l'adulte présent d'improviser un aphorisme qu'ils seraient obligés d'écouter.

Je trouvais ça bizarre que tous les adultes aient décidé en même temps qu'on était prêts à un choc frontal avec la réalité, qu'on était prêts à entendre la vérité maintenant, à entendre que la vie était injuste, imprévisible, que tout ce qui nous arrivait était déjà arrivé à des milliards d'êtres humains avant nous, qu'on était pas exceptionnels, que notre expérience de la vie ne valait ni plus ni moins que n'importe quelle autre. Mais j'ai compris quand on m'a collé des bagues que le meilleur moment pour annoncer une mauvaise nouvelle à quelqu'un, c'était juste après lui avoir annoncé une première mauvaise nouvelle. Et vu qu'avoir besoin de bagues, c'était à peu près la pire nouvelle que quelqu'un pouvait recevoir, et que quasiment tous les ados avaient besoin de bagues, les adultes en profitaient pour déverser leur flot de mauvaises nouvelles dans la foulée. Comme ça, c'était fait.

L'orthodontiste m'a donné une espèce de cire transparente à mettre sur mes bagues pour pas qu'elles me cisailent la bouche.

« Tu malaxes un peu la cire entre tes doigts avant de la mettre sur la bague, OK ? Pour la ramollir.

– OK.

– Puis tu colles ça pile sur la bague qui te fait mal.

– OK.

– Rien n'est jamais parfaitement ajusté dans la vie, il a répété, mais nous disposons de techniques pour répondre à presque tous les problèmes. »

Tous les soirs avant de me coucher, je collais des petites boules de cire sur mes bagues. En me regardant faire dans le miroir un soir, je me suis dit que si je fuguais pendant que j'avais des bagues, je devrais les garder pour toujours parce que j'aurais jamais de quoi payer un autre orthodontiste pour qu'il me les enlève. Et je me suis demandé si c'était déjà arrivé que quelqu'un garde ses bagues toute la vie, et quel effet ça pouvait avoir sur les dents. Si elles reculaient dans votre bouche jusqu'à ce qu'elles tombent.

*

« La Sorbonne, ça avait quand même plus de gueule », a dit ma mère en entrant dans la salle à faux plafonds en polystyrène où Aurore allait soutenir sa thèse.

Elle était surtout déçue, je pense, parce que pas mal de gens du quartier avaient dit qu'ils viendraient écouter Aurore et qu'elle aurait préféré qu'ils voient l'ancienne salle des actes parisienne où on était tous allés pour Bérénice, avec la poussière qui dansait dans les rayons du soleil.

On s'est tous assis à une rangée du milieu, comme Aurore nous l'avait demandé. Les chaises en plastique étaient inconfortables. Ma mère saluait poliment de la tête les voisines qui entraient dans la salle et leur indiquait immédiatement du doigt des chaises libres çà et là pour éviter qu'elles viennent nous parler. Ma mère n'était vraiment copine avec aucune de ces bonnes femmes, mais comme elles continuaient à l'inviter à des fêtes de quartier, de mariage, etc., elle s'était sentie un peu obligée de leur rendre la pareille.

« Elles ne viendront jamais, elle avait prédit, une semaine avant la soutenance. Qui ça intéresse d'entendre parler de Thucydide pendant quatre heures ? »

Mais elles étaient toutes venues, certaines même avec leurs fils, désormais adultes, qu'elles avaient toujours rêvé de voir épouser Bérénice ou Aurore. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'elles avaient commencé à inviter ma mère à toutes leurs réceptions dans le temps, pour vanter les mérites de leurs garçons et donner envie à ma mère de les présenter à ses filles. D'autres mères de famille étaient venues avec leurs propres filles, petites-filles même, parfois, pour les encourager à ressembler à mes sœurs.

J'ai repéré Martin, Sanchez et Ohri assis au premier rang. J'étais encore tout petit quand ils avaient commencé à se pointer chez nous, à tour de rôle, chaque fois que Bérénice avait manqué l'école. Ils venaient lui apporter les notes qu'ils avaient prises en cours, ou des chocolats, ou des mixtapes qu'ils avaient enregistrées pour elle, des trucs pour qu'elle se remette de son rhume/angine/appendicite « studieusement et en douceur », ils disaient. Mais ils avaient continué à sonner à notre porte de temps en temps, même après que Bérénice parte faire sa thèse à Paris, et du coup, j'avais fini par apprendre à les connaître un peu. Ils passaient soi-disant juste voir comment allait « la petite famille », apportaient des fleurs à ma mère, demandaient des conseils à mon père sur la façon sûre et responsable d'investir leur argent, bien que le père ait certainement été la dernière personne à consulter sur ce genre de questions – ils voulaient juste lui montrer qu'ils étaient sérieux et dignes de confiance. Ils portaient en disant « Passez le bonjour à Bérénice » d'un air détaché, comme s'ils venaient juste de se souvenir que Bérénice était la fille de mes adorables parents. Mes parents étaient toujours aimables avec les prétendants (c'est comme ça qu'ils les appelaient), mais dès que Martin, Sanchez ou Ohri quittaient la maison, mes frères et sœurs se lançaient dans ce qu'ils appelaient eux-mêmes leur minute de condescendance (et qui durait souvent bien plus d'une minute) : ils citaient les fautes de liaisons qu'avait commises l'un ou l'autre des prétendants (symptomatiques, évidemment, d'une mauvaise orthographe), commentaient leurs ambitions ridicules, leur manque de fierté (il fallait en être totalement dépourvu pour continuer à essayer de charmer la fille par le biais de ses parents, alors même que la fille en question était partie depuis longtemps). On avait compris au bout d'un an ou deux que les prétendants avaient renoncé à Bérénice et venaient désormais pour Aurore. Aurore avait alors déclaré qu'elle ne voulait pas être un second choix et avait cessé de sortir de sa chambre pour dire bonjour quand l'un des garçons venait rendre visite. Ils avaient tous arrêté de venir peu après ça. Ohri avait été le dernier à renoncer. C'est lui que je préférais.

Ils étaient tous fiancés ou mariés maintenant, mais ils ne manquaient jamais une occasion d'entrevoir Bérénice. Simone m'avait expliqué que certaines personnes avaient besoin de ressasser le passé en permanence, de penser sans cesse à tout ce qu'ils avaient raté dans leur vie, à ce que leur vie aurait pu être si... Elle disait que leurs regrets leur faisaient office de vie intérieure. Moi, je voulais croire à l'inverse, je me disais que Martin, Sanchez et Ohri essayaient au contraire de faire prendre conscience à Bérénice de ce qu'elle avait raté en les ignorant. Mais j'avais vu leur visage se décomposer quand Bérénice ne les avait pas reconnus à l'enterrement du père (« Ils étaient hors contexte » elle avait dit plus tard, en guise d'excuse) et je devais bien admettre que Simone avait sans doute raison.

J'ai souri à Ohri quand nos regards se sont croisés. Il m'a souri aussi mais s'est tout de suite retourné. Il devait bien savoir que mes frères s'étaient moqués de lui à l'époque, et il croyait sans doute que je faisais pareil. J'étais

un peu triste qu'il puisse penser ça de moi, mais bon, c'est vrai après tout que je ne l'avais jamais défendu pendant toutes ces minutes de condescendance, et je connaissais déjà « qui ne dit mot consent », à l'époque.

Et puis pour être honnête, j'aimais bien nos minutes de condescendance. Ça m'avait manqué, quand les prétendants étaient partis. C'est pas tant que je me sentais supérieur à tous ceux dont mes frères et sœurs se moquaient gentiment, mais juste que ce genre de moquerie semblait réunir la famille autour de quelque chose, nous rapprocher. J'ai appris beaucoup de choses sur ma famille en les entendant critiquer des mecs comme Ohri : ce qu'on n'aimait pas, ce qu'on respectait, ce qu'on trouvait drôle, ce qu'il était préférable de taire.

Quand Aurore a commencé son exposé, ma mère m'a regardé et m'a serré la main très fort, comme si on s'apprêtait à sauter en parachute. Ses yeux semblaient dire « On peut le faire ». Elle avait pris du Red Bull et du Guronsan pour pas s'endormir. On s'était mis d'accord pour pas lire la thèse d'Aurore avant d'aller à la soutenance. « Peut-être que si on l'entend présenter son travail d'abord, on comprendra mieux ce qu'elle a écrit », avait dit ma mère, mais Aurore a commencé à parler et on a été largués illico. J'ai dû lancer des centaines de regards en coin vers ma mère : j'avais promis de pas la laisser piquer du nez. Bérénice a pris des notes tout du long. Elle était arrivée le matin même, et on avait fait comme si on ne s'était pas vus à Paris quelques mois avant. Je me suis dit qu'elle devait être impressionnée que j'aie réussi à garder son secret, qu'elle me féliciterait plus tard, quand on serait que tous les deux, mais quand on s'était trouvés juste elle et moi dans la cuisine, elle avait rien dit. Je me suis dit qu'elle avait peut-être tout bonnement oublié notre après-midi à Paris.

Le jury a annoncé qu'Aurore avait passé sa thèse avec les félicitations du jury à l'unanimité, et a invité le public (dont il relevait la présence pour la première fois en cinq heures) à passer dans la salle d'à-côté pour un pot amical.

« J'adore leur façon de toujours préciser “amical”, a dit ma mère.

– C'est parce que les universitaires se détestent tous », a expliqué Bérénice.

Autour du buffet, tout le monde avait l'air d'avoir livré un violent combat contre le sommeil, et de pas être encore tout à fait sûr d'avoir gagné. Ils échangeaient des regards perplexes, ils n'osaient pas y croire, voulaient s'assurer que le moment était bien venu de boire et de manger. Ils s'approchaient des assiettes en plastique à petits pas, coupaient le pain et se servaient du vin avec précaution, comme s'ils devaient réapprendre les gestes simples de la vie civile. J'en ai vu certains bâiller et s'étirer de tout leur long. Les profs du jury d'Aurore, qui étaient pourtant plus vieux que la plupart d'entre nous, étaient en bien meilleure forme. Ils avaient un bon coup de fourchette, débordaient d'énergie et riaient de bon cœur, comme si de rien n'était, comme s'ils ne venaient pas de s'ennuyer profond pendant cinq heures. Peut-être que c'est ça qui faisait un universitaire de qualité, en fait :

une haute résistance à l'ennui. Ou peut-être qu'en fait ils avaient *besoin* d'une plus forte dose d'ennui que la moyenne pour pouvoir apprécier pleinement les petits plaisirs de la vie, de la même façon qu'on a besoin de voyager de temps en temps pour apprécier le confort de son propre lit.

« Vous devez être tellement fière ! » a dit une de nos voisines à ma mère, qui a répondu en s'excusant pour la nourriture et le cadre comme s'il s'était agi du mariage d'Aurore et que la famille du marié avait tout organisé sans la consulter.

« Oh vous savez, tant qu'il y a du vin, je suis contente », a dit une autre voisine.

Tout le monde a ri et a poursuivi la conversation poliment.

Mes frères étaient en train de draguer, chacun dans son coin. Simone était en pleine conversation avec le directeur de thèse d'Aurore. Juste à côté d'eux, une femme du quartier qui était venue avec son fils adolescent attendait sagement pour les présenter. Simone avait dû les repérer, et j'ai soupçonné que ce qui l'intéressait n'était pas tant la carrière du prof d'Aurore que d'éviter d'avoir à rencontrer un garçon de son âge.

De mon côté, je n'avais personne à qui parler. Ça ne me gênait pas plus que ça. À l'époque, j'étais pas encore vraiment persuadé de pas être invisible. J'ai vu qu'Ohri était tout seul aussi, mais lui avait l'air plutôt mal à l'aise, alors je me suis approché pour le soulager un peu.

« Où sont Sanchez et Martin ? je lui ai demandé.

– On n'est pas vraiment amis, tu sais ? » Il avait l'air offusqué que j'aie pu croire qu'ils étaient copains.

« Désolé, j'ai dit. C'est juste que je vous vois souvent ensemble.

– Et tu t'es jamais dit que ça pouvait être parce qu'ils me collent en permanence ? »

Je pensais qu'Ohri serait content d'avoir trouvé quelqu'un à qui parler, mais il arrêta pas de regarder derrière moi ou par-dessus son épaule, voir si y avait pas des gens plus intéressants à aborder.

« Alors ça fait quoi d'être marié ? » je lui ai demandé, même si la réponse m'intéressait pas des masses.

« C'est pas moi qui me suis marié, a dit Ohri. C'est Martin.

– Ah, excuse. J'ai dû mal comprendre ce qu'a dit ma mère. Mais t'es fiancé, non ? C'est pas plus ou moins la même chose ?

– J'espère bien que non, il a dit.

– Pourquoi ? C'est nul d'être fiancé ? Elle te mène la vie dure ?

– Elle est assez jalouse, disons. Elle dit que c'est parce qu'elle a pas confiance en elle et tout ça, enfin, tu vois le tableau quoi, mauvaise image de soi, etc., mais je sais pas. Faut espérer que quand on sera mariés, ça ira mieux de ce côté-là.

– Pourquoi t'es pas venu avec elle ?

– C'est ça le problème : elle a tellement pas confiance en elle qu'elle a peur de me faire honte dans les soirées, par exemple, elle veut que j'y aille tout

seul, mais quand je lui dis qu'elle me fait pas honte du tout, elle refuse de me croire et c'est là que ça vire à l'engueulade parce que, d'après elle, je ne le pense pas vraiment, et qu'elle sait bien qu'elle n'est ni aussi jolie ou aussi intelligente que mes anciennes copines, et à la fin, c'est moi le connard, et elle dit qu'elle voudrait surtout pas être un obstacle à mes retrouvailles avec mes "copines"... elle croit pas du tout à l'amitié homme-femme, par exemple, tu vois ? Elle refuse de croire que ta sœur et moi on est juste des amis, maintenant.

– Par rapport à quand ? j'ai dit.

– Pardon ?

– Tu as dit que Bérénice et toi vous étiez juste amis *maintenant*.

– Et donc ?

– Ben, vous avez jamais été quoi que ce soit d'autre. »

Et c'était déjà bien sympa de ma part de laisser passer l'idée qu'ils étaient « amis ».

« Oh, ça va, a dit Ohri, tu vas pas me faire un sketch là. »

Il a regardé par-dessus son épaule une fois de plus. Toujours personne de disponible pour lui parler. Il s'est retourné vers moi.

« Tu vois bien ce que je veux dire, quoi.

– Tu veux dire que rêver d'être le copain de quelqu'un c'est plus ou moins la même chose que d'être réellement son copain, c'est bien ça ? »

Ohri m'a dit d'aller me faire foutre, et je lui ai répondu que je passerais plus jamais son bonjour à mes sœurs quand il me demanderait.

Je suis sorti prendre l'air. Aurore et Bérénice étaient assises sur un banc dans la cour de l'université, leur verre à la main. Elles fumaient des cigarettes roses.

« Quelqu'un a oublié un paquet à moitié plein, Aurore m'a dit. Devine le goût ? »

Elle a soufflé la fumée de sa cigarette rose vers moi. Ça sentait le caramel brûlé.

« Fraise ? j'ai tenté.

– Chocolat », a dit Bérénice en me tendant la cigarette qu'elle était en train de fumer. « Finis celle-là, tiens, moi, j'ai besoin d'une vraie clope. »

J'ai laissé la cigarette se consumer entre mes doigts. Je ne savais pas fumer. J'avais jamais appris.

« Qu'est-ce qu'ils racontent là-bas dedans ? m'a demandé Aurore. Ils disent tous à quel point ils sont impressionnés par ma thèse, que toutes ces années à travailler dur ont porté leurs fruits, que j'ai une belle carrière devant moi ? »

J'ai dit que c'était plus ou moins ça, oui.

« Ta sœur nous fait une mini-dépression, a dit Bérénice. Dis-lui donc, toi, qu'elle a été géniale. T'es bien la seule personne dont l'opinion compte à nos yeux, en fin de compte. »

Je savais bien qu'elle mentait mais bon, c'était un mensonge gentil, le genre qu'on raconte aux enfants pour les laisser croire que leur vie n'est pas

complètement insignifiante.

« T'as vraiment été super, j'ai dit à Aurore. Je suis vraiment fier d'être ton petit frère.

– Moi aussi j'étais déprimée après ma soutenance, a dit Bérénice en filant une vraie cigarette à Aurore. C'était le plus beau jour de ma vie. C'est bien normal que tout te paraisse terne après ça. »

Aurore a allumé la cigarette normale alors qu'elle était encore en train de fumer la rose. Elle avait l'air d'un morse qui vient de se casser une défense.

« Vous saviez qu'Ohri, Martin et Sanchez pouvaient pas se blairer ? » j'ai dit, pour changer de sujet. Elles ont pas relevé. Aurore a tiré sur ses deux cigarettes à la fois.

« Il n'est écrit nulle part que tu ne peux pas faire deux thèses, lui a dit Bérénice. Tu pourrais en commencer une autre.

– Pourquoi je ferais une chose pareille ? a dit Aurore.

– Parce qu'il n'y a rien de mieux que d'être étudiant.

– Ohri raconte à tout le monde que vous êtes sortis ensemble, j'ai dit à Bérénice.

– C'est lequel Ohri, déjà ?

– Le Japonais.

– Ah oui, c'est vrai. C'est plutôt marrant comme mensonge », a dit Bérénice, bien que ça n'ait pas eu l'air de l'amuser, ni l'intéresser le moins du monde. Elle s'est tournée vers Aurore pour reprendre leur conversation sur la possibilité de faire plusieurs thèses.

« Mais tu t'en fous qu'il raconte des mensonges à tout le monde ? je lui ai demandé.

– Qui ça, Ohri ? Pourquoi ça me dérangerait ?

– Je sais pas moi, pour ta réputation ?

– Écoute, si ça lui fait plaisir de raconter à tout le monde qu'il est sorti avec moi, si ça l'aide à supporter sa vie de merde, qu'est-ce que ça peut me faire ? On fréquente pas les mêmes gens après tout, c'est pas comme si j'allais devoir confirmer ou infirmer ses dires à tout bout de champ. On habite même plus dans la même ville.

– Mais j'habite toujours ici, moi. *Moi* je me retrouve à devoir écouter ses mensonges. Et j'aime pas qu'on raconte des conneries sur toi. »

Bérénice a soufflé sa fumée très lentement par le nez.

« Et il a inventé un bobard sur notre rupture aussi ? Il t'a dit pourquoi on avait cassé ? »

Ça ne l'intéressait pas plus que ça, elle faisait juste semblant pour me faire plaisir, mais faire semblant de s'intéresser à quelque chose, c'est pas si différent que s'y intéresser pour de vrai, en fin de compte, alors j'ai pas relevé.

« Il a juste dit que sa fiancée était hyper jalouse de ses ex, et il t'a citée en exemple.

– Quel connard, a dit Bérénice. J'espère qu'elle va le quitter pour un des

deux autres.

– C’est qui, sa fiancée ? a demandé Aurore.

– Tu penses que je devrais aller lui parler ? a dit Bérénice.

– À Ohri ou à sa copine ?

– À Ohri.

– Lui parler ne ferait que donner du crédit à ces conneries, a dit Aurore.

Ajouter des effets de réel.

– Peut-être que Dory devrait lui piquer sa copine, tiens, a dit Bérénice.

– Peut-être que c’est *toi* qui devrais lui piquer sa copine », Aurore a dit à Bérénice, et ça les a fait rigoler.

« Ça devrait pas être trop difficile, Aurore a enchaîné. En chaque femme jalouse sommeille une lesbienne qui s’ignore.

– C’est vrai, ça ? » j’ai demandé. J’avais entendu dire que Sara Catalano était très jalouse.

« Mais non, Dory, fais pas attention à moi, a dit Aurore. Je dis que des conneries. À part les deux-trois choses que je dis dans ma thèse, je connais absolument rien à rien. »

Elle a avalé d’un coup ce qui restait dans son verre en plastique et elle s’est mise à pleurer. Je suis allé lui remplir un autre verre de vin.

*

Je n’ai jamais lu la thèse d’Aurore à ma mère, au final. Le soir même de la soutenance, à l’heure de se coucher, elle a décrété qu’il était temps pour elle et moi que j’arrête de me glisser dans son lit pour lui faire la lecture. Elle a dit que j’étais trop grand pour ça maintenant, mais je crois que c’était juste une excuse pour ne pas avoir à essayer de comprendre sur quoi travaillaient ses enfants. Elle devait en avoir marre. Ou peut-être que c’était à cause de mes bagues en fait. Cette espèce de cire que je mettais dessus, ça devait pas être beau à voir. Et puis ça avait changé ma voix, aussi. Elle était devenue humide, je trouve pas de meilleur mot pour la décrire. Même moi ça me dégoûtait de m’entendre, parfois. Peut-être qu’elle voulait pas me dire que c’était à cause de ça, pour pas me faire de la peine.

*

Bérénice est rentrée à Paris deux jours après la soutenance d’Aurore. Elle faisait toujours semblant d’avoir son job à l’université. Aurore n’a pas quitté son lit pendant un mois mais elle insistait pour dire qu’elle était pas déprimée. Elle avait juste besoin de réfléchir. Chaque fois que je rentrais dans sa chambre pour voir comment avançait sa réflexion (on lui rendait tous visite à tour de rôle), je la trouvais complètement habillée (jamais en pyjama), allongée sur les couvertures de son lit (lit toujours fait), à contempler le plafond ou regarder par la fenêtre, les mains posées bien à plat sur son ventre, les jambes croisées à hauteur des chevilles. Je savais que quand Simone venait

voir Aurore dans sa chambre, elle lui racontait des histoires de son invention, et que Léonard lui rapportait les dernières nouvelles du département d'histoire. Je savais pas du tout de quoi Jérémie pouvait bien lui parler. Il parlait pas beaucoup, en règle générale. On entendait pas un bruit filtrer de la chambre d'Aurore pendant ses visites. Moi, je disais pas grand-chose non plus. Je me contentais souvent de regarder dans la même direction qu'Aurore, et si quelque chose apparaissait dans notre champ de vision (une araignée, la pluie) je faisais un commentaire là-dessus. Un jour, je suis passé devant la chambre d'Aurore pendant que ma mère était à son chevet et je l'ai entendue dire derrière la porte :

« Tu t'inquiètes beaucoup trop, ma chérie. Tout ira bien, tu sais ? Tu t'es toujours inquiétée, et tout a toujours fini par bien aller.

– Exactement, a répondu Aurore. C'est exactement pour ça qu'il faut que je continue à m'inquiéter. »

L'idée qu'elles puissent s'accorder sur le fait que tout s'était toujours bien passé me dépassait complètement.

*

Ça faisait environ deux semaines qu'elle était allongée à réfléchir quand Aurore m'a demandé de lui apporter un framboisier à la pistache de chez Moiroud, et je me suis dit qu'elle était guérie. C'était son truc préféré au monde, le framboisier à la pistache de chez Moiroud, et même si la pâtisserie Moiroud n'était qu'à deux pâtés de maisons, elle ne se permettait le gâteau qu'en de rares occasions. Quand je suis revenu avec, elle s'est même pas assise, elle a posé la boîte sur sa poitrine, a coupé un morceau du framboisier avec sa fourchette et l'a porté à sa bouche sans lever la tête.

« C'est pas bon de manger couché », j'ai dit.

Aurore n'a pas relevé. Elle a avalé une autre bouchée. Sa déglutition a semblé déclencher les cloches des vêpres, elles se sont mises à sonner au loin. On ne les entendait pas tous les jours – il fallait, pour que le son des cloches nous arrive, que le vent souffle dans une certaine direction. Ça me rendait toujours à la fois heureux et nostalgique d'entendre les cloches de la fin de journée, je sais pas pourquoi. Ça me donnait l'impression d'être dans un film, où on donnait à mon personnage cinq minutes pour se retourner sur sa vie, voir le chemin parcouru. J'essayais de pas m'y abandonner par contre, parce que Simone m'avait pris en flagrant délit d'écoute des cloches une fois, penché à notre fenêtre, et elle s'était foutue de moi. Elle s'était mise à énumérer toutes les horreurs commises par l'Église catholique, aussi, et tout ça se mêlait aux mélodies joyeuses des vêpres. Ça m'avait marqué.

« Tu trouves pas ça bizarre que j'aie jamais eu de copain ? Aurore m'a demandé.

– Ben faut dire que t'as été quand même bien occupée ces derniers temps, avec la thèse et tout.

– Certes. Mais tu trouves pas ça bizarre que, maintenant que j’ai le temps, ça ne m’intéresse pas plus que ça d’en trouver un ?

– Pas vraiment, non. Simone non plus ça l’intéresse pas.

– Simone est encore petite.

– Ouais enfin, elle a déjà ses règles quand même. »

Aurore s’est redressée et a posé la boîte avec le reste du gâteau sur sa table de nuit. Elle a allumé une clope et m’a eu l’air d’écouter les cloches pendant quelques secondes. J’ai cru qu’elle était en train d’essayer de me dire quelque chose d’important et j’ai voulu lui faciliter la tâche :

« Et une petite copine ? Ça t’intéresserait davantage ?

– Non », elle a dit.

C’était pas un non de dégoût ni de mépris pour ce que je venais de suggérer, mais un non qui laissait penser qu’elle avait aussi réfléchi à la possibilité de vouloir une copine.

« Je ne sais pas ce qui cloche chez moi. C’est pas tant que le sexe ne m’intéresse pas... je crois que ça m’intéresse. Je fais bien des rêves érotiques de temps en temps, et c’est pas désagréable, mais bon, une fois réveillée, je n’ai jamais vraiment eu envie d’essayer pour de vrai. Ça ne me traverse même pas l’esprit. »

La mélodie des cloches sonnait comme un mix de « Frère Jacques » et « Ce n’est qu’un au revoir ».

« Et quand je fais des rêves érotiques, c’est toujours avec des types qui me dégoûtent dans la vie réelle, c’est quand même ballot.

– Moi c’est pareil, je lui ai dit. Je rêve toujours de Denise Galet alors que c’est de Sara Catalano que je suis amoureux. »

Aurore a fait tomber la cendre de sa clope dans la boîte rose de chez Moiroud, en faisant bien gaffe à pas en mettre sur ce qu’il restait du gâteau.

« Je connais pas cette Denise Galet, a dit Aurore, mais Sara Catalano est une petite connasse, Dory. La dernière d’une longue série de petites connasses.

– Je savais pas que t’avais une opinion sur elle.

– J’ai une opinion sur tous les gens qui ont l’air de bien vivre leur adolescence.

– Peut-être que t’aimerais bien Denise alors, j’ai dit. Elle pense qu’au suicide. »

Aurore a souri, la première fois en un mois, il me semble. Elle a dit que j’étais drôle, ce qui n’était pas un truc que j’entendais souvent. En général, les gens disaient de moi que j’étais gentil, mais ça avait l’air de les inquiéter plus qu’autre chose, ou de les rendre tristes pour moi. Mais drôle, c’était toujours un compliment à cent pour cent.

« Je rigole pas, j’ai dit. Elle est vraiment suicidaire, Denise.

– J’ai jamais dit que tu mentais. *Drôle* c’est pas juste pour les gens qui font des blagues. C’est la façon dont tu as dit qu’elle pensait qu’au suicide qui était drôle. Le timing. »

Les cloches se sont arrêtées. J'ai demandé à Aurore si elle voulait des conseils sur le sexe.

« C'est gentil Dory mais bon, t'as pas l'air d'en connaître un rayon. Et si c'est pour me décrire tes rêves érotiques avec la Denise suicidaire, merci hein, mais je crois que je vais passer mon tour.

– Je fais pas que des rêves, j'ai couché avec quelqu'un pour de vrai le mois dernier. »

Aurore a repris la boîte de chez Moiroud sur sa table de nuit. Elle avait pas encore fini sa cigarette alors elle s'est mise à alterner bouffées de clope et bouchées de framboisier. Sur la table de nuit, j'ai remarqué un dépliant hideux que la boîte à gâteau avait dissimulé. Il annonçait une conférence intitulée « Aristophane/ Plaute : Confrontations ».

« Tu vas y aller ? j'ai demandé à Aurore, en dépliant la brochure.

– Mais enfin ça n'a pas de sens... t'as quel âge ?

– 13 ans.

– C'est bien ce qu'il me semblait. Comment t'as déjà pu coucher avec quelqu'un ?

– C'est une fille qui me l'a proposé. Pour que j'arrête de penser au sexe tout le temps.

– Parce que t'y pensais tout le temps ?

– Pas vraiment, non. Mais c'est vrai que j'y pensais quand même pas mal.

– Léonard et Jérémie avaient prévu de te parler de tout ça un jour, genre dans un an. De sexe. Ils sont à la bourre dis donc.

– Ils avaient *prévu* de me parler ? Léonard et Jérémie ne m'adressent jamais la parole.

– Je suis sûre qu'ils vont vouloir te poser deux-trois questions maintenant. Discuter.

– Ah bon ? Tu crois ? »

Elle a pas confirmé.

« Mais quand est-ce qu'il a commencé à neiger, bordel ? Aurore a demandé. Je passe toutes mes journées à regarder par cette putain de fenêtre et voilà, suffit que je tourne la tête une seconde pour qu'il commence à neiger. Vraiment, y a quelque chose qui tourne pas rond chez moi.

– Je vois pas le rapport entre le début de la chute de neige et ta santé mentale.

– Il neige jamais. »

Ça m'a étonné qu'elle s'en veuille d'avoir raté les tout premiers flocons de neige. J'avais plutôt l'impression qu'elle se foutait de la vie à l'extérieur de sa chambre, vu le nombre de fois où elle l'avait quittée ces dernières années.

« Je suis désolé de t'avoir fait rater les premiers flocons », j'ai dit.

Elle a regardé la neige en silence pendant un moment et j'en ai profité pour lire le dépliant sur Aristophane et Plaute. Une feuille A4 pliée en trois, en fait, qui dressait la liste de toutes les communications à venir pendant les trois jours du colloque. Tout ça semblait très abstrait, à part la communication du

dernier intervenant, intitulée « Comment finir une comédie ? ».

« Tu veux que je te laisse toute seule ? j'ai demandé à Aurore.

– Ça fait déjà une heure que t'es là ? Tu restes une heure, en général.

– Ça fait une heure si tu comptes le temps où je suis allé t'acheter le gâteau chez Moiroud. Sinon, ça doit faire dans les quarante minutes. Mais je peux rester aussi longtemps que tu veux.

– Reste alors. »

Elle s'est rallongée, reprenant sa position habituelle pendant mes visites, le regard rivé à la fenêtre.

« Il te parle de quoi Jérémie, quand il vient te voir ? je lui ai demandé.

– En général, il se contente de fredonner.

– Et ça te saoule pas ?

– Non, c'est pas désagréable. Et même si ça me saoulait, je l'en empêcherais pas. Fredonner, c'est son truc.

– Tu sais s'il a composé quelque chose ces derniers temps ? Ça fait un moment que je l'entends plus jouer du piano ou du violoncelle.

– Il essaye de composer sans instruments en ce moment. Juste dans sa tête, voir s'il y arrive.

– Pourquoi ?

– J'en sais rien, Dory. Les gens sont bizarres. »

On voyait bien que la neige tiendrait pas. Même avant de passer le bas du cadre de la fenêtre, les flocons se transformaient en grosses gouttes d'eau.

« T'as mis un préservatif ? m'a demandé Aurore. Avant de coucher avec la fille ?

– Non. Tu penses que j'ai pu lui refiler une maladie ? »

J'étais persuadé que c'étaient toujours les garçons qui transmettaient les maladies.

« T'es con : t'as rien pu lui refiler vu que t'étais puceau. Elle par contre, elle t'a peut-être laissé un petit souvenir. Tu devrais vraiment faire gaffe la prochaine fois.

– Je pense pas qu'il y aura de prochaine fois.

– Dis pas ça, Dory. Je sais que je te fais pitié, mais c'est pas la peine de mentir pour me consoler.

– Je voulais juste dire que je doute fortement que quelqu'un veuille être ma copine maintenant que j'ai des bagues.

– Les bagues, c'est vraiment ce qu'il y a de pire, elle a admis. Je rêve au moins une fois par semaine que je les ai encore. »

Aurore a soupiré, un truc immense, j'ai cru qu'elle arrêterait jamais, que ça la viderait complètement.

« Peut-être que je devrais accepter mon sort et en faire une carrière, elle a dit. Devenir la plus vieille vierge de France. Je pourrais m'associer avec Daphné Marlotte, tiens. On formerait le duo le plus triste du pays. Tous les ans, on ferait une fête ensemble, pour célébrer le fait qu'elle soit toujours en vie et que je n'aie toujours jamais baisé personne.

– T’es pas la vierge la plus vieille de France, j’ai dit.
– J’ai 24 ans, Dory. Y a des filles qui sont grands-mères à cet âge-là.
– Tu veux vraiment pas que je te donne des conseils sur le sexe ?
– Le prends pas mal, hein, mon chou, mais quelque chose me dit que t’as pas été un étalon le soir de ta seule et unique fois. »

De nous tous, Aurore avait le visage le plus doux. Même quand elle essayait d’avoir l’air cassant, ça ne marchait pas. Elle faisait parfois des efforts pour prendre une expression vaguement méchante, pour faire comme les autres, mais ça faisait plutôt peine à voir. Quand elle essayait de dire un truc désagréable, on finissait par être plus désolé pour elle que pour soi.

« Au stade où j’en suis, je devrais sans doute faire appel à un professionnel, elle a dit.

– Tu veux dire un prostitué ?

– Non, je pensais plutôt à un sexologue, ou un truc du genre. Mais je me dis que pour aller consulter un sexologue, il faut peut-être avoir déjà eu des relations sexuelles en fait. C’est pas seulement pour les couples ?

– J’en sais rien. Dans les films, c’est vrai qu’ils y vont toujours en couple. Peut-être que tu devrais y aller avec un copain et faire semblant que vous êtes un couple.

– Quel copain ?

– Bonne question. »

Aurore a fermé les yeux.

« Au départ, je voulais juste tout savoir, elle a dit. Je voulais connaître la réponse à toutes les questions possibles, dans tous les domaines, à la *Questions pour un champion*. Une thèse d’histoire, ça semblait couvrir pas mal de terrain. Mais au final, ben je me sens encore plus inculte qu’avant. J’ai des connaissances phénoménales dans un domaine extrêmement limité, et même là, j’ai pas réponse à tout. L’université, la thèse... ça m’a juste rendue plus lente en fait. Quelle que soit la question qu’on me pose, il me faut des jours pour y réfléchir maintenant, maintenant que j’ai appris à tourner n’importe quelle question dans tous les sens possibles. Je comprends pas ce qui s’est passé. J’ai l’impression d’en savoir encore moins qu’avant. Que la thèse n’a fait que mettre en évidence tous les domaines dans lesquels je ne connaissais absolument rien. C’est vertigineux. »

Ça avait vraiment l’air d’être une énigme totale pour Aurore, les huit dernières années de sa vie. Elle a repris :

« Il devrait vraiment y avoir un programme post-doctoral pour apprendre à reprendre une vie normale. Ou tout un programme doctoral, en fait, pour t’apprendre à vivre. *Études en expériences de vie*, un truc du genre. L’étudiant devrait réunir une bibliographie sur le genre de vie qu’il souhaite mener, et ses profs l’aiguilleraient vers des partenaires de vie potentiels (amis, amants) compatibles avec ses objectifs. La plupart des partenaires s’avèreraient être des impasses, mais chacun apprendrait quelque chose à l’étudiant et lui permettrait d’avancer dans ses recherches. Son directeur de thèse l’aiderait à

voir ce qui a marché, ce qui n'a pas marché, à pas perdre trop de temps... ce serait pratique, non ? On dit que la vraie sagesse s'acquiert en ayant fait l'expérience de la vie, mais bon, il doit bien y avoir un autre moyen, non ? Y a beaucoup d'expériences de la vie qui ne servent à rien, me semble-t-il. On devrait juste pouvoir les zapper et vivre que les expériences nécessaires.

– Y a des sites de rencontres sinon, tu sais ?

– Mais mon problème, c'est que j'ai besoin d'être supervisée, a dit Aurore. Internet part du principe qu'on sait exactement ce qu'on cherche. Mais moi, j'en sais rien... je sais pas ce que je cherche, et encore moins où le chercher. J'ai besoin que quelqu'un m'aide à comprendre ce que devrait être ma vie, maintenant. On devrait avoir des profs toute sa vie. Pourquoi on a plus de profs après la thèse ?

– Parce qu'à un moment donné, j'ai dit, t'es censé devenir ton propre prof. »

Aurore détestait entendre les clichés et mantras bidon de ce genre, elle passait sa vie à éviter les émissions de télé sirupeuses et les films baume-au-cœur.

« On est censés apprendre tout au long de la vie, Dory, et je vais te dire un truc, c'est que la seule façon d'apprendre quoi que ce soit, c'est de parler avec des gens plus intelligents que toi dans le domaine. Point barre. On ne peut pas être son propre professeur d'une matière dont on ignore absolument tout. Il y a une contradiction dans les termes.

– Pas plus que dans l'idée d'un programme doctoral qui t'apprendrait à vivre en dehors du monde universitaire.

– Là, tu marques un point », a concédé Aurore. Elle avait pas l'air d'en faire grand cas, mais pour moi, c'était un événement. De toutes mes années à discuter avec elle, c'était le premier point qu'elle m'avait jamais accordé.

Le jour de la rentrée de janvier, à la récréation, Denise m'a retrouvé dans l'escalier. On savait toujours pas ce qu'il y avait derrière la porte tout en haut des marches. J'avais plus ou moins renoncé à vérifier si elle était fermée ou non. J'allais même plus m'asseoir tout en haut des marches maintenant, je me posais assez bas dans l'escalier, pas loin de Denise.

Je lui ai demandé comment s'étaient passées ses vacances de Noël, ce qu'elle avait eu comme cadeaux, mais elle a dit qu'elle voulait pas en parler, comme si quelque chose d'horrible était arrivé, sauf que j'étais à peu près sûr que rien d'horrible n'était arrivé à Denise pendant les vacances à part devoir rester à la maison avec ses parents – Denise pensait qu'ils étaient stupides, ce qui était peut-être le cas, d'ailleurs (souvent, ils portaient des tee-shirts assortis nous informant de leur signe astrologique et des traits de personnalité associés) – et être obligée de manger plus qu'elle ne voulait.

« Y a vraiment rien que tu aimes dans Noël ? je lui ai demandé. Y a rien que tu aimes manger ? »

– Le seul repas utile, et encore, ça reste à prouver, c'est le petit déjeuner. »

J'aurais pu comprendre si elle avait parlé d'un vrai petit déjeuner avec tartines beurrées, Roudor et Pépito, mais je savais qu'elle parlait de fruits et d'œufs durs, parce que c'était tout ce que Denise mangeait, et seulement le matin, ou parfois à midi en cas d'extrême nécessité. Mais elle comprenait pas le concept du dîner. De son point de vue, c'était le repas le plus inutile, vu qu'on avait pas besoin d'énergie avant d'aller se coucher. Et moi je ne comprenais pas comment quelqu'un pouvait choisir de ne pas dîner. Il m'arrivait même de penser que le dîner avait été inventé pour donner aux gens une raison d'endurer la journée.

« Je sais pas ce que je ferais de mes soirées si le dîner n'existait pas, j'ai dit.

– C'est parce que le dîner est une convention sociale, et que tu as été élevé comme ça, elle a dit. Tu es conformiste, au fond. Tous les enfants le sont. »

J'ai pris ça comme une insulte, puis je me suis rendu compte que prendre le mot *conformiste* comme une insulte était la réaction la plus conformiste qui soit, et donc j'ai laissé courir.

« T'as regardé le téléfilm du Nouvel An cette année ? Sur la Une ? » m'a demandé Denise.

J'ai répondu qu'à la maison on ne regardait jamais les téléfilms français.

« Mes frères et sœurs sont très anti... »

– Ah oui, c'est vrai. J'oubliais que tu viens d'une famille d'esthètes intellos. »

Elle a pas dit ça sur un ton sarcastique. Elle ne connaissait personne de ma famille, mais elle était quand même persuadée qu'on formait un modèle

inversé de la sienne, qui ne comptait qu'une personne intelligente, elle-même.

« On regarde tout le temps des séries américaines à la con », j'ai dit, pour que ma famille ait l'air un peu plus normale.

« Ouais mais bref, t'as pas regardé le téléfilm spécial Noël quoi. Moi, mes parents m'ont obligée évidemment, et c'était une grosse daube, mais devine quoi ? »

Il était impossible de deviner ce que Denise allait dire, et du coup elle ne m'a même pas laissé le temps d'y réfléchir.

« Tu te souviens de ces vidéos qu'on nous a montrées en primaire ? Avec les enfants qui n'avaient jamais vu la mer ?

– Bien sûr que je m'en souviens, j'ai répondu, un peu trop enthousiaste. Je croyais être le seul à y avoir prêté attention par contre.

– C'est vrai qu'ils t'avaient fait de l'effet les pauvres gamins. T'avais mis plein de fric dans la boîte de Mlle Faux.

– Tu m'as vu faire ?

– Tout le monde t'a vu faire. T'as dû y mettre trente pièces, facile. Une par une dans la fente, ça a pris un temps fou. Avec un petit air solennel à chaque cliquetis de pièce qui tombe.

– C'était une bonne cause, j'ai dit, pour ma défense.

– Ça avait l'air de te tenir à cœur ouais. »

L'humeur moqueuse et presque insouciant de Denise ce jour-là indiquait que l'école venait de reprendre. Elle était toujours un peu moins déprimée les jours de rentrée, parce qu'elle avait le sentiment de s'être libérée du « joug parental », comme elle appelait ça, et ressentait une rare sensation de légèreté, « comme quand après avoir monté une côte vraiment rude à vélo, tu te laisses descendre en roue libre », elle m'avait expliqué une fois. Ce sentiment durait généralement trois ou quatre jours après le retour en classe, pas plus.

« Eh ben, devine quoi ? a répété Denise qui avait retrouvé son sérieux. Une des actrices du téléfilm de Noël, le premier rôle en fait, elle était dans cette vidéo. C'était une des gamines qui avaient jamais vu la mer.

– Laquelle ? Juliette ?

– Oui. Juliette. »

Elle avait pas l'air de trouver bizarre que je me souvienne non seulement des visages mais aussi des noms des gamins de la campagne La Mer à Voir. J'ai quand même senti le besoin de me justifier.

« En fait, je me souviens juste de Juliette. Je la trouvais jolie. J'avais eu un petit crush pour elle à l'époque.

– Ouais moi aussi », a dit Denise.

Ça m'a pris tellement de court que j'ai fait comme si nos deux confessions s'étaient superposées et que j'avais pas entendu la sienne.

« Alors comme ça, elle est devenue célèbre ? j'ai dit. C'est cool. Je parie que maintenant elle peut aller voir la mer quand elle veut.

– Non mais tu piges pas ce que je veux dire en fait. Je crois qu'en vrai, Juliette a jamais été une enfant pauvre qui n'a jamais vu la mer. Enfin, à part

quand elle était tout bébé j'imagine, à moins qu'elle soit née sur la plage comme les tortues qui pondent dans le sable, il a bien dû y avoir un an ou deux où elle savait pas ce qu'était la mer, mais bon. Ce que je crois maintenant, c'est que ces vidéos étaient complètement scénarisées. Que tous les gamins étaient bidon. Que c'étaient des acteurs.

– J'y crois pas une seconde.

– T'as qu'à regarder sur internet. Juliette Corso, elle s'appelle. Tu verras bien. »

J'ai monté les escaliers pour vérifier la porte. Elle était toujours fermée.

« Et ça dit sur internet que c'était déjà une actrice il y a quatre ans ? »

Denise a répondu que oui, qu'elle avait passé pas mal de temps à faire des recherches sur Juliette ces derniers jours.

« Peut-être que les deux choses sont vraies, j'ai dit en descendant les escaliers. Peut-être que c'était un enfant acteur *et* qu'elle avait jamais vu la mer, et que l'opération de charité les a aidés, elle et son petit frère.

– Ouais, a dit Denise, sans conviction. Tout est possible. »

Je m'étais souvent demandé ce qu'étaient devenus les enfants de La Mer à Voir. J'avais beau avoir donné pas mal de fric, j'étais au fond assez partagé sur le travail des associations qui organisaient seulement des opérations ponctuelles. D'autres associations venaient en aide aux mêmes personnes aussi longtemps qu'elles en avaient besoin, et je me disais que c'était peut-être mieux. Les associations comme La Mer à Voir laissaient aux gamins un souvenir précieux, certes, mais ils devaient laisser la place à d'autres juste après, c'était pas comme si à partir de maintenant, ils allaient pouvoir voir la mer dès qu'ils en avaient envie. Je savais pas dire ce qui était le plus cruel en fait : vivre sans connaître ce qui vous manque, ou bien y goûter une fois et retourner ensuite à votre vie sans ça. J'espérais pour les enfants de la vidéo qu'ils avaient pu voir la mer encore et encore, et pas uniquement cette fois-là. Et je me suis rendu compte que je n'avais pas vu la mer depuis que le père était mort. C'était logique qu'on n'ait pas fait de voyage depuis. Ma mère détestait conduire.

« Alors, comme ça, tu aimes les filles ? » J'ai posé cette question parce que je voulais penser à autre chose.

« J'aime pas vraiment qui que ce soit », a répondu Denise.

*

Après la pose de mes bagues, j'ai décidé qu'il était temps de me concentrer sur l'école et de devenir plus intelligent. Mon allemand avait atteint un palier ce trimestre. Herr Coffin ne faisait plus autant de compliments, même si j'étais toujours un de ses meilleurs élèves. Un jour, j'ai décidé d'aller lui parler à la fin du cours, pour lui demander s'il pensait que j'avais ce qu'il fallait pour devenir prof d'allemand. J'avais jamais parlé en tête-à-tête avec un prof avant ça, alors que mes frères et sœurs le faisaient depuis la

maternelle. Je pensais qu'il fallait être brillant pour avoir le droit de rester dans la salle à la fin des cours et discuter avec les profs pendant qu'ils rangeaient leurs affaires. Je croyais que les élèves qui discutaient avec les profs revenaient sur certains points du cours, posaient des questions subsidiaires, que le prof suggérait des lectures complémentaires. Mais au collège, j'ai vu des mecs encore plus bêtes que moi s'arroger le droit de papoter avec le prof de maths ou de français à la fin d'un cours. Je me suis dit qu'ils devaient se croire plus intelligents qu'ils n'étaient, ce sont des choses qui arrivent, mais pourquoi est-ce que les profs acceptaient de perdre cinq minutes d'interclasse avec des élèves médiocres ? Et qu'est-ce que les gamins pouvaient bien leur dire ? J'ai demandé à Simone ce qu'elle en pensait, et elle a dit que la seule chose qui intéressait les « élèves moyens », c'était de parler d'eux, et qu'elle supposait donc que la seule raison pour laquelle ils allaient voir les profs après les cours, c'était pour demander conseil sur leur avenir d'une façon qu'ils pensaient humble mais qui en réalité était une manœuvre pour attirer l'attention, pour s'assurer qu'on les avait remarqués malgré la faiblesse de leurs performances scolaires. « Encore pire, Simone avait dit, ils parlent au prof dans l'espoir qu'il aura détecté quelque chose d'unique chez eux. Ils sont nuls et ils le savent bien, mais comme on leur a toujours dit que tout le monde avait un but dans la vie, ils veulent absolument connaître le leur. Ils pensent que les profs ont une sorte de superpouvoir qui les aide à détecter en quoi la nullité spécifique de tel ou tel élève peut être utile à la société. Ils pensent que le fait d'être une bille dans tel ou tel domaine signifie automatiquement qu'ils seront bons dans tel ou tel autre. »

Je pensais pas faire partie de la catégorie d'élèves décrite par Simone. J'étais pas nul en allemand, après tout, je voulais poser à Herr Coffin une question raisonnable, je n'y allais pas juste pour qu'il me rassure. Je voulais son avis sincère. Malgré ça, je me suis senti un peu nerveux en allant vers son bureau à la fin d'un cours, une fois que tout le monde était sorti. Et s'il me disait que je pourrais jamais être prof d'allemand, qu'est-ce qu'il me resterait ? À quoi d'autre est-ce que j'étais même moyennement bon ?

« Herr Coffin... » j'ai dit, et me suis interrompu immédiatement parce que je me suis rendu compte que je ne savais pas s'il fallait que je m'adresse à lui en allemand ou en français. Le français était autorisé dans ses cours seulement quand on faisait des versions. Vu la question que j'allais lui poser, je me suis dit que je ferais meilleure impression si je demandais en allemand. Mais peut-être que ça ferait fayot, ou gamin qui en fait des caisses. À ma connaissance, personne n'était jamais allé parler à Coffin après un cours, du coup, je n'avais pas de précédent auquel me référer. Je me suis lancé.

« Herr Coffin, j'ai répété. *Denken Sie, dass ich einen guten Deutschlehrer werden könnte ?* »

Herr Coffin m'a regardé par-dessus ses lunettes.

« Est-ce vraiment à cela que vous aspirez ? » il m'a demandé. Pas en allemand. Il avait l'air de croire que je lui faisais une blague. « Y a-t-il

d'autres métiers que vous envisagez ?

– Juste prof d'allemand, pour l'instant », j'ai dit.

Herr Coffin a baissé des yeux tristes vers sa sacoche, comme si je venais de lui annoncer une mauvaise nouvelle.

« Quand est-ce que vous avez su que vous vouliez devenir prof d'allemand ? je lui ai demandé.

– Moi ? » il a dit, surpris, comme s'il y avait eu une troisième personne dans la salle. Il donnait l'impression que personne lui avait jamais vraiment posé de questions personnelles.

« Je n'ai jamais particulièrement voulu enseigner, il a dit. La vocation est une chose rare et précieuse, peu d'enseignants l'ont réellement. En trente-sept ans de métier, je n'ai rencontré que peu de professeurs passionnés par leur métier. Ils se comptent sur les doigts d'une main. » Il a marqué une pause à ce moment-là, comme pour leur rendre un hommage silencieux. « La majorité de mes collègues n'ont pas de passion pour l'enseignement de l'allemand, mais seulement pour la langue allemande elle-même, comme c'était mon cas. Comme c'est mon cas », il s'est corrigé immédiatement.

« Qu'est-ce que vous vouliez faire alors ? Quand vous étiez jeune ?

– J'aime l'allemand. Je voulais tout connaître de cette langue, la moindre subtilité, tous les sous-entendus possibles. Je voulais passer mes journées à lire Schlegel (il avait l'air de penser que je voyais exactement de quoi il parlait), ce qu'il avait lui-même écrit mais aussi ses traductions de Cervantes et de Shakespeare, et comprendre pourquoi il avait traduit telle chose de telle façon et pas d'une autre, saisir quand est-ce que la façon dont une phrase sonne en allemand devenait plus importante qu'une traduction mot à mot.

– Vous vouliez être traducteur alors ?

– Non, pas exactement. Je voulais juste étudier, continuer à étudier. Mais c'est une erreur de croire qu'enseigner une discipline est une autre façon de continuer à apprendre des choses sur cette discipline. »

Parler avec Herr Coffin commençait à ressembler à parler avec une de mes sœurs.

« Je ne suis pas un bon professeur, il a ajouté.

– Moi je trouve que si », j'ai dit.

Le silence qui a suivi est devenu encore plus embarrassant quand on a entendu dans le couloir un élève en traiter très distinctement un autre de « fissure anale ». Herr Coffin a fait semblant de ne pas entendre et il a à nouveau regardé sa sacoche.

« Je ne pense pas être vraiment passionné par la langue allemande, j'ai fini par dire.

– Tant mieux pour vous. Peut-être alors que vous aimerez l'enseigner. »

*

Le seul conseil pratique qu'Herr Coffin a eu à me donner sur le moyen

d'améliorer mon allemand a été de chercher des « partenaires de conversation », des gens qui parleraient la langue couramment et pourraient m'aider à saisir les rythmes de l'allemand du quotidien et à en *savourer les mélodies*.

« L'École veut vous faire croire qu'il faut des années et des années de cours pour apprendre une langue alors qu'en réalité il suffit de quelques mois d'immersion totale, m'avait expliqué Herr Coffin. L'immersion vous aidera à vous forger une sorte de boussole interne, qui vous apprendra à reconnaître immédiatement, lorsque vous commencerez une phrase, si vous allez ou non dans la bonne direction. » À chaque fois qu'il disait boussole, il illustrait ça d'un mouvement de l'index en balancier qui évoquait plutôt un métronome.

Herr Coffin ne s'était pas proposé pour être mon partenaire de conversation par contre, et maintenant que le père était mort je ne connaissais personne qui parlait allemand, alors j'ai décidé de mettre une annonce sur internet.

Le problème, c'est que tous les sites qui mettaient les gens en relation avaient l'air d'être des sites de rencontres. Même ceux qui annonçaient que leur but était de « bâtir une communauté plus forte » avaient des photos de couchers de soleil romantiques et de couples de vieux qui se tenaient par la main. Certains sites étaient hyper spécialisés, juste pour faire se rencontrer des hommes riches et des femmes plus jeunes qui ne souhaitaient pas travailler, par exemple, ou juste des veuves et des veufs. Il y en avait même un réservé aux protestants calvinistes. Je me suis dit que le pourcentage de calvinistes qui parlaient allemand était sans doute plus élevé que la moyenne nationale, mais le site calviniste était exclusivement dédié aux rencontres amoureuses et je ne voulais pas sortir avec une calviniste. Je n'avais rien contre les calvinistes en général, mais j'avais entendu dire qu'ils étaient très sérieux, et je ne voulais rien de sérieux. Pas de relation sérieuse, je veux dire. Je voulais me concentrer sur mes études.

J'ai choisi le site avec la photo de coucher de soleil. Je devais commencer par créer un profil pour pouvoir accéder aux profils des autres. En répondant aux questions du formulaire, je me suis dit que ce serait peut-être pas mal de trouver aussi des « partenaires de conversation » pour Aurore, qui passait toujours le plus clair de son temps enfermée dans sa chambre. Et puis pour ma mère aussi, tant que j'y étais. Par « partenaires de conversation », je voulais bien sûr parler de petits copains. J'ai créé un profil assez vague pour qu'il nous corresponde à tous.

SEXE : NSPP

*CHERCHE : hommes/femmes, amitié/informel/partenaire de vie/amour/
conversation*

ÂGE : confidentiel

DOMAINE D'ACTIVITÉ : autre

(Entrez ici votre domaine d'activité s'il n'apparaît pas dans la liste) :

humanités

LOISIRS : activités d'intérieur

FUMEUR : occasionnel

ALCOOL : occasionnel

À PROPOS DE VOUS {1 200 car. max.} : Bonjour ! Guten Tag ! Cherche amis bilingues (allemand, français) pour conversation et un copain entre 25 et 60 ans. Aimerais vous rencontrer si vous aimez parler de la vie et des livres, si vous parlez allemand, ou juste si vous voulez passer un bon moment avec moi/nous. J'ai une grande maison avec jardin. Je n'ai pas d'animaux de compagnie mais si vous en avez ils seront les bienvenus. À bientôt j'espère.

Une fois notre profil créé, j'ai regardé un peu qui vivait dans notre coin (on pouvait chercher d'autres inscrits sur le site via leur code postal). Une seule personne en ville avait indiqué dans son profil qu'elle parlait allemand, et c'était Coffin. Herr Coffin recherchait quelque chose de sérieux, une compagne avec qui prendre un verre de vin et faire des balades le long de la rivière les week-ends. J'ai essayé de l'imaginer en beau-père. J'ai élargi la recherche de façon à inclure les cinq codes postaux limitrophes – il suffisait de cliquer sur un bouton dédié qui ratissait de plus en plus large à chaque fois si vous ne trouviez rien près de chez vous. J'étais en train d'examiner le profil d'un candidat potentiel pour Aurore quand j'ai reçu ma première alerte. Une icône rouge en forme de cœur avec une enveloppe blanche dessinée à l'intérieur a commencé à clignoter en haut à droite de l'écran. Ça faisait comme un cœur qui bat. J'ai cliqué dessus. Le message était d'un certain Alex 79#69 et consistait en un sobre : « Salut. » Je lui ai retourné son salut et Alex 79#69 a écrit :

« T'es un mec ou une fille ? Ton profil est pas clair.

– Fille », j'ai répondu en pensant à Aurore. (Alex avait 28 ans, trop jeune pour ma mère.) « 24 ans. Historienne. Viens de finir ma thèse. »

« Waouh », a répondu Alex 79#69, et après ça il n'a plus rien dit.

OscarOscar a montré plus d'intérêt quand je lui ai parlé des prouesses intellectuelles d'Aurore à la première personne, mais sorti de nulle part, il a envoyé « grave envi d'1 pipe ».

J'ai demandé juste au cas où s'il parlait allemand, histoire d'être sûr de pas laisser passer une opportunité, même si je me disais que s'il avait des origines allemandes il se serait appelé OskarOskar.

« Si tu suce corect, je parle n1porte kel langue », il a répondu.

Je me suis dit que ça suffisait comme ça pour la journée. Je me suis déconnecté du site et mis à chercher des photos de Juliette Corso à la place (la vraie/fausse fille de la vidéo caritative). Juliette avait son propre site mais la campagne La Mer à Voir ne figurait pas dans la liste de ses « expériences professionnelles », une liste assez courte, par ailleurs : deux téléfilms et une

pub pour un soda dont je n'avais jamais entendu parler (la pub avait été diffusée seulement en Belgique). D'après sa bio, elle était de Clermont-Ferrand mais avait récemment déménagé à Paris afin de poursuivre sa carrière d'actrice. Elle disait aussi avoir un chien mais ne mentionnait pas de petit frère.

*

Un soir, Simone me regardait galérer sur mes devoirs de maths, et ça a dû l'émouvoir ou lui rappeler des souvenirs.

« Tout était quand même vachement plus simple au collège, elle a dit.

– Je croyais que toutes les classes avaient été faciles pour toi.

– Je parle pas des cours et des devoirs eux-mêmes, mais de toutes les décisions à prendre à côté de ça.

– Quelles décisions ?

– Exactement. T'es au collège. T'as aucune décision à prendre. Tu peux juste te contenter de faire tes devoirs pour le fun, sans te demander en permanence si ça te plaît vraiment ou pas.

– J'ai pas vraiment à me demander quoi que ce soit parce que je suis à peu près sûr qu'aucun devoir me plaît. »

Je pensais que la conversation s'arrêterait là, mais Simone voulait absolument me faire partager une image.

« On est tous dans un entonnoir, tu vois ? » Elle a pris mon cahier de brouillon sur le bureau et dessiné un entonnoir sur une page blanche. « Toi, tu es là », elle a expliqué, en faisant une petite croix en haut de l'entonnoir.



« Et moi, je suis là. » Elle a dessiné une autre croix un peu plus bas dans l'entonnoir.

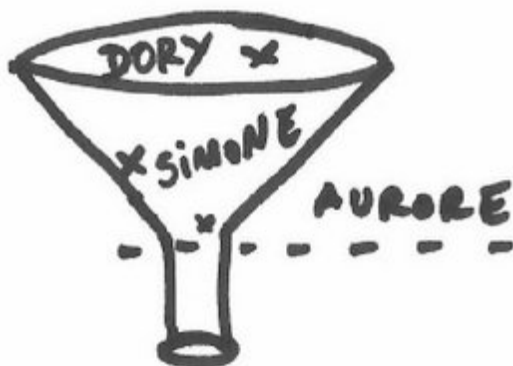


« Et il représente quoi, l'entonnoir ? j'ai demandé. L'école ?

– L'entonnoir représente notre vie. La vie humaine en général, les possibilités, les choix. » Elle a posé le crayon sur la croix qui était censée me représenter. « Quand on naît, on a un nombre pratiquement illimité d'options, on nage tout en haut de l'entonnoir pépère, et on peut tout envisager, on ne pense pas à l'avenir, ou du moins pas comme à un goulot d'étranglement. » Elle a pointé le bas de l'entonnoir, puis à nouveau le haut, là où elle avait écrit mon nom, là où l'entonnoir était le plus large. « Quand tu y penses, tu te dis que l'avenir, ce sera plus de ça, encore plus d'espace à explorer, plus de liberté, plus de choix, parce que tu vois bien que tes parents repoussent de plus en plus l'heure de t'envoyer au lit, qu'ils te permettent de plus en plus de trucs, et tu te dis que ça va être vraiment super d'être adulte, alors qu'en fait, petit à petit, tu te fais aspirer vers le fond. Au début, tu t'en rends pas vraiment compte. Ça commence avec le choix des options au lycée. Plus de littérature ou plus de maths ? Troisième langue ou option théâtre ? Et petit à petit, en croyant faire des choix positifs, tu ne fais en fait que rayer toutes les autres options du champ des possibles, et tu coules vers le fond de l'entonnoir de plus en plus vite, dans un tourbillon de décisions hâtives, jusqu'à ce que tu te retrouves en train d'écrire une thèse sur un sujet tellement pointu que tu es l'une des vingt-cinq personnes à le comprendre ou à s'y intéresser un minimum.

– Rien t'oblige à faire une thèse, j'ai dit.

– Non mais une thèse, en fait, c'est ce qui ralentit le plus efficacement la chute. Ça te fait gagner un peu de temps avant d'avoir à tomber dans le trou. Pendant quelques années, tu peux presque te persuader que ta thèse est tellement spécialisée qu'elle te permet de frôler une forme d'universalité mais en fin de compte, peu importe que tu sois brillant, ou que tu croies pouvoir appliquer ton intelligence à d'autres aires de recherches : le monde universitaire t'a déjà cantonné dans le domaine que tu as choisi des années auparavant. C'est pour ça qu'Aurore est déprimée. Elle crève pas d'envie aller là. » Simone a pointé le goulot de l'entonnoir et a fait une croix pour Aurore juste à l'entrée.



« C'est pas le cas de tout le monde ? j'ai demandé.

– Détrompe-toi mon vieux. Y a des gens qui aiment se faire piéger. Qui se sentent à l'aise quand ils sont à l'étroit. Y en a même qui en ont besoin. »

Simone a dû penser qu'on tenait quelque chose avec son début de théorie. Elle m'a demandé de commencer à enregistrer notre conversation pour sa biographie.

« J'étais en train de bosser, je lui ai fait remarquer.

– Non mais t'as pas suivi ce que je viens de dire ? Je me répète : ce que tu peux faire au collège n'a absolument aucune importance ni conséquence sur ton avenir.

– C'est pas ce que tu disais quand tu y étais.

– Ouais mais maintenant, avec le recul, je le sais. Tu peux me croire sur parole. C'est l'avantage d'avoir une grande sœur. »

J'ai sorti le dictaphone du tiroir de mon bureau et j'ai appuyé sur REC sans même vérifier que j'étais pas en train d'effacer une vieille interview. Je pensais pas que j'écirais vraiment un jour la biographie de Simone, et la micro-partie de moi qui se disait que peut-être Simone insisterait tellement que je serais obligé soupçonnait aussi qu'au moment de rédiger, ma mémoire serait plus fiable que les souvenirs à moitié inventés de Simone ou ses théories fumeuses qu'elle ne cesserait de faire évoluer, de toute façon. Elle s'est éclairci la gorge.

« Je pense que ma biographie devrait commencer avec l'image de moi en train de regarder par la vitre de la voiture au retour des vacances d'été.

– Quand tu faisais tes exercices mélancoliques ?

– Exactement.

– J'ai jamais vraiment compris ce que tu voulais dire par là, quand tu disais que tu pratiquais la mélancolie.

– Pratiquer la mélancolie, ça consiste à regarder tout ce que tu as devant toi comme si ça appartenait déjà à un passé lointain.

– Ah OK.

– Je m’inventais des histoires de futurs hautement improbables aussi à l’époque, pour essayer à tout prix de m’éloigner du présent. D’une certaine façon, pratiquer la mélancolie, c’est le contraire de la méditation.

– Pourquoi tu faisais ça ?

– Je le fais toujours.

– Mais pourquoi ?

– C’est un exercice pour stimuler l’imagination.

– Tu peux pas exercer ton imagination si t’es dans le présent ?

– Pas vraiment, non. T’as quasiment aucun contrôle sur le présent, par exemple sur la météo, ou sur ce que les gens autour de toi sont en train de faire. T’es obligé de suivre un rythme imposé, tu vois ? Les possibilités sont limitées. T’as pas de recul, peu de place pour l’analyse, et aucune pour la réécriture, ce qui est la clé de toute œuvre artistique.

– Mais comment ça marche, un exercice de mélancolie ? Tu imagines des trucs tristes ?

– Pas forcément, non.

– Alors pourquoi t’appelles ça pratiquer la *mélancolie* ?

– Ce qui rend la chose mélancolique, c’est pas la nature des choses que tu imagines, mais le fait que quoi que ce soit que tu puisses imaginer quand tu t’extrais du présent sera toujours plus riche et plus intéressant que ce à quoi tu reviendras quand t’auras fini. C’est ça, le côté déprimant. C’est ça qui est au cœur de la mélancolie : la disparité totale entre vie imaginée et vie réelle, pas les choses que tu imagines elles-mêmes. Le présent est frustrant parce que tu ne peux pas agir sur lui au moment où il se produit. Mais une fois que tu as élaboré le souvenir de quelque chose, tu peux te débarrasser des parties les plus insignifiantes et en écrire une meilleure version.

– Comme Don Quichotte ?

– Comme Don Quichotte, ouais. La plupart du temps, Don Quichotte n’imagine pas des choses tristes. Par exemple, quand il imagine qu’il est fait chevalier par l’aubergiste, c’est pas triste du tout.

– J’ai pas lu le livre en fait.

– Peu importe. En général, les gens trouvent ça triste que quelqu’un considère le présent si médiocre qu’il aspire à se retirer dans une vie imaginaire, qui est ce que font les mélancoliques. C’est pour ça que, comme toi, ils assimilent la mélancolie avec la tristesse, mais ils se trompent. Pratiquer la mélancolie et être triste sont deux choses très différentes. » Elle a marqué une pause avant d’ajouter : « En plus être dans le présent, c’est vraiment chiant parce que le corps s’en mêle et il y a toujours un truc qui va pas avec le corps, alors que si tu penses dans une autre dimension spatio-temporelle, le corps n’est plus un problème.

– Qu’est-ce qui te gêne dans ton corps ?

– Me lance pas sur ce sujet.

– Et c’est quoi le lien avec l’entonnoir ?

– Tout a un lien avec l’entonnoir, Dory. On doit tous passer par l’entonnoir

et abandonner des choses en cours de route et je veux faire gaffe à ce que j'abandonne, tu vois ? Dernièrement j'ai remarqué que je ne consacrais plus autant de temps qu'avant à mes conversations imaginaires, par exemple. Je suis trop occupée à d'autres choses, potentiellement moins importantes. Ça m'a fait prendre conscience que j'étais peut-être plus loin dans l'entonnoir que ce que je pensais.

– C'est ça que tu élaborais dans ta tête quand on rentrait à la maison en voiture ? Des conversations imaginaires ?

– Non. En voiture, j'imaginai juste des futurs invraisemblables. Ou j'inventais des vies aux gens qu'on croisait dans les autres voitures. Les conversations imaginaires c'était plutôt pour m'endormir. J'en avais une douzaine en cours, et chaque nuit, en fonction de mon humeur, j'en répétais une, je la peaufinais... j'adorais faire ça. Maintenant, avant de m'endormir, je suis obligée de penser à la vraie vie, au bac, tout ça. L'entonnoir t'enlève des trucs sans même que tu t'en rendes compte, c'est flippant.

– Avec qui t'avais des conversations imaginaires ?

– C'est hyper intime comme question.

– Tu penses pas que les lecteurs de ta biographie voudront savoir ?

– T'as raison. Faut que j'apprenne à me dévoiler un peu. Mais en fait, j'avais des conversations imaginaires avec toutes sortes de gens : des vrais gens, enfin, je veux dire des gens que je connaissais pour de vrai, des célébrités, et aussi des gens que j'inventais de A à Z. Y avait des conversations que j'aurais aimé avoir dans la vraie vie, que j'espérais avoir l'occasion d'avoir un jour ou l'autre, et d'autres qui étaient de l'ordre du fantasme total. Y en a sur lesquelles je travaillais que pendant quelques jours, du genre liées à l'actualité, comme quand ils pensaient réformer l'enseignement au collège y a deux ans par exemple : je me suis imaginé tout un débat télévisé avec le président sur la question. Je savais que les chances d'être invitée au vingt heures pour discuter de sa réforme avec le président étaient minces, mais je me disais quand même "on sait jamais, autant avoir les arguments tout prêts et bien au chaud dans ma tête". Au cas où je le rencontrerais dans la rue, aussi, ça pouvait servir. C'était plutôt convaincant comme argumentaire, si ma mémoire est bonne. D'autres conversations étaient plus plausibles, comme quand j'avais un prof frustrant, tu vois le genre ? Qui sait que je suis plus intelligente que lui mais fait semblant de pas s'en rendre compte ? Eh bien j'imaginai toute une conversation où je l'enfonçais devant toute la classe. C'était vraiment très gratifiant. En CE2, presque chaque soir, j'avais une conversation imaginaire avec M. Mohrt. J'ai passé tellement d'heures à imaginer ce que je dirais à ce trou de balle si on m'en donnait l'occasion que je m'en souviendrai sans doute encore sur mon lit de mort, de cette conversation-là. Rien que d'en parler maintenant j'ai des pans entiers qui me reviennent.

– Et les gens que tu inventais, c'étaient comme des amis imaginaires ?

– Ah ben non, ça aurait été déprimant.

– C’était qui alors ?
– Souvent, c’était juste des interviewers.
– T’en as inventé plusieurs ?
– Seulement deux en fait. Je dois dire que je leur inventais pas vraiment de vie intérieure ni rien, ils n’avaient même pas de visage bien défini, juste une fonction : ils étaient là pour m’interviewer, point final. Je choisissais l’un ou l’autre selon l’humeur. Y en avait un qui me servait juste de faire-valoir, tu vois ? Il posait que des questions pour lesquelles j’avais des réponses drôles et intelligentes. Et l’autre était plus dans la contradiction, il était là pour s’opposer à tout ce que je disais, on débattait. Je pouvais m’en prendre à lui et verbaliser toutes mes idées sur ce qui tourne pas rond dans le monde. Ils m’étaient utiles tous les deux en fait, utiles à l’élaboration et l’expression d’idées complexes.

– Et moi, quelle sorte d’interviewer je suis ?
– On peut pas dire que tu me défies un max.
– Je suis plutôt comme le premier interviewer alors. Juste là pour te mettre en valeur.

– Mes deux interviewers étaient là pour me mettre en valeur, Dory. T’as toujours le dernier mot et l’argument ultime dans une conversation imaginaire. Sinon, autant pas en avoir. Même en essayant de donner aux autres des bons arguments, c’est impossible de les mettre à ta hauteur. Au début j’essayais de laisser à l’autre la possibilité de dire un truc aussi intelligent que moi, mais c’est dur d’être à cent pour cent juste dans une conversation imaginaire, tu comprends ? C’est comme quand tu prends en même temps les blanches et les noires aux échecs parce que tu trouves personne avec qui jouer. On pourrait penser que vu que c’est ton cerveau qui joue pour les deux côtés, ça va être dur de choisir de quel côté tu préfères gagner, mais au fur et à mesure que la partie avance, tu développes une préférence pour la façon dont tu as joué d’un côté plutôt que de l’autre. Et bien sûr qu’à la fin, dans tes conversations imaginaires c’est toujours ton argument qui l’emporte et que c’est toi qui as les meilleures réparties. Ce serait quoi l’intérêt, sinon ? Tu les crées pour toi ces conversations, pour ton usage personnel, alors c’est l’occasion de te faire mousser. C’est pour ça que les gens les inventent.

– Tu crois que d’autres gens ont des conversations imaginaires comme toi ?
– C’est obligé. Ils exploseraient sinon. Faut bien qu’ils s’inventent la conversation où ils ont le dernier mot avec leur patron, avec leur femme, n’importe qui. Avec des personnages inventés.

– Avec des morts ? j’ai demandé.
– Ouais, avec des morts, je sais pas si ça marche vraiment. J’ai essayé une fois. Y a pas la même satisfaction à inventer une conversation s’il n’y a aucun espoir de pouvoir un jour réellement avoir cette conversation avec eux.

– Avec quel mort t’as essayé ? »
Je pensais qu’elle répondrait le père, mais elle a dit : « Romain Gary. »

Les seules conversations imaginaires que j'avais eues étaient en fait des reconstitutions de conversations qui avaient réellement eu lieu et s'étaient assez mal passées, comme celle avec Sara Catalano, le jour des 111 ans de Daphné Marlotte, quand elle m'avait traité de pervers. J'inventais jamais une conversation ou une situation de toutes pièces, comme Simone. Ce que je faisais par contre, de temps en temps, c'était d'imaginer des dialogues supplémentaires pour mes films préférés. Je m'inventais un rôle dans les films en question, aussi. C'était pas évident de m'intégrer au scénario d'un film et de faire en sorte que le film reste bon par contre, alors j'essayais de me donner un rôle aussi secondaire que possible, mineur mais efficace, de façon à pas trop altérer l'intrigue. Mon personnage était juste là pour changer un petit détail, une toute petite chose qui aurait rendu les personnages principaux plus heureux. Comme par exemple dans *Le Retour du Jedi*, où j'étais un rebelle retenu prisonnier sur l'Étoile de la Mort : je profitais de la panique causée par l'attaque rebelle contre la station pour m'échapper de ma cellule, et je croisais Luke traînant Vador à moitié mort pour le mettre à l'abri, et je lui filais un coup de main. Du coup, plutôt que d'avoir à dire adieu à son père juste au moment où ils se réconcilient (tragique), je réussissais à les aider à monter à bord de la navette impériale et sauvais Vador (j'étais médecin) pendant que Luke quittait l'Étoile de la Mort en vitesse avant qu'on n'explose. Une fois à l'abri sur Endor, je les laissais se retrouver tranquillement. Ils devaient avoir beaucoup de choses à se dire après toutes ces années, et il m'avait toujours semblé que les quelques secondes que les scénaristes leur avaient données à la fin du film n'étaient vraiment pas suffisantes, que c'était injuste même, qu'après tout ce temps, ils n'aient pas l'occasion de réellement faire la paix. Pendant qu'ils rattrapaient le temps perdu, je m'allongeais sur l'herbe, regardais les étoiles. Après, Luke nous emmenait Vador et moi à la fête des Ewoks, et il me présentait à Han et à Leia. Leia avait pas mal d'infos à digérer d'un coup, et elle avait des trucs à dire à Vador aussi, alors je restais avec Han, et j'essayais de devenir pote avec lui. Han m'aimait pas trop au début, il se sentait menacé par mon arrivée en héros (dans le film, j'étais plutôt beau gosse, aussi), mais assez vite, il comprenait que j'étais un mec bien et que j'avais aucune intention de lui piquer sa copine, que je voulais juste décompresser un peu après tout ce que j'avais traversé, et qu'on pouvait tous être amis jusqu'à la fin de nos jours, THEEND. Enfin, je dis « THE END », mais c'était jamais vraiment fini. Parfois, j'étais tellement pris dans mon dialogue avec Han Solo que je commençais à écrire tout un passé à mon personnage, je lui ajoutais des scènes dans les deux épisodes précédents, lui laissant même une certaine marge pour pouvoir apparaître dans les épisodes suivants, si jamais il y en avait. Peut-être que c'était comme ce que disait Simone à propos de ses conversations imaginaires. Peut-être qu'il était impossible de s'écrire un rôle sans se réserver les meilleures répliques. C'était difficile, même avec mon intention de pas ruiner la forme du film, de me

donner un rôle vraiment insignifiant. Qui ça pouvait bien déranger après tout ? J'étais le seul à le savoir. Mais même comme ça, je me sentais coupable de remanier des films parfaits en rejoignant le casting. J'ai donc commencé à imaginer que les films pouvaient rester tels quels, avec tous les rebondissements et l'action dont le public avait besoin, pendant que je mettais en place un monde cinématographique parallèle où de petites choses pouvaient toujours être réajustées et où les personnages que j'aimais pouvaient venir se reposer un moment, loin de la tragédie et des larmes, juste pour papoter avec moi tranquille, boire un coca, regarder la télé. La quantité de complications et de malchance dont les scénaristes accablaient mes personnages préférés m'avait toujours paru assez injuste. Je savais bien que c'était pour correspondre aux règles d'Aristote et tout, mais quand même. Si j'avais ressenti de l'admiration ou de la tristesse pour un personnage, il avait automatiquement une place dans mon monde parallèle de films où il ne se passait jamais rien de traumatisant.

*

Cet hiver-là, Denise a fini par perdre un proche. Elle avait hâte de m'en parler. Comme c'était sa grand-mère qui était morte et pas quelqu'un de jeune, elle pensait que ça comptait pas vraiment (ça s'inscrivait dans « l'ordre naturel des choses »), mais quand bien même, elle adorait sa grand-mère, et elle allait mettre tout son cœur dans son éloge funèbre.

« Tu devrais venir à l'enterrement, elle m'a dit. C'est jeudi.

– Je peux pas rater l'école.

– Tu sèches bien les cours pour aller à Paris quand ça t'arrange. »

Elle avait raison, bien sûr. J'aurais pu sécher après tout. C'est juste que ça ne m'intéressait pas autant qu'elle d'aller à un enterrement.

« Je vais voir ce que je peux faire », j'ai dit.

On était à la cafétéria. Denise avait pris l'habitude de m'y retrouver, même si elle mangeait jamais rien. Elle disait qu'elle mangeait seulement le matin, mais même ça, je crois qu'elle le faisait pas tous les jours.

« Tu devrais manger un petit peu avant ton cours de gym, j'ai dit. Prends un peu de mon riz.

– Ça va. Je suis assez grosse comme ça.

– T'es la personne la plus maigre que j'aie jamais vue.

– Ouais, je sais bien que je suis pas grosse *comparée* aux autres, mais c'est pas le problème. Je me sens juste trop grosse. Trop grosse pour être à l'aise.

– T'as pas envie d'avoir des nichons et tout ?

– Oh, je suis pas ta copine ! Qu'est-ce que ça peut bien te faire que j'aie des nichons ou pas ?

– J'irai à l'enterrement de ta grand-mère si tu manges un peu de riz.

– Bien tenté. Mes parents ont déjà essayé le chantage, tu sais ? Ça marche pas des masses. »

Je savais bien que j'aurais pu mettre plus d'énergie à la convaincre. J'avais la tête ailleurs. Parfois, quand je repense au collège, j'ai l'impression que tout ce à quoi je pensais quand je m'asseyais quelque part, c'était à réajuster mon caleçon. J'arrivais jamais à le faire avec naturel, ou comme d'autres garçons qui, sans la moindre gêne, glissaient leur main vite fait pour remettre le tout en place et gratter un peu au passage. Depuis ma conversation avec Aurore, j'étais tout le temps en train de vérifier, voir si j'avais des rougeurs, des boutons, des bosses, mais Rose avait pas l'air de m'avoir refilé de maladie sexuellement transmissible. Du moins pas une de celles dont j'avais vu des photos sur internet. Je savais pas trop quand est-ce que je pourrais arrêter de surveiller la région et me considérer comme tiré d'affaire. Ça faisait quatre mois.

« Des nichons... a dit Denise. Qu'est-ce que je pourrais bien en faire ? Je comprends que certaines filles veuillent avoir des nichons. Sara et Stéphanie, par exemple, ça leur va bien. C'est pas repoussant. Mais moi ? Qu'est-ce que je pourrais bien faire d'une paire de nichons ? Croiser les bras dessous pour les faire remonter et attendre qu'un garçon les remarque ? Ça correspond pas du tout à ma personnalité. Les nichons, c'est pas pour tout le monde.

– Ma sœur dit que la personnalité, c'est un mythe.

– Laquelle ?

– Toutes. Elles sont toutes fausses. Créées de toutes pièces.

– Non mais je voulais dire laquelle de tes sœurs ?

– Ah. Simone. »

Denise ne connaissait mes sœurs que de loin, comme tout le monde, mais contrairement aux autres, elle n'avait aucun mal à les différencier ou à se souvenir de ce que telle sœur avait pensé ou dit, alors que même les profs qui les avaient toutes eues à la suite dans leur classe parlaient d'elles comme d'une entité à trois têtes. Ils m'arrêtaient parfois dans le couloir pour me demander de féliciter Aurore de leur part pour un article écrit par Bérénice, ou racontaient devant toute ma classe que ma sœur Bérénice Mazal avait un jour élaboré un incroyable système mnémotechnique pour les guerres napoléoniennes dont elle avait fait profiter tous ses camarades (système qui englobait la chronologie, l'issue de chaque bataille et même quelques détails de la coalition) alors que c'est Simone qui l'avait inventé.

« Elle a déjà fait ses souhaits d'admission post-bac, ta sœur ? » m'a demandé Denise.

J'ai répondu que oui, mais qu'elle avait seulement demandé à entrer dans les meilleures classes préparatoires de Paris. Pas de plan B. Simone ne savait toujours pas ce qui la rendrait célèbre, alors elle avait décidé qu'en attendant que ça vienne, la meilleure chose à faire était la plus prestigieuse, celle qui en jetait le plus. L'école qui en jetait le plus, d'après Simone, était l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, mais ça avait l'air super difficile d'y entrer. Il fallait s'y préparer deux ou trois ans de façon assez intensive, d'après Wikipédia, tout ça pour ensuite continuer à étudier encore et encore jusqu'à ce

que mort s'ensuive. Il était pas non plus très clair à quelle profession ça préparait. Simone arrêtait pas de dire que c'était l'école la plus prestigieuse du monde, mais quand les gens (le boucher, les voisins) me demandaient des nouvelles de ma famille et que je leur parlais de la dernière ambition de Simone, personne ne semblait avoir jamais entendu parler de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm (je précisais toujours), et ça me rendait triste. Je me disais que Simone vivait vraiment dans un monde parallèle, qu'elle se mentait à elle-même quant à la renommée de l'école. Quand je lui ai parlé de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, Denise a dit qu'elle voyait très bien ce que c'était, mais je suis quasiment sûr qu'elle mentait, parce qu'elle s'est pas étendue sur le sujet jusqu'à la récréation du lendemain, quand elle a commencé à m'énumérer tous les intellectuels célèbres qui y avaient étudié, et elle m'avait resservi presque mot pour mot la description de l'école par Wikipédia, comme si elle venait de la lire.

« Je suis sûre qu'elle sera acceptée partout », a dit Denise.

J'ai répondu que Simone non plus n'avait aucun doute là-dessus.

Denise a même pas fait semblant de manger un grain de riz, mais le soir même, à table, j'ai quand même demandé à ma mère si je pouvais rater l'école pour aller à un enterrement.

« Qui c'est qui est mort ? elle m'a demandé.

– La grand-mère de quelqu'un de ma classe.

– De ton copain Denis ?

– En fait, c'est Denise.

– Ah, je vois », ma mère a dit. J'étais un peu mortifié qu'elle puisse penser que j'étais secrètement amoureux de Denise, même si elle voyait pas qui c'était. « Et tu la connaissais, la grand-mère de cette Denise ? »

J'ai menti et dit que je l'avais vue deux-trois fois à la sortie du collège, une vieille dame charmante.

« Et tu veux plutôt aller à l'enterrement pour rendre hommage à la vieille dame ou pour apporter ton soutien moral à la jeune demoiselle ? »

Je me suis dit qu'Aurore avait dû raconter à mes frères que j'avais couché avec une fille, parce qu'ils me regardaient différemment ces derniers temps, et qu'ils ont presque eu l'air intéressés quand ma mère a dit « la jeune demoiselle ».

« Je sais pas, j'ai dit en haussant les épaules. Qu'est-ce que ça peut faire ?

– Je ne crois pas que les enterrements soient vraiment une activité très indiquée pour les enfants de ton âge, a répondu ma mère. Je veux juste m'assurer que tu y vas pour de bonnes raisons.

– Et c'est laquelle des deux, la bonne raison d'y aller ? L'hommage à la morte ou le soutien à la vivante ? »

C'était plus intelligent que je croyais, comme argument. À vrai dire, je m'étais même pas vraiment dit que ça pouvait être un argument, j'avais dit ça de façon mécanique, en pensant sérieusement qu'il y avait une réponse correcte à ma question et que quelqu'un autour de la table allait me la donner.

Mais personne n'a rien dit et je me suis rendu compte que j'avais été profond sans faire exprès. Y avait pas de quoi se vanter non plus. Quoi qu'on puisse dire dans une conversation qui tourne autour de la mort, ça prend plus de poids. C'est automatique.

« Peut-être qu'une de tes sœurs pourrait t'accompagner, a fini par dire ma mère. Pour s'assurer que tu vas bien... Aurore ? »

Aurore a levé les yeux de son assiette, apparemment surprise que quelqu'un ait remarqué sa présence.

« Pourquoi je devrais me coltiner l'enterrement de la grand-mère d'une copine de Dory ?

– Allons, a dit ma mère. Il est bien allé à ta soutenance de thèse.

– Je sais bien ! Je suis pas là en train de dire j'irais pas à son enterrement à lui. Mais je la connais même pas sa Denise.

– Moi je veux bien l'accompagner, a dit Simone.

– T'es sûre ? j'ai dit. Ça va être à l'église, tu sais ?

– Évidemment que ça va être à l'église. Y a que des cathos dans le coin. Qu'est-ce que ça peut bien me faire ?

– Rien, je sais pas. Je croyais que ça te dérangerait, vu comme tu détestes les églises.

– Je déteste *l'Église*, c'est pas la même chose. Les gens peuvent bien aller à l'église s'ils veulent, tant qu'ils essayent pas de me convaincre que Dieu a disposé des fossiles de dinosaures sur la planète pour tester la foi des hommes. » Elle a marqué une pause, puis a ajouté d'un air détaché : « Après tout, maman va bien à l'église de temps en temps. Ça ne dérange personne, que je sache. »

Ma mère n'a rien dit. Je savais pas depuis quand ça n'était plus un secret qu'elle aille à la messe. Peut-être que ça ne l'avait jamais vraiment été.

On était encore à table quand Bérénice a appelé pour dire qu'elle avait été acceptée dans un programme doctoral de l'université de Chicago. Ma mère a décroché le téléphone dans la cuisine. Sa joie n'a pas tardé à céder la place à l'inquiétude. « Mais tu as déjà une thèse », on l'a entendue dire au téléphone. Elle a dit ça avec la même intonation qu'un acteur dont le personnage n'arrive pas à s'expliquer la mort d'un autre murmure *Mais il était si jeune !*

Je sais pas ce que Bérénice a répondu, elle était pas sur haut-parleur, mais d'après le résumé que ma mère nous a fait du coup de fil après coup, Bérénice était bien contente d'aller étudier aux États-Unis, vu que les études doctorales là-bas étaient vachement plus compétitives et prestigieuses qu'en France. Aurore n'a pas relevé. Pas plus que Léonard, qui était pourtant en plein milieu de la rédaction de sa propre thèse. Il y a eu un silence un peu lourd. On regardait tous nos pâtes dans les assiettes.

« Elle essaye de remonter dans l'entonnoir », a dit Simone.

C'est à moi qu'elle a dit ça, mais assez fort pour que tout le monde autour de la table puisse entendre. Personne n'a demandé à quel entonnoir Simone faisait allusion. Peut-être que l'image de l'entonnoir leur était familière, qu'ils

se la transmettaient d'aîné en cadet, et qu'ils étaient en train de se visualiser à l'intérieur, d'estimer à quel point ils étaient près du goulot.

« Je sais pas pourquoi je continue à manger, a chuchoté Aurore au bout d'un moment. J'ai même plus faim.

– C'est à quelle heure l'enterrement ? m'a demandé Simone.

– Je sais pas trop. Quelque part dans la matinée. »

Simone a fait la remarque que ce serait la première fois qu'elle raterait l'école sans être malade. « C'est maintenant ou jamais », elle a dit.

Il lui restait deux mois avant de terminer le lycée.

*

Les enterrements auxquels j'étais déjà allé duraient généralement moins d'une demi-heure, mais celui de la grand-mère de Denise a duré presque aussi longtemps qu'une soutenance de thèse. Tout le monde a voulu dire quelques mots sur elle, puis il y a eu des prières et des chansons. J'ai essayé d'être vraiment attentif quand Denise est montée à l'autel pour lire son éloge funèbre, mais sa voix était si frêle que c'était dur de suivre. Elle a parlé du fait que sa grand-mère ne connaîtrait jamais la fin du feuilleton qu'elle regardait tous les jours depuis plus de vingt ans, et à quel point c'était triste d'y penser. Elle a dit que quel que soit l'âge auquel on mourait, on laissait toujours des trucs inachevés. J'ai jeté un coup d'œil à Simone pendant que Denise parlait, pour voir si elle se retenait de rire ou levait les yeux au ciel. Les réactions physiques de Simone pendant les discours ou les situations un peu officielles me permettaient généralement de comprendre ce qu'elle en pensait et ce que je devais du coup moi-même en penser. Simone semblait très intéressée par ce que disait Denise. Quand Denise a dit que sa grand-mère, sachant qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps, avait arrêté de lire de nouveaux livres parce qu'elle ne supportait pas l'idée de mourir en plein milieu d'un livre et de ne pas en connaître la fin, et qu'elle avait passé ses dernières semaines à relire ses livres préférés, Simone a même hoché la tête en signe d'approbation.

À une dizaine de tombes du trou qu'ils venaient de creuser pour la grand-mère de Denise, les fossoyeurs prenaient leur pause clope. Ils finiraient leur matinée de travail une fois qu'on serait partis. Je me suis demandé si on leur donnait des infos sur les gens pour qui ils creusaient le trou – quel âge ils avaient, de quoi ils étaient morts – et si cela déterminait la distance à laquelle ils estimaient correct d'aller prendre leur pause cigarette. Pour l'enterrement du père, ils étaient allés vachement plus loin.

« Qu'est-ce que je dis à Denise ? j'ai demandé à Simone pendant que les croque-morts descendaient le cercueil avec des cordes. Mes condoléances pour sa grand-mère ou mes félicitations pour son éloge ?

– Il s'y prend comme un manche celui-là, a dit Simone en regardant un des quatre mecs qui faisaient descendre le cercueil. Il est parallèle à la tombe, il devrait être en diagonale. Il va se briser les reins.

– Comment tu sais ça ?

– Ou alors tomber dans le trou avec la vieille. »

Elle a eu l'air déçue que rien de tel ne se produise. Elle a fait claquer sa langue puis a regardé sa montre. Elle a dit que si elle se dépêchait, elle pouvait encore être à l'heure pour son cours de philo.

« T'es censée rester avec moi, je lui ai dit. Vérifier que je vais bien.

– Et tu vas bien ? » elle m'a demandé.

J'ai répondu que oui.

Après le départ de Simone, je suis allé trouver Denise et je lui ai dit que j'avais beaucoup aimé son éloge.

« C'est pas ça qui va ramener mémé », elle a dit.

Elle avait l'air d'aller plus mal que juste après avoir appris la mort de sa grand-mère.

« J'ai rien senti du tout », elle a ajouté, et au début, j'ai pas compris ce qu'elle voulait dire. « T'avais dit que ça sentait la mort à travers le cercueil, mais ça sentait juste l'église et l'encens. »

J'avais jamais vu Denise pleurer, et j'aurais pas parié que c'était physiquement possible, mais elle s'est pas cachée pour le faire. Elle s'essuyait pas les joues ni la morve, elle fermait pas les yeux – elle les gardait ouverts et fixés sur moi. J'ai posé une main sur son bras. J'aurais pu faire le tour avec mon pouce et mon index tellement il était maigre. Denise a pas aimé le contact. Elle a dégagé son bras.

« J'ai cru voir ta sœur, elle m'a dit.

– Oui, elle est venue, mais elle a pas pu rester jusqu'au bout. Elle m'a chargé de te transmettre ses condoléances.

– C'est vraiment gentil de sa part. »

Les gens commençaient à quitter le cimetière, mais Denise voulait rester pour regarder les fossoyeurs remplir le trou. Je me suis assis à côté d'elle, sur la tombe d'en face. D'après ce que disait une petite pierre gravée, c'était la tombe d'un homme mort en pleine croisière. Pendant que les fossoyeurs lançaient leurs pelletées de terre dans le trou, j'ai remarqué que Denise remuait les lèvres. Quand elle a arrêté, je lui ai demandé quel genre de prière elle venait de faire.

« Comment ça quel *genre* ?

– Je veux dire, qu'est-ce que t'as demandé ?

– Ça marche pas comme ça, Denise a dit. Prier, c'est pas *demande* quelque chose.

– Je vois », j'ai dit, même si sa réponse m'avait en fait plutôt rendu perplexe. J'avais toujours pensé que la raison pour laquelle les gens croyaient en Dieu était qu'ils pouvaient lui demander des trucs, et voir par eux-mêmes s'ils avaient été bons ou mauvais croyants en fonction des vœux que Dieu leur accordait ou non. J'ai pris la petite boîte de cire orthodontique que j'avais toujours à portée de main et en ai roulé un morceau entre mes doigts. L'intérieur de ma lèvre inférieure était balafré, à vif et salé ; mes bagues

n'arrêtaient pas de se prendre dedans.

« Quand ton père est mort, est-ce que tout le monde t'a dit d'être fort, de tenir le coup ? m'a demandé Denise.

– Personne m'a vraiment dit quoi que ce soit. »

Des images de la période où mon père avait perdu ses dents de devant ont essayé de se frayer un chemin dans ma mémoire. Je les ai chassées en me concentrant sur la douleur de mes propres dents.

« C'est vraiment que des conneries, a enchaîné Denise, tout le monde te dit de pas être triste, que c'est le cercle de la vie, qu'il faut être fort, que se laisser aller à la tristesse, c'est choisir la facilité, alors que choisir d'être heureux demande une vraie force et un vrai courage... Ils parlent de la souffrance comme d'un truc que seuls les esprits faibles peuvent endurer... ils pensent que je suis faible.

– Ils s'inquiètent pour toi, c'est tout.

– Courage, mon cul. Ça demande aucun courage de vivre dans le présent. C'est tout l'inverse. C'est pas de vivre dans le présent qui demande du courage, c'est de vivre en pensant au futur, en pensant aux conséquences de tes actes dans dix ans, vingt ans... te forger un chemin qui a du sens, être à la hauteur de ce qu'on attend de toi, faire quelque chose de ta vie... ça, c'est flippant. Ça demande de prendre ses responsabilités, un minimum de réflexion, et ouais, du courage. »

La cire m'a immédiatement soulagé. Elle protégeait pas seulement ma lèvre de nouvelles attaques, mais calmait aussi la douleur préexistante. D'après la boîte c'était dû à son parfum menthe fraîche. Je me suis dit qu'il y avait peu de choses, dans la vie, qui procuraient un soulagement immédiat.

« Simone aussi pense que c'est débile de vivre dans le présent. »

Je me suis abstenu de parler à Denise de la théorie de l'entonnoir.

« Bien sûr que c'est débile. C'est quoi l'intérêt ?

– Ben c'est vrai que t'aimes pas trop manger, donc ça réduit pas mal les possibilités. »

Les fossoyeurs remplissaient le trou avec précaution, comme s'ils avaient peur que la grand-mère de Denise se réveille et se plaigne du bruit.

« Si tu veux, la prochaine fois que je fugue, tu peux venir avec moi. On pourrait aller à Paris. »

Je sais pas pourquoi j'ai proposé ça. J'avais aucune envie de partir avec elle.

« C'est vrai ? elle a dit. On logerait chez ta sœur ? »

J'ai essayé de noyer l'offre que je venais de faire sous un flot de paroles pour détourner l'attention de Denise.

« Bérénice va partir aux États-Unis l'année prochaine. Elle va faire une deuxième thèse.

– Mais si on va à Paris avant les vacances d'été, elle y sera encore, non ?

– Son appartement est vraiment tout petit. C'est juste une chambre en fait. Elle a pas assez d'argent pour se payer un truc plus grand. Ma mère croit

qu'elle a un bon salaire et un vrai appart, mais en fait, elle s'est fait virer y a un bail. »

C'était la première fois que je racontais à quelqu'un un secret que j'avais promis de garder. Je me suis senti moins mal que j'aurais pu le penser. Je voyais bien que les secrets de ma famille étaient pas hyper croustillants.

« Bon, eh bien on trouvera un autre endroit où loger. C'est pour quand ta prochaine fugue ? »

J'ai vaguement suggéré Pâques. Ça paraissait loin. Je pensais pas que Denise oublierait mon invitation d'ici là, mais j'étais presque sûr qu'elle se dégonflerait, qu'elle se rendrait compte qu'elle avait besoin de son psy et de ses médicaments et tout ça. En attendant, il n'y avait pas de mal à la laisser rêver un peu d'une escapade à Paris.

« Je suis désolé de t'avoir menti à propos des odeurs », je lui ai dit.

*

La plupart des réponses que j'ai reçues sur le site de rencontres venaient d'hommes mûrs qui pensaient que l'annonce était pour toute une famille à adopter. Un type m'a expliqué qu'il ne pouvait pas avoir d'enfants. Le grand amour de sa vie l'avait plaqué vingt ans plus tôt parce qu'il *ne pouvait pas concevoir*. Je me suis demandé si ça voulait dire qu'il était impuissant. Ça paraissait un peu grossier de lui poser directement la question.

Il s'appelait Daniel, et rien que sur la foi de son prénom, je me suis dit que ça devait être quelqu'un d'un peu chiant, mais dans le bon sens, le genre à faire les mots croisés dans le journal pendant que ma mère lisait les vraies nouvelles. Il a demandé à voir une photo d'elle, mais j'ai préféré la décrire. Je lui ai dit qu'elle était prête pour une nouvelle histoire mais qu'elle ne le savait pas encore, qu'il pourrait essayer de la rencontrer « par hasard » à la sortie de son travail (je lui ai donné l'adresse de son bureau), mais qu'il ne faudrait jamais lui dire qu'il avait correspondu avec moi sur internet. Je lui ai dit que ma mère aimait les orchidées, tous les films de Jacques Tati et la couleur noire. La balle était dans son camp.

Le jeudi suivant, ma mère est rentrée du boulot avec lui. J'ai tout de suite compris qu'elle savait que je l'avais dégoté sur internet, qu'elle l'avait ramené à la maison pour que ça me serve de leçon, mais Daniel pensait qu'elle l'avait invité parce qu'il l'intéressait vraiment. Il était persuadé d'être Don Juan, de faire un sans-faute.

« Dory, je te présente Daniel, mon nouvel ami. Daniel, voici mon plus jeune fils dont je t'ai parlé tout à l'heure.

– Enchanté de faire ta connaissance, jeune homme, a dit Daniel, en me faisant un clin d'œil appuyé.

– J'ai invité Daniel à se joindre à nous pour le dîner », a annoncé ma mère.

Daniel avait l'air bien plus vieux que ce qu'il m'avait dit. De son point de vue, ma mère devait être une jeune femme.

Ma mère a demandé à tous mes frères et sœurs de nous rejoindre au salon pour accueillir notre invité.

« Daniel, pendant que je vais nous chercher à boire, explique donc à mes enfants ce projet de livre dont tu m'as parlé. »

Elle a disparu à la cuisine et nous a laissés seuls avec Daniel, qui, obéissant, nous a parlé en long et en large de sa passion pour la photographie et de son projet en cours, un livre réunissant ses plus belles photos de nuages aux formes poétiques.

« Vous voulez dire quoi exactement par *formes poétiques* ? » lui a demandé Simone.

Daniel n'a pas pris la peine de lui répondre. Il a juste eu un petit rire, qui voulait dire qu'il trouvait Simone bien mignonne avec ses questions d'enfant qui veut faire l'adulte, d'enfant qui ne ferait que jouer avec le mot poétique, bien trop compliqué pour elle.

« Vous devez être un grand fan d'Ansel Adams, a dit Jérémie.

– Ah ben c'est marrant, ça ! s'est extasié Daniel. C'est exactement ce que m'a dit votre mère. Je ferais mieux d'aller voir un peu le travail de ce type... Il faut toujours garder un œil sur la concurrence. »

Daniel a sorti un bout de papier de sa poche. Il était tout content de prendre note du nom du photographe mystère, loin de se douter que les lettres A-N-S-E-L épelées patiemment par Jérémie seraient la dernière chose qu'il entendrait sortir de sa bouche.

« Donc, quand vous dites que la photographie vous passionne, en fait, vous voulez dire que vous vous passionnez plutôt pour l'acte de prendre une photo, le calcul des distances focales, le côté technique de l'affaire. L'histoire du médium lui-même ne vous intéresse pas, je me trompe ? »

Léonard ne cherchait pas à être désagréable, il me semble, en disant ça. C'est juste le genre de question qu'il posait. Daniel a eu l'air un peu embarrassé. Il m'a regardé comme s'il cherchait mon soutien. Je ne pouvais rien pour lui.

« Eh bien, j'apprécie vraiment le travail de certains photographes contemporains, comme par exemple ceux du *National Geographic*. Entre autres.

– Et vous diriez que votre approche de la photographie est plus autobiographique ou plus métaphorique ? a demandé Simone.

– Je ne suis pas sûr de bien comprendre ce que tu veux dire, a admis Daniel.

– Visiblement, vous ne faites pas de la photo documentaire. Qu'est-ce qui vous pousse à photographier tel nuage plutôt qu'un autre ? »

Daniel a semblé se ressaisir un peu, comme si on lui avait déjà posé cette question par le passé et qu'il avait mis au point une réponse qu'il jugeait intéressante.

« J'ai remarqué que j'étais davantage attiré par les cumulonimbus. Ils créent les formes les plus dramatiques, parfois, ça évoque des scènes entières, si on regarde attentivement et qu'on garde l'esprit ouvert.

– Donc vous êtes plutôt dans une forme d’approche imaginaire, a dit Simone, plus pour elle-même que pour alimenter la conversation.

– Est-ce que vous avez déjà été approché par des éditeurs ? a demandé Aurore. Des galeries ? »

Avant que Daniel puisse répondre ma mère est revenue avec un bol d’olives provençales et une bouteille de vin. Daniel a paru soulagé de la voir et, quand elle lui a tendu son verre, il s’est poussé un peu sur sa droite pour lui faire une place à côté de lui sur le canapé, mais elle a fait semblant de pas remarquer et est repartie à la cuisine chercher deux chaises, une en guise de table pour les verres et les olives, l’autre pour elle.

Daniel s’est jeté sur les olives comme si elles pouvaient le fournir en réponses intelligentes aux questions de mes frères et sœurs. Chaque fois qu’on lui demandait quelque chose, il prenait une olive et la mangeait avant de répondre. À un moment, il a essayé de détourner la conversation et nous a demandé si on avait des petits copains ou des petites copines. Il était ravi d’apprendre qu’on était tous célibataires. Ça lui a donné l’occasion d’étaler sa culture et de partager une info dont l’intérêt et la spiritualité nous cloueraient le bec.

« Je constate que le grand malentendu entre les sexes n’a pas sauté de génération ! il a dit. Hommes et femmes sont censés se comprendre de mieux en mieux avec le temps, le progrès social, mais franchement, entre nous, c’est comme si on parlait deux langues différentes, non ? » Il a regardé mes frères pour essayer d’établir une sorte de connivence masculine, mais ils sont restés placides. Daniel s’est pas démonté pour autant. Il a enchaîné : « D’ailleurs, saviez-vous qu’il existe certaines tribus primitives où hommes et femmes d’un même groupe parlent des langues différentes ? Je ne plaisante pas, je vous jure ! (Personne ne l’avait accusé de plaisanter.) Même sur la grammaire, ils n’arrivent pas à se mettre d’accord ! »

Je me suis dit que tout espoir n’était pas perdu. Des langues différentes pour les hommes et pour les femmes au sein d’une même société ? C’était plutôt prometteur comme début de conversation. Ça pouvait peut-être intéresser les autres, et ils pourraient potentiellement tenir toute la soirée sur le sujet.

« Certes, a dit Léonard. Il y a effectivement des tribus où la langue des hommes n’est pas la même que celle des femmes, mais ça ne veut pas dire qu’ils ne peuvent pas communiquer. Chacun connaît la langue de l’autre. Les hommes s’adressent aux femmes dans la langue des femmes, qui est en fait aussi, la plupart du temps, leur langue maternelle. La présence de deux langues différentes ne signifie pas nécessairement qu’il y a incompréhension entre les gens ou impossibilité à communiquer. Pensez à ces régions où tout le monde parle deux langues, comme la Catalogne, par exemple, le Québec. On élève les enfants dans le bilinguisme. Du point de vue cognitif, c’est un avantage énorme. D’ailleurs, on pourrait même penser que le fait qu’hommes et femmes connaissent les subtilités de la langue de l’autre sexe, cela les

aidera à mieux se comprendre mutuellement. »

Daniel a pris une autre olive et pensé à la Catalogne.

« Je n'avais jamais envisagé la chose sous cet angle, il a dit.

– Qu'est-ce que vous avez fait comme études ? » lui a demandé Simone.

Sur ce, mes frères et sœurs ont repris les rênes de la conversation. Daniel a gobé une autre olive. La situation devenait critique, d'ailleurs, de ce côté-là. Quelques années plus tôt, Bérénice nous avait appris une expression que les Espagnols employaient pour qualifier la dernière part de gâteau dans le plat, le dernier morceau de pain sur la table, la dernière olive dans le bol : ils appelaient ça la part, ou le morceau, ou l'olive de la honte. Vous étiez censés vous sentir honteux si vous preniez et mangiez le dernier morceau de quelque chose, et la seule façon de rendre ça moins grossier était de reconnaître auprès des autres que vous étiez tout à fait conscient de prendre le morceau de la honte. Vous deviez faire part à voix haute de votre intention de manger l'olive de la honte avant de la manger, au cas où quelqu'un qui voulait l'olive plus que vous puisse se faire connaître. Ce qui n'arrivait jamais, parce qu'en général, les gens étaient plutôt contents de laisser quelqu'un d'autre se coltiner la honte. Mes parents avaient beaucoup aimé l'idée. « La honte est une bonne chose, avait déclaré mon père, les gens devraient avoir honte plus souvent », et nous avions adopté sans réserve le dicton espagnol. Une chose qu'on avait jusqu'alors seulement considérée comme vaguement impolie était devenue honteuse par la magie d'un proverbe étranger. Un proverbe que Daniel ne connaissait manifestement pas. Tout le monde le regardait de près pour voir s'il allait prendre l'olive de la honte sans faire de commentaire. Je me disais que s'il demandait seulement s'il pouvait prendre la dernière olive ou si quelqu'un d'autre la voulait, il passerait le test, mais je voulais qu'il fasse mieux que ça, je voulais qu'il fasse une blague (le père, par exemple, aurait coupé l'olive en deux pour laisser quelqu'un d'autre manger la demi-olive de la honte) parce qu'une blague aurait surpris mes frères et sœurs et peut-être accru l'intérêt de ma mère. Mais en prenant la dernière olive dans le bol, il a juste eu l'air déçu qu'il n'y en ait plus. Simone a secoué la tête d'un air désapprobateur et je les ai quasiment tous entendus penser *Je le savais*. Daniel, lui, il a juste pensé que la fin des olives signalait que le moment était venu de passer à table.

J'ai pas dit un mot de tout le repas. J'ai juste été le témoin silencieux du grand oral de Daniel, Léonard et Simone en examinateurs sévères. Ils l'ont interrogé sur ses idées politiques, ses livres préférés, ses loisirs. J'avais envie que Daniel les surprenne avec un hobby inattendu, une anecdote sur sa rencontre avec un écrivain célèbre, qu'il en invente une si nécessaire, mais il semblait incapable de partager quoi que ce soit d'intéressant. Je me suis demandé s'il était vraiment possible d'atteindre l'âge de Daniel sans avoir une seule histoire un peu excitante à raconter.

Quand il est parti, après nous avoir remerciés pour cette charmante soirée, Simone a remarqué que ça faisait longtemps qu'on n'avait pas eu de soirée

condescendance, que ça faisait du bien.

« Remercie ton petit frère, a dit ma mère. C'est lui qui nous l'a dégoté celui-là.

– Où tu l'as rencontré ce type ? a demandé Aurore.

– Je me dis que Dory a dû nous le trouver sur internet. N'est-ce pas mon cœur ?

– Il avait l'air plus intelligent sur sa photo de profil, j'ai dit, pour ma défense.

– Les cheveux blancs t'ont induit en erreur, a dit Simone. Tous les vieux sont pas intelligents.

– D'ailleurs, Dory, quel âge tu me donnes exactement ? ma mère a dit. Tu me crois si vieille que ça ? »

En surface, elle plaisantait, mais je crois que je l'avais vraiment blessée.

« Je suis désolé, j'ai dit.

– Ce mec avait au moins 70 ans.

– Il ressemblait à Alfred Stieglitz, a remarqué Aurore.

– T'aurais dû lui dire.

– Arrête, j'aurais dû lui épeler le nom. »

J'ai dit une fois de plus à quel point j'étais désolé.

« C'est bon, mon chéri. Au moins, tes frères et sœurs ont passé une bonne soirée. »

Après ça, ma mère m'a privé d'internet pour une durée indéterminée.

*

Le dimanche, je m'ennuyais sévère. Pas comme Simone quand elle était petite (elle s'ennuyait parce qu'il n'y avait pas école le dimanche), mais parce que le dimanche rendait encore plus évident le fait que tout le monde à la maison trouvait à s'occuper sauf moi. Quelques années plus tôt notre mère avait essayé de nous intéresser au jardinage. Son ambition avait immédiatement été tuée dans l'œuf par mes frères et sœurs, mais moi, j'étais allé jusqu'à planter des tomates pour lui faire plaisir. « Les tomates c'est facile », elle m'avait dit, mais rien n'était jamais sorti de terre. J'avais plus essayé de planter quoi que ce soit depuis, mais j'avais gardé l'habitude d'inspecter le jardin tous les dimanches matin, voir si y avait du nouveau, des feuilles mortes à ramasser. Je tondais la pelouse de temps en temps, mais vraiment pas souvent. C'était assez physique, et que je le fasse ou non, tout le monde s'en foutait un peu. Vu que notre jardin était le plus mal entretenu du quartier (sa seule gloire était le cerisier, mais c'était pas grâce à nous qu'il survivait, il se débrouillait tout seul), mon état des lieux hebdomadaire était pas beaucoup plus palpitant que l'ennui que je cherchais à fuir en sortant de la maison. À vrai dire, je m'ennuyais autant dehors que dedans, mais disons qu'au moins le silence du jardin était moins pesant que le silence de la maison. Y avait toujours un petit espoir que quelque chose vienne le briser.

Notre jardin donnait à la fois sur une ruelle étroite et sur un jardin mitoyen où poussaient toutes sortes de légumes et de fleurs. Si j'allais dans notre jardin seulement le dimanche matin et pas l'après-midi, c'est parce que je savais que le propriétaire du jardin parfait en prenait soin le dimanche après-midi et que je ne voulais pas qu'il me voie dans mon jardin minable et qu'il ait pitié de moi. Moi, ça m'était égal que mon jardin soit piteux, et y a rien de pire que des gens qui ont pitié de vous pour des choses qui ne vous font même pas de peine.

Y avait pas beaucoup de passage dans la ruelle, mais certains s'en servaient comme raccourci pour aller dans le centre, ou quelques gamins pour y retrouver son amoureux ou son amoureuse sans que toute la ville soit au courant. Ceux qui empruntaient la ruelle comme un raccourci disaient bonjour, les autres faisaient semblant de pas me voir dans mon jardin et continuaient leur chemin vers leurs destinations secrètes, convaincus d'être passés inaperçus. Ce dimanche, Porfi s'est planté devant notre clôture et m'a salué de la main. Porfi voulait qu'on l'appelle par son nom de famille, Porfi, mais son prénom était Charles.

« Je peux rentrer ? » il m'a demandé.

Je suis allé jusqu'au portail, pas sûr de pouvoir l'ouvrir. Que je sache, il avait toujours été fermé à clé. La clé n'était pas dans la serrure.

« Qu'est-ce que tu veux ? » j'ai demandé à travers les barreaux.

Je connaissais Porfi depuis toujours, mais notre seul échange remontait au CP, quand je lui avais demandé s'il était myope et qu'il était allé trouver la maîtresse en pleurant. « Il m'a traité de myope ! Il m'a traité de myope ! » il hurlait. « Eh bien, est-ce que tu es myope, Charles ? » la maîtresse lui avait demandé, et Porfi avait dû admettre qu'il n'en savait rien. « Tu portes des lunettes, elle lui avait fait remarquer. Peut-être bien que tu es myope, après tout. Et myope n'est pas une insulte, tu sais ? » Porfi avait répondu que ce qui faisait une insulte, c'était pas tant les mots eux-mêmes de l'insulteur que ce que ressentait l'insulté quand il les entendait. La maîtresse lui avait simplement dit qu'il avait tort, et Porfi avait du coup fini par lui en vouloir à elle autant qu'à moi. J'ai toujours pensé que Porfi me détestait parce que je l'avais traité de myope ce jour-là. Il s'asseyait toujours aussi loin de moi que possible. Ses choix étaient limités par contre, vu qu'on était myopes tous les deux, et que nos instits successifs voulaient que tous les bigleux s'assoient au premier rang.

« Vous êtes ensemble avec Denise ? » Porfi m'a demandé ce dimanche, de but en blanc.

Il avait eu peur de poser la question, manifestement, mais maintenant que les mots avaient été dits, il avait l'air surtout soulagé. Il avait fait sa part en exprimant son intérêt pour Denise. C'était à mon tour maintenant. D'apprendre qu'il était amoureux de Denise m'a fait un petit choc. J'avais toujours pensé que personne n'aimait Denise, qui méprisait tous ceux qui l'approchaient assez ouvertement. J'étais aussi surpris d'apprendre que

quelqu'un avait remarqué notre existence, mais j'ai essayé de pas le montrer.

« On est pas ensemble », j'ai dit, aussi vite que possible. Je me disais que la moindre hésitation de ma part risquait de lui faire remettre en question ses sentiments pour Denise. J'avais fini par apprécier Denise, c'est vrai, mais savoir que quelqu'un d'autre voulait passer les récréations avec elle, essayer de la rendre plus heureuse, ça m'enlevait un sacré poids des épaules. Je voulais pas gâcher cette opportunité. Denise vous filait quand même souvent le bourdon.

Porfi m'a montré un carnet à spirales où il avait collé des photos de Denise. Du moins c'est ce qu'il m'a assuré : il avait pris les photos de si loin et avec un appareil jetable tellement merdique qu'il était impossible d'être sûr à cent pour cent que c'était bien Denise. Il fallait le croire pour le voir.

« J'ai pris cette photo d'elle devant le collège, la semaine dernière. »

Il m'a montré sur une photo une ombre foncée de la taille de l'ongle de mon petit doigt et dit que c'était Denise, appuyée contre les porte-vélos devant l'entrée du collège.

« Elle arrive toujours vachement en avance, il m'a expliqué. Même quand elle a cours à huit heures, elle est là avant l'ouverture de la porte. Les gardiens n'ouvrent jamais avant huit heures moins dix. »

Sur la page suivante de son carnet, il avait collé l'emploi du temps de Denise.

D'autres pages portaient des titres comme « Livres que Denise a lus » avec des photos de jaquettes que Porfi avait dû découper dans un catalogue. Sur la page intitulée « Relations connues » il n'y avait que les noms des parents de Denise et le mien.

« Ça fait combien de temps que t'es amoureux de Denise ? je lui ai demandé.

– Pratiquement depuis qu'on est entrés au collège. Je l'ai vue nourrir les oiseaux un jour, avec toi, et je me suis dit que c'était un truc sympa à faire. Mais j'ai jamais l'occasion de lui parler. Dès que la cloche sonne, elle se précipite pour te retrouver dans votre cage d'escalier, et elle revient en classe à la dernière minute. Je me suis dit que je pouvais lui faire passer un petit mot en classe, engager la conversation comme ça, mais je sais pas. C'est un peu cul-cul. Et quelqu'un d'autre pourrait l'intercepter. Pas sûr que Denise apprécie.

– Qu'est-ce qui te plaît chez elle ? À part qu'elle donne à manger aux oiseaux et tout ça.

– Elle est intelligente. Elle lit plein de bouquins.

– Je savais pas que t'aimais lire.

– Moi, non, j'aime pas trop ça en fait. Mais j'aime bien le fait qu'elle, elle aime lire. Et je suis pas aussi intelligent qu'elle mais j'ai d'autres talents.

– Comme ?

– La mécanique, l'électricité. Je suis assez doué pour réparer les objets. Tu sais si Denise a un truc qui a besoin d'être réparé ? Genre une lampe, un truc

comme ça ? Je suis bon avec les lampes. Ce serait un bon moyen de nous mettre en contact. »

J'étais assez admiratif de la façon dont Porfi parlait sans honte de ses sentiments.

« Elle m'a jamais parlé de lampe... mais je lui demanderai.

– N'y va pas non plus avec des gros sabots, hein. Dis juste en passant qu'on est potes et que je sais tout réparer. J'ai pas envie que vous vous payiez ma tête.

– Et pourquoi on ferait ça ?

– Je sais pas moi... les gens sont cruels. Je suis sûr que ça t'arrive aussi. »

Je me suis demandé s'il disait ça à cause du jour où je l'avais traité de myope. Je m'apprêtais à lui répéter ce que je lui avais déjà dit à l'époque, à savoir que j'avais pas du tout eu l'intention de le blesser en le questionnant sur sa myopie, mais que je cherchais juste à me renseigner, vu qu'on venait de m'apprendre que j'allais devoir porter des lunettes, mais à ce moment-là, Victor, un connard de ma classe, est sorti de nulle part sur son vélo et a failli renverser Porfi. Le carnet où Porfi avait réuni toutes les infos durement glanées sur Denise lui a échappé des mains et s'est retrouvé par terre, ouvert à une page intitulée : « Denise et la nature ».

« Qu'est-ce que vous foutez là bande de nazes, à parler derrière les barreaux ? »

Victor a pratiquement hurlé sa question, alors même qu'il avait fait demi-tour et était à peine à un mètre de nous. Porfi a réussi à récupérer son carnet sans que Victor voie ce qu'il y avait dedans. Il semblait remercier tous les dieux de l'univers que son carnet soit à nouveau en un seul morceau dans ses bras, comme s'il avait pu se briser dans la chute.

« Vous êtes ensemble ou quoi ? » a poursuivi Victor. Vous êtes pédés ensemble, et les barreaux sont une métaphore de la prison d'homosexualité qui vous étouffe, c'est ça ?

– Dégage », lui a répondu Porfi.

Son assurance m'a impressionné, vu que ce qu'il tenait contre sa poitrine aurait pu lui valoir les moqueries éternelles de Victor. Victor était avec moi en allemand parce que ses parents étaient persuadés qu'il était intelligent, ce dont il n'avait jamais laissé paraître aucun signe concluant, et que les gamins intelligents se devaient de faire allemand.

« Relax, les gonzesses, il a dit. Allez vous acheter un sens de l'humour ! »

Il a passé son chemin. Quand il a disparu au bout de la ruelle, j'ai dit à Porfi qu'il s'en était bien tiré. Il fallait être assez courageux pour envoyer Victor aller se faire foutre.

« Pas sûr que tu l'aies convaincu qu'on était pas pédés, par contre, j'ai ajouté.

– Je préfère qu'il croie ça plutôt qu'il sache que je suis amoureux de Denise. Les gens l'aiment pas trop, Denise. »

J'avais envie de dire que moi ça me posait quand même un problème que

Victor me croie gay, mais bon, j'avais rien dit pour ma défense, après tout.

Porfi m'a demandé de lui dire tout ce que je savais de Denise, il voulait trouver un angle d'approche, une façon de se faire aimer. Il a ouvert son carnet à une nouvelle page, sorti un crayon, appuyé la pointe sur le coin gauche de la page en question, prêt à prendre des notes sous ma dictée. Il y a eu une grosse minute de silence.

« Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? j'ai fini par lui demander. T'as l'air d'en savoir beaucoup plus que moi sur Denise, en fait.

– Sois pas si modeste. Je sais même pas de quoi vous parlez à la récré. Qu'est-ce qui l'intéresse ? Faut que tu m'aides un peu là. »

J'ai repensé à mes conversations avec Denise, voir s'il y avait des motifs qui revenaient. Porfi a interprété le temps que je mettais à répondre comme une réticence à partager mon savoir.

« Qu'est-ce que tu veux en échange ? il a dit.

– En échange de quoi ?

– D'infos. De tuyaux. D'un conseil sur comment plaire à Denise.

– Je veux rien en échange », j'ai dit.

Et c'était vrai. Je cherchais pas à faire le difficile, je savais simplement pas quoi dire à Porfi pour l'aider à séduire Denise. Je savais plusieurs choses sur Denise – qu'elle prenait un traitement pour la dépression et l'angoisse, qu'elle avait eu le béguin il y a quelques années pour une fille qui s'appelait Juliette, que son film préféré était *Au revoir les enfants* – mais tout ça couperait plutôt l'envie à Porfi qu'autre chose, il me semblait. Je cherchais un moyen de présenter Denise sous un jour plus favorable.

« Allez, a dit Porfi. On veut tous quelque chose. Je me sers pas de mon skateboard, je pourrais te le filer par exemple. Ou des revues pornos sinon. J'en ai pas mal. »

J'ai fait semblant d'être intéressé par les revues pornos parce que c'est obligé quand on est un garçon, mais quand Porfi a énuméré les titres, j'ai menti et dit que je les avais déjà toutes.

C'est pas juste que je voulais rien en échange de mes conseils. J'étais pas sûr de vouloir quoi que ce soit tout court. Quand je me suis rendu compte de ça, je me suis senti mal, ça m'a donné le tournis, comme avant un contrôle que j'avais pas assez révisé. J'ai jeté un œil au jardin, comme si ça pouvait m'aider à savoir ce que j'attendais de la vie.

« Tu parles allemand ? » j'ai fini par demander à Porfi.

Je me suis trouvé pathétique de ne pas trouver quelque chose de plus intéressant, alors j'ai essayé d'y mettre un peu de mystère. À m'entendre, on aurait dit que j'étais en train de recruter une équipe d'espions pour une mission secrète en Allemagne.

« Pourquoi je parlerais allemand ? Je sais dire quelques trucs en espagnol par contre, si tu veux que je t'apprenne. Mon grand-père était argentin.

– Ça va pas le faire alors. »

J'avais toujours le regard tourné vers le rectangle de terre sèche où j'avais

essayé un jour de faire pousser des tomates.

« Denise veut un mec qui parle allemand ? a demandé Porfi.

– Non. Je demandais pour moi.

– Et pourquoi t’as besoin d’un boche ? »

Je me suis retourné pour regarder Porfi en face.

« Ça te dirait de sécher les cours pour aller à Paris avec Denise et moi, vers Pâques ? »

Porfi a répondu qu’il était prêt à faire n’importe quoi pour se rapprocher de Denise.

« Je vais lui dire que tu veux venir avec nous. Dans un premier temps, je vais pas dire que t’es amoureux d’elle et tout ça, juste voir comment elle réagit.

– Tâter le terrain.

– C’est ça. Tâter le terrain. Je te dirai ce qu’elle en pense.

– Merci mec, a dit Porfi en passant le bras à travers les barreaux du portail pour me serrer la main.

– Pas de problème.

– Et tu sais quoi ? il a ajouté avant de partir. La vieille, là, Daphné Marlotte, tu vois qui c’est ? Je crois qu’elle parle allemand. Elle était mariée à un nazi dans le temps, un truc du genre. Ou alors c’est peut-être elle qui était nazie en fait, je sais plus. Si ça peut te servir. »

*

« Clairement, il s’est foutu de ta gueule, a dit Denise quand je lui ai raconté par le menu la visite de Porfi. C’était une blague.

– Non, je crois qu’il a vraiment le béguin pour toi.

– Faut que t’arrêtes de dire béguin. C’est dégueu comme mot.

– OK. Disons qu’il avait l’air sincère alors. Et il prend toutes ces photos de toi, il ferait pas ça juste pour me faire marcher.

– Ouais, c’est un peu flippant cette histoire de photos quand même. Dis-lui d’arrêter de prendre des photos de moi sans ma permission.

– Tu serais d’accord pour qu’il en prenne une *avec* ta permission ? Je suis sûr qu’il serait ravi.

– Dis pas n’importe quoi. »

Je me faisais sans doute des idées, mais il m’a semblé que Denise, derrière son incrédulité de façade, était flattée qu’un garçon s’intéresse à elle. Elle était peut-être même déçue que le garçon en question ne soit pas mieux que Porfi.

« Qu’est-ce que je lui dis alors ? Tu serais d’accord pour qu’il vienne à Paris avec nous ?

– Ça, ça dépend de toi. C’est toi le cerveau de l’opération Paris. »

On a passé le reste de la récréation à parler de l’impression désagréable qu’avait Denise ces derniers temps d’avoir deux têtes.

« C’est comme si j’avais une tête plus petite à l’intérieur de celle-là, une

tête que les gens ne voient pas. Elle est plus petite mais il y a plus de choses à l'intérieur que dans l'autre, alors elle essaie de repousser la tête extérieure et de prendre sa place.

– T'es sûre que c'est pas juste une migraine ? j'ai demandé, parce que ça avait l'air d'être plus douloureux qu'autre chose.

– T'es bête, elle a dit.

– Tu vois, c'est exactement pour ça qu'il faut que tu deviennes amie avec d'autres gens. Je suis pas assez fin pour toi. »

Denise m'a dit que j'avais un morceau de petit déjeuner coincé dans mes bagues, mais j'étais pas sûr que ce soit vrai – elle disait souvent que j'avais un truc entre les dents juste pour me forcer à la fermer, quand je disais un truc à quoi elle ne voulait pas répondre. Elle m'a demandé ce qui, à mon avis, arrivait aux enfants qui mouraient alors qu'ils portaient encore leurs bagues.

« Tu crois qu'on les enterre avec ? elle a dit. Je doute qu'il y ait des orthodontistes pour enfants morts. »

J'ai dit que ça m'était un peu égal comme conversation vu que j'avais pas l'intention de mourir de sitôt.

« Moi si mais bon, c'est vrai que j'ai pas l'intention de porter de bagues.

– Y a pas à dire, t'es vraiment douée pour plomber l'ambiance.

– Oh ça va, je disais ça pour rire. Tu prends tout au premier degré.

– Désolé de pas toujours arriver à distinguer les moments où t'es vraiment suicidaire de ceux où t'essayes juste de me faire rigoler. »

Ça l'a fait réfléchir.

« T'as raison, elle a dit. Je m'excuse. Je suis un vrai boulet. »

Le problème quand Denise s'excusait, c'est qu'elle en faisait trop, elle finissait par se flageller plus que nécessaire. Au fond, Denise était toujours désolée de ce qu'elle disait ou faisait, parce qu'elle était désolée d'être là. Je savais que ses prochaines paroles seraient un gage de réconciliation, qu'elle allait dire quelque chose juste pour me faire plaisir.

« C'est vrai que Porfi prend note de tout ce que je lis ? »

*

Denise ne m'a pas retrouvé à la récré trois jours de suite et je me suis dit que Porfi avait dû réussir à l'aborder. Denise avait peut-être traîné en classe un peu plus longtemps que d'habitude pour lui faciliter la tâche. Je voulais pas me sentir seul et abandonné, je voulais être content pour eux, mais c'est pas si facile de contrôler ses sentiments. Je m'étais habitué à avoir quelqu'un à qui parler, même si c'était juste pour dire à quel point la vie était chiant. Je me suis demandé si j'étais pas amoureux de Denise en fait, mais même en essayant d'être tout à fait honnête avec moi-même, même en mon for intérieur, y avait pas moyen, l'idée semblait complètement ridicule.

Le troisième jour sans Denise, ça m'a tellement manqué d'avoir quelqu'un avec qui discuter que je suis allé voir Simone en rentrant pour lui demander si

elle voulait pas faire une interview. Elle était en train de travailler et a rejeté ma proposition.

« Je suis contente que tu prennes ma biographie au sérieux, mais quand je bosse et que j'ai pas le temps, t'as qu'à faire des recherches. Va interviewer d'autres gens à mon sujet, par exemple. Histoire de voir ce qu'ils ont à dire. »

Aurore et ma mère étaient sorties et la porte de mes frères était fermée, comme d'habitude. Debout devant leur chambre, j'essayais de trouver une façon de les interrompre sans qu'ils voient ça comme une interruption. Je me disais que je devais trouver quelque chose d'important à discuter si je voulais capter leur attention. Je ne savais pas comment parler à mes frères. Mes sœurs, ça allait à peu près, mais avec Léonard et Jérémie, il était difficile de savoir si on ne se parlait jamais parce qu'on n'avait rien à se dire ou si c'était parce qu'on ne se parlait pas qu'on ne saurait jamais si on avait quelque chose en commun. Leurs résultats scolaires semblaient indiquer qu'ils étaient aussi intelligents que les filles, mais ils ne parlaient jamais de leur travail, pas plus qu'ils ne partageaient le fruit de leurs recherches. On ne connaissait pas le sujet de thèse de Léonard, par exemple. Il avait juste vaguement parlé d'une approche microsociologique qui faisait débat au sein de son département. Jérémie, lui, étudiait la composition musicale, et quand ma mère lui demandait comment ça avançait, il éludait la question en disant que la musique était une abstraction et qu'il était impossible d'en parler. Les rares mots qu'ils prononçaient étaient en général des réactions à ce qu'avait dit une de mes sœurs ou à ce qu'ils avaient entendu dire à la télé. Ils n'aimaient pas particulièrement avoir l'attention des autres, Léonard parce qu'il était sociologue et partait du principe que moins on le voyait, mieux c'était pour l'objectivité de ses recherches, Jérémie plus par nature. Du coup, j'avais aucune idée de comment attirer la leur. J'ai compris que je trouverais jamais le moyen de paraître intéressant à leurs yeux et je me suis retrouvé en train de frapper à leur porte sans m'être préparé de raison à leur fournir pour le dérangement. Mon audace m'a surpris moi-même. Jérémie a lâché un « Entrez » las, comme s'il en avait marre que les gens frappent à sa porte pour un oui pour un non. En vrai, je n'étais pas sûr que qui que ce soit ait jamais frappé à leur porte. J'ai ouvert. Léonard et Jérémie étaient chacun à leur bureau, ils se tournaient le dos.

« Salut, les mecs », j'ai dit. Je n'avais jamais appelé mes frères « les mecs ».

J'ai refermé la porte derrière moi et marché jusqu'au centre de la chambre de façon à être à distance égale d'un frère et de l'autre.

« Qu'est-ce que tu veux ? » a demandé Léonard en faisant tourner sa chaise de bureau pour me regarder en face.

– Je suis en train de travailler à la biographie de Simone, et je me demandais si vous aviez des anecdotes ou des histoires sur elle à me raconter. Ou autre chose en fait. Je veux dire, vous pouvez me raconter ce que vous voulez. »

Léonard a plissé les yeux comme si j'avais dit quelque chose de très compliqué.

« J'ai entendu dire que t'avais niqué, Izzie », m'a dit Jérémie.

Il avait toujours les yeux rivés sur son écran et toute une série d'ondes sonores de différentes couleurs, mais il avait enlevé un de ses écouteurs.

« Eh ouais ! »

J'ai tout de suite regretté le point d'exclamation. J'étais bien content que Jérémie manifeste de l'intérêt pour un truc que j'avais fait, mais je voulais pas qu'il pense que je me la pétais.

« Mais elle était pas hyper jolie ni hyper intelligente, j'ai dit pour atténuer l'enthousiasme que je venais d'exprimer.

– On perd rarement sa virginité avec la femme parfaite », a dit Jérémie.

Je pensais qu'il développerait un peu sur le sujet, mais il s'est remis à ajuster des ondes sur son écran. Pendant un moment, on entendait que les clics de sa souris. J'étais sur le point de m'éclipser en m'excusant de les avoir dérangés quand Léonard m'a demandé ce que je voulais savoir sur Simone.

« Oh, rien de particulier. Ce serait bien de mettre des détails sur son enfance. Ça lui ferait plaisir si vous aviez deux-trois anecdotes marrantes à raconter.

– Elle a cru au père Noël jusqu'à 8 ans, a dit Jérémie. Ça doit être un record mondial. »

Je connaissais l'histoire de Simone et du père Noël. Si ma mère avait fini par lui avouer que le père Noël n'était autre qu'elle et le père attendant sagement qu'on soit couchés pour mettre les cadeaux au pied du sapin, c'est parce que j'avais compris tout ça avant elle, et que ma mère avait pensé que ça lui ferait du mal d'apprendre la non-existence du père Noël après moi, son cadet. Je me souviens très bien du jour où ma mère avait révélé la vérité sur le père Noël à Simone – j'avais écouté la conversation derrière la porte de notre chambre. Je l'avais entendue demander à Simone si elle était fâchée qu'on lui ait menti. Simone avait répondu d'une toute petite voix, comme un petit fil qu'on tire d'un pull et qui détruit tout dans son sillage. Elle avait chuchoté : « Je me sens pas bien, j'ai chaud, j'ai le cœur qui bat trop vite. J'aurais préféré que tu me le dises jamais. » Je m'en souviens bien parce que c'était la première fois que j'entendais Simone regretter d'avoir appris quelque chose. Quand je l'avais laissée m'annoncer la nouvelle du père Noël un peu plus tard dans la journée (ma mère lui avait pas dit que je savais déjà, elle devait penser que la laisser me l'apprendre l'aiderait à surmonter son sentiment d'avoir été trahie), je lui avais volé la réplique « J'aurais préféré que tu me le dises jamais », mais Simone n'avait montré aucune empathie, elle m'avait traité de mauviette, elle avait dit que celui qui a le savoir détient le pouvoir.

Je voulais pas décourager Jérémie de me raconter d'autres anecdotes sur Simone, alors j'ai fait comme si celle du père Noël allait m'être utile. Quand je lui ai demandé s'il se souvenait d'autre chose, j'ai juste entendu les clics de sa souris. Il n'avait pas remis son deuxième écouteur, alors je me suis dit qu'il

devait toujours se sentir impliqué dans la conversation, qu'il avait juste besoin d'un peu de temps pour réfléchir à ma question. Je me suis tourné vers Léonard pour voir s'il avait quelque chose à dire, mais mes yeux se sont arrêtés sur une photo en noir et blanc posée sur son bureau avant que je puisse lui demander.

« C'est quoi cette photo ? » j'ai dit. J'avais compris, même si je la voyais pas bien d'où j'étais, que la photo me concernait. Léonard s'est retourné sur sa chaise et m'a tendu la photo.

« C'est pour mon travail », il a dit.

C'était une photo de nous en plongée, nous tous sauf Léonard, en train de dormir sur des matelas posés au sol, le sol même où je me tenais à ce moment-là. J'étais dans le coin en haut à gauche, roulé en boule. Bérénice avait l'air de dormir avec un tas de feuilles de papier sur le ventre ; Jérémie avec la bouche ouverte ; Simone et Aurore, tête-bêche avec les bras qui pendaient hors du matelas. On avait tous l'air d'être morts dans des positions étranges, comme ces travailleurs sans papiers que j'avais vus à la télé qui vivaient dans un atelier clandestin et avaient été empoisonnés par les émanations d'un chauffage d'appoint dans la nuit. On avait jamais dormi tous ensemble comme ça qu'une seule fois : après la mort du père. J'essayais de voir quel lien il pouvait y avoir entre cette photo et la thèse de Léonard, et je l'ai vu du coin de l'œil prendre un carnet et y écrire quelque chose, quelque chose qui, d'après le mouvement de va-et-vient des yeux de Léonard, était en rapport avec ma réaction à la photo.

« Tu travailles sur quoi au juste ? » j'ai demandé.

Il a pris le temps de finir d'écrire sa réflexion avant de répondre.

« J'étudie les différentes stratégies mises en place par une famille de la classe moyenne, les processus au travers desquels elle se recompose après la disparition d'un de ses membres – dans mon cas, son principal soutien économique et sa figure paternelle.

– Le père.

– En d'autres mots, oui, le père. »

Je savais pas trop s'il parlait du père, ou du concept de père en général.

« Notre père, j'ai dit.

– Ça a l'air intéressant, a dit Jérémie qui découvrait apparemment en même temps que moi le sujet de thèse de Léonard.

– Attends, j'ai dit à Jérémie. Tu savais pas qu'il faisait une thèse sur nous ?

– C'est pas sur nous, a objecté Léonard. C'est sur la redéfinition des statuts et positions des membres au sein de groupe après la mort d'un d'entre eux, sur les changements structurels et comportementaux. Sur la façon dont l'ordinaire, la banalité, tout ce qu'on prend comme acquis, ne révèle son caractère essentiel que lorsqu'il est perturbé. C'est pas une recherche sur toi ou moi en tant qu'individus.

– Ouais, enfin c'est quand même une photo de nous, ça, j'ai dit.

– Je vais pas l'utiliser comme illustration, t'inquiète. C'est juste un

souvenir, une note visuelle. Comme une observation de terrain, si tu préfères. »

Léonard a ouvert le tiroir du haut de son bureau et en a sorti une chemise où il gardait des photos de différentes pièces de la maison.

« Je t'ai jamais vu prendre une photo de ma vie, j'ai dit.

– J'ai pris celles-là deux jours après la mort du père, pour voir si avec le temps on commençait à changer la disposition des objets, des meubles.

– Et on a changé quelque chose ?

– Pas vraiment. Aurore a réorganisé sa bibliothèque en adoptant l'ordre alphabétique au lieu de l'ordre chronologique, mais je pense que ça n'avait rien à voir avec son deuil. Je crois que c'était plutôt un rituel de fin de thèse. »

Jérémie a remis son deuxième écouteur. Notre discussion devait l'empêcher de se concentrer sans pour autant lui apporter de contrepartie intéressante.

« Plus j'avance, a continué Léonard, plus ma recherche se focalise sur le langage, en fait. Je me rends compte que c'est surtout ça qui a changé, chez nous. Plus précisément, j'observe comment on a changé la façon de parler de certaines choses.

– Mais on parle jamais du père.

– C'est précisément un de mes angles de recherche. J'observe la façon dont certains sujets sont devenus gênants, embarrassants, ou la nouvelle façon qu'ont maman et Aurore de parler quand elles ne veulent pas aborder certains sujets, comme si tout les fatiguait... j'appelle ça le parler-soupiré. Ça, c'est une stratégie d'évitement, par exemple.

– Une stratégie d'évitement », j'ai répété. Ça semblait coller à notre famille. « On en a beaucoup, des stratégies d'évitement ?

– Plein. Et on met en place des processus défensifs aussi, des stratégies protectrices, la fuite préventive...

– Je savais pas qu'il y avait des mots pour tout ça.

– J'irais pas jusqu'à dire qu'il existe un mot pour tout, mais c'est vrai que ce qu'il y a de bien quand t'es un universitaire, c'est que tu peux en inventer de nouveaux pour les choses sur lesquelles tu travailles.

– C'est toi qui les as inventés, tous ceux-là ?

– Bien sûr que non.

– Ça t'est déjà arrivé d'en inventer un ? »

Ma question a eu l'air de le rendre triste.

« C'est pas le sujet », il a dit.

Je savais pas que notre discussion avait eu un sujet officiel jusqu'alors, ni pourquoi on pouvait pas s'en écarter. À l'époque, j'avais pas encore compris que moi aussi j'avais mon mot à dire sur le sujet des conversations auxquelles je participais. J'ai regardé encore une fois la photo de nous, essayant de trouver une question qui aurait été plus en rapport avec ce que Léonard considérait être notre sujet.

« Et tu as remarqué des changements chez moi ? j'ai demandé. Après la mort du père ?

– J’ai remarqué que t’avais arrêté de caresser le canapé.
– Ça, c’est parce que vous vous êtes foutus de moi.
– J’ai remarqué que tu t’étais mis à faire la lecture à maman, le soir. J’ai remarqué que t’avais cherché à luitrouver un copain. D’ailleurs, sa visite m’a fourni pas mal d’éléments de travail. Les réactions des uns et des autres face à ce type... Daniel ? C’était vraiment très intéressant. »

Je pensais qu’il allait me remercier pour mon aide involontaire, mais non.

« Et ils en pensent quoi de ton sujet de recherche, tes profs ?

– Ça dépend lesquels. C’est vraiment pas conventionnel, comme approche. La plupart des études microsociologiques sont encore assez mal vues, et y aura peut-être un type dans le jury qui trouvera que ça n’a aucune pertinence scientifique, mais a priori, ça devrait aller. Mon directeur de thèse trouve mon travail très novateur. »

On a entendu rire Jérémie dans notre dos, mais ce n’était pas à cause de ce que Léonard avait dit. De temps en temps la musique le faisait rire, c’est comme ça ; il trouvait certains arrangements aussi drôles qu’une bonne blague ou un bon mot.

« J’ai du mal à croire que Jérémie ne savait pas sur quoi tu travailles, j’ai dit à Léonard. Vous vivez pratiquement l’un sur l’autre.

– Tu rigoles ou quoi ? Qui ça intéresse, mon travail, ici ? Lui peut-être encore moins que les autres. Regarde-le ! » Léonard a pointé son menton en direction de Jérémie. Ses épaules bougeaient aux rythmes qu’il était lui-même en train de générer. « Il fait ça toute la journée, ni plus ni moins, le casque vissé aux oreilles, les yeux collés à l’ordi. Il dit rien, il entend rien. Et il pose jamais une question. »

Je lui ai fait remarquer que Jérémie avait quand même posé une question sur l’état de ma virginité dix minutes plus tôt, mais Léonard n’a pas eu l’air de penser que ça comptait.

« Et puis de toute façon, je lui ai dit, c’est pas toi qui es censé nous poser des questions ? Je pensais que le job des sociologues, c’était d’interviewer les gens avant d’écrire sur eux.

– Ma recherche est basée sur l’observation pure. Si je vous avais interrogés sur vos comportements, ils auraient automatiquement changé, et ça aurait compromis mon travail.

– Donc en gros, si on t’avait posé des questions sur ta thèse, tu nous aurais pas répondu ?

– C’est probable.

– Alors pourquoi tu te plains qu’on l’ait pas fait ?

– Ça n’a plus aucune importance maintenant. La phase de recherche est terminée. J’ai presque fini de rédiger mon premier chapitre.

– Je peux le lire ?

– Non.

– Je peux garder la photo ? »

Léonard a repris sa chemise de photos et en a étalé sept sur son bureau.

Elles semblaient identiques à celle que j'avais dans les mains. Il les a bien regardées, puis a regardé celle que je tenais, et à nouveau celles qui étaient sur son bureau.

« Ça devrait être possible, oui. »

*

Il m'arrivait souvent de rêver que le père n'était pas mort, qu'il avait simulé sa propre mort pour nous protéger d'assassins des pays de l'Est qui voulaient se venger de lui, par exemple, ou qu'un interne avait fait une erreur à l'hôpital, mélangé des dossiers, et qu'on avait enterré quelqu'un qui ressemblait au père pendant que le père, par une curieuse coïncidence, était retenu secrètement prisonnier dans un pays lointain. Parfois, je rêvais simplement qu'il avait ressuscité, sans plus d'explication. Il était juste là, dans le salon, à regarder tranquillement par la fenêtre. Les scénarios de mes rêves variaient mais ça finissait toujours pareil : même si j'étais bien conscient d'être dans un rêve, j'étais quand même content d'avoir la chance de revoir le père, et je me réveillais triste que le rêve ait été trop court. J'espérais que dans le prochain rêve où il reviendrait, je contrôlerais mieux la situation et la conversation que j'aurais avec lui. J'avais lu sur internet que certaines personnes arrivaient à contrôler leurs rêves. J'ai un peu honte de l'admettre, mais il y avait une part de moi qui pensait que si je parvenais à contrôler un rêve avec le père, je pourrais peut-être réussir à le ramener dans la vraie vie.

Un peu avant d'apprendre sur quoi portait la thèse de Léonard, j'avais commencé à redouter un peu ces rêves de résurrection. J'étais plus aussi content de rêver du père. En fait, plus le temps passait dans la vraie vie, plus il passait aussi dans la vie onirique, et même dans mes rêves, j'avais fini par me faire à l'idée que le père était mort, et l'idée qu'il ressuscitait était devenue complètement démoralisante. Dans mon rêve, je me disais que s'il n'était pas mort, ça voulait dire qu'il allait falloir qu'il meure un jour, encore une fois, et je me disais que c'était trop, deux morts pour une personne, que je serais pas capable de refaire toutes les étapes du deuil sans perdre la boule. J'avais commencé à me sentir coupable, dans les rêves de résurrection, égoïste. Je me disais que le père de mon rêve comprenait que je n'avais plus envie qu'il revienne avec moi dans la vraie vie, que je lui faisais de la peine, que je le trahissais. Je me réveillais toujours immensément triste, mais le soulagement que j'éprouvais en remettant pied dans le réel était un sentiment nouveau. Le père était mort pour de vrai, il n'aurait donc plus à mourir. Je n'ai pas parlé à Léonard de ces rêves. Peut-être que s'il m'avait posé des questions, je l'aurais fait. Mais sans doute l'évolution de mes rêves du père ne faisait pas partie du monde observable qui l'intéressait.

*

Quelques jours plus tard, j'ai croisé Daphné dans le quartier, et elle m'a

confirmé qu'elle parlait allemand. Je lui ai pas demandé tout de suite comment elle l'avait appris, si elle avait été nazie ou pas. Je voulais me garder ce genre de question en réserve au cas où y aurait un trou dans la conversation.

Elle a tout de suite compris ce que je voulais dire quand j'ai dit être à la recherche d'un partenaire de conversation et elle m'a invité à venir chez elle pour le thé, avec des petits gâteaux, ou plus exactement *für Tee und Kekse*, elle a dit, ce qui m'a immédiatement fait comprendre qu'elle avait beaucoup à m'apprendre, vu que Herr Coffin n'avait jamais cru utile de nous apprendre à dire « petits gâteaux » en allemand, par exemple.

Je passais presque tous les jours devant l'immeuble de Daphné mais j'étais jamais entré chez elle. Il m'était arrivé d'entrevoir son salon, surtout en été, quand elle ouvrait ses fenêtres qui donnaient sur la rue – elle habitait au rez-de-chaussée – mais c'était toujours à travers ses rideaux en dentelle blanche, qui, malgré tous leurs petits trous, étaient assez efficaces pour dissimuler l'intérieur. L'appartement de Daphné n'était pas aussi vieillot que je l'avais imaginé. Elle m'a expliqué que sa cuisine venait d'être refaite par des gens très aimables d'une association dont le but était de s'assurer que les personnes âgées ne renoncent pas au confort moderne et ne passent pas à côté des nouvelles technologies pour l'amélioration de la vie domestique.

« C'est vraiment très joli, j'ai dit, en tapotant le plan de travail imitation marbre pendant que Daphné mettait de l'eau à bouillir.

– Moi je trouve ça assez monstrueux, pour être honnête. J'aime pas du tout. Mais bon, ça m'a rien coûté. Je devrais pas me plaindre. »

Et elle a répété exactement la même chose en allemand.

C'était bizarre de me retrouver seul avec Daphné. Elle avait l'air plus timide chez elle qu'à l'extérieur, plus réservée. Elle parlait bas, comme si elle avait peur de réveiller quelqu'un qui dormirait dans la chambre d'à côté. Je lui ai dit que je n'étais pas habitué à entendre ni à parler l'allemand de tous les jours, que mon professeur était plus axé sur les poètes du XIX^e siècle. Elle m'a dit de pas m'en faire, que j'avais qu'à lui parler en français et qu'elle me répondrait en allemand, et que comme ça, petit à petit, je prendrais confiance, introduirais quelques mots d'allemand dans la conversation par-ci par-là, et qu'un beau jour, je sortirais des phrases entières.

On a emporté nos thés au salon. On est restés assis en silence un petit moment, faisant comme si c'était parce qu'on devait souffler sur nos tasses fumantes qu'on pouvait pas parler, mais c'est qu'en fait on avait pas grand-chose à se dire. Ça m'a paru mal élevé de lui faire remarquer qu'elle avait pas sorti de petits gâteaux alors qu'elle m'en avait promis. J'ai regardé autour de moi, voir s'il y avait des photos dans la pièce, une en particulier qui me permettrait de lancer la conversation, mais j'en ai vu aucune.

« Vous n'avez pas de photos ? » j'ai dit.

Daphné a souri et dit quelque chose en allemand que je n'ai pas compris. Je savais pas si on était censé faire répéter son partenaire de conversation s'il

disait quelque chose qu'on ne comprenait pas, ou s'il fallait laisser couler.

« Nous non plus, on a pas de photos à la maison. »

Elle a fait une longue phrase dans laquelle j'ai reconnu les mots *souvenirs*, *triste* et *mur*, mais je n'ai pas compris si elle avait dit trouver triste de ne pas avoir pris plus de photos pour afficher les bons souvenirs au mur ou si au contraire un tel étalage de souvenirs aurait fini par construire un mur de tristesse.

« Et si on faisait comme tout à l'heure, dans la cuisine ? j'ai suggéré. Vous dites d'abord la phrase en français puis vous la répétez en allemand ? »

Daphné a approuvé ma suggestion mais n'a pas pour autant fourni de nouveau sujet de conversation.

« Je me demandais, j'ai dit, vous êtes toujours contente quand votre anniversaire arrive, ou vous vous en foutez un peu ? »

J'aurais aimé éviter le sujet de son âge, vu que c'est de ça qu'on lui parlait tout le temps, mais je valais visiblement pas mieux que les autres. Daphné avait bien progressé au classement des doyens de l'humanité l'année précédente : elle était désormais la troisième personne la plus vieille du monde. Il suffisait que deux vieilles meurent en Inde pour qu'elle devienne numéro un. En ville, tout le monde espérait qu'elle deviendrait doyenne de l'humanité avant son prochain anniversaire, histoire d'en faire un événement national, que le président vienne le fêter avec nous, et je me demandais si Daphné ressentait une pression supplémentaire pour rester en vie.

« Ce serait bien de rencontrer le président pour mon prochain anniversaire », elle a dit, ce qui revenait à admettre qu'elle souhaitait la mort des deux vieilles Indiennes.

« Vous l'aimez bien ? »

– Le président ? Pas spécialement, non. Mais je n'ai jamais rencontré de président. Et j'ai plus tant que ça l'occasion de vivre de nouvelles expériences, vois-tu ? »

Elle a ri un peu, puis elle a traduit en allemand ce qu'elle venait de dire et elle a ri à nouveau. Son rire était le même dans les deux langues.

« Pourquoi tu veux apprendre l'allemand, mon grand ? elle m'a demandé. C'est quand même une langue affreuse.

– Pas quand c'est vous qui la parlez », j'ai dit.

Je ne le pensais pas vraiment, mais le père disait toujours que ceux qui croyaient que l'allemand était une langue moche n'avaient sans doute jamais entendu une personne au grand cœur le parler. J'ai essayé de me souvenir d'autres arguments du père en défense de la langue allemande, mais rien ne m'est revenu.

« C'est tellement rigide, Daphné a repris. C'est pas vraiment une langue avec laquelle on peut s'amuser. Les jeux de mots allemands sont nuls.

– J'aimerais bien être interprète un jour, j'ai dit, en ignorant ses critiques.

– Interprète pour qui ? Y a pas vraiment d'Allemands célèbres en dehors d'Allemagne, t'as pas remarqué ?

– J’avais pas pensé à ça, j’ai dit après m’être retourné le cerveau pour essayer de trouver des noms d’Allemands connus.

– Et la plupart des Allemands savent bien que leur langue ne sert plus à grand-chose, alors ils parlent tous anglais maintenant.

– Vous pensez vraiment que l’allemand sert à rien ?

– Non, c’est utile si tu vas vivre en Allemagne, par exemple. Ou si tu tombes amoureux d’une Allemande.

– Et vous, vous avez été amoureuse d’un Allemand ?

– Oui, il y a bien longtemps. C’est bien la seule raison pour laquelle je parle cette langue horrible.

– Les gens racontent que votre mari était nazi. »

Ça l’a fait rire.

« Je crois bien que ces gens dont tu parles n’ont pas encore bien compris à quel point j’étais vieille ! J’étais *déjà* vieille quand les nazis sont arrivés au pouvoir. Mon mari était mort et enterré. Il aurait même pas pu être nazi s’il l’avait voulu, mon pauvre Thomas. Et il aurait pas voulu être nazi hein, évidemment, c’est une façon de parler. C’était un déserteur allemand de la *première* guerre mondiale, mon petit, voilà à quel point je suis vieille. Mais peut-être qu’on vous parle même plus de la première guerre mondiale à l’école de nos jours. Ça commence à dater.

– Si, si, c’est encore au programme », j’ai dit. Je ne sais pas pourquoi j’ai voulu défendre la qualité de mon éducation, vu que je ne savais pratiquement rien sur la première guerre mondiale. « La première guerre mondiale c’est celle des tranchées et la deuxième, celle des camps de concentration.

– Voilà qui est précis dis-moi ! Une bonne façon de les différencier !

– C’est vrai qu’on passe quand même plus de temps sur la deuxième guerre mondiale. En cours d’histoire on a regardé *Nuit et Brouillard*.

– Ça a pas dû vous en apprendre beaucoup sur l’Occupation. »

Je m’étais endormi pendant le film. Je m’endormais toujours quand on regardait la télé en cours.

« Oublie ce que j’ai dit, va. Je cherchais pas à dénigrer ton éducation. Excuse-moi. *Entschuldigung*.

– Pas de problème.

– Je voulais juste dire que les profs simplifient peut-être un peu trop la chose de nos jours. Surtout dans notre coin. Les gens sont toujours très fiers parce qu’il y avait beaucoup de résistants dans la région, mais à l’époque, c’est pas vraiment l’impression qu’on avait, ça, je peux te le garantir. Ça veut pas dire qu’on était tous des nazis non plus, hein, mais bon. On s’arrange toujours pour continuer à vivre plus ou moins normalement, quelles que soient les circonstances. Moi, à l’époque, j’étais très occupée, à la fois par mon travail et par mon second mari qui était en train de mourir. Les Allemands ne sont pas arrivés ici avant 1942, mais d’emblée, ils ont commencé à venir picoler dans mon bar – je tenais le bar La Fontaine, dans le temps. Ils venaient à La Fontaine parce que je parlais allemand, et moi, je leur servais leur

schnaps. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre ? Je ne pense pas que ça fasse de moi une collabo. Ils laissaient de jolis pourboires, contrairement aux Français. Mais bon, c'est vrai que les Français avaient pas trop de fric à l'époque. »

Daphné avait commencé à raconter son histoire en s'arrêtant après chaque phrase pour la traduire en allemand, mais à un moment, emportée par son élan, elle a continué en allemand. Elle passait facilement d'une langue à l'autre, mais quand je n'avais pas d'abord la version en français, j'avais plus de mal à repérer les nouveaux mots en allemand et à les mettre en rapport avec ce que je venais d'entendre.

« Et dans ces Allemands qui venaient au bar, vous n'avez jamais rencontré de type bien ? » j'ai demandé, en espérant la remettre sur les rails français d'abord, traduction allemande ensuite.

« Bien sûr que si. On rencontre toujours au moins un type bien dans un bar bondé, mais peu importe. Ils me demandaient toujours des nouvelles de René – René, c'était mon second mari – et quand il est mort, ils ont apporté des fleurs, ils ont bu à sa santé et doublé les pourboires. Mais c'est pas pour autant qu'ils cessaient d'être l'ennemi, l'occupant. Et ça, je ne l'oubliais jamais. Même quand je riaais à leurs blagues.

– C'était quoi leur meilleure blague ?

– T'as quel âge maintenant ?

– Bientôt 13 ans et demi.

– Bon, t'es assez vieux alors. C'était une blague avec des bonnes sœurs. Un matin, au couvent, la Mère supérieure descend au réfectoire pour annoncer aux bonnes sœurs le menu du soir. Elle leur dit "Ce soir, carottes !" et les bonnes sœurs sont tout excitées et s'exclament "Oh oui !" mais la Mère supérieure précise "râpées", et là toutes les bonnes sœurs disent "Oh non !".

– Euh, c'était ça leur meilleure blague ?

– C'était drôle pour l'époque. Dans les années quarante c'était plutôt osé. »

Le thé avait trop infusé, il avait un goût de pièces de monnaie qu'on aurait plongées dans de la grenadine. Je me suis dit que j'allais le boire d'un coup et prendre congé – ça allait bientôt être l'heure du dîner à la maison.

« Ne me laisse pas déjà », a dit Daphné, comme si elle venait de lire dans mes pensées.

Elle espérait trouver une bonne raison de me retenir avant d'avoir fini de dire « Ne me laisse pas déjà » dans les deux langues, mais elle n'y est pas arrivée, et j'ai poliment attendu qu'elle en trouve une.

« Tu pourrais devenir espion, elle a fini par dire. Ce serait bien plus intéressant qu'interprète. J'ai pensé devenir espionne moi-même pendant la guerre, mais je ne savais pas où aller pour proposer mes services. Je me disais que la Résistance viendrait me voir s'ils avaient besoin de moi, vu que tout le monde savait que je parlais allemand et que j'aurais pu me rendre utile, mais personne n'est jamais venu demander, alors je me suis dit qu'ils cherchaient peut-être pas d'espions dans notre coin. Mais là, on est en temps de paix

relative, donc c'est sans doute plus facile de faire connaître tes ambitions. Il suffit peut-être d'envoyer une lettre à la DGSE. Tu leur dis que tu veux rejoindre le service de renseignement et ils te donnent un rendez-vous. Mais il faudrait que tu apprennes une ou deux autres langues, en plus de l'allemand. Les espions sont polyglottes. Peut-être que tu devrais apprendre l'arabe. Ou le russe. Je connais une dame russe qui pourrait être ta partenaire de conversation.

– Mon père parlait plusieurs langues, vous pensez qu'il était peut-être espion ?

– Ton père ? Laisse-moi rire. Son allemand était tellement précieux, tellement affecté... parler allemand avec lui, c'était comme parler à un napperon brodé ! Quand il voulait me faire la conversation en allemand, je pouvais pas m'empêcher d'imaginer cet horrible tableau de Fragonard, tu vois lequel ? Celui avec la jeune prude aux joues roses sur sa balançoire ? Sa robe avec huit mille jupons en taffetas ? Si ton père avait voulu se faire une place dans l'espionnage du XXI^e siècle, il aurait eu besoin de mettre à jour le vocabulaire et les structures qu'il employait, tu peux me croire. C'était vraiment vieillot. »

Je visualisais bien la tranche d'un livre avec « Fragonard » écrit en lettres marron sur les étagères de notre salon, là où on rangeait les livres d'art, mais je connaissais aucun de ses tableaux. Si ç'avait été le cas, les paroles de Daphné m'auraient encore plus énervé.

« Et même sans parler de son allemand, elle a poursuivi, ton père n'était vraiment pas le genre d'homme à avoir une double vie. Juste une seule, ça semblait déjà souvent trop pour lui.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Je l'ai connu tout jeune, tu sais ? On aurait dit que n'importe quelle situation le mettait mal à l'aise. Tomber sur quelqu'un dans la rue, commander un café... Je veux dire, on peut pas être à la fois un espion et être déconcerté par un postier qui te demande si tu veux un envoi en lettre verte ou en lettre prioritaire, tu crois pas ? C'est tout bonnement impensable.

– Peut-être que ça faisait partie de sa couverture, peut-être qu'il s'était créé un personnage de toutes pièces pour la vie civile, pour pas éveiller les soupçons.

– Peut-être bien, a dit Daphné. *Vielleicht.* »

Elle n'y croyait pas une seconde.

« C'était pas la peine de le dire d'abord en français », j'ai dit. J'étais plus en colère que je ne l'aurais voulu. « Je sais quand même dire *peut-être* en allemand.

– Oh, désolée de t'avoir offensé, *mein Herr.* »

Daphné n'était pas du tout désolée. Elle trouvait que je dramatisais.

« Au moins, il aimait l'allemand, lui. Au moins, il ne s'en servait pas juste pour qu'une bande de nazis lui file de meilleurs pourboires.

– Ah oui ? Et à quoi il a employé ses précieuses connaissances, tu peux me

le dire ? » Daphné avait arrêté de traduire. « À des réunions d'affaires ? À briller dans des dîners mondains ? À ennuyer aux larmes une pauvre petite vieille avec ses citations de Goethe ? Juste parce qu'elle avait été assez aimable pour l'encourager la première fois qu'il l'avait fait ? »

Deux petits paquets de bave ont commencé à s'accumuler aux coins de sa bouche. J'ai tout de suite su que c'était pas normal, vu qu'elle avait toujours la bouche sèche – pendant notre conversation, elle avait dû s'interrompre dix mille fois pour humecter ses lèvres ou boire une gorgée de thé avant de pouvoir continuer.

« Tout va bien ? » j'ai demandé.

Daphné a dit quelque chose en allemand, ou peut-être que c'était en français en fait, j'ai pas bien compris. Elle arrivait plus à articuler. Ses traits, tout son visage en fait, se sont mis à dégingoler vers le sol, comme attirés par un invisible aimant à chair humaine.

« Vous inquiétez pas, j'appelle le Samu. »

*

Je n'ai pas parlé de ma dispute avec Daphné aux secouristes. Ils m'ont rien demandé, d'ailleurs. Sans doute qu'à l'âge de Daphné, un AVC n'avait rien d'extraordinaire, ne méritait pas de questions. Ils m'ont félicité de les avoir appelés aussi vite. Ma mère a fait pareil quand je suis rentré à la maison. Elle était convaincue que ça avait été une émotion trop forte pour Daphné de recevoir la visite d'un jeune homme aimable et plein de vie comme moi, ça avait dû la changer de l'infirmière taciturne. C'était sans doute cette émotion, ce *stimulus*, ma mère avait dit, qui avait provoqué l'attaque. Elle m'a dit que j'étais une bonne âme. J'ai cru qu'elle allait me réautoriser à aller sur internet, mais elle n'a pas soulevé le sujet. Elle appelait l'hôpital toutes les heures pour avoir des nouvelles de Daphné, et quand je me suis levé le lendemain, elle m'a dit que les docteurs avaient réussi à dégager le caillot dans son cerveau et que Daphné ne serait que partiellement paralysée. Elle avait l'air de penser que c'était une bonne nouvelle.

« Quelle bande de malades égoïstes, a dit Denise. Ils essayent juste de la garder en vie pour avoir le nom de la ville dans le Guinness. »

Denise avait repris son habitude de me retrouver dans les escaliers. Elle n'avait donné aucune explication à son absence des jours précédents, n'avait pas mentionné le nom de Porfi.

« T'aurais pas dû appeler le Samu, elle m'a dit. T'aurais dû la laisser crever. La pauvre. Je suis sûre qu'elle aurait préféré ça.

– Je sais pas. Elle avait quand même l'air assez enthousiaste à l'idée de son prochain anniversaire.

– Elle est bien obligée de faire semblant, avec toutes ces fêtes que le maire lui a organisées. T'imagines ? Devoir être reconnaissante en permanence ? Quel cauchemar. »

Denise avait le regard dans le vide, elle s'arrachait les petites peaux des ongles avec les dents. En général, après les avoir arrachées, elle leur donnait une chiquenaude pour les envoyer dans l'escalier, mais ce jour-là, elle a décidé de les avaler. Pour changer de sujet, je lui ai dit que Léonard était en train d'écrire une thèse sur notre famille.

« Vous allez devenir célèbres alors ?

– Les thèses de sociologie, c'est pas des best-sellers en général.

– Mais on les publie quand même, non ?

– Parfois, oui. Bérénice a dû vendre trente exemplaires de sa thèse, à tout casser, et ma mère en a acheté deux. Aurore est censée relire son manuscrit avant de le publier, mais j'ai pas l'impression qu'elle y travaille beaucoup ces derniers temps.

– Être un personnage de livre, ça doit quand même être grisant.

– Léonard dit que ça parle pas vraiment de nous en fait, mais de processus, de stratégies et tout ça.

– Ouais, c'est ça. C'est comme les écrivains qui te parlent de leur livre comme d'un roman d'apprentissage, une initiation au monde post-capitaliste et une plongée dans l'exploration de ce que cela signifie réellement de recevoir une éducation alors que leur roman n'est rien d'autre que le récit magnifié de la première fois qu'ils sont allés aux putes.

– C'est super précis comme exemple. C'est un livre qui existe ?

– Je viens de l'inventer. »

Je voulais avouer à Denise que j'étais responsable de l'attaque de Daphné, lui dire que Daphné avait comparé mon père à un tableau de Fragonard et que ça m'avait énervé, mais ça semblait stupide comme raison de presque tuer quelqu'un, même par accident.

« Ce qui est cool, a dit Denise qui continuait à penser à la thèse de Léonard, c'est qu'une fois que toute ta famille sera célèbre, tu pourras construire toute une carrière autour de ça, et écrire des biographies de tout le monde, pas juste de Simone. Comme ça, tu deviendras doublement célèbre, comme personnage dans le livre de ton frère et comme biographe. Et après ça, tu pourras écrire les biographies de tous les gens que tu connais, par exemple.

– Je te vois venir. Tu veux que j'écrive ta biographie, c'est ça ?

– Ça serait bien chiant à lire. Et très court. »

J'ai senti un frisson glacé parcourir tout mon corps.

« Et Porfi, il aurait droit à un chapitre ? » j'ai demandé.

Denise a regardé sa montre.

« Neuf minutes. T'as réussi à tenir neuf minutes sans prononcer le nom de Porfi. Franchement, tu m'impressionnes ! Je pensais que tu allais me tomber dessus avec tout un tas de questions.

– Ça y est ? T'es amoureuse ?

– Franchement, je suis pas sûre que je le reconnaîtrais si je le croisais dans la rue. Il est tellement timide, il arrive pas à me regarder en face. Même si je pense qu'il y a du progrès : la dernière fois qu'il m'a parlé, il a regardé mes

chaussures au lieu des siennes. »

J'ai repensé à ce que m'avait dit Porfi sur le fait que les gens n'aimaient pas Denise, et qu'il voulait garder son amour secret. Peut-être que le problème n'était pas tant sa timidité mais qu'il avait honte d'être vu avec elle.

« Pourquoi t'irais pas prendre un café avec lui ? je lui ai demandé. Ce serait peut-être plus sympa de le voir en dehors du collège.

– J'aime pas le café, a dit Denise.

– T'es pas obligée de prendre un café quand tu prends un café. Il te plaît ou pas ?

– Il est plutôt sympa. Il arrête pas de me demander s'il peut me rendre service. Il a vraiment envie que je lui file quelque chose à réparer, pour que je voie à quel point il est doué, mais je m'en fous un peu. Il insistait tellement que j'ai fini par lui demander s'il s'y connaissait en portes, s'il savait crocheter une serrure, et il m'a dit oui. Du coup je lui ai dit de venir nous voir un de ces jours et d'ouvrir cette porte pour toi. » Denise a levé les yeux vers la porte en haut de l'escalier. « Sauf que je lui ai pas dit que c'était pour toi, évidemment. Je lui ai dit que c'était *moi* qui voulais vraiment savoir ce qu'il y avait derrière.

– Pourquoi tu lui as menti ?

– Ça me gêne toujours un peu de devoir avouer aux gens que rien ne m'intéresse. Ils me croient jamais d'ailleurs, alors ils insistent. Je devrais quand même être la personne que mon manque d'intérêt pour ma propre vie dérange le plus, mais non, ça fait plus peur aux autres qu'à moi-même, du coup, j'essaie de les épargner. Et Porfi fait tellement d'efforts pour que je l'apprécie, je me suis dit que je pouvais au moins lui faire croire qu'un truc me ferait plaisir, lui donner une petite lueur d'espoir.

– Peut-être que si tu fais semblant de t'intéresser à certains trucs, tu finiras par t'y intéresser pour de vrai.

– C'est aussi ce que me disait mon psy, dans le temps.

– Et maintenant, il dit quoi ?

– Maintenant il sait plus quoi me dire. J'ai essayé tous les médicaments possibles. Sa dernière idée en date, c'est que je pourrais tenter la méditation. C'est ce qu'on suggère quand y a plus d'espoir ça, non ?

– Je pense que tant que t'es capable de mentir aux gens pour les protéger, y a de l'espoir.

– Un vrai Shakespeare dis-moi. Tu devrais écrire pour la télé française.

– Tu veux plus aller à Paris ? j'ai demandé.

– Bien sûr que si je veux y aller.

– T'es en train de me mentir là ? »

Denise m'a regardé comme si j'avais posé une question piège, bien qu'elle ait été la seule personne au monde à connaître la réponse.

« Non, je mens pas. Je veux vraiment aller à Paris. J'y suis jamais allée.

– T'as pensé à ce que tu aimerais faire quand on y sera ?

– On pourrait peut-être aller dans deux ou trois librairies. Porfi a dit qu'il

voulait voir la tour Eiffel.

– On s’en fout de Porfi. On fera tout ce que tu veux toi. Quoi d’autre, à part les librairies ?

– Peut-être qu’on pourrait traîner un peu dans le quartier de Juliette ? »

Denise a dit ça comme si elle était prête à laisser tout de suite tomber l’idée si je la trouvais ridicule.

« Tu sais où elle habite ? j’ai demandé.

– J’ai pas son adresse exacte, mais y a une interview d’elle sur son site où elle parle d’un café qu’elle aime beaucoup sur le canal Saint-Martin. Je me suis dit qu’on pourrait peut-être y faire un saut. Peut-être qu’elle y sera.

– C’est un bon plan. »

J’avais soudain hâte d’y être. Si on rencontrait Juliette, je pourrais enfin lui demander si elle avait joué la comédie dans la campagne La Mer à Voir ou si elle avait vraiment été une petite fille qui n’avait jamais vu la mer.

« Et toi, tu voudras faire quoi à Paris ? m’a demandé Denise juste avant que la cloche sonne.

– Je pense que j’irai faire un tour à la DGSE.

– Pour quoi faire ?

– J’ai jamais vu d’espion. Je veux juste voir la tête des gens qui entrent dans le bâtiment, voir un peu à quoi ils ressemblent.

– Ouais enfin ceux qui rentrent par la porte principale sont sans doute pas les vrais espions.

– Je sais bien. Mais peut-être qu’il y en aura quand même un dans le tas. »

Denise n’était pas convaincue mais elle voulait me faire plaisir.

« Tout ce que tu voudras. Tu seras notre guide parisien, on ira là où tu nous diras d’aller. »

On s’est levés pour rejoindre nos salles de classe respectives, et en descendant l’escalier derrière Denise, j’ai remarqué qu’elle avait mis du parfum. Elle laissait flotter au-dessus des marches qu’elle descendait une odeur de fleur d’oranger.

« Tu crois que Porfi me laissera regarder comment il fait pour crocheter la serrure ?

– Il fera tout ce que je lui demande », a répondu Denise, imperturbable face au pouvoir qu’elle venait de se reconnaître.

*

Le jour du deuxième anniversaire de la mort du père, j’ai reçu une lettre de Rose.

Cher Isidor,

Déjà deux ans et le souvenir de la mort soudaine de ton père continue de me hanter.

Quand tu es parti, mes parents on conclu qu'on avait fait l'amour et que tu n'étais pas mon correspondant... ce que je trouve ironique parce qu'en fait tu l'es ! Mais ça je leur ai pas dit. Même si je suis la seule à écrire vu que tu réponds jamais (et c'est pas un problème, j'écris pour exprimer ma sympathie et partager votre peine), mais si jamais tu veux m'écrire il vaudrait mieux que tu le fasses pas ici parce qu'ils m'ont à l'œil. Ils sont vraiment furieux contre moi parce que leurs ai mentis, alors à ta place je reviendrais pas chez moi la prochaine fois que tu fugues.

J'ai rompu avec Kevin après ton départ. Je crois pas être amoureuse de toi, mais je préfère ton pénis à celui de Kevin. Celui de Kevin est très long mais il est un peu trop fin en comparaison du tien, et quand on a refait l'amour après toi, j'ai plus ressenti la même chose. Il m'a jamais donné d'orgasme. Toi non plus, je pense qu'on a pas fait l'amour pendant assez longtemps, mais je pense que j'aurais pu avoir un orgasme si ça avait duré plus longtemps. J'ai encore jamais eu d'orgasme et je vais bientôt avoir 18 ans, alors je commence à fliper un peu. Toutes mes copines disent qu'elles ont un orgasme à CHAQUE FOIS. Peut-être qu'elles mentent. Je me sens bête d'être en train de parler de ton pénis, mais ça fait partie de la vie, alors je devrai pas avoir honte et, plus important, tu ne devrais pas être gêné que j'en parle, tu devrais en être fier. C'est important d'être fier de ce qu'on a comme atout. Je suis sûre que c'est ce que t'aurait dit ton père, s'il était pas mort quand tu étais si jeune.

Peut-être que quand tu seras plus grand on pourra passer plus de temps ensemble. L'année prochaine je vais à la fac. J'ai pas été prise en médecine mais je crois que je vais aller en bio.

Cordialement,
Rose

J'aurais bien aimé être excité par la lettre de Rose, mais elle rendait ça difficile. Elle parlait de trop de sujets différents en trop peu de lignes.

Jérémie a dit *toc toc* de l'autre côté de la porte, et après lui avoir dit d'entrer, je lui ai demandé pourquoi il avait dit *toc toc* au lieu de vraiment toquer à la porte.

« Et toi, pourquoi t'as dit *entre* au lieu de venir m'ouvrir la porte ?

– Ben j'aurais dû me lever de mon lit pour t'ouvrir. J'avais la flemme.

– Et moi j'ai eu la flemme de toquer.

– Mais ça demande vachement moins d'énergie de toquer à la porte que de se lever de son lit.

– Ça en demande quand même un peu. »

Jérémie s'est assis sur le lit défait de Simone et n'a rien dit pendant un

moment. Ça avait l'air d'être à moi de parler, même si c'était lui qui était venu dans ma chambre.

« Tu voulais voir Simone ? j'ai demandé. Elle a cours jusqu'à cinq heures le jeudi.

– Non non, c'est toi que je voulais voir. Je voulais voir comment t'allais. Et te dire aussi que je trouvais ça un peu injuste que maman t'ait interdit d'aller sur internet. C'était vraiment idiot de ta part d'essayer de lui trouver un mec sans la consulter, mais bon, ça partait d'un bon sentiment, j'imagine, et ta punition est sévère, je trouve. Aucun de nous n'a jamais été puni, il me semble, du coup je me dis que maman a pas su trop quoi faire, et elle a eu la main un peu lourde.

– C'est sympa de me dire tout ça mais bon, ça remonte à quelques semaines le fiasco Daniel. Pourquoi tu m'en parles que maintenant ?

– En fait, j'ai tout de suite voulu te dire que si tu voulais te servir de mon ordi, tu pouvais – j'aurais rien dit à maman bien sûr –, mais comme j'en avais besoin pour finir un truc important, je pouvais pas vraiment t'inviter à t'en servir pour surfer sur internet.

– Et t'as fini ton travail maintenant ?

– Quasiment.

– Je peux venir me servir de ton ordinateur quand je veux ?

– Pas quand tu veux non plus. Disons que tu peux t'en servir quand je suis pas dans ma chambre.

– Mais t'es pratiquement toujours dans ta chambre. »

Jérémie n'a rien trouvé à répondre à cet argument. Je l'ai quand même remercié pour sa proposition.

« De rien », il a dit.

Je pensais que ça marquait la fin de notre conversation, mais Jérémie est resté assis sur le bord du lit de Simone un bon moment, à regarder notre chambre comme s'il l'avait jamais vue avant. Ce qui n'était en fait pas très loin de la vérité.

« T'as déjà lu des bouts de la thèse de Léonard ? je lui ai demandé.

– Je regarde son écran d'ordi de temps en temps, quand il va aux toilettes », a avoué Jérémie.

Aurore avait prêté son ordinateur à Léonard pour qu'il puisse écrire sa thèse.

« Et ça raconte quoi ?

– Tout ce que j'ai vu jusqu'à maintenant c'est une analyse du budget familial avant et après la mort du père, la réorganisation des dépenses du foyer après la perte de sa source de revenus principale, etc. Des trucs passionnants dans le genre. »

Je n'avais jamais trop pensé aux conséquences de la mort du père sur le budget familial. Depuis sa mort, on avait pas vraiment changé nos habitudes, notre façon de vivre, mis à part qu'on savait maintenant qu'on le reverrait plus jamais. On mangeait les mêmes choses, on louait le même nombre de films.

« On est devenus pauvres ? j'ai demandé.

– Mais non, t'inquiète pas. Maman touche une pension de veuve, ça couvre pas mal de choses. Si on était pauvres, on serait tous en train de chercher du boulot au lieu d'écrire des thèses ou d'envisager d'en commencer une deuxième.

– Tu vas t'inscrire en thèse, toi, l'année prochaine ? »

Jérémie était juste en train de finir son master. Il avait sauté une classe de moins que les autres.

« Je crois pas non.

– Pourquoi pas ?

– T'as pas remarqué que Bérénice, Aurore et Léonard se sont tous inscrits en thèse parce qu'ils pensaient qu'ils allaient trouver des réponses à toutes leurs questions, mais qu'au lieu de ça, il leur faut de plus en plus de temps pour répondre à des questions de plus en plus simples ? Ils divisent toutes les questions en une infinité de sous-questions maintenant, et les sous-questions sont tellement compliquées qu'ils finissent jamais par revenir à la question originale. Ils sont devenus cinglés.

– Je pensais qu'ils avaient toujours été comme ça.

– Ça complique tout de savoir trop de choses. Je crois que c'est pas bon, d'être trop éduqué, quand on veut être artiste. Un bon artiste, ça doit être un peu bête.

– Mais toi, t'es super intelligent. »

Jérémie a eu l'air de prendre ma remarque comme une insulte.

« Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Ben t'es quand même en train de faire deux masters en même temps, en physique et en musicologie.

– Ouais mais ça c'est juste pour le fun. Les masters, c'est fait pour s'amuser un peu. Une thèse par contre, ça demande un vrai engagement intellectuel. C'est le même genre de différence qu'il y a entre sortir avec une fille et l'épouser.

– Et toi, tu veux continuer à sortir avec des filles ?

– Oui, c'est ça. Et continuer à composer des morceaux, sans réfléchir forcément à toute l'histoire de la musique qui les a précédés.

– Et tu veux faire ça parce que composer de la musique devient plus facile avec le temps, alors que la recherche universitaire devient de plus en plus compliquée au fur et à mesure que t'avances, c'est ça ?

– Ah non, j'ai jamais dit que composer devenait plus facile avec le temps. Tout ce qu'on entend dire comme quoi le plus dur pour un artiste, c'est d'écrire le premier roman, ou de réaliser son premier film, c'est des conneries. C'est pas la première œuvre qui est la plus difficile. Quand il fait les choses bien, le plus dur pour un artiste devrait toujours être précisément ce à quoi il est en train de travailler. Et même, ça devrait devenir de plus en plus difficile, s'il est vraiment doué.

– Alors je vois pas bien en quoi c'est si différent de faire une thèse. C'est

quoi l'avantage, si être artiste ne devient pas non plus facile avec le temps ?

– Qui aurait envie de consacrer sa vie à un truc qui devient de plus en plus facile avec le temps ?

– Moi ça me dérangerait pas, j'ai dit.

– Qu'est-ce que tu connais à la difficulté, toi ? T'es jamais qu'au lycée.

– Je suis encore au collège en fait. »

Jérémie a dû sentir que j'avais un peu honte d'avoir à rectifier. Son ton s'est radouci d'un coup.

« Ah ouais, t'as raison, il a dit. Il doit bien y avoir des choses intéressantes qui deviennent plus faciles avec le temps. »

Il n'a pas trouvé d'exemple à me donner.

« Tu sais comment on fait pour rompre avec une fille ? je lui ai demandé.

– Je sais pas trop en fait, a répondu Jérémie après y avoir réfléchi. Quand je sors avec une fille, il est en général assez clair dès le début que je cherche rien de sérieux. Ça finit toujours par se déliter naturellement.

– T'as été avec beaucoup de filles ?

– Pas tant que ça, non. Dix ou douze.

– J'en connais ?

– La dernière en date, c'était la fiancée d'Ohri, Carla. Je sais pas si tu l'as déjà rencontrée.

– Elle et Ohri ont rompu ?

– Pas que je sache.

– Pourquoi t'as couché avec elle alors ?

– C'est Bérénice qui m'a demandé si je pouvais le faire. Je crois qu'elle voulait faire payer quelque chose à Ohri sans qu'il ait forcément besoin d'être au courant.

– Comment tu peux faire payer quelque chose à quelqu'un s'il est jamais au courant de ce que tu lui as fait pour te venger ?

– L'important c'est de savoir, toi, que tu t'es vengé. C'est presque mieux comme ça en fait, tu as la satisfaction de t'être vengé sans avoir fait de mal à personne, c'est assez sain, dans le fond. Et puis comme l'autre sait pas ce que tu as fait, c'est toi qui as la main, si jamais il te refait un sale coup.

– Donc en fait Carla t'intéressait pas du tout. T'as juste couché avec elle pour faire plaisir à Bérénice.

– Ça fait un peu incestueux, dit comme ça.

– Et c'est mieux de coucher avec une fille en étant amoureux ou pas ? »

Jérémie a complètement ignoré ma question.

« On peut savoir avec qui tu cherches à rompre ? il m'a demandé.

– Avec elle, j'ai dit en agitant la lettre de Rose que j'avais toujours à la main.

– C'est celle avec qui t'as couché la première fois ? Vous êtes en couple ?

– Non, on est pas en couple, mais elle m'envoie des lettres de temps en temps, ça me met mal à l'aise.

– Des lettres ? Vous êtes pas dans la même école ?

- Non. Elle habite dans une autre ville.
- Mais comment t’as fait pour la rencontrer ? On va jamais nulle part... tu l’as rencontrée sur internet ?
- C’était la correspondante de Simone, en fait.
- Rose Metzger ? Elle était vraiment gratinée celle-là. »
- Ça m’a étonné que Jérémie se souvienne de son nom.
- « Tu le dis à personne, d’accord ?
- À condition que tu me fasses lire le genre de lettres qu’elle t’envoie.
- Je sais pas ce qui est le plus gênant, du coup. »

Jérémie m’a laissé le temps d’y réfléchir et a commencé à tambouriner sur ses cuisses pour s’occuper. Il avait les doigts très longs, avec des articulations bien protubérantes entre chaque phalange. On lui avait toujours dit qu’il avait des mains de pianiste et il détestait entendre ça. Il trouvait que ça lui enlevait du mérite à jouer si bien du piano, qu’on lui dise qu’il avait les mains pour. Ça minimisait le travail qu’il avait fourni pour maîtriser l’instrument. Je lui ai montré la lettre de Rose.

« Elle parle quand même beaucoup de ton pénis. Vous avez baisé qu’une seule fois ? »

C’est tout ce que Jérémie a dit après avoir lu la lettre. Aucune allusion aux fugues auxquelles Rose faisait référence, aucune remarque sur le fait que c’était l’anniversaire de la mort du père.

« Comment je fais pour rompre, alors ?

- T’as qu’à lui dire que t’as eu un accident et que ta bite a rétréci.
- Non mais sérieusement.
- Te prends pas la tête, va. Elle habite loin. Si tu dis rien, elle finira par t’oublier vite.

– Mais c’est quand même plus poli de répondre. Je lui dis quoi pour qu’elle arrête de m’écrire sans lui faire de peine ?

– Elle sait même pas écrire ton nom correctement, Izzie, je vois pas comment tu pourrais lui faire de la peine.

– Les sentiments, ça n’a rien à voir avec l’orthographe. »

Jérémie n’a pas eu l’air convaincu.

« Dis-lui que t’es tombé amoureux de quelqu’un d’autre alors. Les filles respectent ce genre d’honnêteté. Plus que les garçons en tout cas. »

Jérémie s’est levé du lit de Simone et a remonté son caleçon jusqu’à la taille. J’avais envie de lui demander s’il avait eu ou avait encore du mal à trouver des sous-vêtements confortables, comme c’était mon cas, mais je me suis dit qu’il se contenterait de faire une blague sur la taille de mon pénis, alors j’ai rien dit. Au lieu de ça, alors qu’il se dirigeait vers la porte, je lui ai demandé : « Tu sais si Léonard a bientôt fini sa thèse ?

– Il aimerait bien soutenir à l’automne, d’après ce que j’ai cru comprendre. »

Il a lâché un de ses grognements caractéristiques dans la foulée, un grognement d’animal blessé, qu’il poussait en général quand notre mère lui

demandait de faire quelque chose qu'il n'avait pas envie de faire mais qu'il savait devoir faire, comme renouveler sa carte d'assurance au début de l'année scolaire.

« Des fois, il a dit, je me demande si le père n'est pas mort quand il l'a fait juste pour pas avoir à se coltiner toutes les soutenances de thèse. »

*

En avril, les deux vieilles Indiennes sont mortes à quelques jours d'intervalle et Daphné Marlotte est devenue la doyenne de l'humanité. Le journaliste chargé d'écrire l'article annonçant la nouvelle avait malgré tout l'air de marcher sur des œufs, comme s'il craignait de crier victoire trop tôt. Daphné était encore en convalescence à l'hôpital suite à son AVC, et le bruit avait commencé à circuler en ville qu'il semblerait que, d'après une statistique obscure, les vieux mouraient trois par trois et que Daphné n'avait sans doute plus que quelques jours à vivre. Je sais pas si ma mère croyait à cette théorie, mais elle voulait absolument aller voir Daphné à l'hôpital et tenait à ce que je l'accompagne. Je lui ai dit que les hôpitaux me foutaient le bourdon, même si j'étais allé que deux fois rendre visite à des grands-parents à l'hôpital et qu'en vrai, ça m'avait plutôt plu. Ma mère a essayé de me convaincre en disant que l'opportunité ne se présenterait pas deux fois de pouvoir rendre visite en quelques minutes à la doyenne de l'humanité et aux tout nouveau-nés de l'étage d'en dessous, du plus vieux au plus jeune du monde, prendre conscience de l'amplitude et de la beauté du cycle de la vie, etc. Je lui ai dit que je m'en foutais un peu, que ça me suffisait de juste voir des gens qui étaient au milieu du spectre. Elle a dit que je commençais de plus en plus à parler comme mes frères et sœurs. Ça a eu l'air de l'inquiéter.

*

On avait prévu avec Denise et Porfi d'aller à Paris un vendredi après les cours. Avant ça, Porfi avait promis de forcer la serrure de la porte en haut de l'escalier, comme un prélude, un point de départ à notre aventure. J'avais rempli mon sac de ma panoplie habituelle, et j'avais fait une liste pour Denise des choses à emporter en lui disant de se partager ça avec Porfi. Mais quand il nous a rejoints en haut de l'escalier pour crocheter la serrure, son sac avait pas l'air plus chargé que d'habitude.

« T'as pas oublié d'empaqueter un ou deux trucs ? Il m'a l'air bien léger ton sac. »

Porfi a répondu que c'était pas la peine de se charger comme un baudet quand on savait où ses parents cachaient leur liquide, qu'il suffisait de voyager avec une liasse de billets et d'acheter ce dont on avait besoin au fur et à mesure.

« Pas conne la guêpe », a dit Denise.

J'étais pas trop d'accord avec cette philosophie. Je me disais que fuguer

avec l'argent de ses parents, ça comptait pas vraiment, mais j'ai rien dit. Je voulais voir comment Porfi s'y prenait avec la serrure avant de discuter de questions morales avec lui.

« J'ai pas oublié le plus important en tout cas », a dit Porfi en sortant de sa poche une petite pince à cheveux noire qu'il avait dû elle aussi piquer à sa mère.

« T'as juste besoin de ça pour forcer une serrure ? je lui ai demandé.

– Regarde-moi faire et prends-en de la graine. »

Il a écarté l'épingle à cheveux pour lui faire former un angle droit, puis il a introduit le côté ondulé dans la serrure.

« La clé, si j'ose dire, c'est de garder ce côté-là de l'épingle dans la partie inférieure de la serrure. »

Il s'est mis à remuer de gauche à droite la partie lisse de l'épingle.

« Tu sais aussi ouvrir les serrures à combinaison mécanique ? j'ai demandé.

– Comme sur les coffres-forts tu veux dire ?

– Ouais, en tournant la molette et en écoutant les rouages ?

– Bien sûr. C'est un peu technique, et faut un stéthoscope, mais je te montrerai si tu veux. »

Je me suis contenté de hocher la tête, je voulais pas montrer trop d'enthousiasme. D'après ce que j'avais pu voir dans les films, les apprentis espions qui montraient le plus d'enthousiasme finissaient souvent par être des espions lambda, alors que ceux qui avaient l'air un peu blasé au départ finissaient par avoir des carrières exceptionnelles.

« Ça y est, a dit Porfi. J'ai trouvé le point faible. »

Il avait l'air nerveux et je me suis dit qu'il avait peut-être peur de ce qu'on allait trouver derrière la porte. J'avais un peu peur, moi aussi.

« Comment tu sais que tu l'as trouvé ? j'ai demandé.

– Ça se sent quand l'épingle a glissé entre la plaque et le loquet, y a un peu de jeu.

– Je peux essayer ?

– J'ai peur d'avoir à tout recommencer si tu lâches l'épingle. »

Denise et moi étions tous les deux penchés au-dessus d'une épaule de Porfi, on retenait notre souffle.

« On attend quoi là ? » lui a demandé Denise après quelques secondes sans rien.

Porfi a lâché l'épingle et regardé Denise droit dans les yeux.

« J'ai peur que si je vous ouvre la porte maintenant, vous vous débarrassiez de moi avant de partir à Paris. Je veux des garanties.

– Pourquoi on se débarrasserait de toi ? a demandé Denise.

– Parce que vous auriez eu ce que vous vouliez et que je vous servais plus à rien.

– Tu te fous de moi là ? J'en ai rien à cirer, moi, de ce qu'il peut bien y avoir derrière cette putain de porte. C'est *lui* que ça intéresse. » Elle m'a regardé.

« Quel genre de garanties tu veux ? » j'ai demandé à Porfi. Il s'est tourné complètement vers Denise.

« Je veux qu'on soit un vrai couple, il lui a dit. Que tu deviennes ma petite copine là, maintenant, et qu'on officialise ça avec un baiser.

– *Un baiser ?* Mais c'est quoi cette façon de parler ? On a pas quatre-vingts piges quand même. »

Porfi ne s'est pas laissé démonter.

« Je veux un baiser avec la langue.

– Attends, tu vas ajouter une condition à chaque seconde que je passe à réfléchir ?

– Vous voulez un peu d'intimité ? j'ai demandé.

– Toi, tu bouges pas d'ici », a dit Denise.

Et elle m'a regardé comme si tout était de ma faute, ce qui était le cas, d'une certaine façon.

« J'ai jamais embrassé personne, elle a dit à Porfi.

– Moi non plus ! Mais je me suis pas mal entraîné sur ma main et je crois que je me débrouille pas trop mal.

– Ah ben c'est mon jour de chance alors. »

Denise a sorti un paquet de chewing-gums de sa poche. Elle avait toujours des chewing-gums sur elle. À midi elle en mâchait un ou deux, à la place du repas. Elle en a mis un dans sa bouche et en a donné un autre à Porfi.

« Ils sont à quoi ? il a demandé.

– Menthe fraîche sans sucre. »

Il l'a pris et Denise m'en a donné un à moi aussi, je sais pas trop pourquoi, peut-être juste par politesse. On a mâché tous les trois en silence un petit moment.

« Bon, c'est quoi la procédure alors ? a demandé Denise. Qu'on en finisse.

– D'abord, tu dois fermer les yeux », a dit Porfi.

Denise a baissé les yeux, puis les a fermés dans la foulée. Porfi s'est éclairci la gorge. Je savais pas si j'étais censé les regarder ou pas. J'ai décidé de les laisser tranquilles et me suis tourné vers le bas des escaliers. J'ai pas entendu leurs lèvres se toucher, mais j'ai vu débarquer six ou sept mecs sur la pointe des pieds, Victor en tête de file, et à la façon dont ils se sont tous mis à rigoler et à pointer Denise et Porfi du doigt, j'ai su qu'ils avaient dû passer à l'action.

« Qu'est-ce que vous regardez, j'ai crié en direction de Victor. Dégagez de là. »

Victor et sa bande ont commencé à applaudir et à encourager Porfi et Denise. J'avais pas encore compris que leur présence en bas des escaliers n'était pas due au hasard. Dans mon dos, j'ai entendu Porfi dire à Denise qu'il était désolé. Elle a pas demandé pourquoi. Elle avait fait le calcul. De toute façon, Porfi était déjà en train de descendre les escaliers pour rejoindre sa nouvelle bande.

J'avais entendu dire que pour faire partie de la bande de Victor il fallait

faire tout un tas de trucs, qui pouvaient varier en fonction de l'inspiration de Victor au moment où il donnait ses consignes, mais toutes les missions qu'il donnait à ses aspirants larbins devaient les faire se sentir minables. C'était la base du bizutage. Embrasser Denise était censé être un rite d'humiliation pour Porfi, pas pour elle. J'étais pas convaincu que voir les choses de cette façon l'aiderait à relativiser.

Victor a serré la main de Porfi quand Porfi l'a rejoint en bas de l'escalier. « Alors là, chapeau, Victor lui a dit. Fallait le faire. » Embrasser Denise avec la langue avait dû être la dernière épreuve de son bizutage. Toute la bande est repartie sans nous jeter un dernier regard.

« Quel connard. Il a même pas ouvert cette putain de porte. »

C'est le premier truc que Denise a dit.

« Ça va aller ? » je lui ai demandé.

Elle mâchait toujours son chewing-gum.

« Bien sûr. Je me suis fait avoir, c'est tout. Pas besoin d'en faire tout un plat, j'aurais dû m'en douter. »

Je voyais bien qu'elle avait honte d'avoir été ridiculisée comme ça devant tout ce monde, mais c'était difficile de savoir si ça l'avait vraiment blessée ou pas, vu qu'elle avait tout le temps l'air de souffrir. Elle a fixé l'épingle que Porfi avait laissée pendre du trou de la serrure.

« Tu veux toujours aller à Paris après les cours ? » j'ai demandé.

Ça lui disait plus trop rien.

*

De retour à la maison, j'ai trouvé Simone à plat ventre sur son lit. Elle faisait des mouvements de va-et-vient avec ses jambes, qui dessinaient des arcs de cercles dans l'air, reliant ses fesses au matelas, son matelas aux fesses. Ça voulait dire qu'elle était de bonne humeur. Impatiente, aussi.

« Tu peux me passer la crème hydratante ? »

Elle a dit ça à la seconde où je suis entré dans la chambre, sans même me regarder. La crème hydratante était posée sur la table de nuit entre nos deux lits, plus près de Simone que de moi donc, mais je sais pas pourquoi, Simone voulait toujours que ce soit moi qui lui passe le tube. Je la soupçonnais d'attendre parfois des heures que je rentre pour pouvoir lui tendre la crème alors même qu'elle en avait désespérément besoin, juste pour pas interrompre sa lecture.

Simone se badigeonnait les coudes de crème hydratante deux mille fois par jour à peu près. Elle avait les coudes secs et parfois à vif à cause de tout le temps qu'elle passait à les frotter aux moquettes, draps, sols de tous types pendant qu'elle lisait à plat ventre. Elle essayait d'autres positions de lecture de temps en temps, pour donner un peu de répit à ses coudes, mais ça n'y coupait jamais, au bout de quelques minutes, elle finissait toujours par se remettre sur le ventre. Elle pouvait pas s'en empêcher. Pendant tout un mois,

elle a cru avoir définitivement réglé le problème des coudes à vif en achetant une paire de protections genoux et coudes que portent certains skaters et cyclistes. Elle les portait tout le temps à la maison, ne les enlevait que pour se doucher, se coucher et aller à l'école, mais elle avait vite développé une allergie au néoprène de la doublure des coudières. « Je serai jamais skateuse professionnelle », elle avait annoncé, après sa visite chez le dermatologue. Elle était revenue à la bonne vieille crème hydratante. J'aimais bien l'odeur que la crème laissait dans notre chambre. Je lui ai tendu le tube. Elle a commencé à masser ses coudes éraflés et a dit :

« J'ai reçu une lettre ce matin. »

J'ai d'abord cru à une lettre de Rose, mais Simone a enchaîné.

« Je suis prise dans toutes les classes prépas que j'avais demandées. À Paris.

– Félicitations, j'ai dit.

– Tu vas avoir la chambre pour toi tout seul l'an prochain. »

Je savais pas si Simone voulait que je me réjouisse d'avoir la chambre pour moi ou s'il fallait que je commence dès maintenant à dresser la liste des choses qui me manqueraient après son départ.

« On dirait bien, j'ai répondu, sans trop m'avancer.

– Comment on va faire, pour ma biographie ?

– Il va peut-être falloir que tu m'envoies des comptes rendus écrits de ta vie en prépa.

– Et pourquoi pas par téléphone ? Tu penses que je pourrais t'appeler une fois par semaine environ ?

– Je croyais qu'en prépa c'était travail, encore du travail, toujours du travail. T'auras peut-être pas grand-chose à raconter.

– Je vais te manquer ?

– Bien sûr. Même Bérénice me manque, alors que ça fait longtemps qu'elle est partie.

– Ouais mais c'est pas la même chose. Bérénice a passé plus de la moitié de ta vie hors de la maison. » Simone avait l'air un peu offensée. « T'es pas aussi proche d'elle que de moi. Je pense que ça va être plus dur pour toi que tu l'imagines, une fois que je serai partie. »

J'ai commencé à vider sur le bureau tout ce qu'il y avait dans mon sac, les boîtes de conserve, les paquets de gâteaux et le couteau de cuisine. Ça m'était égal que Simone me voie tout déballer.

– Elle a duré combien ta fugue cette fois ? Une demi-heure ?

– Une demi-heure, ça aurait été du luxe. »

Je me suis glissé dans mon lit avec l'idée d'en sortir seulement quand ma mère nous appellerait pour dîner.

« Qu'est-ce qui t'arrive Dory ? a demandé Simone. Pourquoi t'es triste ? »

Je lui ai raconté que Porfi avait fait croire à Denise qu'il était amoureux d'elle juste pour pouvoir l'embrasser devant Victor et sa clique. Que ça avait été son défi pour faire partie de la bande. Que ça avait été hyper humiliant

pour Denise, même si elle n'avait pas parlé d'humiliation. J'ai aussi dit que les gens comme Victor étaient la lie de l'humanité.

« En vrai, a dit Simone, la lie de l'humanité, c'est pas tant les gens que tout le monde reconnaîtrait comme objectivement horribles, mais plutôt ceux qui admirent les gens objectivement horribles et deviennent leurs toutous. Eux, c'est vraiment les pires. Les suiveurs.

– Alors, dans cette histoire, d'après toi, c'est Porfi le pire, pas Victor.

– Évidemment. C'est même pas lui qui a eu l'idée de briser le cœur de cette pauvre fille, on lui a juste suggéré l'idée et il s'est dit que ça valait le coup.

– Mais on pourrait aussi dire que vu que c'était pas son idée, et qu'il aurait sans doute jamais pensé tout seul à faire un coup pareil, il a moins mauvais fond que Victor, qui était le cerveau de l'opération.

– Ouais mais au moins, comme tu dis, l'autre a fait marcher son cerveau. Même s'il a l'esprit tordu.

– Alors le problème avec les dictatures, j'ai dit, en suivant le raisonnement de Simone, c'est jamais tant le dictateur lui-même que les gens qui le soutiennent.

– Ben bien sûr. En théorie, il pourrait même y avoir un bon dictateur un jour – je vois pas pourquoi les gens pourraient suivre comme des moutons que des leaders horribles – mais le problème, c'est que les gens bien ne veulent jamais être dictateurs.

– Ça tombe mal.

– Tout ce que veulent les gens bien, c'est qu'on les laisse tranquilles, pour pouvoir faire le bien à leur petite échelle. Le vrai problème, c'est que les gens bien manquent d'ambition.

– Toi, tu manques pas d'ambition.

– Ouais, mais moi je suis pas vraiment sûre de faire partie de la catégorie des gens bien. J'ai pas beaucoup de patience, par exemple. »

Elle était toujours en train de se masser les coudes pour faire pénétrer la crème. Ils étaient vraiment cramoisis.

« Peut-être que *toi* tu devrais être dictateur, elle a dit, comme si c'était la meilleure idée qu'elle ait eue de sa vie.

– Je saurais vraiment pas quoi faire du pouvoir.

– Je t'aiderais, t'inquiète ! J'ai quelques idées pour améliorer la société.

– J'en doute pas, mais bon, pourquoi tu serais pas toi-même le dictateur alors, si au final c'est toi qui me dirais quoi faire ?

– Les dictateurs ont bien des conseillers. Personne s'attendrait à ce que tu crées toutes les lois tout seul.

– Tu penses que ça devrait être quoi ma première mesure, en tant que dictateur ?

– Si j'étais ton conseiller j'interdirais sans plus attendre les commentaires sur internet. Je trouve pas indispensable que tout le monde donne son opinion sur n'importe quel sujet en permanence.

– OK, je m'en souviendrai.

– Et ça va sans dire hein, mais pas un mot de cette conversation dans ma biographie. »

*

Denise ne m’a pas rejoint dans l’escalier ni le lendemain, ni le jour suivant, et ça m’a inquiété. Je suis passé devant la salle où elle avait cours de chinois le matin pour voir la feuille de présence que chaque prof devait remplir en début de cours puis coller à l’extérieur de la porte pour que les surveillants voient qui sêche. Dans la colonne « Absents » il y avait le nom de Denise. Je me suis dépêché de filer en cours d’allemand avant que Herr Coffin ne me marque absent, mais il avait pas encore rempli la feuille de présence – il oubliait souvent de le faire, et un surveillant devait interrompre notre cours pour qu’il fasse l’appel. Quand je suis rentré dans la classe, Herr Coffin essayait d’intéresser mes camarades germanistes à un poème de Hofmannsthal.

« Par quel autre mot le traducteur du poème aurait-il pu rendre le mot *Erlebnis* ? »

Personne n’a levé la main.

Coffin était d’avis qu’une traduction, si elle était bonne, pouvait être meilleure que l’original. Il disait que dans l’original, il y avait la *vérité* que visait le poème sans pouvoir jamais l’atteindre complètement, alors qu’une bonne traduction allait droit à cette vérité, à *l’essence même* de l’œuvre, et pouvait développer son potentiel en la débarrassant de la première couche empirique (quoi que ça puisse bien vouloir dire) dont l’auteur n’avait pas réussi à complètement se défaire.

Couche empirique ou pas, en allemand ou en français, je trouvais Hofmannsthal chiant à mourir.

« Herr Mazal, m’a demandé Coffin en me tendant une photocopie du poème. Connaissez-vous d’autres façons de traduire le mot *Erlebnis* ? »

J’ai regardé la feuille au cas où la réponse s’y serait trouvée.

« Aventure ? » j’ai tenté.

Coffin a semblé satisfait et j’ai pensé qu’il allait me laisser tranquille jusqu’à la fin du cours. Sauf que j’étais le seul à montrer un peu d’intérêt pour l’allemand, et quand Coffin en avait marre d’essayer d’attirer l’attention des autres, il faisait comme s’il n’y avait personne d’autre en classe et qu’il me filait un cours particulier.

« Et à votre avis, pourquoi le traducteur a-t-il choisi de traduire *Erlebnis* par “expérience” plutôt que par “aventure”, dans le cas particulier de ce poème ?

– Il faudrait que je lise le poème en entier, pour avoir le contexte.

– Allez-y, je vous en prie. »

Je me disais qu’il allait en profiter pour interroger quelqu’un d’autre sur un autre mot, mais il attendait manifestement que je finisse de lire le poème pour continuer le cours. J’ai lu ça en diagonale, en essayant de repérer d’abord les verbes : *remplir*, *s’infiltrer*, *briller* (deux fois), *sonder*, *naviguer*, *glisser*. Pas

un seul verbe utile, en somme. Pas un seul verbe qui m'aurait aidé à comprendre de quoi parlait Hofmannsthal. Puis les noms : *vallée*, *crépuscule*, *calice*, *lilas*. C'est pour ça que je progressais pas, je me suis dit. Daphné Marlotte avait raison. La poésie ne servait à rien si on voulait apprendre à parler l'allemand du quotidien.

« Je pense qu'*aventure* aurait suggéré que quelque chose allait se produire dans le poème, une action, j'ai fini par dire. Alors qu'ici ça ne parle que de sensations, de sentiments et d'images. Peut-être que le traducteur a pensé que le mot *expérience*, du coup, qui est plus statique, était plus approprié.

– Vous ne pensez pas que la mort puisse être qualifiée d'aventure ? »

J'ai relu le poème. Effectivement, une fois que Coffin m'avait mis la puce à l'oreille, il semblait assez évident qu'Hofmannsthal parlait bien de la mort, une mort prochaine, même, mais il avait enrobé ça de tellement de noms de fleurs que j'avais pas relevé.

« Je ne sais pas, j'ai répondu. Je ne sais pas si on devrait parler de la mort comme d'une aventure ou comme d'une expérience. Je pense que vu qu'on ne meurt qu'une fois, a priori, ça devrait plutôt faire pencher la balance en faveur d'aventure, parce que le mot aventure implique peut-être quelque chose de plus unique, alors qu'on peut répéter une même expérience plusieurs fois. Potentiellement.

– Moi je crois que c'est juste parce qu'*expérience*, c'est plus poétique comme mot, a dit Victor. Et comme Hofmannsthal était un poète, alors il a pris les mots les plus poétiques pour mettre dans son travail. *Aventure*, ça fait plutôt penser à un film d'action, pas à de la poésie.

– Les films d'action n'étaient pas très populaires du temps d'Hofmannsthal, a dit Herr Coffin. Et de toute façon, nous étions là en train de parler des choix faits par le traducteur du poème, pas ceux d'Hofmannsthal lui-même.

– Ah ouais c'est vrai, a dit Victor. D'accord. *Entschuldigung*. »

Coffin, maintenant qu'on avait parlé un peu du titre, voulait qu'on se penche sur le premier vers du poème. Il est allé écrire au tableau deux mots que je connaissais déjà parce qu'on les avait vus dans d'autres poèmes.

« On les a déjà appris ces mots-là », j'ai dit.

Herr Coffin m'a regardé par-dessus ses lunettes.

« La répétition est à la base de toute pédagogie digne de ce nom. »

Puis il s'est retourné vers le tableau pour souligner *crépuscule* et *vallée*.

« Ils sont bien jolis ces mots, j'ai dit, mais je vois pas comment je pourrais les utiliser dans une conversation normale. »

J'ai senti un frisson d'énergie se lever des rangs de derrière : il se passait enfin quelque chose en cours d'allemand. Coffin s'est approché de ma table et a enlevé ses lunettes, je savais que les personnes âgées faisaient parfois ça pour voir mieux.

« Et quels sont d'après vous, Herr Mazal, les mots qui seraient plus adaptés à une conversation *normale* ? »

J'ai regardé mon bureau pour m'inspirer de la vie réelle.

« Crayon, j'ai dit. *Trousse, épiluchures de crayon, gomme, graffiti.*

– Eh bien voilà qui promet une conversation palpitante ! » a dit Coffin.

Toute la classe a ri poliment, ce qui l'a encouragé à continuer.

« J'ignorais que vous aimiez tant l'art du dialogue, Herr Mazal. Vous devez avoir beaucoup d'amis.

– Trop pas ! a dit Victor. Il a zéro potes ! »

Il essayait sans doute de faire durer mon humiliation autant que possible histoire de perdre encore quelques minutes de cours d'allemand, mais se foutre de moi a eu l'effet inverse de remettre Coffin de mon côté (Coffin n'avait pas dû avoir beaucoup d'amis non plus, dans sa jeunesse). Il a remis ses lunettes et lancé en direction de Victor que ça suffisait comme ça. Puis il est revenu à moi.

« Quel serait selon vous un vecteur plus approprié à vous enseigner des mots plus *normaux*, Herr Mazal ?

– Je sais pas moi, on pourrait regarder des films, par exemple. Des films en allemand. »

Coffin n'a pas rejeté l'idée d'emblée mais il a pas eu l'air non plus de comprendre de quoi je parlais.

« Des *films* », il a répété, comme si le mot désignait un concept bizarre qu'il savait avoir vu dans ses études par le passé et dont il essayait maintenant de se souvenir.

« Oui, des films où les gens parlent comme dans la vie de tous les jours.

– Comme *Dirty Dancing*, a dit Émilie qui était assise à côté de moi.

– Ça ne m'a pas l'air très allemand, a dit Coffin.

– Ça doit vraiment être en allemand ? a tenté de négocier Émilie.

– Sinon, je ne vois vraiment pas quel serait l'intérêt pédagogique.

– Peut-être qu'il suffirait que les films soient doublés en allemand ? » a suggéré Émilie.

J'ai pensé qu'elle allait finir par ruiner nos chances que Coffin accepte de passer un film en classe, mais au contraire, l'idée du doublage en allemand l'a fait réfléchir. Il a reconnu que ça faisait longtemps qu'il n'avait pas vu de nouveau film, et qu'il ne savait même pas qui étaient les stars d'aujourd'hui (Coffin avait dit « les idoles »).

Émilie s'est mise à lister des noms de célébrités, et Coffin l'a arrêtée quand elle a dit Brad Pitt. Il a dit que personne pouvait s'appeler Brad Pitt, que c'était pas possible que Brad Pitt soit un vrai nom. Il pensait qu'on se payait sa tête. Plusieurs de mes camarades ont confirmé que Brad Pitt existait bel et bien, et que Brad Pitt était peut-être même pas un pseudo mais son vrai nom, mais Coffin m'a regardé pour avoir confirmation.

« Il existe vraiment, j'ai dit.

– Et il a joué dans de bons films ? a demandé Coffin.

– *Légendes d'automne* ! » a hurlé Victor.

J'ai trouvé ça bizarre de sa part, comme choix. Je me suis dit que si c'était

moi qui avais suggéré *Légendes d'automne*, ça serait pas passé sans moqueries, mais vu que Victor était populaire, personne n'a fait de commentaire.

« Bon, nous allons faire un pacte, alors, a dit Coffin. Si vous participez tous au cours d'aujourd'hui, et par participer, je veux dire, faire un commentaire pas trop stupide sur le poème de Hofmannsthal, et essayer de le faire en allemand, je chercherai une version de *Légendes d'automne* doublée en allemand et nous la regarderons en classe. »

Tout le monde avait soudainement pleins de trucs à dire sur Hofmannsthal et sur la mort, et je me suis dit qu'ils allaient tous me remercier après le cours d'avoir donné à Coffin l'idée de regarder un film, mais la cloche a sonné et personne n'est venu me voir. Au lieu de ça, les garçons se sont rassemblés autour de Victor et les filles autour d'Émilie pour exprimer leur reconnaissance et leur enthousiasme à l'idée de bientôt voir *Légendes d'automne* en allemand.

*

J'ai essayé d'appeler Denise. Sa mère a répondu qu'elle ne pouvait pas venir au téléphone. J'ai demandé ce qui n'allait pas, si Denise était malade. Sa mère m'a dit très poliment que Denise souffrait d'anorexie mentale et de dépression sévère, comme si je ne l'avais pas remarqué. Je me suis dit que ce serait manquer de tact que de lui dire que je savais déjà pour l'anorexie et la dépression, que je me demandais juste si y avait pas autre chose, rien de nouveau. Ça faisait déjà assez de maladies pour une seule personne.

« Pourrez-vous lui dire qu'Isidore a appelé ? »

Elle a dit que bien sûr, et m'a remercié d'avoir pris des nouvelles, que ça ferait plaisir à Denise de l'apprendre. Je savais bien que Denise s'en tamponnerait, ou même si elle ne s'en tamponnait pas, que ça ne lui ferait pas non plus *plaisir*. L'espace d'une seconde, j'ai compris pourquoi la mère de Denise la rendait dingue.

Je n'aimais pas téléphoner aux gens. Je me disais qu'il fallait avoir une très bonne excuse pour oser faire sonner un téléphone chez quelqu'un. C'était intrusif. Quand le téléphone sonnait chez nous, ma mère se plaignait toujours et soupirait « Qui ça peut bien être encore ? », mais à chaque fois elle décrochait en disant « allô » très chaleureusement. Je pensais du coup que la sonnerie du téléphone devait énerver tout le monde autant que ma mère, mais qu'il n'y aurait jamais moyen de savoir vu que, comme elle, tout le monde faisait toujours semblant d'être heureux de répondre. J'avais longtemps réfléchi avant d'appeler Denise. J'avais décidé que si je trouvais quatre questions à lui poser et une histoire à lui raconter qui pourrait la distraire un peu, ça suffirait pour justifier le coup de fil. J'avais galéré pour trouver quatre questions, mais je n'avais pas abandonné, ce qui prouvait sans doute que j'avais vraiment envie d'appeler Denise. Comme histoire, je voulais lui

raconter comment j'avais convaincu Herr Coffin de nous montrer *Légendes d'automne* en cours d'allemand. Sur un bout de papier j'avais noté les questions et les points principaux de l'histoire. Je me suis demandé si je pourrais m'en servir comme modèle pour de futurs coups de fil. Je me suis aussi demandé si j'étais le seul à avoir besoin de prétextes pour appeler un ami.

Depuis le canapé du salon, j'ai entendu Léonard descendre les escaliers et farfouiller dans les placards de la cuisine.

« J'ai fini les Oreo », j'ai crié, au cas où c'était ce qu'il cherchait.

Il est entré dans le salon.

« Je croyais que t'étais au régime, il m'a dit.

– Pas vraiment. Bérénice dit que si on fait un régime à l'adolescence on grandit moins que prévu, et j'ai pas envie d'être une demi-portion.

– Quand est-ce que t'as laissé tomber le régime exactement ? »

Léonard a eu l'air de poser cette question davantage par intérêt scientifique que par intérêt pour moi.

« C'est important pour ta recherche, c'est ça ? Tu penses que commencer un régime était une stratégie pour faire face et que maintenant ça y est, j'ai fini mon deuil ?

– Laisse tomber.

– Tu vas aller nager ? »

Il a regardé le sac de piscine qui était à ses pieds, celui où il avait une fois laissé moisir un maillot de bain.

« Ouais. Je deviens fou là-haut, à passer toute la journée sur l'ordi. J'ai besoin de dépenser un peu d'énergie. »

Je me suis excusé d'avoir fini les Oreo et il est parti. Jérémie était à l'orchestre, et du coup, j'allais pouvoir monter dans leur chambre me servir de son ordi sans avoir Léonard collé aux pompes à me poser des questions.

La chambre des garçons sentait l'eau croupie. Sur le bureau de Léonard, un de ses nombreux carnets de notes était resté ouvert. J'allais pas prendre le risque d'en tourner les pages (mes frères et sœurs avaient un moyen secret de savoir si quelqu'un avait touché à leurs affaires) mais j'espérais que Léonard aurait laissé son carnet ouvert à une page intéressante.

« étude des relations symbolisées et instituées entre individus telles qu'elles prennent forme dans des contextes plus ou moins complexes dont les groupes étudiés par la première ethnologie fournissent des exemples paradigmatiques ou, pour parler comme Durkheim et Lévi-Strauss à sa suite, élémentaires. »

(Augé)

Réaffectation des rôles

{Le père de famille est mort depuis quatre-vingt-six jours}

Toute la famille (sauf Aurore) se rend à une fête organisée par la municipalité. Je repère mon plus jeune frère à l'autre bout de la salle. Il essaye d'engager la conversation avec une jeune fille à laquelle il porte probablement un intérêt d'ordre sexuel. Nos yeux se rencontrent, et avant même que j'aie le temps d'y penser, je lui fais signe d'un pouce levé, ce que je ne me rappelle pas avoir jamais fait auparavant. Au moment même où je fais ce geste sans précédent, je m'interroge sur les raisons qui l'ont déclenché. Impossible de savoir si j'ai adopté là une attitude paternelle envers mon petit frère (l'encourager dans ses tentatives pour établir un contact avec le sexe opposé) parce que la mort du père m'a fait reprendre à mon compte certaines de ses obligations, certains aspects de son rôle, ou si j'ai agi là uniquement en tant que frère aîné. La rupture causée par la mort de notre père a pour conséquence que certaines choses que nous avions toujours tenues pour allant de soi apparaissent désormais en péril ; elle a mis en évidence nos routines en même temps qu'elle les a annulées, révélé notre « ordinaire » (cf. définition de ce mot chez Chauvier) en même temps qu'elle l'a transformé en un cadre de référence obsolète. Ma position au sein du groupe familial est à redéfinir.

*Soirée télé
{même jour}*

Nos prédictions sur l'intrigue sont devenues moins systématiques. Je perçois désormais une hésitation chez mes frères et sœurs au moment de faire part de leurs hypothèses vis-à-vis de

Je n'ai pas tourné la page. Assis devant l'ordinateur de Jérémie, j'ai essayé de réfléchir à la façon dont la « position » de Léonard avait changé depuis la mort du père. De mon point de vue, il n'était pas devenu un grand frère plus attentif. Il ne s'était pas mis à faire la vaisselle le week-end, chose que faisait le père. Il n'avait pas repris à son compte les opinions politiques du père, n'avait pas trouvé de copine stable. Tout ce qu'il avait fait était de transformer notre tragédie familiale en sujet de recherche scientifique. C'était sans doute la meilleure façon pour lui de faire son propre deuil.

Je suis allé sur le site de rencontres et me suis connecté à mon compte. J'avais un message de Daniel en attente, dans lequel il disait avoir passé une agréable soirée en notre compagnie, et nous invitait tous à venir dîner chez lui à une date désormais passée depuis belle lurette. La date et l'heure au-dessus du message indiquaient que Daniel l'avait envoyé peu de temps après être rentré chez lui de son dîner désastreux à la maison. J'ai supprimé mon compte. Une fenêtre s'est ouverte pour me dire que toute l'équipe de perlerare.com était désolée de me voir partir, mais qu'ils espéraient que cela

signifiait que j'avais trouvé l'amour, et de revenir me connecter si ça ne marchait pas.

Ça me mettait mal à l'aise de surfer sur internet alors que ma mère me l'avait expressément interdit, du coup, je voulais être rapide, efficace, aller droit au but. Je voulais réparer toutes mes erreurs en un temps record. J'ai commencé par faire quelques recherches sur les AVC, voir s'il était possible que j'aie provoqué celui de Daphné ou si elle l'aurait eu de toute façon tôt ou tard. Les trois sites que j'ai consultés s'accordaient à dire qu'elle l'aurait eu quoi qu'il arrive. Peut-être bien que ma présence au moment où c'était arrivé avait été une bonne chose, en fait. J'avais pu appeler à l'aide. J'espérais que Daphné verrait ça de la même façon. Consulter les sites médicaux m'a enlevé un sacré poids des épaules. Me débarrasser de Daniel aussi. Internet allait m'aider à me libérer de toute ma culpabilité. Contrairement à Léonard, qui avait besoin de voir des problèmes sociologiques partout, je voulais vraiment simplifier mes pensées, mon impact sur les autres, aussi. Je me sentais responsable de l'humiliation de Denise, mais je savais pas trop quoi faire de ce côté-là. Je savais pas comment faire pour que quelqu'un tombe amoureux d'elle pour de vrai, du coup j'ai juste opté pour une stratégie de distraction : il fallait juste lui faire penser à autre chose qu'à l'école et à tous les Porfis du monde. Avec le temps, l'humiliation s'effacerait, si elle ne la regardait pas en face tous les matins. Je suis allé sur le site de Juliette Corso et j'ai cliqué sur l'onglet « Contact ». Juliette disait qu'elle adorait recevoir des nouvelles de ses fans et donnait une adresse où on pouvait lui écrire. Il y avait aussi une galerie de photos où on pouvait choisir une photo que Juliette signerait pour 5 euros, plus les frais de port. J'ai recopié l'adresse, choisi une photo de Juliette qui, je le pensais, plairait à Denise, et noté le numéro de référence correspondant. Je suis sorti de la chambre de mes frères au moment même où ma mère rentrait du travail. J'ai sorti le coffret de calligraphie de Simone du tiroir du bas de son bureau. Ça faisait un bail qu'elle s'en servait plus. En plus d'un flacon d'encre de Chine noir corbeau et de toutes sortes de plumes, il y avait dans le coffret des feuilles épaisses qui faisaient penser à une tapisserie du Moyen Âge, et un guide-pochoir pour vous aider à pas écrire de travers. Je me suis lancé.

Chère Juliette

j'ai écrit

Je t'écris pour le compte d'une amie qui est fan de toi depuis ton apparition dans la vidéo pour la campagne La Mer à Voir quand tu devais avoir 12 ou 13 ans (on nous l'avait fait voir à l'école à cette époque). Si c'est moi qui t'écris et pas elle directement, c'est parce qu'elle est en dépression et ne trouve pas grand intérêt à la vie, et quand elle en trouve un chouïa (elle

s'intéresse à toi, par exemple), elle semble incapable d'en faire quelque chose. Je me demandais donc si tu pouvais lui envoyer (par mon intermédiaire) une photo dédiéee (numéro de référence 808578). Je pense que ça l'aiderait à voir que parfois la vie n'est pas qu'une succession de choses tristes, que de belles surprises peuvent se produire. Je pense que ça pourrait la rendre heureuse, ou au moins, un peu moins déprimée. Elle s'appelle Denise Galet, mais peut-être que si tu écris juste « Pour Denise », elle trouvera ça plus personnel et chaleureux.

Moi je m'appelle Isidore. J'aurais bien aimé une photo dédiéee pour moi aussi, mais j'ai pas assez d'argent à l'heure actuelle. Pour l'instant ce qui m'intéresse le plus c'est de savoir si sur la vidéo La Mer à Voir ce sont des images tournées sur le vif ou s'il s'agissait pour toi d'un travail en tant qu'actrice. Autrement dit : est-ce que tu avais déjà vu la mer avant le jour où tu as tourné cette vidéo ? Est-ce que tu avais un petit frère qui n'avait jamais vu la mer non plus ? Si non, si tout est « faux », peux-tu me dire comment tu as eu l'idée de regarder ton frère/acteur de la façon dont tu le fais dans la vidéo, plutôt que de regarder la mer toi-même, comme on s'y attendrait de la part d'une fille qui n'avait jamais vu la mer avant (et comme l'ont fait les autres enfants dans la vidéo) ? J'avais trouvé ça très émouvant à l'époque, et j'y repense souvent. Tu es soit une très belle personne soit une très bonne actrice. Peut-être même les deux !

Merci pour ta réponse

Isidore Mazal

J'étais assez content de ma lettre en la relisant, aussi content que quand je rangeais ma chambre. Ou plus exactement : mon côté de la chambre. Aussi content que quand je rangeais mon côté de la chambre *sans regarder* celui de Simone. Le côté de Simone était toujours en bordel. Elle faisait jamais son lit. Je crois pas qu'elle ait jamais plié un vêtement de sa vie non plus. J'espérais toujours que me voir ranger mon côté lui donnerait envie de faire pareil avec le sien, mais comme ça n'arrivait jamais, j'avais fini par le faire à sa place, une fois, en pensant que ça lui ferait plaisir. Tu parles, elle s'en était plainte pendant des semaines. « Mais qu'est-ce que t'as foutu ? Je retrouve plus rien depuis que t'as rangé ! » Elle disait que son désordre apparent était sa façon à elle d'organiser les choses, qu'elle savait toujours où était quoi, et que je ne devrais jamais toucher aux affaires des autres, même si leur organisation ne me plaisait pas. Je me suis demandé si d'écrire à Juliette revenait à ordonner les affaires de Denise sans qu'elle m'ait rien demandé. C'était difficile de faire la différence, parfois, entre ce que je pouvais essayer d'arranger et ce qui ne me regardait absolument pas.

En mai, Bérénice est venue nous voir pour mon anniversaire. Elle m'a offert une édition bilingue des *Buddenbrook* de Thomas Mann. J'ai su d'emblée que je ne le lirais jamais et je le lui ai re-légué illico en actualisant mon testament le soir même. J'ai aussi inclus Denise dans la nouvelle version. C'était la première fois que j'élargissais mon testament en dehors du cercle familial. Si je mourais avant Denise, elle hériterait de mon sac à dos Eastpak. Il avait rien de particulier, tout le monde avait le même dans une couleur différente, mais Denise m'avait fait la remarque un jour qu'elle l'aimait bien, parce que je l'avais pas décoré du nom de mes groupes préférés au Tipp-Ex comme tout le monde. Elle appréciait sa simplicité, sa dignité, elle avait dit, et ça m'avait marqué parce qu'elle disait jamais apprécier quoi que ce soit, d'habitude. Ça faisait deux semaines qu'elle venait plus en cours. Quand j'avais rappelé chez elle, après avoir posté ma lettre au fan-club de Juliette, sa mère m'avait dit que Denise reviendrait peut-être pas avant la fin de l'année scolaire. Elle m'a expliqué qu'ils allaient devoir la faire hospitaliser pour qu'elle prenne un peu de poids, la situation devenait critique. Les profs la marquaient même plus absente sur les feuilles d'appel.

Théoriquement, Bérénice était juste venue pour le week-end de mon anniversaire, mais lundi est arrivé, et elle n'a pas fait mine de rentrer à Paris. Ma mère lui a demandé s'ils n'avaient pas besoin d'elle à la fac, et Bérénice a dit que non, qu'en fait, elle ne travaillait plus là-bas. Elle a donné peu de détails supplémentaires, juste présenté la situation comme si ça n'était la faute de personne, comme si elle avait tout et rien à voir avec elle à la fois.

« Je suis un peu trop charismatique pour enseigner. » Voilà ce qu'elle a dit.

« Ce sont les mots de tes supérieurs ? a demandé ma mère. Les étudiants se sont plaints de ton charisme ? »

Bérénice a écarté la question sur son charisme en disant qu'elle en avait marre d'expliquer, comme si elle avait passé les jours précédents à expliquer son problème à plein de monde. Si tel avait été le cas, ça n'incluait personne d'entre nous. Ou peut-être Aurore. Bérénice et Aurore s'étaient mises à sortir tous les soirs. Elles rentraient tard, sur la pointe des pieds et en riant à voix basse. Elles dormaient toutes les deux dans le même lit. Ça faisait presque six mois qu'Aurore avait soutenu sa thèse, mais elle avait pas l'air de chercher de poste. Je crois que Bérénice essayait de la convaincre de faire une deuxième thèse.

L'après-midi, Bérénice monopolisait l'ordinateur familial pour chercher un appartement à Chicago, où elle voulait déménager le plus tôt possible afin de se familiariser avec l'anglais américain (son anglais à elle était britannique, elle avait expliqué ; on m'avait pas mis au courant qu'il y avait une différence). Elle voulait aussi profiter de la bibliothèque de l'Université de Chicago qu'elle s'imaginait déserte en été. J'espérais secrètement qu'elle trouverait pas d'appartement et ne quitterait plus jamais la maison. Elle avait ce mélange de douceur et d'autorité (peut-être que c'est ça qu'elle appelait

son charisme) qui faisait qu'on avait tous envie d'être sous notre meilleur jour en sa présence. Tout le monde avait l'air moins triste quand elle était là.

*

Denise a été absente plus d'un mois. Elle est revenue au collège mi-juin, une semaine avant les vacances d'été. Je l'avais jamais vue aussi grosse. En vrai, elle était pas grosse du tout, évidemment, mais je savais bien que c'était beaucoup trop de kilos à son goût, alors j'ai fait aucun commentaire. Elle avait un peu de joues maintenant, pas juste des pommettes sur le point de percer la peau. J'ai fait mon maximum pour pas regarder et faire comme si de rien n'était.

« T'as l'air d'aller bien », j'ai dit.

J'ai eu peur qu'elle prenne ça comme une insulte mais elle m'a remercié. Elle s'est assise sur sa marche puis relevée illico en disant qu'il faisait beau dehors, que c'était dommage de rester enfermés, qu'on devrait aller donner à manger aux oiseaux. Je m'attendais pas à ce qu'elle veuille se montrer à tout le collège dès son retour, mais je me suis dit que ça voulait peut-être dire qu'elle était guérie. On s'est assis sur le banc, au milieu de la cour ou presque. Porfi a fait semblant de pas nous voir. Denise a sorti un Balisto de son sac à dos. C'est la première fois que je la voyais avec un truc du genre à la main. En général, quand elle voulait nourrir les oiseaux, elle apportait plutôt du vieux pain rassis.

« Ils vont être contents les pigeons, j'ai dit, rapport au Balisto. Ça va les changer.

– Non mais ça va pas la tête ! Le chocolat est *mortel* pour les oiseaux. C'est bien connu. »

Elle m'a tendu un morceau de pain sec pour que je le réduise en miettes, a débarrassé son Balisto et a commencé à le sucer, comme si elle avait jamais vu quelqu'un manger une barre chocolatée et croyait que c'était la façon de procéder.

« J'ai toujours eu envie de goûter un truc du genre, elle a dit, en suçant son Balisto.

– Et alors ? T'en dis quoi ?

– C'est pas mauvais. Je pense pas que ça justifie le nombre de calories par contre, elle a dit, en lisant les informations nutritionnelles sur l'emballage. Mais on va pas se mentir, ça n'arrive presque jamais qu'un aliment ait le nombre de calories qu'il mérite. À part les œufs et les concombres, je vois pas.

– T'es censée croquer, tu sais ? Pas sucer. C'est en croquant que t'apprécies vraiment toutes les textures d'un coup. Vas-y, essaye, avant de prononcer un verdict définitif. »

Denise a paru hésiter, comme si elle pensait que je me payais sa tête. Elle a pris le plus petit morceau possible de Balisto. On peut même pas appeler ça

croquer, c'était plutôt une sorte de dissection hyper précise de la couche de chocolat qui recouvrait les strates intérieures de Balisto, désormais exposées à l'air libre, mais toujours pas entamées.

« Alors ? »

Denise a mis sa main devant sa bouche et m'a fait signe qu'elle me répondrait une fois qu'elle aurait fini de mâcher. Je comprenais même pas comment il était possible de mâcher un bout aussi petit que celui qu'elle avait pris. J'ai vu Herr Coffin traverser la cour et Victor et Émilie lui courir après. Ils ont dû lui demander s'il nous avait apporté *Légendes d'automne*, et Coffin a dû dire non, vu que Victor et Émilie ont eu l'air déçus avant d'aller chacun de leur côté annoncer la nouvelle à leurs groupes respectifs.

« C'est vrai que c'est meilleur comme ça », a concédé Denise.

Ça faisait des semaines que Coffin nous disait galérer à trouver une version doublée en allemand de *Légendes d'automne*, et que si on continuait à se plaindre de ce qu'il ne tenait pas parole, il arrêterait de chercher, ou pire encore, il nous montrerait un film allemand de son choix. Il n'avait pas dit « ou pire encore », mais on avait tous compris le sous-entendu.

« Tu sais ce qui est pas mal non plus ? j'ai dit à Denise. La glace. Ben and Jerry's, surtout.

– J'en ai mangé quand j'étais petite, de la glace. Ça m'a jamais fait trop d'effet. »

Elle a recommencé à sucer son Balisto plutôt que d'en faire deux bouchées comme tout le monde.

« T'as parlé à Porfi récemment ? » elle m'a demandé.

Je lui ai dit que non, et que j'avais pas vraiment l'intention de le faire.

« Moi, je crois qu'il osera plus jamais m'adresser la parole, mais si jamais il vient te voir un jour, tu pourras lui dire que j'en ai vraiment jamais rien eu à foutre de lui ? S'il te plaît ? J'aimerais bien qu'il le sache.

– Et pourquoi tu lui dis pas toi-même ?

– J'ai essayé de croiser son regard ce matin en classe, mais il m'évite. Et je crois aussi que ça aurait plus de force, venant de toi. Les garçons ne croient jamais les filles quand elles leur disent qu'elles ne les ont jamais même appréciés. Ils pensent qu'on ment par fierté.

– Moi j'y croirais, si une fille me disait ça.

– Ouais mais toi t'as plein de sœurs, ça compte pas. » Elle disait souvent ça, que je comptais pas, que j'étais disqualifié en tant que garçon, juste parce que j'avais déjà essayé de comprendre ce qui se passait dans la tête des filles qui m'entouraient. « Tu lui diras, alors ?

– Ouais bien sûr. Comme tu veux. »

Les oiseaux à nos pieds ne levaient jamais la tête pour voir d'où venaient les miettes qu'on leur lançait, comme si du pain tombé du ciel n'était pas un mystère digne d'être éclairci, juste un truc dont il fallait profiter avant que ça cesse. Mais enfin peut-être bien qu'ils savaient déjà d'où venait le pain, après tout. Peut-être qu'ils savaient que c'était toujours des humains un peu tristes

qui leur jetaient des miettes, et qu'ils tenaient pas plus que ça à lever le nez pour voir en quoi Denise et moi différions des autres humains lanceurs de miettes. Le surveillant qui nous avait interdit de nourrir les oiseaux par le passé m'a lancé un sale regard depuis l'autre bout de la cour mais il ne s'est pas approché de nous. Le principal avait dû lui dire de laisser Denise tranquille, et peut-être que les micro-privilèges accordés à Denise à cause de sa maladie mentale s'étendaient à moi aussi.

Quand la cloche a sonné, j'ai dit à Denise que j'étais content qu'elle soit revenue. J'ai hésité à lui dire qu'elle m'avait manqué, mais même si c'était vrai, j'ai décidé de ne pas aller aussi loin.

« Moi aussi je suis contente. »

Elle a jeté le reste de son Balisto, presque intact, dans la poubelle à côté du banc.

Dix minutes plus tard, pendant qu'Herr Coffin nous expliquait les subtilités du mot *Geist*, je me suis dit que j'aurais dû dire à Denise de pas jeter son Balisto. La poubelle de la cour n'avait pas de couvercle, et j'avais peur que les oiseaux viennent y picorer un bout de chocolat et meurent sur le coup. Je me suis dit que dès que le cours d'allemand serait fini j'irais dans la cour pour sortir le Balisto de la poubelle et le mettre dans une autre poubelle à l'intérieur du collège, puis j'ai eu peur que ce soit trop tard à ce moment-là. Je m'apprêtais à demander à Coffin l'autorisation d'aller aux toilettes pour descendre discrètement dans la cour quand on a entendu un bruit sourd venu du hall principal. Je me suis pas dit que c'était particulièrement inquiétant, comme bruit, mais Victor y a vu l'occasion d'interrompre le cours de Coffin. « C'était quoi ce bruit ? » il a dit. Il était déjà debout et prêt à sortir de la salle pour aller voir. Coffin a répondu que ce n'était sans doute rien, de pas nous déconcentrer, mais à ce moment-là, on a entendu quelqu'un crier, et personne n'a attendu l'autorisation de Coffin pour aller voir ce qu'il se passait dans le couloir. Mme Da Ming, la prof de chinois de Denise, tenait fermement la rambarde et regardait vers le hall d'entrée, quatre étages plus bas. Elle a crié « Appelez une ambulance ! », mais avant de faire quoi que ce soit, tout le monde voulait voir pourquoi il y avait besoin d'une ambulance. Alors que je me frayais un chemin au milieu des élèves rassemblés autour de la rambarde, j'ai entendu Mme Da Ming murmurer : « Elle m'a juste dit qu'elle avait besoin d'aller aux toilettes. » Dix mètres plus bas, Denise gisait face contre terre, ses bras pliés à des angles invraisemblables. J'ai bien dû rester planté là une minute à me demander comment elle avait fait pour trébucher et passer par-dessus la rambarde. C'était même pas une rambarde d'ailleurs, mais un mur solide en parpaings de la hauteur d'une rambarde. « Regardez ! quelqu'un a dit. Les casiers sont cabossés là. Elle a dû rebondir dessus en tombant. » « Peut-être que ça a amorti la chute ? » a dit quelqu'un d'autre. Je voyais pas trop comment rebondir sur des casiers en métal pouvait avoir amorti quoi que ce soit. Denise ne bougeait pas, mais il n'y avait pas de sang autour d'elle. Je me suis dit que c'était bon signe. Une fois que les

ambulanciers ont emmené Denise à l'hôpital (elle respirait encore), je suis descendu récupérer le Balisto. Les oiseaux avaient pas l'air d'y avoir touché.

*

Après que Denise a sauté dans l'atrium (c'est comme ça que les profs se sont mis à appeler le hall d'entrée après sa tentative de suicide, comme si ça avait créé le besoin d'utiliser des mots plus sophistiqués, ou peut-être juste d'appeler les choses différemment pour marquer la fin d'une époque) les cours ont été annulés pour le reste de la journée. Quand je suis rentré à la maison, Bérénice était en train de lire sur le canapé. Elle a sursauté en me voyant, comme si je l'avais surprise en plein milieu d'une activité très intime. C'est sans doute comme ça qu'elle voyait la lecture, en fait.

« T'es pas censé être à l'école ? elle m'a demandé.

– Pas cours aujourd'hui. »

Je savais pas comment lui dire que ma copine Denise avait essayé de se suicider sans être obligé de rentrer dans les détails. Et j'avais pas envie d'entrer dans les détails. Je tenais toujours à la main le Balisto à peine entamé. Il avait un peu fondu sur le chemin du retour. Bérénice a replié les jambes pour me faire un peu de place sur le canapé.

« J'ai trouvé un appartement à Chicago.

– Super », j'ai dit.

J'ai eu le sentiment bizarre que le projectionniste avait sauté une bobine et qu'il me manquait toute une scène entre la dernière fois où je m'étais assis sur le canapé ce matin et maintenant.

« Mais je vais être obligée d'avoir des colocataires, a dit Bérénice. C'était impossible de faire autrement. »

Je savais que la perspective de partager son espace vital avec des inconnus rebutait profondément Bérénice.

« Peut-être qu'ils seront sympas.

– Au moins, ils devraient être intelligents. Ce qui n'est pas peu de chose, de nos jours.

– C'est tous des thésards ? »

Bérénice a confirmé et repris le livre qu'elle était en train de lire avant que je l'interrompe.

« Ça te gêne si je regarde la télé ?

– Bien sûr que ça me gêne. Je suis en train de lire.

– Peut-être que tu pourrais faire une pause ?

– Pour regarder *Motus* ?

– On pourrait louer un film, si tu veux. On peut peut-être en trouver un qui se passe à Chicago. Pour te mettre dans l'ambiance.

– Va plutôt te chercher un livre et viens lire à côté de moi. Atelier lecture.

– J'aime pas lire, j'ai dit.

– Eh bien il va falloir que tu apprennes à aimer, sinon tu vas trouver le

temps long. La vie, je veux dire. Allez, va chercher le livre que je t'ai offert pour ton anniversaire.

– Ça a l'air un peu chiant, j'ai avoué, en me remémorant toutes les nuances de marron sur la jaquette des *Buddenbrook*.

– C'est de ta faute, t'avais qu'à pas devenir germaniste. Je t'aurais pris quelque chose de moins ardu sinon. »

Là, j'ai su que j'allais pas tarder à pleurer. J'ai senti la pression derrière mes yeux. Ça brûlait presque, alors que le reste de mon corps était soudain envahi par une vague de froid. Je comprenais pas comment Bérénice pouvait ne pas le sentir. Je sentais toujours quand quelqu'un était triste à côté de moi.

« Tu vas manger ça ? » elle m'a demandé, en pointant du menton le Balisto que je tenais toujours à la main. J'ai fait non de la tête, et elle l'a attrapé et mordu dedans à pleines dents, comme une personne normale.

« Au fait », elle a dit, la bouche pleine d'amandes et de chocolat, et d'un peu de salive laissée par Denise une heure plus tôt, aussi, peut-être : « T'as reçu une lettre. »

*

C'était pas vraiment une lettre en fait. Juliette m'avait juste envoyé la photo dédicacée que j'avais demandée, celle où elle était debout au milieu d'un champ de tournesols dans une robe bleu ciel. Elle y avait écrit : « Pour Denise Galet, Avec tout mon ♥ ♥ ♥ Juliette Corso. » Elle avait pas ajouté de petit mot ni de réponse à mes questions sur la campagne La Mer à Voir. Elle avait même pas dû lire ma lettre. Elle avait sans doute un assistant qui ouvrait son courrier et lui faisait juste une pile de photos à signer avec les noms correspondants. J'ai remis la photo dans son enveloppe cartonnée, pour pas l'abîmer. Je me disais qu'il y avait peut-être une micro-chance que Denise revienne au collège dans un jour ou deux.

*

Le collège a mis en place une cellule de soutien psychologique le lendemain, pour ceux qui auraient besoin de parler de ce qui était arrivé à Denise. Personne n'y est allé, alors le jour d'après, le principal a rendu le soutien psychologique obligatoire au moins pour tous les camarades de classe de Denise, et tous ceux qui avaient été dans sa classe par le passé. Histoire que les travailleurs sociaux soient pas venus pour rien. On serait appelés par ordre alphabétique tout au long des deux jours suivants. À la récréation, j'ai entendu deux filles, Steph et Jess, demander à Sara Catalano comment s'était passé son entretien avec les psychologues, vu que son nom commençait par C et qu'elle y avait eu droit avant la plupart d'entre nous.

« Qu'est-ce qu'ils t'ont demandé ? » a dit Jess, comme si « soutien psychologique » était une matière et qu'elle allait avoir un contrôle dessus.

« Ils m'ont demandé comment je vivais tout ça, et si je me sentais

coupable. »

Sara semblait vraiment fière d'avoir expérimenté le soutien psychologique quelques heures avant tout le monde.

« Coupable ? De quoi ?

– Qu'est-ce que t'as répondu ?

– Je crois que j'ai pas le droit de vous dire, a dit Sara. C'est le secret professionnel.

– Mais c'est juste pour eux je crois, le secret professionnel, a dit Jess. Toi t'es pas une professionnelle.

– Ouais, t'as sans doute raison. Je vous dis tout alors. Je leur ai dit que j'aurais bien aimé pouvoir aider Sunshine mais...

– Attends, tu leur as dit que son surnom c'était Sunshine ?

– Bien sûr que non, a dit Sara.

– Mais ils savaient, pour le surnom ?

– J'en sais rien. Ils l'ont jamais appelée Sunshine, en tout cas. »

Sara, Jess et Steph se sont tues un moment, comme si elles étaient sur le point de comprendre quelque chose.

« Ouais bon, qu'est-ce que je disais ? a repris Sara. Je leur ai raconté la fois où j'ai essayé de faire amie-amie avec Sunshine. Vu que j'avais essayé de l'aider, du coup, je leur ai dit que je pensais pas être coupable.

– Je savais pas que t'avais essayé d'être amie avec elle ! a dit Steph.

– Ouais, enfin j'ai pas essayé d'être sa meilleure amie non plus hein, je voulais juste voir un peu quel était son problème.

– C'était quand ?

– Je sais plus trop. Y a deux ans, je dirais. Quand elle avait pris tous ces cachetons. Elle était venue au cabinet de ma mère pour se faire soigner des caries. Je l'ai vue sortir de l'immeuble et je lui ai dit un truc du genre *Pourquoi t'as essayé de mourir ?* Je voulais vraiment comprendre ce qui s'était passé et elle m'a dit de m'occuper de mes affaires, alors je me suis dit OK, c'est bon, j'aurais essayé, tu vois ? J'allais pas non plus l'obliger à me parler.

– Grave, a dit Jess.

– Ma mère a dit que toutes ses dents étaient bousillées, a ajouté Sara. À cause de la malnutrition.

– Ce qui est sûr c'est que maintenant elles sont vraiment foutues, a dit Steph. Il paraît qu'elle a la mâchoire en mille morceaux. »

Il y a eu un autre silence.

« Tu leur as dit tout ça ? Qu'elle avait refusé ton amitié ? a demandé Jess.

– Au début, je me suis dit que ce ne serait pas très sympa pour Sunshine de raconter qu'elle avait pas voulu de mon aide, puis bon, je me suis dit je m'en fous après tout, plus je parle aux psys, plus ils penseront que j'en ai besoin, et plus je raterai du cours de français.

– Putain t'as de la chance qu'on t'ait appelée pendant le cours de français, a dit Steph. Moi, avec la chance que j'ai, je vais juste rater éducation civique

qui est même pas un vrai cours. On fait que du débat d'opinions.

– Tu peux faire durer la séance autant que tu veux ? a demandé Jess. Par exemple si je me mets à pleurer un peu avant la fin des trente minutes, ils seront obligés de me garder un peu plus longtemps, tu crois pas ? »

Mon tour est venu le lendemain matin. Ils avaient installé la cellule de soutien psychologique dans les vestiaires de l'auditorium, derrière la scène, au bout d'un couloir étroit et un peu biscornu. C'est la première fois que je mettais les pieds dans les vestiaires. Peut-être la deuxième fois à tout casser que je venais dans l'auditorium. J'avais jamais passé d'audition pour le club théâtre, ou vu aucun spectacle de fin d'année. Les travailleurs sociaux (un homme, une femme) avaient étalé leurs dossiers sur les tables de maquillage, devant les murs de miroirs, là où on devait plutôt poser d'habitude boîtes de Kleenex et maquillage un peu cheap. Comme j'ai vu plein de films, j'ai cru une seconde que les miroirs étaient peut-être des miroirs sans tain, que Denise n'avait peut-être pas vraiment sauté mais qu'on traitait l'affaire comme une affaire criminelle, que les travailleurs sociaux étaient en fait des flics. J'ai vite compris que ça n'était pas le cas quand ils se sont mis à parler. En fait, y a que l'homme qui m'a adressé la parole. La femme n'a fait que me regarder et prendre des notes. Je me suis demandé si son rôle était de parler aux filles pendant que son collègue s'occupait des garçons.

« Te considères-tu comme un ami proche de Denise ?

– Je sais pas. Je sais pas trop ce que les gens entendent par *proche*.

– J'ai entendu certains de tes camarades dire que c'était ta petite amie.

– Et moi, j'en ai entendu dire que la meilleure glace du monde, c'était la glace à la fraise. Les gens disent n'importe quoi. Personne sait de quoi il parle.

– Hum. »

Sa collègue a écrit quelque chose sur son carnet et l'a souligné plusieurs fois.

« Et toi, Isidore, quel est ton parfum de glace préféré ? »

Il me regardait droit dans les yeux, pour donner du poids à sa question débile.

« C'est une nouvelle école de psychologie ? j'ai dit. Basée sur l'étude des goûts en matière de crème glacée ? »

Sa collègue a encore noté autre chose.

« Te définirais-tu comme quelqu'un de sceptique ? Penses-tu que, la plupart du temps, les gens ont des intentions cachées ? Des arrière-pensées ? Que leurs questions ne peuvent pas être sincères ?

– Denise m'a dit une fois que je prenais les choses trop au pied de la lettre. Je crois qu'elle voulait dire qu'elle me trouvait un peu bête.

– Ça t'a fait de la peine ?

– Pas particulièrement, non.

– Où étais-tu quand Denise a eu son accident ?

- En cours d’allemand.
- Tu aimes l’allemand ?
- Y a quelques mots intéressants, j’ai dit.
- Savais-tu que Denise était suicidaire ?
- Comme tout le monde, oui. Enfin, tout le monde le savait, je veux dire.
- Dirais-tu que tu comprenais vraiment la signification du mot suicide, ce qu’il implique, avant que Denise ne saute dans l’atrium ?
- Je dirais que oui. C’est plutôt limpide, comme concept.
- Tu trouves ?
- Ce que je veux dire, c’est que je me sens pas coupable d’avoir rien pu empêcher. C’est ça que vous voulez savoir, non ? Denise n’aime pas la vie. Pas juste la sienne. La vie en général. La vie la fait souffrir. Tout le monde le sait. Ça n’a rien à voir avec moi. Pas avec moi précisément, je veux dire.
- Penses-tu qu’on attende de toi que tu te sentes coupable ?
- Je pense que ce serait prétentieux de ma part de me sentir coupable. Ça voudrait dire que je penserais avoir pu faire quelque chose pour aider Denise à aimer la vie et que je n’ai pas pris la peine de le faire. Mais je peux rien y faire. Personne peut rien y faire. »

Le travailleur social m’a posé plusieurs questions après ça, sur ma santé, sur le genre de vie que je menais, si j’aimais les sports collectifs. Je comprenais pas le lien avec Denise, mais j’ai répondu quand même le plus honnêtement possible. Quand il a fini de poser ses questions bizarres, je me suis levé pour sortir du vestiaire par là où j’étais entré, mais le travailleur social m’a expliqué qu’il fallait pas sortir par là, qu’un de mes camarades attendait de l’autre côté de cette porte et que c’était mieux qu’on ne se croise pas.

« Pourquoi ? j’ai demandé.

– C’est la règle », il a dit.

Il m’a montré une petite porte à l’autre bout de la pièce.

« Tu peux sortir par là. C’est la sortie des artistes. »

J’ai poussé la porte et me suis retrouvé en haut de l’escalier où, avec Denise, on avait passé toutes nos récréations ces deux dernières années.

*

De retour à la maison je me suis préparé un bol énorme avec tous les parfums de glace qu’on avait dans le congélateur au garage. Certains pots de glace étaient là depuis trop longtemps. En les ouvrant, on voyait cette couche de cristaux de glace à la surface, qui annonce que votre crème glacée aura exactement le même goût que son pot en carton. Je m’en suis servi quand même. Notre congélateur était immense, le genre où on garde un corps au frais dans les films. Il y avait toujours de la place et du coup, on le rangeait jamais, on jetait pas non plus les trucs qu’on aimait pas, ou plus. J’ai compté treize parfums de glace différents et en ai mis une boule de chaque dans mon

bol, cerise, marron glacé, chocolat, café, lavande, myrtille, ananas, rhum-raisin, nougat, pistache, spéculoos, noix de coco et réglisse. C'est le père qui avait acheté tous les parfums bizarres, et ça faisait donc au moins deux ans et quelque qu'ils étaient là. Je me suis installé au salon avec mon bol, devant la télé. Je suis resté planté devant une émission de télé-réalité dont les participants voulaient juste être célèbres, un but en soi, sans forcément se choisir de domaine particulier – un peu comme Simone, mais en pas intelligents. Un des participants mangeait de la glace lui aussi, à même le pot. Le nom de la marque avait été masqué avec un bout de scotch noir, mais c'était clairement Häagen Dazs.

« Qui c'est tu crois qui va être éliminé la semaine prochaine ? il a demandé à un des autres candidats à la célébrité.

– Putain, j'espère que ce sera Cynthia. Elle me tape vraiment sur le système, pas toi ? Elle est tellement négative. Elle se plaint tout le temps que ses copines lui manquent à l'extérieur, eh ben elle a qu'à y retourner !

– Grave ! a dit celui qui mangeait de la glace. C'est comme si elle ne voulait même pas être là, profiter de l'aventure. Elle comprend même pas la chance qu'elle a d'être là. »

Je pensais qu'après ça, on allait avoir droit à une transition vers Cynthia, un plan sur elle en train de se plaindre, histoire que le public puisse se faire sa propre opinion sur son niveau de négativité, mais les deux mecs sont restés à l'écran encore une bonne minute à parler de la chance qu'ils avaient d'être là, avec cet accent sur le mot « être » que je trouvais vraiment étrange. Ils disaient que l'opportunité ne se reproduirait jamais d'être là, dans ce décor, dans ce présent, de recevoir tout cet amour de la part du public en faisant rien d'autre qu'être là, être eux-mêmes. J'ai éclaté de rire. J'en revenais pas de leur insistance à philosopher sur le verbe être. J'ai dû rire un peu trop fort parce que Simone a descendu les escaliers quatre à quatre pour voir ce qui se passait. En riant, j'ai renversé un peu de glace fondue sur le canapé, et j'ai pensé que c'était pour ça qu'elle me regardait avec un air désapprobateur, mais en fait, elle jugeait juste la force de mon rire, ça l'a sidérée. « Je comprends pas les gens qui arrivent à rire si fort alors qu'ils sont tout seuls », elle a dit, avant de remonter dans notre chambre. Les treize glaces avaient commencé à fondre et se mélanger en une spirale multicolore psychédélique, ça ressemblait un peu à un tee-shirt hippie tie and dye. J'ai envisagé de tout slurper d'un coup mais je me suis dit que c'était trop joli, c'était dommage de le détruire.

Je suis allé à la cuisine prendre un grand bol d'eau tiède avec du savon pour nettoyer la glace que j'avais renversée sur le canapé avant qu'elle sèche. Pendant que j'y étais, j'ai aussi essayé d'enlever la vieille tache, même si j'avais déjà essayé plusieurs fois sans aucun succès au fil des années. Je me disais qu'une vieille tache, c'était peut-être comme un être vivant, une personne, que ça pouvait résister un moment puis décider de tout laisser tomber un beau jour, de s'en aller, sans raison apparente. Mais ça n'a pas été

le cas. Cette tache-là ne partirait jamais. Il y avait que quatre places sur le canapé, ce qui avait souvent été source de conflit (qui a le droit de s'asseoir sur le canapé, qui va prendre une chaise à la cuisine, qui s'assoit par terre). Mais Bérénice préparait ses valises pour Chicago, Simone comptait les jours avant la rentrée en prépa, et le père était mort. Les occasions de se disputer pour une place sur le canapé étaient devenues rares, et elles allaient le devenir de plus en plus.

Nos disputes avaient pourtant été le meilleur argument en faveur de l'achat d'un nouveau, voire de deux nouveaux canapés. Maintenant, j'allais être le seul à voir la nécessité de se débarrasser de celui-là. J'ai frotté la tache jusqu'à ce qu'elle devienne un trou. Peut-être qu'en voyant le trou, ma famille se dirait qu'il était temps de changer de canapé. Mais sans doute qu'ils ne remarqueraient rien. J'ai continué de frotter. Quand le trou est devenu assez gros je me suis mis à arracher le rembourrage des coussins, d'abord prudemment, puis à pleines mains. Une fois le coussin entièrement vidé, ma glace avait fini de fondre, et il n'y avait plus qu'une flaque marron clair au fond du bol.

Pendant que Denise était dans le coma, seule sa famille avait le droit d'aller lui rendre visite à l'hôpital. Sa famille, c'était juste ses parents, en fait. Quelques jours avant les vacances d'été, on l'avait transférée des soins intensifs en neurologie. Les médecins savaient pas dire si elle se réveillerait un jour, mais par contre, ils étaient apparemment persuadés que si elle finissait par revenir avec nous, ses principaux problèmes seraient d'ordre neurologique. Quand les parents de Denise m'ont dit tout ça, je leur ai demandé si ça voulait dire que Denise allait être paralysée (je croyais que les neurologues s'occupaient en général des personnes en fauteuil roulant), mais ils n'en savaient rien. Personne ne leur avait rien dit, et ils avaient trop peur de demander. Depuis que Denise avait sauté, c'était comme si ses parents essayaient de se fondre en une seule et même personne. Ils allaient partout ensemble, et quand ils marchaient dans la rue, ils se tenaient non seulement par la taille, mais aussi par la main restée libre : ils les croisaient devant eux. Simone se moquait en disant qu'on aurait pu mettre ses courses dans le berceau formé par leurs bras, qu'ils étaient devenus un panier humain, et je pouvais pas m'empêcher d'imaginer leurs bras chargés de fruits, de légumes et de pain chaque fois que je les voyais.

J'avais envie d'aimer un peu les parents de Denise parce qu'ils traversaient une épreuve terrible, mais je me sentais mal à l'aise en leur présence. Ils insistaient toujours pour parler d'autre chose – le temps qu'il faisait, mes sœurs – et je devais toujours répondre poliment à leurs questions avant de pouvoir demander des nouvelles de Denise.

« Oh, c'est tellement gentil de demander », ils disaient à chaque fois, comme surpris que je continue de m'intéresser à leur fille malgré le manque d'évolution de son état de santé.

Je les ai croisés en rentrant de l'école un jour, et j'ai envisagé de faire semblant de pas les voir, mais j'ai changé d'avis. Je culpabilisais toujours quand je faisais ça. J'étais sûr qu'à la seconde même où on prenait la décision de faire semblant de pas voir quelqu'un, il le sentait illico, et soit il faisait semblant de pas vous voir non plus, blessé dans son amour-propre, soit il s'arrêtait pour taper la causette juste pour vous embêter, pour se venger. J'ai traversé la rue pour aller saluer les parents de Denise.

Sa mère a dit qu'elle était contente de me voir, qu'elle avait de bonnes nouvelles.

« Denise s'est réveillée ? » j'ai demandé.

Son sourire s'est évanoui quand elle a dû admettre que non.

« Mais nous avons vu Daphné Marlotte dans son fauteuil roulant aujourd'hui, elle prenait le soleil dans le jardin de l'hôpital. L'infirmière a dit

qu'elle allait quitter l'hôpital demain. C'est fantastique, non ? »

J'ai jeté un œil au père de Denise pour voir si lui aussi trouvait ça fantastique avant de décider de ce que j'allais dire.

« Fantastique », il a dit, puis il a tiré sa femme encore plus près de lui contre sa poitrine. « Si à son âge, Daphné peut complètement récupérer d'un AVC, alors il y a de l'espoir pour notre petite fille, tu ne crois pas ? »

Je me suis demandé si on les avait informés que la chute de Denise avait été intentionnelle. Ils semblaient croire que tous les problèmes seraient réglés une fois que le corps aurait été réparé.

« Je ne savais pas que Mme Marlotte avait complètement récupéré, j'ai dit.

– Elle n'a pas récupéré à cent pour cent, évidemment.

– Apparemment elle n'arrive plus à parler, a expliqué le père de Denise.

– À parler français du moins.

– Mais son allemand a l'air au point, alors ils lui ont trouvé une infirmière bilingue pour les visites à domicile.

– Daphné a complètement oublié le français ? j'ai demandé. Je croyais que ça n'arrivait que dans les films ce genre de truc.

– Les films sont souvent basés sur la réalité, a dit le père de Denise.

– Oui. *N'oublie jamais*, c'était une histoire vraie, non ?

– Je suis pas sûr ma chérie, il faudra qu'on vérifie.

– Peu importe en fait. C'est une belle histoire quoi qu'il en soit, sur le thème de la mémoire.

– Je l'ai pas vu », j'ai dit.

J'étais à peu près sûr que Denise avait dû regarder *N'oublie jamais* avec eux, et détester le film de A à Z. Ça m'a rendu triste de penser que ses parents étaient les seuls à avoir le droit d'aller la voir.

« Le cerveau est un muscle tellement mystérieux », a dit le père de Denise.

J'avais envie de leur donner la photo de Juliette, je l'avais fait encadrer et je l'avais toujours dans mon sac à dos, au cas où. Je pensais que ça ferait plaisir à Denise de voir la photo sur sa table de nuit quand elle se réveillerait. En fait, je savais pas si on vous donnait une table de nuit quand vous étiez dans le coma. Ça paraissait un peu inutile. Bref. Je me décidais jamais à donner la photo à ses parents. Ils auraient dû se lâcher la main pour pouvoir la prendre, et je savais pas si ça valait le coup.

*

Le dernier jour de cours, Coffin s'est arrangé avec notre prof de français pour nous garder trois heures de suite de façon à ce qu'on puisse voir un film en entier. Il avait pas trouvé *Légendes d'automne*, et il a dit qu'y avait pas Brad Pitt mais Lauren Bacall dans le film qu'il nous avait apporté à la place, et qu'à son avis, on gagnait au change. J'étais bien d'accord avec lui que Lauren Bacall était plus sexy que Brad Pitt, mais bon, c'était un de ses derniers films, alors elle était vieille, et je l'ai à peine reconnue. Le film était ni allemand ni

même doublé en allemand (il n'avait réussi qu'à trouver une version avec *sous-titres* allemands), mais Coffin nous a expliqué que c'était pas très grave parce que *Dogville* (le film en question) nous apprendrait quand même quelque chose sur la culture allemande. Personne n'a aimé. Tout le monde a eu l'impression de s'être fait flouer parce que le film ne ressemblait même pas à du cinéma mais à du théâtre filmé – la pire forme de divertissement imaginable, pire encore que le théâtre vivant.

« Y a pas de décor, rien, Émilie s'est plainte à la fin du film. On est censés gober que les lignes blanches tracées au sol sont des murs, des montagnes, des jardins et tout, mais on est pas débiles... Je comprends pas l'intérêt. C'est comme s'ils avaient pas eu de budget pour faire le film mais bon, y a quand même Nicole Kidman dedans donc j'imagine qu'ils avaient quand même un minimum de fric. Et puis dès le début, on nous prévient que ça va être une histoire triste. On nous dit qu'il va y avoir neuf chapitres et avant chaque chapitre on nous dit ce qui va arriver. C'est vraiment débile. Qui a envie de voir un film en sachant d'avance comment ça va finir ?

– Ouais, en plus, je croyais que les chapitres, c'était juste pour les livres », a dit Victor.

Coffin a laissé tout le monde se défouler un moment. Moi j'ai rien dit parce que j'avais plutôt aimé le film, du moins ce que j'en avais vu – je m'étais endormi deux fois, et du coup, j'avais bien aimé les annonces à chaque début de chapitre, comme ça je manquais pas grand-chose. Coffin était si calme et immobile à son bureau que j'ai cru un instant qu'il était mort d'une crise cardiaque sans que personne s'en aperçoive, comme le père. Ses collègues n'avaient constaté sa mort qu'à la fin d'une réunion du conseil d'administration ; il ne s'était pas levé pour saluer les participants. Mais Coffin était encore bien vivant. Il avait juste attendu que tout le monde ait fini d'exprimer sa déception avant de nous dire ce que lui pensait du film.

« Qui, parmi vous, a la moindre idée de ce qui pourrait pousser un metteur en scène à choisir un décor aussi rudimentaire pour nous raconter son histoire ? » a dit Coffin.

Silence.

« Vous semblez tous vous accorder sur le fait que le film était dépourvu d'une certaine forme de... magie – si vous me permettez ce mot – une magie que vous espérez, que vous vous attendez à trouver au cinéma, une magie qui résulte d'un décor riche, d'un suspense haletant, et cetera. Mais pour quelle raison pensez-vous qu'un artiste puisse décider sciemment de se passer de cette... magie du spectacle ?

– À part pour faire fuir le public, je vois pas, a dit Émilie. Nous donner envie de partir en courant. Nous éloigner au maximum. »

Quelqu'un a ri dans le fond, pensant que la remarque d'Émilie était comique, mais Coffin était en fait impressionné par sa réponse.

« Votre camarade Émilie vient, sans le savoir je l'imagine, de s'inscrire dans un très long débat sur la traduction du mot *Verfremdungseffekt*. »

Victor a toussé dès que Coffin a fini de prononcer *Verfremdungseffekt*. Il trouvait drôle de tousser ou de se racler la gorge à chaque fois qu'il entendait un mot allemand de plus de trois syllabes. Ce qui arrivait souvent.

Coffin a ignoré Victor et poursuivi : « Les spécialistes de la théorie théâtrale se sont longtemps interrogés sur la meilleure façon de traduire ce terme inventé par le dramaturge Bertolt Brecht, le *Verfremdungseffekt* (Victor a toussé à nouveau). Il y en a qui ont choisi de le rendre par *effet de distanciation*, d'autres par étrangeté, et d'autres encore, comme votre camarade Émilie en a eu l'intuition, par *effet d'éloignement*. Mais allons un peu plus loin. Pourquoi, d'après vous, un artiste voudrait-il tenir à distance – ou brouiller, ou éloigner – son public ? »

Depuis que Coffin avait manifesté de l'intérêt pour sa réponse, le comportement d'Émilie avait viré du tout au tout, elle avait délaissé l'ironie pour la participation studieuse. Elle était tout excitée et essayait, sans grand succès, de ne pas le montrer, comme je l'avais fait en cours de natation après avoir retenu ma respiration plus longtemps que tout le monde. Elle assumait maintenant la position d'élève modèle et essayait de donner à Coffin la réponse qu'il attendait.

« Peut-être que le réalisateur cherche à ce que le spectateur s'ennuie tellement qu'il se mette à apprécier la vie réelle à sa juste valeur ? »

Coffin n'a pas eu l'air convaincu. Il a laissé un peu de temps à Émilie pour préciser sa pensée, mais elle a plus rien dit d'intéressant, et je voyais bien qu'elle était déçue (elle avait pris goût, même en une seule réplique, au succès scolaire). Coffin a opté pour un changement d'approche.

« D'après vos commentaires sur le film, il semblerait que vous ne vous soyez pas sentis concernés, ou disons, impliqués dans le film. Du moins pas de la façon dont vous prenez part à l'intrigue des films que vous avez l'habitude de regarder. Ce film-là ne vous a pas *touchés*. Il ne vous a pas émus. Il manquait un certain nombre d'éléments pour que vous puissiez vous identifier aux personnages. Au lieu de ça, vous vous êtes retrouvés à vous demander : Pourquoi est-ce qu'on me montre ce personnage d'une façon si inhabituelle ? Comment suis-je censé croire qu'il y a un mur là où il n'y a visiblement qu'un morceau de scotch sur le sol ? Qu'est-ce que tout cela dit de notre société ? Que se passerait-il si les personnages pouvaient voir à travers les murs comme le public peut le faire ? Est-ce que ça changerait l'histoire ? Et soit dit en passant : bien sûr que ça changerait l'histoire. Pendant toute la durée du film, vous n'établissez pas une relation émotionnelle avec les personnages mais une relation intellectuelle avec l'œuvre d'art en tant que telle. Le film ne vous a pas touchés comme vous l'auriez aimé, mais il vous a fait réfléchir. C'est ça le *Verfremdungseffekt*, ou comme certains l'appellent, l'Effet V. »

Coffin n'a pas réussi à intéresser la classe autant qu'il l'avait espéré. Émilie a regardé sa montre.

« Mais si on doit passer tout notre temps à réfléchir, alors c'est plus du

divertissement », a dit Victor.

Coffin était prêt à contre-attaquer cet argument.

« Brecht pensait que toutes les illusions dont s'encombre le récit narratif ne servaient qu'à construire un champ hypnotique entre l'œuvre et le public, et que ce champ hypnotique facilitait une adhésion passive de la part du public, qui tombait sous le charme de l'œuvre et que l'on encourageait jamais à interpréter l'œuvre en question de façon critique.

– Mais on a déjà les cours de philo pour l'interprétation critique, a dit Émilie. Et aussi histoire et éducation civique. SVT même. L'art n'est pas fait pour nous apprendre la pensée critique, c'est fait pour nous aider à nous évader de nos vies et nous faire ressentir des émotions.

– Et Brecht vous répondrait qu'il existe une autre forme d'implication que l'empathie émotionnelle, celle qui exige du public qu'il appréhende une pièce de théâtre ou un film avec un regard curieux, et pas de façon passive.

– Ils sont vraiment tordus les Chleus, a dit Victor mais pas assez fort pour que Coffin l'entende. Ils peuvent pas juste foutre la paix cinq minutes et laisser les gens s'amuser ? »

La cloche allait bientôt sonner la fin du dernier cours de l'année, et je me doutais bien que toute la classe allait me détester de nous obliger à rester ne serait-ce qu'une minute de plus à cause de la question stupide que j'avais envie de poser, mais je l'ai quand même posée.

« Est-ce qu'il n'y a pas un moyen... » j'ai commencé, et la cloche a sonné à ce moment-là, évidemment, et j'ai attendu patiemment qu'elle s'arrête pour reprendre ma question, même si tous les autres commençaient déjà à ranger leurs affaires. « Est-ce qu'il n'y a pas un moyen d'avoir les deux ? j'ai dit. D'être impliqué dans un film ou une pièce de théâtre à la fois émotionnellement et intellectuellement ? »

J'ai pensé que ça allait faire réfléchir Coffin au moins quelques secondes mais sa réponse a été immédiate et catégorique.

« Impossible, il a dit. On ne peut pas être à la fois dans l'interprétation critique et l'interprétation... magique. »

Je voulais lui demander si c'était aussi valable pour la vie en général, si on devait choisir son camp entre soit trop l'analyser soit la vivre réellement, mais Coffin avait l'air aussi pressé de partir que le reste de la classe.

« Je vous souhaite un très bel été », il nous a dit.

En quittant la salle, Victor m'a chambré un peu.

« Géniale ton idée de mater un film en cours d'allemand ! Je crois que tout le monde aurait préféré un vrai cours plutôt que cette daube. »

Je lui ai dit que j'étais désolé qu'il n'ait pas aimé le film. J'étais pas désolé, évidemment, mais je savais que mes excuses le déstabiliseraient, qu'il saurait pas quoi en faire et irait embêter quelqu'un d'autre au lieu de perdre son temps avec moi. Et c'est ce qu'il a fait. En rangeant mes affaires, j'ai fait attention à ce que mon livre d'allemand ne presse pas trop contre la photo encadrée de Juliette. Je me suis demandé si Léonard avait entendu parler du

Verfremdungseffekt. Cette *absence de magie*, comme l'avait décrit Coffin. Je me suis demandé si c'était comme ça qu'il nous voyait, dépourvus de magie, si c'était comme ça qu'il *devait* nous voir pour écrire sa thèse.

« Moi j'ai trouvé ça intéressant », m'a dit Émilie en sortant.

Elle avait attendu d'être la dernière dans la salle pour me dire ça, pour que je sois le seul à l'entendre, et elle l'avait dit juste en passant. Peut-être qu'elle voulait juste être sympa mais j'ai rebondi sur sa remarque comme si on avait été amis.

« Tu penses pas quand même que Coffin a tort ? je lui ai demandé. Quand il dit que l'art est soit une expérience intellectuelle soit une expérience émotionnelle ? »

Émilie s'est arrêtée sur le seuil de la porte et s'est retournée vers moi, mais elle ne s'est pas approchée.

« Je sais pas trop. » Elle a haussé les épaules. « C'est lui le prof après tout. Il doit savoir ce qu'il dit, non ? »

J'allais objecter, mais Émilie tenait manifestement pas à avoir une vraie conversation sur l'Effet V.

« Bon, profite bien de tes vacances, Isidore. J'espère que Denise va vite se remettre sur pied. »

J'ai même pas eu le temps de la remercier avant qu'elle disparaisse dans le couloir.

Ma mère m'attendait sur le trottoir, devant notre porte. Elle lisait le journal, assise sur notre canapé.

« Pourquoi t'as mis le canapé sur le trottoir ? j'ai demandé.

– Les encombrants vont passer le prendre dans l'heure, elle a dit.

– T'en as acheté un nouveau ?

– Pas encore, non. Je me suis dit qu'on pourrait aller en choisir un ensemble un de ces jours.

– Et on va s'asseoir où en attendant ?

– C'est quoi toutes ces questions, Dory ? Je pensais que ça te ferait plaisir. »

Je me suis assis à côté d'elle sur le canapé et j'ai plus rien dit jusqu'à ce que le camion des encombrants arrive.

« Il était temps qu'on en change, tu trouves pas ? » a dit ma mère.

*

Bérénice a déménagé à Chicago au mois de juillet. Denise était toujours dans le coma. Pour garder espoir, j'arrêtais pas de fixer des dates pour son réveil. *Elle se réveillera avant l'arrivée du nouveau canapé*, je me suis dit. Puis quand le canapé a été livré, j'ai pensé, *Elle se réveillera avant le départ de Bérénice*. Je devais tout le temps fixer de nouvelles dates limites.

J'étais en train de décider de la prochaine date de réveil de Denise quand

Aurore est entrée dans la chambre pour voir si Simone lui avait pas emprunté sa vieille édition de Tommaso Garzoni. Simone était sous la douche.

« En tout cas, si elle te l'a piqué, elle m'a rien dit, j'ai dit à Aurore, mais t'as qu'à jeter un œil à sa bibliothèque. »

Je savais très bien qu'Aurore avait fait exprès d'attendre que Simone soit sous la douche pour venir dans notre chambre. Mes frères et sœurs « s'empruntaient » tout le temps des livres les uns aux autres sans jamais rien dire à leur propriétaire légitime. De cette façon, ils espéraient pouvoir les garder. Si le propriétaire légitime s'apercevait qu'il lui manquait un livre, il ou elle allait le récupérer sans un mot à celui qui l'avait emprunté. Personne pouvait vraiment se plaindre vu qu'ils faisaient tous pareil. Ce n'était pas du vol mais des *emprunts optimistes*, m'avait expliqué Simone. Au bout d'un an ou deux, si le propriétaire officiel du livre s'était pas rendu compte qu'un de ses livres avait disparu, il devenait la propriété de l'emprunteur optimiste.

Aurore s'est mise à détailler les étagères de Simone, et soit elle a vite trouvé le livre qu'elle était venue chercher, soit elle en a repéré un autre qu'elle voulait essayer « d'emprunter » – quoi qu'il en soit, elle s'est étirée de tout son long pour attraper le livre en question, ce qui a eu pour effet de faire remonter son tee-shirt, et j'ai vu qu'elle était enceinte. Juste un peu, je me suis dit, même si ça n'existait pas d'être *juste un peu* enceinte. Elle m'a pas vu regarder son ventre, elle agissait en donnant l'impression de pas imaginer qu'on puisse le remarquer, et je me suis demandé si elle-même était au courant qu'elle attendait un bébé.

« Ça va toi ? je lui ai demandé.

– Pourquoi tu me demandes comment ça va ? On se voit tous les jours, et tu me dis ça comme si tu m'avais pas vue depuis des mois.

– T'es pas mal sortie avec Bérénice ces derniers temps. On t'a pas beaucoup vue.

– Vous ne me voyez jamais beaucoup. »

Elle a attrapé un autre livre, l'a feuilleté et fait un commentaire sur les horribles habitudes de lecture de Simone (corner les pages, surligner des paragraphes entiers, corriger les coquilles).

« Tu penses à faire une deuxième thèse toi aussi ? j'ai demandé.

– Peut-être bien. Je sais pas encore trop. En France, avec une thèse d'histoire, les gens s'entre-tuent pas pour t'embaucher.

– Tu veux aller vivre à l'étranger toi aussi ? »

Aurore a reposé le deuxième livre qu'elle comptait piquer à Simone sur l'étagère du haut, et à nouveau, j'ai vu son ventre arrondi. Peut-être qu'elle avait juste grossi un peu ? Elle buvait beaucoup de bière, ces derniers temps.

« Peut-être que c'est Bérénice qui est partie avec mon Garzoni, en fait », m'a dit Aurore, comme si elle pensait que ça m'intéressait moi aussi d'élucider le mystère.

J'ai regardé ses seins pour voir s'ils étaient plus gros. Je croyais avoir été discret, juste un coup d'œil en passant (je faisais comme si je voulais regarder

la petite pendule sur les étagères de Simone, au niveau de la poitrine d'Aurore), mais les filles doivent avoir un sixième sens pour détecter qu'on regarde leurs seins, même une fraction de seconde. Aurore a serré contre sa poitrine le premier livre qu'elle avait pris sur l'étagère de Simone.

« Je vais juste prendre celui-là, elle a dit.

– Cool, j'ai répondu. Sers-toi.

– Pas besoin de le dire à Simone.

– Bien sûr que non. »

Elle est sortie de la chambre et a refermé la porte derrière elle, chose que personne ne faisait jamais, même si je m'en plaignais tout le temps. Peut-être qu'elle s'est dit, parce qu'elle m'avait vu en train de regarder ses seins, que j'avais besoin d'intimité. J'étais gêné. Mais plus que gêné, j'étais surtout excité à l'idée de devenir tonton. Je n'avais aucune idée du stade de sa grossesse, mais j'ai commencé à faire des plans pour quand le bébé arriverait. Je me suis dit qu'au début, il dormirait dans la chambre d'Aurore, mais qu'elle en aurait vite marre de ses cris et que du coup il finirait dans ma chambre, puisque quand il naîtrait, Simone serait déjà partie s'installer à Paris. J'ai visualisé un berceau à la place du lit de Simone. J'avais envie d'imaginer plein d'autres trucs aussi, mais je savais pas grand-chose sur les bébés en fait, du coup j'ai pas pu faire trop de plans sur la comète. Je me suis imaginé en train de lui apprendre des choses – je savais pas encore lesquelles, mais je me disais que j'aurais bien un ou deux trucs intéressants à lui transmettre. Je me suis imaginé l'emmener en balade, le présenter aux gens qui s'arrêteraient pour lui faire des gouzi-gouzi dans sa poussette. Je l'ai imaginé en train de sourire à Denise, un sourire qui lui aurait prouvé qu'il n'y avait pas que des connards dans la vie. Et j'ai décidé que Denise se réveillerait une fois que le bébé serait né.

*

Denise s'est réveillée avant qu'Aurore ne montre d'autres signes de grossesse. Sa mère m'a passé un coup de fil pour me l'annoncer et me dire que je pouvais aller la voir à l'hôpital quand je voulais, à condition que ce soit avant vingt heures. J'ai subtilement essayé de savoir à quelle heure je pouvais y aller sans tomber sur elle (« je ne voudrais pas vous déranger », je lui ai dit) et la mère de Denise m'a répondu que vers dix-sept heures trente, elle et son mari rentraient chez eux prendre une douche et regarder *Questions pour un champion* avant de retourner à l'hôpital dire bonne nuit à leur fille. Je lui ai dit que c'était parfait, que j'irais pendant qu'ils regardaient *Questions pour un champion*, comme ça il y aurait toujours quelqu'un au chevet de Denise. Sauf que quand je suis arrivé à la chambre d'hôpital de Denise, y avait personne, et on m'a dit qu'une infirmière venait de l'emmener faire quelques examens. Un infirmier qui passait dans le couloir avec ce qui ressemblait à des Ziploc

pleins de sang m'a montré un endroit où m'asseoir et m'a dit que je pouvais patienter là un moment.

« Je peux pas aller la retrouver là où elle est maintenant ? » j'ai demandé.

L'infirmier m'a répondu qu'il n'y avait absolument aucun moyen de savoir dans quelle partie de l'hôpital elle se trouvait à l'heure actuelle. Je me suis dit qu'il mentait, qu'il était juste pas d'humeur à rendre service, mais à partir du moment où je me suis assis pour patienter, j'ai fait qu'entendre des gens demander aux infirmiers où était tel ou tel médecin, et des médecins demander où étaient passés leurs patients, et les infirmiers ne pouvaient répondre ni aux uns ni aux autres, et tout le monde avait l'air de trouver ça parfaitement normal, comme si un hôpital était, par définition, un endroit où personne ne trouvait jamais personne.

Sur le mur entre la salle d'attente et le bureau des infirmières, quelqu'un avait punaisé un papier où on pouvait lire un truc qui disait en gros que tuot ce dnot quqleu'un aiviat bosein purr cmperondre un mesasge étiat que la perimère et la denirère ltetre des mtos le cmopsoant soeint à la bnone palce et qu'on se fuotiat de la place des atures ltteres prace qu'une fios qu'il aviat la permèire et drenière lettrte, le creveau reocnainssait atuomitaquumeent le mot.

Bon, c'était pas exactement ça qui était écrit, mais c'était ça l'idée, en gros. Je me suis demandé si Simone était au courant.

J'ai attendu et attendu jusqu'à la fin des heures de visite, surpris et aussi soulagé de pas voir se pointer les parents de Denise. J'avais lu sur internet que, dans certains cas de dépression intense, les médecins optaient pour isoler le patient de son cercle de connaissances, famille et amis, pour favoriser la guérison. Je me suis dit que c'est peut-être ce qu'ils avaient décidé pour Denise, sauf qu'ils avaient prévenu ses parents et pas moi. J'ai attendu encore une demi-heure, et à ce moment-là, une infirmière que j'avais jamais vue mais qui semblait savoir qui j'étais a fini par m'annoncer que Denise était morte une heure plus tôt, à l'intérieur de l'appareil d'IRM. Elle m'a dit que ses parents étaient avec le corps et elle m'a donné des explications de façon à ce que je puisse moi aussi aller voir le corps si je le souhaitais, mais que peut-être je devrais être accompagné d'un adulte pour aller voir le corps. Elle arrêta pas de répéter le mot *corps*. Je n'avais aucune envie d'aller voir le corps. Dans ma tête, j'ai commencé à traduire en allemand tous les mots qui sortaient de la bouche de l'infirmière. *Corps. Elle est morte. Der Leib/der Körper. Sie ist tot/Sie ist gestorben*. Ces mots-là avaient moins de poids en allemand.

Je lui ai demandé si plutôt que d'aller à la morgue, je pouvais pas juste aller un petit moment dans la chambre de Denise, et l'infirmière a répété que Denise était morte, que personne n'allait la ramener dans sa chambre. Personne – *niemand* ; chambre – *das Zimmer* ; sa chambre (pour une fille) – *ihre Zimmer*.

« J'ai compris, j'ai dit, mais j'aimerais quand même aller dans sa chambre deux minutes. »

L'infirmière a fait mine d'y réfléchir, mais je devais lui faire un peu de peine parce qu'elle a dit oui assez vite.

« Mais l'équipe de ménage va venir d'une minute à l'autre », elle m'a prévenu.

Je suis entré dans la chambre et elle m'a suivi.

« On a eu quelques cas de vol à cet étage », elle a expliqué.

Je savais pas dire « vol » en allemand, ni « étage ».

J'ai regardé la chambre et n'ai rien vu qui vaille la peine d'être volé, et l'infirmière a dû penser la même chose, parce qu'elle a soupiré et m'a dit, « Je vais te laisser tranquille un moment », puis elle est sortie. Je l'ai plus jamais revue. On aurait dit que l'équipe du ménage était déjà passée dans la chambre, en fait. Tout avait l'air propre et vide. J'ai sorti la photo de Juliette de mon sac et je l'ai posée sur la table de nuit, puisqu'il y en avait une, et je me suis assis sur le lit d'hôpital où Denise avait passé ses dernières semaines. Je pensais pas accomplir là une action libératoire, entamer un processus de deuil ou je ne sais quoi. Je voulais juste plus jamais voir cette photo.

*

Denise avait pas laissé de lettre de suicide, et tant qu'elle était en vie, ça ne m'avait pas choqué – je pensais que ça voulait dire qu'elle avait jamais vraiment eu l'intention de mourir, et que donc elle ne mourrait pas – mais une fois qu'elle est morte, l'absence de lettre m'a obsédé, j'ai pas arrêté de tourner ça dans ma tête. Comment pouvait-on partir comme ça sans un mot d'explication ?

« La plupart du temps, les gens qui se suicident ne laissent pas de lettre en fait, m'a dit Simone. Peut-être qu'ils pensent que leur acte se passe de commentaire. »

Elle avait l'air de penser qu'inclure le cas particulier de Denise dans un schéma standard rendrait la chose plus acceptable.

Denise avait quand même laissé entendre de son vivant qu'un enterrement devrait dans l'idéal avoir lieu en fin de journée, qu'un enterrement du matin, comme celui auquel sa grand-mère avait eu droit, ça rendait juste la journée interminable, que tout ce dont on avait envie après un enterrement, c'était d'aller se coucher. Sa mère, se souvenant de cela, a fixé l'enterrement de Denise le plus tard possible, à dix-sept heures. Je n'y suis pas allé.

Ma mère a cru que je ne voulais pas y assister parce que j'étais en colère contre Denise. Elle a essayé de me convaincre d'y aller, en m'expliquant que si je n'allais pas dire au revoir à Denise, je m'en voudrais plus tard, que la décision de Denise n'avait rien à voir avec moi, qu'elle avait fait un choix et que, même si ce choix était terrible et dur à accepter, je devais le respecter, etc. Sauf que je n'étais pas en colère. J'étais juste épuisé.

À quatre heures et demie, le jour de l'enterrement, Simone a essayé une dernière fois de me faire sortir du lit.

« On est là pour toi, Dory, elle a dit. On va tous y aller. »

J'ai répondu que j'étais content d'apprendre qu'ils allaient tous à l'enterrement, vu que tout ce dont j'avais vraiment envie c'était d'être tout seul à la maison. Et aussi qu'on m'appelle Izzie, même si sur ce point, je commençais presque à abdiquer.

Ils sont tous partis et je suis resté au lit, espérant m'endormir jusqu'au lendemain, mais à cinq heures précises, la sonnerie du téléphone m'a réveillé. J'ai laissé le répondeur prendre le message, mais la personne a pas dû vouloir en laisser un vu que le téléphone a re-sonné illico. Je me suis traîné jusqu'au téléphone sans fil le plus proche, celui de la chambre de ma mère, ma couette sur les épaules qui pendait derrière moi comme une traîne. En décrochant le téléphone, je me suis demandé pourquoi j'avais pris ma couette avec moi, vu que ma mère avait aussi des couvertures dans son lit. Je me suis soupçonné de l'avoir fait pour donner ma tristesse en spectacle, même s'il n'y avait personne pour voir.

« C'est pas trop tôt », a dit Bérénice, à l'autre bout de la ligne, « où est-ce qu'ils sont tous passés ? »

J'ai répondu qu'ils étaient tous allés à un enterrement.

« Ah oui, merde. Ta copine Denise. Je suis tellement désolée, Dory, j'ai mal calculé le décalage horaire. Pourquoi tu y es pas, toi ?

– Comment ça va à Chicago ? »

Bérénice a éternué et en arrière-fond j'ai entendu un homme dire « Dieu vous bénisse » en anglais et la voix de Bérénice s'éloigner un peu du téléphone pour le remercier.

« C'est un de tes coloc ? j'ai demandé.

– Non, je ne suis même pas à l'appart. C'est juste un mec dans le foyer des étudiants. Notre téléphone marche pas, j'ai dû acheter une carte prépayée et descendre ici pour pouvoir appeler. Je sais même pas à combien de minutes de communication j'ai droit.

– Ça arrive souvent qu'on te dise "Dieu vous bénisse" comme ça aux États-Unis ? Sans même te connaître ?

– Malheureusement, oui. Et pas seulement quand t'éternues. Mais on s'en fout des Américains : je suis vraiment, vraiment désolée pour ton amie. J'ai commencé à t'écrire une lettre avant-hier.

– Pour quoi faire ?

– Eh bien, pour essayer de te remonter un peu le moral. Te dire que je pense à toi.

– Pourquoi tu ne me le dirais pas au téléphone ?

– Je suis meilleure à l'écrit. »

Elle a gardé le silence une bonne vingtaine de secondes après ça, comme pour illustrer ce qu'elle venait de dire.

« Ils sont sympas tes coloc ?

– C'est que des filles en fait, et je crois qu'elles m'aiment pas des masses, a dit Bérénice. Elles sont un peu coincées du cul. Un peu maniaques aussi,

toujours un truc à me reprocher, par exemple, que je laisse pourrir des trucs au frigo, ou que je bouche l'évacuation de la douche avec mes cheveux.

– Elles ont pas de cheveux, elles ?

– Ben si, justement, c'est ce que je leur ai dit ! Comment est-ce qu'elles peuvent être si sûres que ce sont mes cheveux qui posent problème et pas les leurs ? Mais elles sont tellement tarées, je te jure, que ça me surprendrait pas d'apprendre qu'elles ont chacune un piège à cheveux personnel, genre tamis, qu'elles emportent sous la douche pour empêcher leurs cheveux d'aller dans le siphon. On peut jamais les prendre en faute. Elles laissent jamais une miette derrière elles à table, non plus. Elles sont du genre à tout nettoyer avant que la femme de ménage arrive.

– Parce que vous avez une femme de ménage ?

– Bien sûr que non. C'est une façon de parler.

– Et tu leur parles un peu à tes colocos ou vous faites que vous critiquez ?

– J'essaye vraiment d'être gentille, je fais des efforts. Par exemple, l'autre jour, je me suis proposée pour faire la vaisselle. Primo, ça m'a pris vachement plus longtemps que je pensais, et deuxio, elles m'ont même pas dit merci. Et hier soir, Michelle a décidé de préparer un genre de plat végétarien et elle s'est rendu compte qu'on n'avait plus je ne sais quelle variété de pousses et je lui ai dit que j'allais sortir en acheter, même si c'est pas moi qui avais fini ses pousses derrière son dos, et je suis descendue au magasin pour lui acheter, et au final, elle m'a même pas proposé de goûter à son plat quand elle a fini de cuisiner. Ça avait l'air dégueulasse, certes, mais quand même. Et ce matin elle s'est encore plainte de ce que mes cheveux bouchaient la douche. Je pensais que comme j'avais été sympa, elle me foutrait la paix un jour ou deux. Que dalle. Je suis là, à essayer d'être altruiste, mais les réponses à mon altruisme sont jamais à la hauteur de mes efforts.

– C'est pas le principe de l'altruisme justement ? De rien attendre en retour ?

– Tu dois savoir ça. C'est toi le spécialiste.

– Ah bon ?

– Ouais, t'es toujours gentil, toi. Tu veux toujours faire plaisir à tout le monde. Je sais pas comment tu fais. »

Bérénice s'est mise à mâcher un truc croustillant tout près du téléphone. Elle savait sans doute pas à quel point ça résonnerait fort dans mon oreille, elle aurait été gênée d'apprendre que je l'entendais mâcher mieux que si elle avait été à côté de moi.

« Tu savais qu'Aurore était enceinte, toi ? »

Bérénice a arrêté de mâcher, mais elle devait encore avoir la bouche pleine, vu que je l'avais pas entendue avaler.

« Je ne savais pas que t'étais au courant, elle a dit.

– T'as pas l'air très contente pour elle.

– Parce que tu trouves qu'elle, elle a l'air contente de ce qui lui arrive ?

– Non, pas vraiment. Pas encore en tout cas. Mais une fois que le bébé sera

là, elle va l'aimer, non ? C'est obligé. »

Bérénice a avalé.

« Il ne va pas y avoir de bébé, Dory. »

Je sais pas si c'est parce qu'elle a arrêté de mâcher dans mon oreille ou à cause de ce qu'elle a dit sur le bébé, mais tout d'un coup, Bérénice m'a semblé moins proche. J'ai carrément visualisé l'océan qui nous séparait.

« Allez, changeons de sujet, elle a dit.

– C'est toi qui as appelé. Tu voulais dire quelque chose à maman ?

– Je voulais lui raconter la réunion d'hier, avec tous les profs et élèves de l'école doctorale.

– Ils ont l'air sympa ?

– Difficile à dire. J'ai parlé à personne, on s'est juste présentés vite fait devant tout le monde. Ils en sont tous à leur première thèse et même comme ça, je suis encore la plus jeune du lot. T'y crois à ça ?

– Tu dois être contente », j'ai dit.

Je savais que ce genre de chose comptait beaucoup pour Bérénice, être la plus jeune, la plus accomplie. Sa gorge a fait un drôle de bruit, comme si elle avait avalé de travers.

« Tu te retiens d'éternuer pour que le mec d'à côté te bénisse pas, c'est ça ?

– Pas du tout, elle a dit.

– Si si, tu te retiens d'éternuer, ça s'entend.

– Ouais t'as raison. » Elle a éternué, son voisin l'a bénie, et elle a repris.

« Ça me dérange un peu, toute cette familiarité.

– Ils font quoi d'autre de bizarre, les Américains ?

– Plein de trucs. On a le droit de fumer nulle part, ça je m'y attendais, mais y a une politique zéro alcool sur le campus, ça, ça m'a surprise. On est censés faire comment pour se supporter les uns les autres ? C'est horrible, tu trouves pas ?

– Je saurais pas dire. J'ai jamais bu d'alcool.

– Tu te fous de moi, là ? T'as baisé avant d'avoir bu de l'alcool ? Comment c'est possible ?

– Comment tu sais que j'ai baisé ?

– C'est maman qui me l'a dit.

– Et elle, comment elle est au courant ?

– J'en sais rien, Dory. Tu l'as dit à Simone ? Parce qu'il faut jamais dire un secret à Simone, elle répète tout à tout le monde. Mais bon, ton amie vient de mourir. Il est grand temps que tu commences à boire. Va te servir un cognac, ou autre chose, je reste en ligne, comme ça tu boiras pas seul. Maman garde toujours une bonne bouteille pour les moments difficiles. Elle est dans le dernier tiroir de la commode de sa chambre. »

Elle a éternué à nouveau, le mec l'a re-bénie, et elle l'a remercié.

« Tu disais quoi dans ta lettre ? je lui ai demandé.

– Quelle lettre ?

– La lettre que t'as commencé à m'écrire pour me remonter le moral.

– Tu veux que je te rappelle pour te la lire ? Je peux aller la chercher à l'appart. Mais c'est juste un brouillon pour le moment.

– Non, je veux juste que tu me dises à peu près ce que t'as écrit.

– Je peux pas te dire à peu près ce que j'ai écrit... les tournures de phrases, c'est important, y a pas que les idées qui comptent.

– Si, même juste les grandes lignes, c'est important. Dis-moi un peu ce que tu comptais m'écrire.

– J'allais surtout te parler de ma copine Léa. On est plus copines maintenant, mais on était inséparables en primaire. Je devais avoir 6 ans et elle 8 ans. T'étais pas encore né. Elle faisait partie de ces gens qui décident d'être amis avec toi sans que t'aies ton mot à dire. T'es tranquille dans ton coin, tu demandes rien à personne, et ils s'assoient à côté de toi en classe, te suivent partout à la récré, te posent plein de questions sur ce que tu aimes manger, ta couleur préférée, tout ça.

– Je vois le genre », j'ai dit.

Je me suis demandé si c'était ce qu'avait fait Denise – décidé pour nous deux qu'on deviendrait amis.

« Bref, on est devenues plus ou moins copines, avec Léa. Je suis même allée jouer chez elle et elle chez nous une ou deux fois – je détestais qu'elle vienne, elle foutait un bordel pas possible, mais maman disait qu'il fallait toujours rendre les invitations. À la fin de l'année scolaire, les instituteurs ont dit que ce serait bien que je saute encore une classe et je me suis dit que Léa allait être triste qu'on ne soit plus dans la même classe, et je me suis vraiment pris la tête quant à la meilleure façon de lui annoncer sans trop lui faire de peine, et tu sais ce qu'elle m'a dit, au final ? Elle m'a dit que c'était pas grave, que de toute façon, elle avait juste voulu être amie avec moi pour que je la laisse copier pendant les contrôles et avoir de bonnes notes. J'avais même pas capté qu'elle copiait. Je l'aurais sans doute même pas laissée faire, si j'avais su. »

Il y a eu un silence indiquant que Bérénice avait fini de raconter son anecdote.

« Je ne vois pas trop le lien avec le suicide de mon amie, j'ai dit.

– Eh bien je voulais juste dire que ça m'avait salement blessée, à l'époque, l'attitude de Léa.

– Je suis pas blessé, j'ai dit. Je suis triste.

– Je sais bien, Dory. Je sais bien. C'est juste que je n'ai pas d'histoire aussi tragique que la tienne à offrir en parallèle. Mais j'essaie d'être empathique.

– La mort du père, par exemple, c'est une histoire vachement plus triste que celle que tu viens de me raconter. »

Bérénice n'a pas relevé.

« Tout ce que je veux dire, c'est qu'on peut jamais savoir exactement ce qui se passe dans la tête de quelqu'un, et que c'est peut-être mieux comme ça, parce que quand tu finis par en découvrir ne serait-ce qu'un tout petit bout, c'est hyper triste, en général. Ou déprimant. Ou vexant.

– J’ai pas attendu qu’elle saute pour découvrir que Denise était suicidaire, j’ai dit. Elle en avait jamais fait un secret.

– T’aurais rien pu faire pour l’éviter. »

Une rafale de vent s’est engouffrée par la fenêtre de la chambre de ma mère et la porte a claqué. Je me suis levé pour aller fermer la fenêtre et je suis resté un moment à regarder les branches du cerisier frôler la vitre. Je crois que Bérénice n’a rien dit. Je me suis entendu lui demander.

« Et elle est devenue quoi ta copine Léa ?

– Je sais pas trop. La dernière fois que je l’ai vue, elle sortait d’un cours de méditation. Elle a dû devenir New Age à la fac.

– Tu lui as parlé ?

– À peine une minute.

– Elle s’est excusée pour ce qu’elle t’avait dit quand vous étiez en primaire ?

– Honnêtement, je crois pas qu’elle s’en souvienne. Je crois qu’au final, une fois que t’es grand, le cerveau ne retient que quatre ou cinq souvenirs de toute la période école primaire, et notre conversation a pas dû la marquer assez pour en faire partie. »

Cinq souvenirs, ça me paraissait vraiment pas beaucoup par rapport à la longueur de la période (cinq ans d’école en tout, donc un souvenir par an). Ça m’avait paru long, l’école primaire, je devais forcément en avoir au moins mille souvenirs, mais en y repensant, même c’était pas si loin, j’ai réussi à me souvenir que d’une poignée de trucs sans intérêt : la campagne La Mer à Voir, les pleurs de Porfi parce que j’avais demandé s’il était myope, le jour où l’instit m’avait tiré l’oreille parce que je chantais « Au clair de la lune ». Tout le reste, des centaines de jours et des milliers de détails, avait disparu, ou plutôt, avait dû former dans un coin de ma tête un magma de souvenirs estampillés « école primaire », où toute spécificité avait été effacée pour ne plus laisser la place qu’à la sensation générale de ce que j’avais éprouvé en primaire – sentiment de vacuité infinie et malaise intense. Pourtant, j’étais censé avoir une bonne mémoire.

« Et combien de souvenirs on garde du collège ? j’ai demandé à Bérénice.

– Je dirais plus ou moins le même nombre. » Elle y a réfléchi un peu.
« Peut-être même encore moins, en fait. »

Il s’est mis à pleuvoir très fort, les gouttes rebondissaient sur les feuilles de l’arbre et atterrisaient sur le rebord de la fenêtre. J’ai espéré que l’enterrement de Denise n’était pas encore fini. Je me suis dit qu’elle aurait aimé avoir un enterrement pluvieux, mais je me suis promis immédiatement de plus jamais penser en termes de ce que Denise aurait aimé ou pas. Je savais que je pouvais prendre ce genre de décision et m’y tenir.

« Il est quelle heure pour toi ? j’ai demandé à Bérénice.

– Bientôt dix heures et demie du matin.

– Il pleut ?

– Non. Il a l’air de faire globalement beau ici. C’est grand ciel bleu depuis

que je suis arrivée.

– Ça doit te saouler alors. T'adores la pluie.

– C'est vrai que trop de soleil, ça rend les gens trop optimistes. J'espère que les hivers sont aussi horribles qu'on le dit, que ça rééquilibre la balance. »

On aurait dit que les feuilles de notre cerisier triaient les gouttes : celles qu'elles laisseraient passer et s'écraser au sol, celles qui resteraient là où elles étaient et celles qui rebondiraient sur la fenêtre et laisseraient en séchant des taches poussiéreuses sur la vitre.

« Est-ce que ta copine Léa t'a dit pourquoi elle allait à des cours de méditation ? Le jour où t'es tombée sur elle ?

– À vrai dire, je lui ai pas demandé, Dory. Pourquoi ça t'intéresse ?

– J'arrive pas trop à comprendre à quoi ça sert, la méditation. Le psy de Denise lui avait conseillé d'essayer mais je sais pas si elle avait fini par le tenter.

– Moi j'ai essayé, a dit Bérénice. Mais j'ai essayé toute seule, pas en allant à un cours. Ça me paraît bizarre de se réunir pour méditer. Contre-intuitif. Je vois pas comment on peut se détendre et penser à rien avec plein d'inconnus autour de soi. »

Bérénice mentait. Pas sur le fait d'avoir essayé la méditation mais sur les raisons pour lesquelles elle avait essayé toute seule et pas en cours. Elle n'aurait jamais pris le risque de suivre un cours où elle n'aurait pas été sûre d'être la meilleure.

« Comment ça marche ? j'ai demandé.

– Ben tu commences par t'asseoir par terre et tu fixes un point du regard. Puis tu essaies de visualiser ton corps, ce qui est à l'intérieur de ton corps, organe après organe, au moins ceux que tu sais situer à peu près, puis la langue, les muscles, les ongles, le cerveau, etc., et après les avoir visualisées tu mets chacune de ces parties en arrière-plan jusqu'à ce qu'elle finisse par disparaître, jusqu'à ce que tu arrêtes de la sentir, et après ça, tu te sens tout léger. Il arrive un moment où ton corps est comme une coquille vide et tu peux sentir des courants d'air le traverser. C'est très relaxant.

– C'est quoi comme type de méditation ? Ça a pas l'air très agréable.

– C'est pas un type en particulier. C'est un mélange de choses que j'ai lues dans des livres. C'est la méthode Bérénice.

– Pourquoi est-ce qu'on doit regarder un point fixe ?

– Je sais pas trop en fait. Je crois que ça aide à la concentration, au début. Mais y a aussi des gens qui font ça les yeux fermés. »

Elle a commencé une autre phrase mais on a été coupés. J'ai quand même gardé le combiné collé à mon oreille, comme si la voix de Bérénice pouvait ressurgir alors même que le téléphone sonnait occupé, comme si la conversation sur la méditation ou sa vie aux États-Unis allait reprendre. Je me suis approché de la commode de ma mère et j'ai trouvé la bouteille de cognac dont avait parlé Bérénice. Il y avait un petit verre à shot posé à l'envers sur le bouchon de la bouteille. Il était tout poisseux, à l'extérieur comme à

l'intérieur. Je me suis dit que ma mère l'avait sans doute jamais lavé. Je m'en suis quand même servi pour me verser un peu de cognac, parce que j'avais jamais bu directement à la bouteille de ma vie et que ça faisait un peu mélodramatique de commencer maintenant. Je me sentais soit trop jeune soit trop vieux pour commencer, aussi. J'ai pas trop aimé le goût. Ou plutôt, j'ai senti aucun goût, le cognac a juste brûlé les petites coupures à l'intérieur de ma bouche – j'avais renoncé à mettre de la cire sur mes bagues. Je me suis versé un autre verre pour voir si les petites coupures avaient été suffisamment aseptisées par le premier verre pour que je puisse mieux apprécier le goût. Ouais. C'était un peu meilleur. Ça avait un peu un goût de frangipane à laquelle on aurait mis le feu. J'ai raccroché le téléphone et j'ai attendu que l'alcool fasse effet, voir si ça allait me rendre un peu moins malheureux. Vu que j'avais déjà commencé à regarder fixement quelque chose (les branches et les feuilles qui frôlaient la fenêtre), je me suis dit que je pourrais en profiter pour essayer la méditation, mais c'était difficile de se concentrer. Il y avait trop de vent, les branches bougeaient trop. Je me suis versé un autre verre de cognac et me suis assis dans ce que je pensais être à peu près la position du lotus au milieu du lit en face de la penderie de ma mère. Les chemises et les vestes du père étaient toujours accrochées dans l'ordre qui avait toujours été le leur, du noir au bleu clair, en passant par tous les gris et les nuances de bleu marine. J'ai fixé la veste qui était au milieu de la tringle et j'ai essayé de visualiser mon corps et puis de l'oublier, comme Bérénice avait dit. Ma mère ne fermait jamais la porte de sa penderie.

*

Quand j'ai revu le ventre d'Aurore, le bébé n'y était plus, comme l'avait prédit Bérénice. Elle essayait des vêtements devant le seul miroir en pied de la maison, dans la salle de bains, et elle avait laissé la porte grande ouverte pour pouvoir aller et venir entre la salle de bains et sa chambre, où d'autres vêtements attendaient d'être essayés, jugés, puis éliminés. Rien ne semblait la satisfaire.

« Tu sors ce soir ? j'ai demandé. Un truc important ? » Aurore n'essayait rien de particulièrement élégant, mais le simple fait qu'elle s'intéresse à sa tenue indiquait qu'elle se préparait pour une occasion spéciale.

« Non, a répondu Aurore. Je fais juste l'inventaire de mes options.

– Tes options pour quoi ?

– Pour pas ressembler à une prof d'histoire coincée.

– Qu'est-ce qu'il y a de mal à ressembler à une prof d'histoire ?

– Ça plaît pas trop aux hommes. »

On aurait dit qu'elle était énervée contre moi, qu'elle me tenait pour responsable de ce qui plaisait aux hommes ou pas.

« Depuis quand ça t'intéresse, ce que les hommes pensent de tes fringues ?

– T'en as pas marre de poser des questions en permanence ? C'est quoi,

c'est les interviews avec Simone qui te manquent ? »

Simone venait de commencer sa prépa à Paris.

« Je m'intéresse, c'est tout.

– T'as qu'à aller poser toutes tes questions sur moi directement à Léonard. C'est lui le spécialiste de notre famille maintenant. Il doit mieux savoir que moi pourquoi je fais ce que je fais. »

La veille du départ de Simone, Léonard nous avait annoncé solennellement que sa thèse était une étude ethnographique de notre famille. Aurore et ma mère ne l'avaient pas bien pris. Simone s'inquiétait juste de ce que la thèse de Léonard fasse doublon avec sa biographie, ou qu'il pique des éléments de notre vie qu'elle avait prévu de mettre dans ses romans.

« Il est au courant pour ton avortement, Léonard ? » j'ai demandé.

De là où j'étais, je pouvais pas voir mon reflet dans le miroir, mais comme je voyais celui d'Aurore, je savais qu'elle, elle me voyait. Elle m'a regardé dans le miroir et ça faisait comme si elle me regardait pour de vrai. Elle a fermé la porte de la salle de bains avec le pied.

Léonard avait fini par nous avouer qu'on était son sujet d'étude juste pour étudier nos réactions à cette annonce. C'était important pour sa conclusion. J'imagine que la colère d'Aurore lui a donné du grain à moudre. Il était sans doute en train de l'analyser en ce moment même, plongé dans ses livres plutôt qu'en discutant avec elle directement.

« Je m'excuse, j'ai dit à Aurore à travers la porte. Je voulais pas te fâcher. »

Aurore n'a pas accepté mes excuses. Elle a rien dit, d'ailleurs, et j'ai espéré que c'était parce qu'elle pleurait et qu'elle voulait pas que j'entende les larmes dans sa voix. C'est pas tant que je voulais qu'elle soit triste, c'est juste que je voulais pas être le seul à l'être.

« Je m'excuse », j'ai répété.

Notre maison avait toujours été pour moi une sorte de définition du silence, mais maintenant que Simone avait déménagé, je me rendais compte que le silence n'était pas un absolu, qu'il y avait des degrés infinis de profondeur. Si Simone avait été là, elle n'aurait rien fait d'autre que respirer en lisant un livre au lit, et ça n'aurait pas fait beaucoup de bruit, mais je sentais l'absence du quart de décibel imputable à Simone dans l'acoustique de la maison.

On a sonné à la porte et j'ai pensé que je l'avais imaginé, vu que personne venait jamais nous rendre visite.

« Va ouvrir cette putain de porte », a dit Aurore, quand la personne a insisté sur la sonnette. Sa voix donnait pas l'impression qu'Aurore avait pleuré.

J'ai dû me mettre sur la pointe des pieds pour voir à travers le judas. J'y ai vu Herr Coffin, déformé par la lentille. Il a eu l'air surpris que ce soit moi qui lui ouvre la porte.

« Tu es tout seul à la maison ? »

C'est la première fois qu'il me tutoyait.

« Tout le monde est là sauf ma mère. Vous vouliez lui parler ?

– Non, en fait c'est toi que je suis venu voir. »

Herr Coffin ne semblait pas prêt à développer les raisons de sa venue sur le pas de la porte, alors je l'ai invité à entrer.

« Je vous offrirais bien du café, mais je sais pas le faire, j'ai dit.

– Pas de problème. Je ne bois pas de café après quatorze heures, de toute façon. »

On s'est assis sur le nouveau canapé en simili cuir qui couinait au moindre mouvement. Léonard et Jérémie s'en plaignaient, mais moi je faisais semblant de rien entendre. Sauf que je les entendais, les couinements, évidemment. J'entendais que ça.

« J'ai du cognac par contre. Vous en voulez ?

– C'est peut-être encore un peu tôt à mon goût », a dit Herr Coffin.

J'essayais de bouger le moins possible sur le canapé pour pas qu'il couine et je me suis dit que Coffin devait faire pareil. Il m'a demandé comment j'allais.

« Je ne t'ai pas vu à l'enterrement de ton amie, il a dit.

– Je ne savais pas que vous y étiez allé. Denise a jamais fait d'allemand.

– Il m'arrive quand même d'avoir de la compassion et même parfois de l'amitié pour les non-germanistes.

– Tant mieux pour vous alors, parce que si vous pouviez vous intéresser ou vous entendre qu'avec des germanistes, vous vous sentiriez bien seul. Y a pas beaucoup de germanistes dans le coin.

– On se sent bien seul où que l'on soit », il a dit.

Je savais pas trop quoi faire de sa remarque. J'avais pas particulièrement envie de parler de la solitude de Coffin, d'être son confident, d'être l'épaule sympa sur laquelle tous les gens tristes du monde viendraient pleurer, alors j'ai rien répondu, je l'ai pas encouragé à poursuivre. J'étais pas spécialement heureux, moi non plus.

« Tu es sûr que tu n'es pas tout seul ici ? il a demandé, après un long silence.

– C'est juste très très calme chez nous. »

Ma mère est rentrée du travail et elle est allée directement à la cuisine sans nous voir. On l'a entendue ouvrir le frigo et y ranger ses courses. D'après le bruit et le temps que ça lui a pris, elle avait acheté bien trop de trucs. Chaque fois que l'un de nous quittait la maison, il lui fallait un certain temps pour ajuster sa liste de courses au nombre d'enfants qu'il lui restait à nourrir. Depuis que Simone était partie, il y avait des restes après chaque repas. Quand elle est sortie de la cuisine et nous a vus sur le canapé, elle a sursauté.

« Me dis pas que t'as réitéré l'expérience de me chercher un célibataire sur internet, Dory.

– Mais non maman, c'est Herr Coffin. Tu le connais.

– Ah oui bien sûr, mille excuses Herr Coffin. Je ne vous avais pas reconnu de loin. »

Elle s'est précipitée pour lui serrer la main.

« C'est tout à fait compréhensible, a dit Coffin. Sorti de son contexte, rien

ne ressemble plus à un vieil homme qu'un autre vieil homme. »

Ma mère n'a pas ri, ni même souri. Elle devait penser que Coffin n'avait rien fait d'autre qu'énoncer une vérité incontestable.

« Mon fils vous donne du fil à retordre ? Il a fait une bêtise ? »

Cette fois, ma mère a pas eu l'air enthousiaste à l'idée que je puisse m'être fait remarquer à l'école.

« Pas du tout, a dit Coffin. C'est même plutôt le contraire. Je suis venu voir si cela intéresserait votre fils de me donner un coup de main. Je le paierais, bien sûr.

– Quel genre de coup de main ? a demandé ma mère.

– Eh bien comme vous le savez, ça va être l'anniversaire de Mme Daphné Marlotte à la fin de la semaine, et étant donné qu'elle ne s'exprime désormais plus qu'en allemand, on m'a demandé de lui servir d'interprète pour sa rencontre avec le président. »

Coffin a marqué une pause, sans doute pour nous laisser le temps de le féliciter, mais ma mère et moi voulions juste entendre ce qu'il avait à me proposer. Il a continué.

« Je me suis souvenu que votre fils s'intéressait au travail d'interprète, alors j'ai pensé qu'il pourrait m'assister dans cette tâche. L'entretien de Daphné avec le président est prévu samedi à cinq heures moins le quart et durera quinze minutes, juste avant la fête d'anniversaire elle-même. »

Jérémie est apparu en haut de l'escalier à ce moment-là.

« Il me semblait bien avoir entendu des voix », il a dit. Puis il est descendu dire bonjour à Herr Coffin. « *Wie geht's ?* » il lui a demandé, et ils se sont mis à tailler le bout de gras en allemand et Coffin a raconté à Jérémie ce qu'il était venu me proposer et Jérémie a dit que c'était une super opportunité pour moi. L'allemand de Jérémie était mille fois meilleur que le mien.

Coffin est resté pour le thé mais a refusé de s'imposer pour le dîner. J'ai cru que ma mère lui avait proposé de rester dîner par simple politesse – après tout, il allait me présenter au président – mais quand Coffin a décliné l'invitation, elle a eu l'air déçue. Elle a même insisté pour qu'il partage notre rôti, vu que de toute façon elle en avait acheté un bien trop gros juste pour nous cinq, et pendant qu'elle expliquait tout ça, j'ai essayé de percevoir une pointe d'intérêt romantique dans sa voix, mais j'ai compris qu'elle voyait seulement Coffin comme un moyen de détourner la tension que Léonard avait provoquée quelques jours plus tôt en nous annonçant son sujet de thèse. Coffin est parti et on a mangé notre rôti dans un silence de cathédrale. Aurore portait un de ses nombreux pulls gris informes. Elle ne m'avait pas menti tout à l'heure. Elle n'avait pas prévu de sortir ce soir.

*

Le président ne m'a pas fait d'effet particulier. Tout ce qu'il a demandé à Daphné c'est comment elle se sentait en cette journée si exceptionnelle et

combien de présidents elle avait connus tout au long de sa vie, un calcul qu'il aurait pu faire lui-même à l'avance, il me semble, plutôt que d'obliger une vieille dame à la mémoire non seulement germanisée mais aussi un peu endommagée par l'AVC à faire cet effort. Ça a pris trois minutes à Daphné de faire la liste, et à la fin, elle n'était même pas sûre de pas avoir oublié un ou deux noms. « Aussi inutiles les uns que les autres », a dit Daphné rapport aux présidents dont elle se souvenait, ce que Herr Coffin n'a pas traduit au président actuel. J'étais seulement là pour observer et prendre des notes, avait dit Coffin, alors je suis pas intervenu pour traduire ce que Daphné avait dit sur l'inutilité des chefs d'État. J'ai juste écrit dans mon carnet que si un interprète pensait que certains propos pouvaient offenser une des parties présentes, il pouvait décider de pas les traduire. C'est tout ce que j'ai noté sur le carnet que ma mère m'avait acheté pour l'occasion et que je n'ai plus jamais utilisé après ça. J'ai eu le temps d'observer le président d'assez près pour remarquer qu'il regardait la bouche des gens quand ils parlaient, pas leurs yeux. C'était un pro de l'évitement du contact visuel, et j'ai trouvé ça bizarre. Je me disais qu'un homme politique devait au contraire savoir parfaitement comment regarder les gens droit dans les yeux, leur laisser croire qu'il les comprenait, qu'il avait un lien spécial avec chacun d'entre eux, que leur voix comptait. Mais il était peut-être plus important encore pour un politicien de pas se retrouver piégé dans des conversations qu'il voulait éviter, et du coup, c'était mieux de regarder la bouche des gens que leurs yeux – on pouvait toujours faire semblant de pas avoir entendu quelqu'un quand on ne le regardait pas dans les yeux.

Au téléphone, Simone m'avait dicté une dizaine de questions à poser au président si l'occasion se présentait (elle était surtout intéressée par son projet de réforme des études secondaires) ainsi qu'une liste de mots dont, d'après elle, il serait bien inspiré de chercher la définition exacte dans le dictionnaire quand il aurait une minute (Simone avait précisé que s'il n'avait effectivement qu'une minute, il devrait juste lire la définition du mot élitisme). J'avais appris par cœur la liste de questions et de mots de Simone même si je savais bien que je n'aurais pas l'occasion de parler directement au président. De toute façon, même si j'arrivais à lui parler, il se contenterait de regarder ma bouche et de faire comme si j'avais dit quelque chose de complètement différent de ce que j'avais effectivement dit, alors j'ai même pas essayé. En plus, j'aimais pas particulièrement que les gens regardent ma bouche, avec les bagues et tout ça.

Une heure avant l'entretien entre Daphné et le président, j'ai été contrôlé par les services secrets pour vérifier que j'avais pas l'intention de l'assassiner. Tous les gens qui se trouvaient entre quatre murs avec le président avaient droit à un petit interrogatoire de ce type, m'avait expliqué Coffin, sur un ton qui suggérait qu'il avait l'habitude de ce genre de contrôle, même si quand je lui ai demandé s'il avait déjà rencontré d'autres présidents, il a dû admettre que ça n'était pas le cas. Quand les types des services secrets m'ont demandé

de confirmer que mon nom était bien Isidore Mazal, je me suis dit qu'ils avaient peut-être reconnu le nom du père et qu'ils étaient surpris de la coïncidence, que le père avait été un collègue estimé, peut-être même une légende, mais quand j'ai confirmé mon identité, il n'y a eu aucune étincelle dans leur regard, rien qui laisse entrevoir qu'ils avaient connu mon père. S'il avait vraiment été un espion, cela dit, et que les services secrets de l'Élysée l'avaient connu, ils auraient été suffisamment intelligents pour rien me dire.

L'entretien avec le président a pas duré une seconde de plus que les quinze minutes prévues. En quittant la pièce, le président a remarqué mon carnet et m'a demandé si je voulais un autographe. J'ai répondu que non, pas spécialement.

« C'était qui ? » m'a demandé Daphné une fois que le président a quitté la pièce.

J'étais un peu nerveux à l'idée de revoir Daphné, j'avais peur qu'elle me tienne pour responsable de son attaque, mais elle avait l'air de garder aucun souvenir de la dernière fois où on s'était vus, ni même de vraiment comprendre qu'elle avait eu une attaque.

« C'était le président, j'ai dit.

– Le président ? Qu'est-ce qu'il est venu faire ici ?

– À vrai dire, je sais pas trop. »

Coffin était censé rester avec Daphné jusqu'à la fin de sa fête d'anniversaire, pour faire l'interprète au cas où quelqu'un voudrait lui poser des questions, mais il m'avait demandé de m'en occuper quelques minutes pendant qu'il essayait de choper le président entre quatre yeux pour lui poser des questions sur sa réforme du secondaire.

Daphné et moi étions seuls dans une petite pièce attenante à la salle de réception de la mairie. À travers le mur, on entendait les gens commencer à arriver pour faire la fête et le bruit des bouteilles de champagne qu'on débouchait en l'honneur de Daphné. Je me suis demandé si elle avait la moindre idée que c'était son anniversaire.

« Vous voulez que j'aille vous chercher une coupe de champagne ? je lui ai demandé, en allemand bien sûr.

– Tu seras triste quand je mourrai ? elle m'a dit.

– Je crois, oui.

– Non mais vraiment ? Tu seras vraiment triste ? Ou tu te diras juste qu'après tout, il était temps que je meure, qu'au moins, j'aurai eu une vie bien remplie ?

– Je sais pas ce que ça veut dire, une vie bien remplie.

– Je sais bien que tout le monde va se dire ça, a dit Daphné, que j'ai eu une vie bien remplie. Sauf que j'ai eu bien pire qu'une vie bien remplie. Elle a débordé, ma vie, et une vie qui arrive à ras bord et puis déborde, c'est une catastrophe. Ce qui n'aurait jamais dû arriver arrive, l'ordre des choses part en couille : c'est pas juste un enfant que tu perds, tu les perds tous, un par un, sans savoir pourquoi ni comment tu arrives à te lever le matin. Et puis c'est

pas juste que tu dois apprendre les nouvelles technologies pour rester dans le coup, non, tu dois les apprendre parce que celles auxquelles tu étais habituée ont tout simplement disparu. Je savais envoyer un télégramme, nom de Dieu ! À quoi ça me sert maintenant, de savoir comment envoyer des télégrammes, des pneus ? Et tous ces gens que j'ai aimés, à quoi ça me sert maintenant, maintenant qu'ils sont tous morts ? Tu sais, quand quelqu'un que tu aimes meurt, c'est pas juste la personne qui meurt, mais tous les liens qu'elle avait avec toi. Coupés d'un coup. Tous les fils qui te reliaient à elle. T'es tout seul avec tes souvenirs, comme un con, plus personne avec qui les partager. Et ça finit par peser tous ces souvenirs inutiles – inutiles parce qu'un souvenir que t'es le seul à avoir, à quoi ça sert, tu peux me dire ? J'ai plus que ça maintenant, et ça pèse drôlement lourd, et je me dis que j'aurai fait que porter ce poids-là ces trente dernières années, mais qu'en mourant, ma mémoire pèsera sur absolument personne. Et j'aimerais bien peser sur les souvenirs de quelqu'un. J'aimerais bien manquer à quelqu'un, tu comprends ? Tu crois que je pèserai un peu sur ton moral, quand je serai morte ? »

Je suis pas sûr à cent pour cent de ce que Daphné avait dit, évidemment, vu que c'était tout en allemand, mais je crois que c'était ça, l'idée générale. À sa façon de me regarder quand elle a fini de parler, à voir son cou tendu vers moi comme celui d'une tortue, il était clair qu'elle avait besoin que je réponde oui, quelle qu'ait été sa question. J'ai pensé à Bérénice faisant la vaisselle à Chicago, à quel point elle m'avait dit trouver ça difficile d'être gentil avec les gens, altruiste. Moi, je voyais vraiment pas où était la difficulté. De mon point de vue, faire plaisir aux gens, amis ou inconnus, c'est ce qu'il y avait de plus facile au monde. Il suffisait de suivre le courant, de hocher la tête quand la situation le demandait, d'être d'accord avec eux, de faire ce qu'ils voulaient que tu fasses. Ça prenait toutes tes décisions à ta place, c'était pratique.

« Je peux rien vous promettre », j'ai fini par dire à Daphné.

Elle a dit qu'elle comprenait.

*

Aurore et Ohri discutaient dans un coin de la salle de réception. Aurore avait un verre à la main. Ohri a dit quelque chose et elle a ri, mais j'étais à peu près sûr qu'elle se forçait. On s'était tous mis d'accord il y a bien longtemps sur l'absence de sens de l'humour d'Ohri.

Ma mère voulait recueillir mes impressions sur ma rencontre avec le président mais j'ai haussé les épaules et décrété qu'il n'y avait rien à en dire. J'en avais rien à cirer du président, ou de l'anniversaire de Daphné. Peut-être même que j'en avais rien à cirer de l'allemand, au fond. Peut-être que l'allemand, ça servait à rien. Je veux dire, le président lui-même ne parlait pas allemand, alors c'est dire. Tout ce qui m'intéressait, c'était de trouver Porfi. Je savais bien que le tenir pour responsable de la mort de Denise, c'était lui

donner trop d'importance, que Denise aurait été contre parce qu'au fond, Porfi n'avait rien eu à voir avec sa décision d'en finir, mais peu importe. S'il y avait une chance infime pour que la culpabilité le démolisse un jour, ou pour qu'au moins Denise reste un des quatre ou cinq souvenirs qu'il garderait du collège et qui le hanteraient à jamais, alors ça valait la peine de lui dire que tout était de sa faute.

Je l'ai trouvé sur le parking, il traînait avec Victor, évidemment. Ils fumaient des clopes et s'échangeaient des cartes de foot, comme les vrais gamins qu'ils étaient, dans le fond. Ils me tournaient le dos et m'ont pas entendu venir avant que je sois assez près pour lire les noms marqués sur les cartes.

« Hé ! a dit Porfi en se retournant vers moi. Ça va pas de t'approcher en douce comme ça ? Tu m'as fait peur.

– T'as des cartes à échanger ? a demandé Victor. Sinon, tu peux dégager. »

Ils étaient tous les deux bien plus grands que moi, mais grâce à tout le Viet Vo Dao que j'avais ingurgité, je savais que ça n'avait que très peu d'importance. J'ai donné un coup de pied dans le genou de Porfi et un coup de poing sur sa tempe au moment où il se penchait pour se prendre le genou. Il s'est étalé sur le bitume avec un petit cri ridicule. Je lui ai donné quelques coups de pied dans les reins, puis j'ai pivoté, prêt à m'occuper Victor, mais lui, c'était s'acharner sur Porfi qui l'intéressait : il lui a filé un coup de pied en pleine figure.

« Qu'est-ce qui te prend, putain ? » j'ai dit.

Victor n'a pas répondu. Il a continué à frapper Porfi.

Je me suis assis par terre, au milieu de toutes les cartes de foot qu'ils avaient laissées tomber.

« Connard de merde, a dit Victor, sans que je sache à qui il s'adressait. Tapette ! Viens finir ce que tu as commencé. »

Il m'a tendu la main pour m'aider à me relever. Porfi a gémi. Je lui ai donné un dernier coup de pied et je suis parti.

*

Je suis rentré direct à la maison. J'avais nulle part d'autre où aller. Ma mère et Aurore étaient encore à la fête, mais la porte de la chambre de mes frères était fermée – je savais pas s'ils étaient là ou pas. Je me suis fait un sandwich et je suis allé le manger dans le salon. Je savais très bien ce qu'il y aurait à la télé à cette heure-là, alors j'ai pas pris la peine de l'allumer, et je suis resté là, assis sur le canapé qui couinait, à essayer de trouver une pensée, un objet sur lequel me concentrer pour ne plus avoir à penser à Porfi. J'en étais à la moitié de mon sandwich quand j'ai remarqué que l'imprimante à côté de l'ordinateur clignotait et je me suis levé pour l'éteindre. Le petit écran à cristaux liquides indiquait « bac à papier vide », et je me suis dit que je pouvais faire une B.A. et remplir le bac à papier pour le prochain frère ou sœur qui aurait besoin

d'imprimer quelque chose. Une fois le bac rempli et refermé, l'imprimante s'est mise à cracher des pages de la thèse de Léonard, les 16 dernières pages, pour être précis. Léonard avait pas dû voir que l'imprimante était restée à court de papier et il avait certainement monté les 279 premières pages de sa thèse dans sa chambre en pensant que tout était sorti, alors qu'il lui manquait 280-295. J'ai monté les 16 pages dans ma chambre.

Simone m'a appelé une heure plus tard avec le téléphone portable que ma mère lui avait acheté avant qu'elle parte à Paris. Elle arrêta pas de se plaindre qu'avoir un portable était horrible, que c'était une tragédie d'être toujours joignable, le premier pas vers une aliénation totale de sa liberté, ce qui ne l'empêchait pas de m'appeler tous les soirs. À part notre mère en fait, personne n'essayait jamais de la joindre, et elle devait se sentir un peu seule, au fond.

« Alors, a demandé Simone, tu lui as parlé ?

– Au président ? Non, j'en ai pas eu l'occasion. Mais je crois que Coffin a pu lui dire le fond de sa pensée.

– Sur la réforme du secondaire ?

– De quoi pourrait-on bien parler au président de la République à part de la réforme du secondaire ?

– Et il est un peu charismatique au moins ? À la télé il a pas l'air trop charismatique, mais bon, on peut pas toujours faire confiance aux caméras.

– Mouais. Honnêtement, je trouve que Coffin a plus de charisme.

– Ah ouais quand même. Ça craint. »

Je parlais à Simone depuis son propre lit, sur le téléphone sans fil. Il m'arrivait d'y dormir, dans son lit. Quand ça m'arrivait, je le faisais toujours dès le réveil.

« Quoi de neuf à part ça ? a demandé Simone.

– Pas grand-chose. Léonard est censé rendre la version définitive de sa thèse demain, je crois. Peut-être qu'on va pouvoir reprendre une vie normale maintenant. C'est un peu tendu depuis que t'es partie.

– Je suis vraiment curieuse de voir ce qu'il a écrit sur moi. » De mon côté, c'était l'inverse : je venais de lire la conclusion de Léonard, et j'aurais préféré pas l'avoir vue. « Tu sais quand est-ce qu'il compte soutenir ?

– Sans doute à la fin du mois prochain. Mais Léonard a dit qu'il voulait pas qu'on y aille.

– Je m'en fous, j'irai quand même.

– Mais t'auras pas cours ? Tu vas pas rater un jour de prépa juste pour la soutenance de Léonard... tu m'as pas dit que rater même un seul cours en prépa, c'était signer son arrêt de mort ?

– Ouais, c'est pas idéal, mais bon. Pour tout te dire, je sais pas si je vais tenir longtemps ici.

– Je croyais que c'était l'école de tes rêves ?

– Moi aussi je croyais. Je croyais que ce serait l'endroit idéal pour moi, parce que tout ce qu'on nous demande c'est de lire en quantité astronomique

et de réfléchir à ce qu'on a lu, et d'écrire sur ce qu'on a lu, mais tu sais quoi ? Je suis apparemment la seule à qui ça plaît. Personne n'a l'air de vraiment aimer lire ici. Ils sont juste *doués* pour la lecture. Ils font ça vite et bien.

– Qu'est-ce que ça peut bien te faire, qu'ils aiment lire ou pas ? Tant que toi tu aimes lire, on s'en fout, non ?

– Il y a toujours un risque de contamination.

– T'as passé ta vie à aller en classe avec des gens qui n'aimaient pas étudier autant que toi, ils t'ont jamais contaminée. Au contraire, je dirais, même si je sais pas trouver un mot qui soit le contraire de "contamination".

– Décontamination est l'antonyme officiel de *contamination*, mais ça marche pas dans ce contexte.

– Bref. Je voulais juste dire qu'à mon avis y avait aucun risque que leur manque d'enthousiasme pour la lecture te contamine.

– C'est pas bon pour le moral en tout cas. Je préférerais être à la maison, avec des gens qui ont pas juste envie d'avoir l'air intelligents mais qui le sont vraiment. Je vais peut-être laisser tomber la prépa.

– Pour revenir vivre à la maison ? Mais on peut pas y rester toute notre vie, non ? »

Peut-être bien que c'était possible, en fait. Après tout, ni Aurore ni les garçons ne manifestaient la moindre velléité de partir.

« Pas toute la vie non, bien sûr, mais juste encore un peu quoi. Le temps d'écrire un roman en gros.

– Sur quoi tu vas l'écrire, ton roman ?

– Je sais pas trop... je crois pas qu'un roman ait vraiment besoin d'un sujet.

– Tu voulais pas écrire un roman sur nous à un moment ?

– Qui voudrait lire un truc pareil ? »

Pendant que je réfléchissais à la question, j'ai entendu la porte de la chambre des garçons s'ouvrir et se refermer. Quelqu'un descendait les escaliers – sans doute Jérémie, vu la lenteur des pas.

« Simone ? j'ai dit, vérifiant qu'elle était toujours au bout du fil. J'ai peur d'avoir fait quelque chose de mal. »

Je pensais à Porfi gisant sur le côté, sa cigarette tombée à quelques centimètres, le filet de sang qui coulait de sa bouche et se transformait en flaque à toute vitesse, prête à éteindre la cigarette dont le bout brûlait encore. Au petit gémissement qu'il avait émis juste avant que je parte. Avait-il dit mon nom ? Est-ce qu'il s'était excusé pour Denise ? Est-ce qu'il avait juste toussé ?

Simone a dit : « Tu ne fais jamais rien de mal, Dory. Pardon, Izzie. »

Jérémie a commencé à jouer du piano dans le salon, le prélude de Chopin que le père lui demandait souvent de jouer le dimanche soir, histoire de bien déprimer. Léonard détestait ce morceau et Jérémie disait tout le temps que c'était une pièce trop facile pour lui, mais il s'exécutait quand même. À ma connaissance, il avait pas rejoué le prélude depuis que le père était mort.

« Tu crois que Jérémie joue ça juste pour embêter Léonard ? m'a demandé

Simone.

– Je pense pas que l'idée puisse effleurer Jérémie de faire quelque chose juste par mesquinerie.

– Tu nous tiens tous en trop haute estime. »

J'ai commencé à dire quelque chose mais Simone m'a dit chut.

« Approche-toi du salon avec le téléphone, comme ça je pourrai mieux entendre Jérémie.

– Il arrêtera de jouer illico s'il me voit, j'ai dit.

– Évidemment. Arrange-toi pour qu'il te voie pas venir. Va t'asseoir sur les escaliers. »

Notre escalier était un truc biscornu, une sorte de colimaçon carré à deux paliers. Si je m'asseyais tout en haut, Jérémie me verrait pas, mais si je descendais quatre marches, on se retrouverait face à face, il me verrait entre le couvercle laqué noir et les cordes dorées de son piano demi-queue. Je me suis installé sur la marche du haut et j'ai pointé le combiné du téléphone en direction de la musique. Léonard est sorti de sa chambre lui aussi et est venu s'asseoir une marche plus bas. On est restés là une ou deux minutes avant de voir notre porte d'entrée s'ouvrir lentement, puis Aurore et ma mère la refermer avec précaution derrière elles, pour pas déranger Jérémie. Elles nous ont vus assis en haut des escaliers et ma mère a levé un index à sa bouche pour nous enjoindre de rester silencieux. On a fait oui de la tête. Enfin, j'ai fait oui de la tête. Je sais pas ce qu'a fait Léonard. J'arrivais pas à le regarder en face, j'y arriverais peut-être plus avant un certain temps, maintenant que j'avais lu ses conclusions, et ce qu'il avait à dire sur moi.

Tandis que les autres sujets d'observation ont opté, suite au trauma initial causé par la mort du père/ époux, pour un repli manifeste sur des modèles de comportement éprouvés, avec l'espoir sans doute de recréer une forme de normalité par l'intensification des pratiques habituelles, le plus jeune observé, Isidore, s'est donné du mal pour exploiter la brèche dans l'ordinaire ouverte par le décès de la figure paternelle en explorant la possibilité d'établir des relations en dehors de la cellule familiale. Au cours des deux années qu'aura duré cette étude, alors que ses frères et sœurs poursuivaient les différentes voies qu'ils s'étaient choisies avant la mort de leur père, Isidore, visant désormais une carrière de professeur d'allemand (sans aucun doute inspirée par une volonté de rendre hommage à son père), s'est cherché et a trouvé un mentor (Herr C.) ; a perdu sa virginité (avec quelques années d'avance par rapport à la moyenne nationale, ce qui n'a pas été le cas du reste de sa fratrie) ; a cherché un substitut de la figure paternelle (par le biais de sites de rencontres) ; a noué une amitié à l'école (sa toute première) avec une jeune fille aux graves problèmes psychologiques à qui il a tenté de venir en aide.

Grâce à cela et sans qu'il ait l'air d'être lui-même conscient de cette évolution, sa position au sein du système familial a changé du tout au tout : de benjamin discret et effacé, il est devenu celui vers qui les autres ont peu à peu cherché à se tourner pour trouver espoir et réconfort.

Le prélude était sur le point de s'achever. La fin était facile à reconnaître : les dernières mesures étaient strictement les mêmes que celles qui ouvraient le morceau, le même motif répété, sauf qu'il n'y avait plus la légèreté du début, l'insouciance, vu qu'entre-temps, il y avait eu cette partie plus sombre, au milieu du morceau, plus dramatique, qui effaçait tout espoir, qui alourdissait et qui ternissait tout.

éditions inculte, 2018
62, rue du Faubourg-Saint-Antoine
75012 Paris

ISBN : 979-10-95086-83-3

Remerciements :
Société des amis d'inculte,
Jean-Claude Fasquelle

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage

Couverture : Rémi Pépin

Distribution : UD
Diffusion : Actes Sud

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.